



HAL
open science

L'éthique à l'humanité par les Lumières dans l'oeuvre de Madame de Staël : étude herméneutique dans la perspective des travaux de Paul Ricœur

Dercy Aubin Moulengui

► **To cite this version:**

Dercy Aubin Moulengui. L'éthique à l'humanité par les Lumières dans l'oeuvre de Madame de Staël : étude herméneutique dans la perspective des travaux de Paul Ricœur. Littératures. Université Paris-Est Créteil Val-de-Marne - Paris 12, 2022. Français. NNT : 2022PA120058 . tel-04337076

HAL Id: tel-04337076

<https://theses.hal.science/tel-04337076>

Submitted on 12 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris-Est Créteil

Ecole Doctorale 529 : Cultures et Sociétés.



Mémoire de thèse :

**L'éthique à l'humanité par les Lumières dans
l'œuvre de Madame de Staël : Étude herméneutique
dans la perspective des travaux de Paul Ricœur.**

Thèse en vue de l'obtention de grade de Docteur en Lettres de :

Dercy Aubin MOULENGUI

Directeur de thèse :

Pr Plagnol-Diéval Marie-Emmanuelle (Professeure des Universités,
Université Paris-Est Créteil).

Membre : Pr Rotraud Von Kulesa (Professeure des Universités,
Université d'Augsbourg).

Rapporteur : Pr Nicolas Brucker (Professeur des Universités,
Université de Metz).

Rapporteur : Pr Ioana Galleron (Professeur des Universités, Université
Sorbonne Nouvelle Paris III).

ÉCOLE DOCTORALE UNIVERSITÉ — PARIS-EST
Cultures et Sociétés



CAMPUS FRANCE



Université Paris-Est Créteil
Ecole Doctorale 529 : Culture et Société.
Unité de recherches : Lettres, Idées,
Savoirs.

Ethique à l'humanité par Lumières dans l'œuvre de
Madame de Staël : Etude herméneutique dans la
perspective des travaux de Paul Ricoeur.

MOULENGUI Dercy Aubin

Dédicace

Je dédie ce travail à toute ma famille, cette valeureuse communauté qui sait faire converger ses efforts pour soutenir et accompagner ses enfants toute la vie. On ne peut pas être plus fier que moi d'appartenir à ces gens simples qui ne savent que vivre pour tous.

Exergue

Mme de Staël déclare : « Il vaut mieux pour le genre humain que les lumières soient généralement répandues. »¹

Remerciements

Nous voulons aussi adresser nos vifs remerciements à l'ensemble des membres de notre école doctorale, aux enseignants, aux membres de l'administration pour leur suivi et leur accompagnement si régulier.

Je souhaite adresser des remerciements chaleureux à mes parents Mayila Delon Bernard et Ouvemba Caroline épouse Mayila.

Nous devons bien sûr beaucoup au Professeur Marie-Emmanuelle PLAGNOL qui nous a suivi depuis le Gabon et accueilli à Paris-Est Créteil dans un dynamisme de travail qui force le respect, l'admiration et sera un modèle à suivre pour nous.

Je pense à ce moment à adresser mes remerciements à l'institution publique du réseau des bibliothèques de la ville de Paris et particulièrement à la bibliothèque François Villon et la bibliothèque de L'Abbaye Nelson Mandela de Paris et à leurs administrateurs pour leur travail d'accompagnement.

Je voudrais aussi rendre un hommage à Mme Aurélie Carré Flore Moussavou, sa chaleur, son logis ont été très importants.

¹ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions*, présentation par Gérard Gengembre et Jean Goldzink, Paris, Seuil, GF Flammarion, 1991, p. 102.

J'adresse aussi des remerciements chaleureux à toute ma famille, ma source de soutien fondamentale, pour ses apports divers.

Résumé (en français).

La littérature est l'extension du domaine de réflexion des époques. Au XVIII^e siècle elle porte les idées des intellectuels vers le grand public. Alors elle est un instrument de reproduction du monde mais aussi une source de projection de l'imaginaire d'un auteur sur des bases archétypales voulues. Mme de Staël estime qu'il est important de répandre largement les idées des Lumières. Ce faisant elle illustre l'évolution des principes éthiques de l'humaniste par des illustrations dans son œuvre de fiction. Les apports des humanistes sont majeurs dans son œuvre dans la mesure où on lit les marques de la conscience, de l'éthique, de l'humanisme, de la raison. Mme de Staël, héritière des idées humanistes, fait une œuvre de fiction qui propose une visée de la vie sociale que nous nous sommes proposé d'analyser sous le thème de l'éthique à l'humanité à la manière d'un processus. Il s'agissait d'étudier à travers la construction narrative la progression de la sensibilité humaine et de l'empathie.

Au XX^e siècle sous l'impulsion de nouvelles écoles critiques, l'herméneutique apparaît comme un modèle critique qui nous a permis d'apporter à l'œuvre de Mme de Staël un nouveau point de vue. Avec l'œuvre du philosophe Paul Ricœur, l'œuvre de Mme de Staël présente des structures innovantes révélées par les perspectives de recherches du philosophe qui tente de lier les sciences sociales entre elle, particulièrement la littérature et la philosophie. En effet, il s'intéresse à l'interaction entre les sciences humaines et porte un intérêt à la littérature pour mettre en évidence ses réflexions. Avec lui, on entre dans l'œuvre de Mme de Staël à travers les postulats de l'herméneutique pour voir comment s'illustrent les actions dans le discours littéraire. Par la façon de voir en autrui un autre soi, son alter-ego et voir dans cet autrui un autre soi se construit la volonté d'agir par empathie qu'on relie dans l'œuvre de Mme de Staël. Ce postulat nous amène à voir comment Mme de Staël construit par l'éthique à l'humanité la construction de la compassion, de l'empathie chez ses héros une phénoménologie de l'action tributaire de la conscience.

Mme de Staël nous est ainsi apparue comme un auteur et comme un écrivain qui a su réunir dans son œuvre les aspirations des Lumières et de l'humanisme. Elle présente une volonté d'émancipation des femmes sous les traits d'une topique récurrente dans son discours par les thèmes de la femme intellectuelle et de la femme héroïque. Il faut voir dans cette volonté par l'action mise en évidence par ses héroïnes une symbolique dans la mesure où l'action demeure la continuité d'une réflexion de la conscience confrontée à une situation.

A travers les trois parties de notre thèse, nous avons voulu présenter par l'approche des travaux herméneutiques de Paul Ricœur comment l'œuvre de Mme de Staël présente une éthique humaniste tout en mettant en avant la philosophie des Lumières. L'œuvre se présente comme un reflet de la fin des idéologies dominantes au sortir du XVIII^e siècle. Elle reprend les idéaux des Lumières sous les traits du féminisme qui sous-tend la récurrence des héroïnes dans l'ensemble des fictions. Ce trait de l'œuvre de Mme de Staël est en soi un élément structurant son œuvre littéraire. Toutefois, le discours littéraire est profondément marqué par des éléments sémantico-stylistiques qui mettent en évidence l'humanisme des personnages. En effet, l'on voit à travers la construction phénoménologique de l'action dans les récits l'illustration évidente d'une volonté des personnages de mettre en scène une conscience éthique et humaniste pour répondre aux attentes de la société de l'époque des Lumières.

Résumé: (summary in english)

Literature is the extension of the field of thought of the ages. In the 18th century it brought the ideas of intellectuals to the general public. It is therefore an instrument for reproducing the world, but also a source of projection of an author's imagination on a desired archetypal basis. Mme de Staël felt it was important to spread the ideas of the Enlightenment widely. In doing so, she illustrates the evolution of the humanist's ethical principles through illustrations in her fiction. The contributions of the humanists are major in her work insofar as we read the marks of conscience, ethics, humanism, reason, etc. Mme de Staël, heir to humanist ideas, wrote a work of fiction which proposes a vision of social life that we proposed to analyse under the theme of ethics for humanity in the manner of a process in progress. The aim was to see, through the narrative construction of a march led by the narrativity of human sensitivity, how the author arouses empathy.

In the twentieth century, under the impulse of new critical schools, hermeneutics appeared as a critical model that allowed us to bring a new point of view to Mme de Staël's work. Together with the work of the philosopher Paul Ricoeur, Mme de Staël's work presents innovative structures revealed by the philosopher's research perspectives, which attempt to link the social sciences together, particularly literature and philosophy. Indeed, he is interested in the interaction between the human sciences and takes an interest in literature to highlight his reflections. With him, we enter Mme de Staël's work through the postulates of hermeneutics to see how actions are illustrated in literary discourse. The will to act through empathy, which we read in Mme de Staël's work, is constructed through the way in which we see in others another self, our alter-ego, and see in these others another self. This postulate leads us to see how Mme de Staël constructs, through the ethics of humanity, the construction of compassion, of empathy in her heroes, a phenomenology of action dependent on consciousness.

Mme de Staël thus appears to us as an author, not insignificant in the first place, but also as a writer who was able to bring together in her work the aspirations of the Enlightenment and of humanism. She presents a desire for the emancipation of women in the form of a topical theme that recurs in her discourse through the themes of the intellectual woman and the heroic woman. This will through action, highlighted by her heroines, must be seen as symbolic insofar as action remains the continuity of a reflection of the conscience confronted with a situation.

Through the three parts of our dissertation, we wanted to present, through the approach of Paul Ricoeur's hermeneutic work, how Mme de Staël's work presents a humanist ethic while putting forward the philosophy of the Enlightenment. The work is presented as a reflection of the end of the dominant ideologies at the end of the 18th century. It even reiterates the ideals of the Enlightenment in the guise of the feminist, which underlies the recurrence of female heroines throughout the fictions. This feature of Mme de Staël's work is in itself a structuring element of her literary work. However, the literary discourse is deeply marked by semantic-stylistic elements that highlight the humanism of the characters. Indeed, the phenomenological construction of the action in the narratives clearly illustrates the characters' desire to display an ethical and humanist consciousness in order to meet the humanist expectations of Enlightenment society.

Sommaire :

Dédicace	4
Exergue.....	4
Remerciements	4
Résumé (en français).....	6
Résumé: (summary in english).....	8
Sommaire :	10
INTRODUCTION GENERALE :	14
PREMIERE PARTIE : L'ETHIQUE COMME CULTURE DE L'ESSOR HUMANISTE ...	44
I.1 Chapitre I : TOPIQUE ET HUMANITE.	49
I.1.1 La spiritualité et éthique à l'humanité.	49
I.1.2 La sensibilité et peinture des sentiments	55
I.1.3 Imaginaire religieux	60
I.1.4 Ethique à l'humanité et savoir.	66
I.1.5 Ethique narrative, christique et ricœurienne.	71
I.1.6 Ethique et sensibilité artistique symbolique de la peinture.	76
I.1.7 Lumières et choix d'une héroïne.	81
I.1.8 Déconstruction des dogmes anciens.	86
I.1.9 La sensibilité humaine face à la nature et l'environnement.	93
I.1.10 Le respect compatissant face à la douleur	98
I.2 Chapitre II L'ART, EXPRERSSION DE L'HUMANITE	103
I.2.1 Culte des arts et humanisme.	103
I.2.2 Ethique des personnages et esprit des Lumières.	105
I.2.3 Sensibilité face aux œuvres de l'esprit.	108
I.2.4 Imaginaire et éthique	110

I.2.5 L'identification du sujet : le narrateur réel et son identification dans le texte.	114
I.2.6 L'éloge des Anciens : une construction sémantique d'un caractère humaniste.	119
I.2.7 L'altérité livresque comme motif d'éthique à l'humanité.	123
DEUXIEME PARTIE : LUMIERES ET VISEE ETHIQUE	135
II.1 CHAPITRE I : NARRATION ET CONSTRUCTION HUMANISTE	139
II.1.1 Valeurs chevaleresques et formation éthique humaniste	139
II.1.2 Les mythes fondateurs et les fondements d'un comportement éthique de l'homme.	146
II.1.3 L'écriture de l'amour sous le joug éthico-social.	151
II.1.4 La morale comme tracé du parcours des personnages chez Mme de Staël...	158
II.1.5 Invariant de la présence féminine au contact des Lumières.	164
II.1.6 L'inconvenance amoureuse entre norme et éthique.	169
II.1.7 L'exclusion sociale (Delphine I et Corinne)	174
II.1.8 Les valeurs éthiques au centre de la phénoménologie de l'action.	179
II.1.9 Les caractères comme manifestation éthique et humaniste.	184
II.1.10 L'amour comme émanation de réciprocité éthique.	189
II.2 CHAPITRE II : MYTHES FONDATEURS ET CONSCIENCE HUMANISTE	194
II.2.1 Dieu dans les récits de Mme de Staël.	195
II.2.2 L'expression de la lamentation et de la purgation : vers une construction des caractères humains.	199
II.2.3 Affirmation de soi et éthique à l'humanité.	201
II.2.4 Société et puissance sclérosante de l'humanité.	206
II.2.5 La faillibilité humaine par l'antagonisme des caractères.	211
II.2.6 Le lyrisme émotionnel et éthique humaniste.	215
II.2.7 Le caractère de l'action : nature rationnelle de la pensée.	217
II.2.8 Le retour du divin comme caution humaniste.	221

II.2.9 Les institutions.	223
II.2.10 Différents instincts maternels	227
II.2.11 Narration des sensations et du pathos.	230
II.2.12 La prière dans les récits.	233
TROISIEME PARTIE : MADAME DE STAËL : SOI-MEME COMME UNE AUTRE. ...	241
III.1 CHAPITRE I : PARCOURS DES ACTIONS ETHIQUES DE CORINNE ET DELPHINE.	246
III.1.1 Ouverture à la pensée au bien d'autrui.	246
III.1.2 Règles sociales et conduite des personnages.	251
III.1.3 Narrativité du lyrisme amoureux	254
III.1.4 Herméneutique du sujet porteur de l'action.	258
III.1.5 Le paradigme biographique des héroïnes	261
III.1.6 Promesse et acte performatif	263
III.1.7 Le Suicide comme don de soi.	266
III.1.8 La confession.	270
III.2 CHAPITRE II : LES PREDICATS ETHIQUES ET LUMIERES.	275
III.2.1 L'action d'assistance et représentation du monde.	275
III.2.2 Moralité de la société diégétique et sémantique discursive.	279
III.2.3 Altruisme, récits et intertexte chrétien.	284
III.2.4 L'énigme de la réputation dans la société romanesque staélienne.	288
III.2.5 Critique, exclusion et rejet : une humanité punitive.	291
III.2.6 L'altruisme : actant pragmatique.	295
III.2.7 La vertu : principe spirituel d'humanité.	298
III.2.8 Liberté de pensée et liberté d'action chez Corinne et Delphine.	301
III.2.9 Imagologie de la femme : sensibilité et lyrisme humaniste et révolte.	304
III.2.10 La mort vertueuse dans l'œuvre de Madame de Staël.	309
CONCLUSION GENERALE :	316

BIBLIOGRAPHIE GENERALE 331

INTRODUCTION GENERALE :

Instruire le monde est un souci qui habite l'homme social dès l'avènement de la vie en communauté. Un rite d'instruction des éléments acquis des anciens s'érige à divers degrés à tous les peuples au monde. A travers le souci de léguer ses connaissances pour faire évoluer continuellement l'humanité, l'homme s'est doté de lois, de cultures et plus proche de notre époque de l'éducation académique. Dans son œuvre intitulée *Idéologie et Utopie*², Paul Ricoeur voit par la transmission des structures sociales ce qu'il nomme l'être générique. Dans cette perspective, Charles Coutel pense le XVIII^e siècle en ces termes : « [...] le XVIII^e siècle est l'époque de la sociabilité culturelle et politique la plus intense. La formation académique et philosophique de Condorcet le familiarise avec les échanges et la communication des *Lumières* et des avis. »³. L'éthique est l'expression de la sensibilité de la conscience d'être un étant plongé dans une coopération perpétuelle au sein de la société avec son alter-ego, son semblable, autrui. L'éthique est aussi entendue comme une disposition morale à distinguer le bien du mal et inversement. C'est le caractère conscient qui réprime les actes des hommes. L'éthique est une émanation de la conscience qui établit et reconnaît les normes.

Les sciences humaines et sociales comme c'est le cas de la littérature appartiennent au patrimoine culturel. Ce pan de la culture porte le devoir d'instruire l'homme des valeurs intrinsèques de son humanité. Mme de Staël ambitionne de faire de la littérature un instrument qui permette de mettre en relation les institutions sociales afin qu'elle déploie les attentes institutionnelles pour instruire l'homme. En vertu de cette volonté, on voit naître le théâtre d'éducation et le théâtre des familles entre autres pratiques littéraires. Au XVIII^e siècle, on constate que bon nombre d'écrits portent la philosophie de la conscience humaine comme la voie à suivre pour mener l'homme à évoluer. Les Lumières sont un mouvement artistique, philosophique et littéraire qui dévoile l'évolution de la conscience de l'homme afin qu'il conduise son action au sein de la communauté par son libre jugement.

L'histoire littéraire est rythmée par des courants d'idées qui organisent bien souvent ses orientations réflexives. « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition »⁴, déclarait Montaigne. Cette assertion témoigne d'un sentiment qui habite l'être et qui se laisse entendre, voir et saisir à travers les œuvres littéraires de son temps comme les ouvrages se réclament intrinsèquement de l'ouverture idéologique initiée par les *Lumières*. En effet, les

² RICOEUR Paul, *L'idéologie et l'utopie*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1997.

³ CONDORCET Nicolas de, *Politique de Condorcet*, Présenté et annoté par Charles Coutel, Paris, Payot et Rivages, 1996.p.8.

⁴ MONTAIGNE Michel de, *Les Essais*, 1588, Présentation par Claude PINGANAUD, Paris, Ed. Aléa, 2002, p.23.

changements profonds habitent désormais l'œuvre littéraire et refondent une nature mouvante. Nicolas de Condorcet constate dans cet ordre d'idées que l'esprit humain est en constante évolution à travers son *Esquisse d'un tableau de l'évolution de l'esprit humain*. Mme de Staël dévoile une dimension éthique inébranlable tant dans ses œuvres littéraires, philosophiques que dans ses engagements.

Le récit de fiction, au-delà de ce qu'il transcrit au niveau sémantique signifie autant au niveau interprétatif les intentions de l'auteur. Cette perspective convient au fait que l'écrivain manœuvre à travers le discours littéraire pour diffuser ses opinions. La lecture de l'œuvre de Mme de Staël donne en effet au lecteur des impressions desquelles découle la science constructive de l'auteur. A travers l'œuvre c'est son point de vue du monde qui se donne à lire. Pour Mme de Staël, écrire est un exercice critique comme pour Paul Ricoeur la critique s'entame dès l'existence. Les considérations de Mme de Staël sur l'importance de la littérature la conduisent à considérer qu'elle est une source constructive de la morale publique.

L'œuvre de Mme de Staël présente une vraisemblance sociale qui fait apparaître les contingences du rapport complexe à autrui. C'est la considération de l'autre qui fonde une volonté humaniste d'agir et un devoir de veille éthique de l'homme. Dans cette perspective, les considérations métaphysiques ne doivent plus seulement intimer les considérations du rapport à l'autre en communauté. C'est là que l'œuvre de Mme de Staël trouve un écho dans les approches théoriques de Paul Ricoeur en ce qu'il considère l'interprétation des considérations spirituelles d'abord par un regard éthique dénué de dogmatisme. Les lois morales trouvent une force de persuasion émotive dans la pratique scripturale de Mme de Staël par sa présentation de l'élévation admirable des héros caractérisés par leur vertu.

Dans l'œuvre se lit à travers les positions des personnages le positionnement idéologique tenu par l'auteure qui fait alors dire ses arguments de force aux personnages. Dans *Corinne ou l'Italie*, on lit l'intérêt que l'héroïne porte à soutenir un individu par une argumentation humaniste. Sous cet angle d'approche on peut déjà considérer l'œuvre de Mme de Staël comme un instrument au service d'une raison, celle de l'éthique qui est aussi pour Paul Ricoeur dans *L'Idéologie et l'utopie*⁵ une des sphères idéologiques sociales. Théorie et pratique sont deux instants de la création littéraire qui sont liés par l'orientation donnée et l'illustration textuelle. Seulement, entre l'œuvre de Mme de Staël et celle de Paul Ricoeur, des siècles séparent en effet ces deux auteurs. Cela pourrait paraître anachronique. Pourtant, les théories

⁵ RICOEUR Paul, *L'idéologie et l'utopie*, Paris, Points, coll. « Points Essais », 1997.

du philosophe dans la mesure où elles entrent en résonnance manifeste avec l'œuvre littéraire de la fin du XVIII^e siècle nous permettent d'y lire un nouvel intérêt heuristique.

La profusion des écrits de femmes est notamment en essor avec Mme de Graffigny, Mme de Riccoboni, Mme de Genlis qui sont un résultat de l'esprit des Lumières qui touche la société. On note qu'autour de 1795 après la Révolution, le Salon de Mme de Staël à la rue du Bac réunit Barras, Roederer, Daunou, Garat, Chenier, Guinguené, Destutt de Tracy, Lanjuinais, Boissy d'Anglas. L'influence grandissante du groupe de Coppet réuni autour de Mme de Staël amène Stendhal à nommer ce groupe les « Etats Généraux de la pensée européenne ». ⁶ Le débat, notamment le débat d'idées est une pratique sociale des salons, ce fait vient aussi à s'illustrer à travers les œuvres pour marquer la présence des Lumières. Les Lumières correspondent à des orientations politiques novatrices. Dominique Poulot écrit : « La politique des Lumières s'identifie donc à l'ensemble des programmes de réformes qui touchent à l'administration, aux lois, etc : elle s'oppose à l'ancienne politique des cours, des intrigues dynamiques, de la diplomatie et des guerres ». ⁷ Mme de Staël incarne les idées des Lumières par ses qualités de femme intellectuelle, de critique littéraire et d'écrivain.

Les œuvres de Mme de Staël ont été longtemps refoulées de l'histoire des études littéraires en raison de sa condition féminine. Elle a écrit plus d'essais que des romans. Sa contribution aux réflexions sur la littérature contribue à saisir les mouvements d'orientations de la littérature de son époque. De ce fait le nombre de critique sur son œuvre est important. En effet, l'on constate dans l'œuvre de Mme de Staël qu'elle exprime à travers ses personnages féminins ses douleurs et celle de la condition des femmes de son temps. On peut constater que les réflexions sur le mariage traversent son œuvre de fiction comme un souci permanent. Comme disciple des penseurs de son époque, un fait est marquant dans son enfance, très jeune elle parcourt déjà les écrits théorique et juridiques censés organiser le droit des personnes dans la société, à l'âge de 11 ans elle annote *Le Contrat social* de Rousseau. Béatrice Bomel-Rainelli souligne que :

Les auteurs de manuels d'histoire de la littérature reconnaissent très majoritairement l'importance intellectuelle de Mme de Staël, parce qu'elle a défini une

⁶ *Ibid.* p. 52.

⁷ *Ibid.* p.52.

approche du phénomène littéraire qui reste la leur. Certains sont mêmes fascinés par la précocité de Germaine Necker, disciple dès l'adolescence de Montesquieu et Rousseau, [...]»⁸

On peut ressentir en filigrane de toute son œuvre les volontés d'expression des libertés individuelles. Par sa manière de rédiger des œuvres qui magnifient la morale publique, c'est l'intention de visée éthique qui va dans le sens de notre démonstration. En effet, il émane de son œuvre le projet qui apparaît notamment dans l'œuvre de Rousseau de faire de la République le garant de la liberté des hommes sans les contraintes sociales imposées par le système impérialiste napoléonien et traditionnel. L'histoire montre bien l'exaspération du peuple des décennies après la Révolution française dont les œuvres qui sous-tendent l'expression des libertés annoncent le début de la liberté.

La réflexion littéraire de Mme de Staël aborde de multiples influences fondamentales des philosophes des *Lumières* et Paul Ricoeur, de son côté s'intéresse aux questions humanistes à travers l'intérêt que l'homme porte à autrui pour construire une société de protection mutuelle entre les hommes. Dans cette perspective, il construit le projet de démontrer la volonté de la société humaine de construire une communauté de destin en s'appuyant sur les réflexions des humanistes comme Kant, Rousseau et Montesquieu dont il démontre les trajectoires dans *Soi-même comme un autre* et *Philosophie de la volonté*. Pour autant Paul Ricoeur retient que : « L'énigme non résolue de la fondation de la république transpire à travers la formulation du contrat tant chez Rousseau que chez Kant ».⁹ L'idée de démocratie se fait déjà bien présente même si elle ne connaît pas encore la souveraineté adéquate qui lui sera plus tard attribuée. Le projet de Mme de Staël et celui de ses prédécesseurs ont en corrélation de porter sur le bonheur des individus. C'est cette recherche du bonheur social perpétuel qui se donne à lire dans *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*¹⁰ (1796) et le second ouvrage *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*¹¹ (1800). Le combat de Mme de Staël contre l'impérialisme va légitimer l'aspiration démocratique de liberté.

⁸ Béatrice Bomel-Rainelli, *Sentimentalité et intellectualité : Le paradoxe de Madame de Staël dans les manuels d'histoire littéraire*, In Cahiers staéliens, *Madame de Staël et le Groupe de Coppel*, Paris, Honoré Champion, N° 53-2002, p.105.

⁹ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1990.p.266.

¹⁰ STAEL Madame de, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, 1796, Paris,

¹¹ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1800, Présenté et annoté par Gérard Gegembre et Jean Goldzink, Paris, Flammarion, 1991.

Nous plaçons la notion d'éthique au premier plan à la fois dans notre thèse et dans l'ensemble des intentions portées par les mœurs des personnages dans les œuvres de Mme de Staël pour la raison que Paul Ricoeur voit en cette notion un caractère obligation dans l'application de l'action bienveillante. Dans *Soi-même comme un autre*, il écrit :

Qu'en est-il maintenant de la distinction proposée entre éthique et morale ? Rien dans l'étymologie ou dans l'histoire de l'emploi des termes ne l'impose. L'un vient du grec, l'autre du latin ; et les deux renvoient à l'idée intuitive de *mœurs*, avec la double connotation que nous allons tenter de décomposer, de ce qui est *estimé bon* et de ce qui *s'impose* comme obligatoire. C'est donc par convention que je réserverai le terme d'éthique pour la visée d'une vie accomplie et celui de morale pour l'articulation de cette visée dans des *normes* caractérisées à la fois par la prétention à l'universalité et par un effet de contrainte (on dira le moment venu ce qui lie ces deux traits l'un à l'autre). On reconnaîtra aisément dans la distinction entre visée et norme l'opposition entre deux héritages, un héritage aristotélicien, où l'éthique est caractérisée par sa perspective *téléologique*, et un héritage kantien, où la morale est définie par le caractère d'obligation de la norme, donc un point de vue *déontologique*.¹²

On note chez Mme de Staël que sa foi lui permet de développer une compréhension du monde faite de compassion et d'amour. C'est ainsi qu'elle met en pratique dans ses fictions des thèmes théoriques développés par Paul Ricoeur sur le rapport à autrui. De prime abord, nous devons signaler la relation d'existence identité et ipséité que le philosophe estime être un rapport à l'altérité en autrui. La piété de Mme de Staël l'amène à concevoir des récits dont les héroïnes présentent des caractères de l'éthique de la vertu. L'existence de cette femme de talent, prend son sens dans la continuité de l'œuvre sociale entamée par son père. Elle défend les peuples opprimés par sa position contre l'esclavage des noirs dont une nouvelle nous montre l'humanisme et la sensibilité dont sont capables ses personnages.

Dans le cadre de notre démonstration heuristique quant à l'éthique à l'humanité, nous avons l'intention d'étudier les œuvres de Mme Staël en mettant en évidence la sensibilité humaniste des actions des textes. Toutefois, il convient de signaler d'emblée que certains textes seront plus utilisés que d'autres même si nous ferons appel à l'ensemble de son œuvre. A cet effet, la première œuvre qui a retenu notre intérêt, moins en raison de sa large diffusion et sa renommée que pour l'ensemble descriptif taxinomique impulsé est *Corinne ou l'Italie*¹³. Cette

¹² RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, *Ibid.* p. 200.

¹³ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1985.

première œuvre nous plonge dans les travers d'une relation amoureuse riche de ses persécutions qui se déroule presque essentiellement entre d'une part l'Italie et l'Angleterre et d'autre part dans l'univers social du XVIII^e siècle. La diégèse¹⁴ met en scène un Anglais, Oswald Nelvil et une Italienne, Corinne ; cette jeune femme artiste de talent s'éprend vite de ce doux et noble anglais. La scène de la rencontre remplit les caractéristiques romanesques pour les deux protagonistes et marque le début d'un destin tragique.

Ce roman dévoile l'oppression dogmatique que la société des bonnes convenances exerce sur les hommes au point de façonner une norme morale. Il va ainsi se dresser sur le chemin des héros, ces amoureux innocents, des complexités au-delà de leur volonté intrinsèque d'être unis. Corinne, artiste aux multiples qualités et à l'intelligence supérieure, cache son origine à ses amis et suscite la curiosité d'Oswald qui est intrigué par la justesse de son accent anglais. Cette belle Italienne très pieuse et cultivée fut promise dès l'enfance à Oswald. C'est sans le savoir que sa rencontre avec Oswald est marquée par une empathie humaniste pour cet homme qu'elle trouve tourmenté. Au courant de ce fait, il tente de défendre ses intérêts auprès de sa belle-mère anglaise, Mme Edgermond. Mais trompé et pris sous le joug des sentiments de ces femmes, il se détourne de Corinne et épouse sa sœur Lucile. L'altruisme qui caractérise les personnages de Mme de Staël se met en œuvre lorsque Corinne, au courant de cette relation et sachant sa sœur amoureuse d'Oswald, décide d'ignorer son propre amour au profit de celui de sa sœur. Meurtrie par ce dépit sentimental poignant elle vit recluse ses derniers jours à son domicile. L'action phénoménologique portée dans cette œuvre nous interpelle dans la mesure où elle révèle une considération éthique d'autrui qui nous permet de lire une éthique à l'humanité.

Nous joignons à cette œuvre le roman épistolaire *Delphine*. Ce roman nous intéresse pour les qualités éthiques des personnages Delphine et Léonce. Le roman épistolaire éponyme *Delphine* présente une jeune veuve de la bonne société, l'héroïne de la diégèse. Bonne, innocente, altruiste, généreuse, disposant d'une grande fortune léguée par son défunt époux, elle souhaite aider la fille d'une amie à constituer une dot afin de se marier. Cependant, elle a trop vite des sentiments pour cet homme en qui elle voit des valeurs nobles qu'elle partage et qui éveillent son admiration. Prompte à défendre les idées des Lumières, Mme de Staël montre son héroïne faisant le bien autour d'elle sans pour autant se soucier des convenances des critiques. Mme de Vernon abuse hypocritement de ses largesses dans le but d'organiser le

¹⁴ La diégèse est une conception de Gérard Genette pour désigner l'univers fictif du récit.

mariage de sa fille. Delphine renonce à exprimer son amour au bénéfice du bonheur de Matilde de Vernon qui aime sincèrement et profondément Léonce de Mondoville. Ces personnages portent des actions desquelles se lisent l'altruisme, la bienveillance, la solidarité. Nous voulons démontrer à travers la narration comment se met en valeur la visée éthique des actions portées par les personnages principaux.

Incapable de faire du tort à quiconque, Delphine se voit calomniée pour avoir secourue une amie malheureuse en ménage depuis longtemps, Mme de Lebensei. Mme de Vernon diffuse alors dans la société de nombreux mensonges qui écorcent profondément l'action de Delphine vis-à-vis de ces gens. Ces informations mensongères la mettent en délicatesse avec Léonce de Mondoville qui exprime son mépris. Delphine souffre du rejet et de la persécution de la société jusqu'au moment où la maladie met fin à la vie de Mme de Vernon tout en lui laissant le temps d'avouer ses manigances pour marier Matilde à Léonce. L'auteure illustre l'éthique à l'humanité propre aux écrits de Mme de Staël par le pardon de Delphine qui se voue au bonheur de Mme de Vernon pour ses derniers jours. A la mort de cette femme qui a été admirée comme une mère par l'héroïne, Delphine fait la promesse à Matilde de ne pas troubler son bonheur avec Léonce. Des circonstances bouleversantes vont toucher Léonce avec le décès tour à tour de son enfant, de sa femme et de sa mère qui s'opposait à cette relation. Delphine reconnaît en cela un signe de désapprobation céleste et tente par tous les moyens de fuir Léonce qui va la suivre à travers tous les pays qu'elle traverse par amour.

Par la force de sa volonté, Léonce trouve bientôt le couvent où est réfugiée Delphine comme M. de Valorbe. Des circonstances malencontreuses vont amener Léonce à se battre contre des soldats dans l'intention bienveillante de défendre un ami alors en danger. Considéré à tort comme un espion, il est condamné à la peine de mort. Delphine qui détient un poison de M. de Lebensei l'avale pour rejoindre Léonce dans l'au-delà. A son tour il demande à être exécuté par amour et loyauté envers Delphine. L'univers diégétique de *Delphine* décrit Léonce comme un homme habité par des valeurs nobles qui lui causent parfois du tort. Ces qualités sont admirables aux yeux de Delphine qui les met en pratique de manière volontaire. Ce roman nous permet de lire l'action volontaire des personnages qui se mettent à la disposition des autres par humanisme. La volonté de servir, d'assister, d'aider marque une conscience éthique des personnages de premier plan. De plus, on lit l'éthique à l'humanité dans les actions de soutien de Delphine pour ces femmes qui souffrent.

Nous joindrons à ces deux romans quatre pièces de théâtre de famille de Mme de Staël qui révèlent aussi à puissant degré l'éthique humaniste par le jugement de la conscience. La première s'intitule *Agar dans le désert*¹⁵. Elle présente l'invariant stylistique de la croyance en un être suprême. Cette structure de l'imaginaire des peuples fonde une source de l'éthique à l'humanité qui revient dans l'œuvre de Mme de Staël. *Agar dans le désert* est une réécriture d'un passage biblique repris avec la volonté d'illustrer l'exaltation de la raison que les écrivains utilisent comme axe majeur de création littéraire. La réécriture est en effet récurrente au XVIII^e siècle, elle permet d'utiliser une matière déjà connue pour lui donner une forme voulue. Dans cette perspective, Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval soutient écrit que : « Le phénomène de la réécriture trouve un écho sur les scènes privées de théâtre. Les corpus composés pour les théâtres de société montrent que les auteurs, professionnels ou amateurs, recourent à une culture connue et partagée. »¹⁶ A travers la matière biblique, Mme de Staël met en valeur la compassion qui accompagne la volonté de se sacrifier pour autrui.

Agar avait été offerte à Abraham par Sarah afin qu'ils conçoivent un fils parce que l'âge avancé de Sarah ne lui permettait plus d'enfanter. Après la naissance d'Ismaël, le comportement d'Agar exaspère désormais Sarah. Agar et Sarah se sont disputées par jalousie réciproque. Agar et son fils Ismaël sont chassés dans le désert pour y mourir. Tandis qu'ils marchent dans le désert, le fils confie à sa mère son regret d'être ainsi éloigné de la maison de son père sans en connaître la cause. Mais Agar culpabilise davantage de voir son enfant souffrir de soif, de faim et de fatigue dans le désert. Pendant qu'elle se lamente et voit venir sa fin prochaine et celle de son fils bien-aimé, Agar s'adresse à Dieu, reconnaît sa culpabilité et voit soudainement descendre des cieux un ange. Agar émet un discours de conscience qui sous-tend la raison de son sacrifice lorsqu'elle demande à Dieu d'être la seule punie de mort dans le désert et que son fils soit sauvé. Le jugement qu'elle émet sur son acte passé met en valeur la dimension éthique de sa conscience qui va dans la perspective de notre recherche de l'éthique à l'humanité. Celui-ci console Agar fait jaillir de l'eau d'un rocher de sorte qu'Agar puisse puiser de cette eau. Grâce à cette eau Ismaël revient à la vie et l'ange les guide vers le chemin choisi pour eux par Dieu.

¹⁵ STAEL Madame de, *Agar dans le désert*, in œuvres complètes de madame de Staël, Paris, Gallica.bnf.fr. 1978.

¹⁶ PLAGNOL-DIEVAL Marie-Emmanuelle, *Réécriture romanesque sur les scènes privées : l'exemple de la Marianne de Mme de Montesson*, in *French Studies of the Eighteenth and Nineteenth Centuries*, Réécritures, 1700-1820, p. 209.

A travers cette œuvre, on perçoit l'humanisme comme un élément structural qui conduit les personnages à une sensibilité pour le sort d'autrui. Pour cette pièce de théâtre, on retient autant le sacrifice comme un don de la mère pour sauver l'innocent que la foi qui forge la conscience du personnage comme intérêt heuristique. Cette pièce présente également l'intérêt socio-anthropologique des croyances humaines qui conduit les personnages à une bienveillance sacrificielle parce que la spiritualité est une source de l'éthique. L'amour maternel autant que le sacrifice qui s'ensuit favorisent la lecture sous-jacente d'une éthique humaniste par l'action qui conduit la sensibilité d'Agar. Il est dans ce cas intéressant pour nous de voir comment Agar parvient à juger ses actions passées et à s'estimer coupable du malheur qui la frappe elle et son fils. Cette autocritique nous révèle la conscience éthique du personnage qui s'offre en sacrifice. Faire preuve d'esprit critique et de la faculté de juger ses actions comme le montre le discours littéraire dévoile la sensibilité et l'éthique humanistes des écrits de l'auteur.

L'évocation narrative de l'Être Suprême revient encore en tant que focalisateur central de l'action phénoménologique dans *Geneviève de Brabant*.¹⁷ L'incipit de ce drame présente une femme, Geneviève¹⁸ poussant des soupirs dus aux tourments des souvenirs qui lui reviennent. Elle pense à sa vie passée et comment elle fut condamnée à mort par son époux et suzerain. Geneviève de Brabant vit retirée de la civilisation dans une grotte depuis une dizaine d'années avec sa petite fille âgée de dix ans. Se sentant désormais investie du devoir de présenter son enfant à son père, elle se résout à sortir de sa caverne au péril de sa vie. Sur le

¹⁷ STAEL Madame de, *Geneviève de Brabant*, in ŒUVRES complètes de Madame de Staël, Paris, Gllica.bnf.fr. 1978.

¹⁸ L'histoire de l'origine de Geneviève de Brabant remonte au Moyen-Age où elle était connue comme héroïne. Mais il semble qu'autour du XV^e siècle l'histoire de cette femme très populaire fasse l'intérêt de nombreuses réécritures qui amplifient toujours ses prouesses au point de devenir une légende reprise en Europe par plusieurs auteurs. Bien sûr, elle s'inspire de faits réels. La première transposition littéraire de *Geneviève de Brabant* remonte à Matthias Emmich datant de 1472 en latin. Depuis, cette légende a été reprise par exemple sous la plume de René de Cériziers intitulée *L'Innocence reconnue ou La vie de Sainte Geneviève de Brabant (1647)*. Mais la datation historique est frappée d'imprécision du fait de ses multiples reprises.

Cette histoire est passée à la postérité à cause de son caractère de probité morale ; ainsi on a attribué à Geneviève des qualificatifs comme la bienheureuse ou la sainte. L'inspiration historique de cette légende vient de la noblesse allemande. Geneviève de Brabant fut la fille du duc de Brabant et devient l'épouse du noble souverain Siffroi qui dû s'en aller faire la guerre. Elle ne savait pas à ce moment qu'elle attendait un enfant. En l'absence de son époux, Geneviève est la cible des avances sentimentales de Golo l'intendant qu'elle rejette sans haine. Mais ce dernier, offusqué par ce rejet par ce refus va calomnier Geneviève auprès de son mari alors au front d'infidélité.

Le souverain Siffroi intime par lettre à ses serviteurs de noyer la femme et l'enfant pour la punir d'avoir brisé le serment du mariage. Cette situation si inhumaine amène les serviteurs à abandonner par compassion Geneviève et son enfant en pleine forêt. Après de nombreuses années passées dans une grotte avec son enfant, les victimes du mensonge de Golo vont être retrouvées par hasard par Siffroi lors d'une partie de chasse. Frappé par la condition de précarité dans laquelle elles vivent, Siffroi comprend qu'il a été victime d'un mensonge effroyable ; il donne l'ordre de condamner à mort le menteur Golo. Cette légende montre que la vertu est récompensée et la calomnie est sévèrement punie.

chemin, prise de fatigue, elle fait la rencontre d'un ermite qui lui apprend la mort de Golo qui provoqua son exil. On peut lire dans cette pièce de théâtre le respect du serment pris devant les hommes et le respect de l'engagement contracté malgré les difficultés sous-jacentes.

Le drame *La Sunamite*¹⁹ nous révèle des sources multiples de l'amour que l'on peut porter à autrui. L'amour maternel est un thème central de cette pièce de théâtre, en plus du thème de l'évocation divine et le pacte éthique contracté à travers la parole donnée. La pièce nous présente les événements liés aux respects des valeurs. A Sunam un couple de la tribu de Lévi avait trouvé grâce aux yeux de Dieu qui les avait conduits à la prospérité. L'époux afin de remercier le Seigneur avait juré de confier sa fille à la consécration de l'Être-Suprême jusqu'à ce qu'elle soit en âge de quitter le temple. Cependant, l'époux décédé, la femme trahit la parole donnée à Dieu par son mari. Plus encore, elle utilise les charmes de sa fille Sémida dans le but d'animer des fêtes. Le prophète Elisée juge ces actes immoraux voire obscènes de la part de la Sunamite. Pendant la fête, Semida meurt soudainement. Dès ce moment la Sunamite supplie Elisée de convaincre Dieu de ramener Sémida à la vie. Dans son élan, elle jure en guise de pénitence de se retirer du monde. Après de longues prières du prophète, Semida revient à la vie au grand bonheur de sa mère sous un fameux rayon de lumière divin.

La comédie suivante met en scène le principe de la parole donnée comme un engagement sur l'honneur. En effet, dans *Le Capitaine Kernadec*²⁰ se déploient les valeurs inhérentes à l'homme vertueux, la parole donnée, la bravoure, le sens du devoir. Le capitaine Kernadec est un officier qui a rempli son devoir militaire avec une bravoure qu'il ne manque pas de raconter souvent. D'ailleurs, à bord de la Belle-Poule, il dit avoir tenu tête à une frégate ennemie à bord d'une corvette de seize canons. A seize ans, sa fille Mlle Rosalba de Kernadec aime et veut se marier avec M. Derval. Mais le capitaine Kernadec veut pour sa fille un homme aussi valeureux que lui, un homme d'honneur, prêt à s'engager dans une campagne pour défendre sa patrie et sa famille, un homme qui a mené des aventures remarquables.

Dans le but de faire cesser cette relation, le Capitaine promet d'accepter l'alliance de sa fille à M. Derval si cet homme entrait dans l'armée pendant sept ans et menait sept conquêtes. Mais sept ans étant bien trop longs, Mlle Rosalba, Nérine et Sabord ourdirent une ruse. Après une soirée arrosée du capitaine, ils vont tous lui faire croire que sept ans se sont écoulés avec

¹⁹ STAEL Madame de, *La Sunamite*, In *œuvres complètes de Madame de Staël*, Paris, Gallica.bne.fr. 1978.

²⁰ STAEL Madame de, *Le Capitaine Kernadec*, in *œuvres complètes de Madame de Staël*, Paris, Paris, Gallica. 1978.

des preuves fabriquées en appui à ce mensonge. Le lendemain de sa sortie, le capitaine découvre Sabord estropié d'une jambe. Il lui fait entendre qu'il avait perdu sa jambe lors de leur dernière bataille durant laquelle le capitaine s'est révélé très brave comme il a toujours voulu l'être. Ces récits dont il ne souvient pas ont le mérite de flatter son égo. Tous s'avèrent si convaincants qu'il a peur qu'on le croie fou. Il découvre Nérine la soubrette avec trois enfants. Sa fille lui paraît même tout à coup plus âgée qu'auparavant. Sa femme lui paraît aussi plus vieille. Les récits de monsieur Derval finissent par le convaincre. Il tient sa parole et donne sa fille en mariage parce que sa parole engage son honneur.

Les nouvelles de Mme de Staël se joindront à notre thèse en raison des caractères « d'individualisation »²¹ qui servent à lire la conscience de l'altérité qui construit l'action bienveillante. Il s'agit précisément de trois nouvelles réunies dans la publication *Trois nouvelles*.²² Les postulats de Paul Ricoeur sur l'individualisation fondées sur l'herméneutique de l'œuvre de Strawson *Les Individus*²³ permettent de lire dans le texte littéraire comment les caractères du personnage construisent une conscience éthique. C'est dans cette perspective qu'on pourra lire dans *Mirza ou Lettre d'un voyageur* l'origine du don de soi pour sauver autrui. La deuxième nouvelle, *Adélaïde et Théodore* nous permet aussi d'identifier des particularités tant narratives que sémantiques qui fondent la conscience du personnage pour se manifester par des sentiments d'attachement et d'amour. La dernière nouvelle *Histoire de Pauline* présente un intérêt heuristique qui prend appui sur le caractère scriptural des sentiments des personnages. On s'interrogera à travers cette nouvelle sur la valeur éthique de l'engagement pris de son gré et comment cette valeur engage la narration de l'humanisme dans l'œuvre de Mme de Staël.

Nous voulons mener une étude de l'éthique à l'humanité dans l'œuvre de Mme de Staël parce que les actes de langages et l'esthétique dans les textes le requièrent, mais aussi parce que ce point de vue paraît être une idée novatrice dans le champ de la recherche littéraire. Nous savons que l'œuvre de fiction est un espace qui permet à l'auteure d'exprimer des hypothèses. Dans ce sens Paul Ricoeur soutient que : « [...] raconter, a-t-on observé, c'est

²¹ Paul Ricoeur préfère parler d'individualisation comme procédé narratif de construction et d'identification des caractères des personnages plutôt que d'indentification pour correspondre aux travaux de Strawson Peter Frédérick.

²² STAEL Madame de, *Trois nouvelles*, Présenté par Martine Reid, Paris, Gallimard, 2009.

²³ STRAWSON Peter Frédérick, *Les Individus*, 1957, trad. fr. A. Shalom et P. Drong. Paris. Ed. Seuil, coll « Essais », 1973.

déployer un espace imaginaire pour des expériences de pensée où le jugement moral s'exerce sur un mode hypothétique. »²⁴

Tout au long de notre recherche, nous nous emploierons à démontrer au niveau sémantico-stylistique que l'œuvre de Mme de Staël présente des caractères pertinents d'une éthique à l'humanité des personnages. Les éléments sensitifs comme c'est le cas des actes de langage et particulièrement de la catégorie des actes de langage performatifs révèlent la structure latente de l'œuvre de Mme de Staël parce que le signe représente quelque chose suggéré par le sens du texte. Cette chose dans le texte, c'est la sensibilité éthique des personnages. La pragmatique du discours met en scène des prédicats affectifs qui jalonnent l'œuvre comme un élément de structure scripturale. Paul Ricoeur démontre comment à travers l'énonciation et les actes de discours se mettent en évidence les éléments signifiants du discours : « Il est des circonstances où le signe ne réussit pas à se rendre aussi absent ; en s'opacifiant, il atteste à nouveau comme chose et révèle sa structure éminemment paradoxale d'entité présente-absente. »²⁵

Ceci dit, les effets de sens latent et la puissance littérale des textes collaborent à l'étude interprétative que nous allons initier avec l'herméneutique circonscrite à la perspective des travaux de Paul Ricoeur. Nous aborderons les textes de Mme de Staël à partir des postulats de Paul Ricoeur. Nous l'entrevoyons à la manière de l'expression des droits de l'homme sans que toutefois ces droits fassent office de convention institutionnalisée. Le concept hégélien du droit donne à l'homme politique, l'homme vivant en communauté a la possibilité d'établir les normes répondant à ses aspirations pour garantir la protection de chacun. A cet effet, Hegel estime que : « Le système du droit est le royaume de la liberté effectivement réalisée, le monde de l'esprit, monde que l'esprit produit à partir de lui-même comme une seconde nature. »²⁶.

La proposition du philosophe correspond à l'aspiration de Mme de Staël dans la mesure où son texte oriente la défense du droit de liberté des hommes comme le principe qui habite la philosophie du droit. C'est dans cette mesure qu'il pense que le droit ne saurait avoir d'autre aspiration que celle d'incarner le royaume de la liberté des hommes. Les individualités humaines ne peuvent, en effet, s'épanouir que dans un milieu qui leur garantit la sauvegarde de leur personne et de leur bien. Les principes du droit sont importants dans notre démonstration

²⁴ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1999. p.200.

²⁵ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, *Idem*. p. 57.

²⁶ HEGEL, *Principes de la philosophie du droit*, Paris, Gallimard, 1999. p.71.

de l'éthique à l'humanité parce que c'est dans un milieu institutionnel que les dispositions naturelles qui habitent l'être en qualité d'humain s'expriment pleinement au principe moral. L'éthique à l'humanité se joue aussi sur l'aspiration des états sinon des civilisations à s'arroger les normes qui se rapprochent de la morale en faisant des devises nationalistes à partir des thèmes de sécurité, prospérité, liberté, égalité et solidarité. Dans ce cas d'espèce, la civilisation est un exemple patent puisque la devise de la république est « Liberté, Egalité, Fraternité ». L'intérêt de l'œuvre de Mme de Staël est contenu en quelques termes dans son ouvrage *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*²⁷. En effet, elle estime que :

[...] la morale est devenue l'étude principale des bons esprits »²⁸, les écrivains ont une mission propre et capitale : « Un poème, un drame, un roman qui peint vivement la vertu, modèle le lecteur, sans qu'il s'en aperçoive, sur les personnages vertueux qui agissent ; ils intéressent, et l'auteur a persuadé la morale sans en parler [...] par l'art d'un travail caché. »²⁹

Mme de Staël fait de la morale un motif central de création littéraire afin d'impulser une idée de modèle pour les sociétés et les lecteurs potentiels. Elle constate qu'après la Révolution française et le lot de victimes dû à cette transition politique que peindre la vertu est devenue nécessaire pour panser les plaies de la société. C'est fort de cette malheureuse observation qu'elle souhaite introduire dans les genres de la fiction l'évocation de la morale qui est d'ailleurs devenue dans ses propres ouvrages le motif central de sa production diégétique. Son engouement à faire évoluer les mœurs de la société la fait entrer de plein pied dans ce que l'on nomme le *Tiers Etat*³⁰. Il faut bien reconnaître que la littérature est un média privilégié utilisée par les intellectuels pour diffuser et influencer les foules. C'est fort de ce constat que le philosophe Paul Ricœur retrace l'origine de cette relation uniforme qui lie le penseur à l'art de la rhétorique :

La rhétorique est sans doute aussi ancienne que la philosophie ; on dit qu'Empédocle l'a « inventée ». A ce titre elle est son plus vieil ennemi et son plus vieil allié. Son plus vieil ennemi : il est toujours possible que l'art de « bien dire » s'affranchisse du souci de « dire vrai » ; la technique fondée sur la connaissance des causes qui engendrent les effets de la persuasion donne un pouvoir redoutable à celui qui la maîtrise parfaitement : le

²⁷ STAEL Madame De, *De La littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1800, Présenté et annoté par Gérard Gemgembre et Jean Golzink, Paris, Flammarion, 1991.

²⁸ *Idem.* p. 13

²⁹ *Op. Cit.* p. 13.

³⁰ Le Tiers Etat apparait sous la plume de Sieyès par son œuvre *Qu'est-ce que le Tiers Etat ?*, Il imagine par ce propos l'avènement d'une nouvelle forme de nation triomphante des de l'aristocratie et de la puissance religieuse.

pouvoir de disposer des mots sans les choses ; et de disposer des hommes en disposant des mots.³¹

Dans l'essai de Paul Ricœur *Soi-même comme un autre*, il s'agit bien d'une étude éthico-morale des problématiques inhérentes à la phénoménologie de l'action humaine sur son semblable. A cet effet, il s'agit de voir comment se mettent en valeur dans l'œuvre de Mme de Staël les prédicats : « juste », « bon », « obligatoire », « permis », « non-permis », « mauvais ». Aussi, se met-il en place à travers les relations de conscience d'être homme les dimensions d'altérité comme « l'identité idem » et « l'identité ipse ». Paul Ricœur établit cette dimension de reconnaissance en ces mots : « Disons maintenant que reconnaître son propre être en dette à l'égard de qui a fait que l'on est ce qu'on est, c'est s'en tenir responsable. »³² Pourquoi faire principalement une étude herméneutique des textes de Mme de Staël ? Comme le dit Paul Ricœur :

Selon ce schéma, l'herméneutique est le lien d'articulation de trois problématiques :

- 1) Approche indirecte de la réflexion par le détour de l'analyse ;
- 2) Première détermination de l'ipséité par la voie de son contraste avec la mêmeté ;
- 3) Seconde détermination de l'ipséité par la voie de sa dialectique avec l'altérité.³³

Mme de Staël propose des normes qui ne semblent pas rédhibitoires. En ce sens elle place l'éthique au sens moral comme moyen par excellence de la création littéraire. Mais elle constate aussi qu'émettre trop de messages tue le goût artistique. Dans son ouvrage philosophique *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, elle déclare sans détours : « Sans doute, et je n'ai cessé de le répéter dans ce livre, aucune beauté littéraire n'est durable, si elle n'est pas soumise au goût le plus parfait. »³⁴ Mme de Staël estime que sont moribondes, les œuvres littéraires qui ne développent pas assez en leur sein le bon goût. De plus, elle entrevoit déjà que ces œuvres soient frappées par la vulgarité. Son projet est de former une production artistique dans laquelle on ressent les formes qui supposent l'élégance et la délicatesse.

Notre étude a pour intérêt épistémologique de démontrer la dimension éthique des caractères qui sous-tendent l'humanité en littérature. Nous avons en effet, constaté que les

³¹ RICOEUR Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, Coll. « Points Essais », 1975.p.15.

³² RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1990. p.342.

³³ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, *Idem*. p. 345.

³⁴ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Présenté et annoté par Gérard Gengembre et Jean Goldzink, Paris, Flammarion, 1991, p. 57.

études littéraires, notamment les études sur l'œuvre de Mme de Staël, ne nous ont pas assez révélé les caractères humanistes qui habitent les œuvres de la seconde moitié du XVIII^e siècle pour laquelle elle est une figure importante. Cette littérature pour le moins moderne rompt avec les diktats archétypaux qui régissent les productions littéraires. Ainsi, Mme de Staël fait de son œuvre l'écho des jalons posés par les penseurs Montesquieu et Jean-Jacques Rousseau. Dans ce sens, elle estime que :

L'illustration littéraire du XVIII^e siècle est principalement due à ses écrivains en prose Bossuet et Fénelon doivent sans doute être cités comme les premiers qui aient donné l'exemple de réunir dans un même langage tout ce que la prose a de justesse et la poésie d'imagination. Mais combien Montesquieu, par l'expression énergique de la pensée, Rousseau par la peinture éloquente de la passion n'ont-ils pas enrichi l'art d'écrire en français ?³⁵

On y voit le souci de l'originalité et l'écho à son orientation liminaire déclinée dans *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Il s'agit pour Mme de Staël de présenter au lecteur un modèle d'honnêteté à travers la noblesse des actes et la probité de sa conscience. A travers les traits de caractère des personnages Corinne, Oswald, Delphine, Léonce, Agar, Geneviève de Brabant, Pauline de Gercourt, Mirza, etc, c'est le lecteur qu'elle veut amener à accepter une conduite de vie. Alors on voit des héros mettre en lumière des normes dont on reconnaît l'essence religieuse et étatique. De plus, à travers l'analyse de Paul Ricœur, on peut reconnaître à l'œuvre de Mme de Staël d'exercer sur la conscience de ses personnages ce que le philosophe nomme : « La Règle d'Or ». Sophie March estime que le renouveau de la conscience européenne s'est :

Appuyée sur la contestation politique, marquée par le progrès d'un rationalisme fondé sur les découvertes scientifiques qui s'oppose aux explications théologiques et métaphysiques du monde et remet en question les autorités de toutes espèces, cette « crise » se nourrit de l'œuvre et des interprétations de Descartes, de la découverte de la loi de la gravitation par Newton (1687), des voyages lointains qui invitent à relativiser les mœurs, les croyances et la connaissance qu'on croit avoir du monde.³⁶

Ce fait nous porte à constater que son œuvre met en lumière des qualités éthiques par l'expression du plaisir à la vie par ses héroïnes, la démonstration de la vertu et la sagacité des réflexions.

³⁵ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, *Idem*. p.291.

³⁶ DURAND Sophie, *Histoire littéraire du XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2014.p.10.

L'étude que nous avons l'ambition de mener sur l'œuvre de Mme de Staël s'intitule : « *Ethique à l'humanité par la présence des Lumières dans l'œuvre de madame de Staël. Etude herméneutique dans la perspective des travaux de Paul Ricoeur.* » Nous avons conscience que l'œuvre de Mme de Staël a connu un foisonnement important d'étude diversifiée. Notre sujet a une portée limitée au regard de l'œuvre de Mme de Staël et de la culture qui influence ses écrits. Mais surtout nous explorons les multiples rapports d'influences que l'œuvre entretient avec les notions d'humanisme et des Lumières. En effet, elle est entrée dans les études littéraires comme c'est le cas pour la philosophie, le droit ou la science politique. Nous n'allons pas cependant nous délester de notre objectif qui est de demeurer en littérature en dépit de l'évocation de l'herméneutique dans notre sujet. Le regard herméneutique est en somme une pierre d'achoppement qui nous permettra d'orienter notre lecture de l'œuvre de Mme de Staël à travers les postulats de Paul Ricoeur.

Notre sujet sur l'œuvre de Mme de Staël à une portée limitée aux concepts que nous voulons mettre en évidence tout en prenant en compte l'approche herméneutique par laquelle nous voulons faire ressortir ces concepts. En effet, nous explorons par l'usage sémantico-stylistique du discours littéraire comment Mme de Staël dispose des éléments significatifs qui mettaient en mouvement un sentiment d'humanité à travers les idées des Lumières. Par cette démarche s'explique le fait que l'humanisme n'est pas tout à fait un acquis inné individuel, mais une acquisition structurelle de la société qui se transmet aux hommes par le biais de l'éducation, de l'assimilation, de la reproduction mimétique. C'est dans cette optique que le discours littéraire s'inscrit dans le cadre des transmissions des valeurs humanistes.

La littérature est comme une trace historique que l'on offre à la postérité en héritage archéologique pour servir à voir une dimension du passé. Elle est un instrument dont use l'écrivain afin que le littéraire en saisisse les sens apparent et latent. L'œuvre de Mme de Staël porte des sens multiples qu'il faut mettre à jour par l'étude minutieuse de sa signification latente. Elle porte les jalons de la construction de la réalité, mais plus encore d'une éthique humaniste appuyée par des courants philosophiques du XVIII^e siècle dont son auteure est une lectrice en sa qualité d'interprète de l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau du moins. En effet, c'est le lieu pour elle de mettre en valeur sa réflexion de la littérature contenue dans *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*.³⁷ Dans cette perspective, faire une

³⁷ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1800, Présenté et annoté par Gérard Gengembre et Jean Goldzink, Paris, GF Flammarion, 1991.

étude de l'œuvre de Mme de Staël par l'entremise de l'herméneutique dans la perspective des travaux de Paul Ricœur revêt un caractère exploratoire novateur.

L'œuvre de Mme de Staël est le résultat de la volonté de démontrer à partir d'une sémantique humaniste que les actes de langage sous-tendent la conscience éthique des personnages. En effet, la plume artistique de cette femme se fait la porteuse d'un courant philosophique qui a fortement influencé le siècle des Lumières. En effet le courant de l'humanisme de la Renaissance est présent dans la pensée de Mme de Staël. L'éthique à l'humanité que nous constatons à l'œuvre s'illustre par la formation personnelle. C'est par l'instruction et la culture qu'on se rend maître de ses décisions et capable de former son esprit dans le but de faire le bien. Plus encore, l'on veut amener l'homme à se rendre libre de choisir sa religion à travers sa capacité de juger l'orthodoxie éthique d'une communauté confessionnelle.

L'œuvre de Mme de Staël est la trace historique d'une démonstration évidente que le bien de l'âme et la recherche de la paix amènent la personne à poser des actions extérieures conformes à sa croyance et qui s'accordent avec le bien que renferme son cœur. Dans cette optique, on constate que les personnages dans les fictions de Mme de Staël posent des actions qui sont le prolongement de leur disposition intérieure. Leurs caractères sont forgés par les éléments d'inclination, de croyance et de sensibilité en lien avec leurs intentions décisionnelles. La bonté dont font montre les personnages dans les fictions de Mme de Staël trouve trois points d'origine législative. En effet, la bonté est d'abord proclamée par les textes religieux à travers les considérations des personnages comme Matilde de Vernon, Corinne, Delphine, Léonce, Oswald. En plus de cela, une deuxième origine explique l'éthique à l'humanité, celle de rendre les hommes égaux en droit. La troisième origine de la bienveillance des héros dans l'œuvre de Mme de Staël vient de l'humanisme qui proclame l'assistance mutuelle sans professer une croyance religieuse.

Mme de Staël s'offusque de constater que la condition sociale de naissance puisse être un élément limitant de l'ascension et de l'épanouissement sociale pour les hommes. De ce fait, elle revendique l'égalité comme dans *Corinne ou l'Italie* où elle amène Oswald à réclamer les droits sociaux qu'on a odieusement retirés à Corinne parce qu'elle n'appartient pas à une société convenable, celle des artistes. On voit avec les mêmes intentions, Léonce défendre son cousin comme il a défendu Delphine des calomnies de la société. Ces dispositions vertueuses sous-

tendent une lecture du texte qui met en lumière la conscience et le besoin de s'épanouir à travers le bonheur des autres.

Le texte produit et reçu par le public a une existence voulue autonome en dépit de celle qu'il entretient avec son auteur, et qui observe les attentions réceptives de la société. Ce principe répond aux postulats de la nouvelle critique³⁸ qui proclame la mort de l'auteur, car la critique analyse le texte sans pour autant se soucier de celui qui compose l'œuvre. Cette pratique forge l'horizon d'attente de l'œuvre.

Notre étude a pour objet de faire ressortir les effets de sens humanistes mis en œuvre dans le texte à travers le langage, le style, les courants de pensée afin d'en révéler la dimension sensiblement voilée et latente de l'éthique à l'humanité, le tout sous l'angle structural des théories émises par Paul Ricœur. Ce philosophe herméneute interroge à travers ses textes l'origine et la visée de l'action sociale, de l'action bienveillante au sein de la communauté. Le texte fictionnel est jalonné par un certain nombre de tropes qui visent à enrichir le discours littéraire telles les métaphores, les synecdoques, les périphrases dans toutes ses approches. Paul Ricœur dit :

Nous appuyons cette théorie de la référence métaphorique à une théorie généralisée de la dénotation proche de celle de Nelson Goodman dans *Languages of Art*, et nous justifions le concept de « redescription par la fiction » par la parenté établie par Max Black, dans *Models and Metaphors*, entre le fonctionnement de la métaphore dans les arts et celui des modèles dans les sciences. Cette parenté au plan heuristique constitue le principal argument de cette herméneutique de la métaphore.

Ainsi l'ouvrage est-il conduit à son thème le plus important : à savoir que la métaphore est le processus rhétorique par lequel le discours libère le pouvoir que certaines fictions comportent de redécrire la réalité. En liant de cette manière fiction et redescription, nous restituons sa plénitude de sens à la découverte d'Aristote dans la *Poétique*, à savoir que la poïésis du langage procède de la connexion entre *muthos* et *mimésis*.³⁹

L'étude de l'œuvre de Mme de Staël requiert pour nous, de mettre en lumière la sensibilité de cette auteure qui a su toucher son époque et la postérité. Elle aborde le sort des femmes en conflit avec les valeurs de leur époque pour rendre le lecteur sensible au bonheur de

³⁸ Par les théoriciens de la nouvelle critique tel que Roland Barthes « L'auteur est mort ». Cette assertion révélait chez l'homme de lettres le fait que le texte a une vie autonome qui ne dépend pas du lien qu'il pourrait avoir avec son auteur. Ainsi, la critique peut sans hésiter s'affranchir du lien binaire auteur et texte, mais il peut simplement s'intéresser au texte afin de produire une interprétation pertinente.

³⁹ RICOEUR Paul, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1975.p.11.

chacun. Ses fictions sont des allégories qu'il nous revient d'interpréter par l'œuvre de l'herméneutique selon les postulats de Paul Ricoeur. Certes, les études littéraires ne peuvent pas se départir de la dimension de littérarité latente propre aux textes littéraires. Pour cela, nous comptons en plus procéder à des interprétations textuelles qui soulèvent les dimensions sensibles des œuvres.

L'herméneutique est un champ de l'interprétation qui intègre plusieurs sources épistémologiques pour reconstruire un sens sur lequel s'articule notre compréhension. Paul Ricoeur écrit à cet effet :

L'herméneutique en effet est née-ou plutôt ressuscitée – à l'époque de Schleiermacher de la fusion entre exégèse biblique, philologie et jurisprudence. Cette fusion entre plusieurs disciplines a pu être opérée à la faveur d'un renversement copernicien qui s'est élaborée par la question *Qu'est-ce que comprendre ?* avant la question du sens de tel ou tel texte ou de telle ou telle catégorie de textes (sacrés ou profanes, poétiques ou juridiques). C'est cette investigation du *Verstehen* qui devait rencontrer, un siècle plus tard, la question phénoménologique par excellence à savoir l'investigation du sens intentionnel des actes noétiques.⁴⁰

L'herméneutique est une science de l'interprétation qui présente l'intérêt de porter son attention à trois niveaux de dimension du texte. Paul Ricoeur estime pour cette raison que :

La tâche de l'herméneutique, venons-nous de dire est double : reconstruire la syntagmatique interne du texte, resituer la capacité de l'œuvre à se projeter au-dehors dans la représentation d'un monde que je pourrais habiter.

C'est à la première tâche, me semble-t-il, que se rattachent toutes mes analyses visant à articuler l'une sur l'autre la compréhension et l'explication, au niveau de ce que j'ai appelé le « sens » de l'œuvre.⁴¹

Il y a bien sûr en herméneutique des concepts que nous nous devons d'expliquer afin de rendre plus claire notre argumentaire. L'homme voit l'autre comme son alter ego. En vertu de cela, il pose pour lui des actes bienveillants. En effet, la reconnaissance est un caractère propre à l'homme et se répand dans la société. Conscient de cette altérité propre à autrui, l'on se dote de principes moraux pour équilibrer, sinon pour organiser les échanges entre les hommes. Les lois, les religions et même les mythes fondamentaux nous ont communiqué cette information d'identité propre et d'identité d'autre sous la forme d'éthique. L'éthique peut se

⁴⁰ RICOEUR Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, Coll. « Points Essais », p.31

⁴¹ RICOEUR Paul, *Du Texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1986.p.37.

lire comme une police, voire comme une borne de la conscience, qui limite la portée d’agir des individus en respectant la dimension d’altérité que représente autrui. Au vu des répressions des libertés que les hommes connaissent au siècle des Lumières, il devenait impérieux pour les littéraires de prôner un nouvel élan de moralité à travers leurs œuvres. C’est dans cet élan que l’œuvre de Mme de Staël se fait l’écho d’une volonté de prôner plus d’éthique humaniste à la société. A travers ses recherches sur les théories de l’interprétation, Paul Ricœur s’est longuement appesanti à apporter des études réflexives sur les dimensions de l’éthique. Au sein de son œuvre intitulée *Soi-même comme un autre*⁴², il développe l’idée de retour à soi de l’identité et de celle de l’autre à travers le même instinct de préservation qu’on a de soi. Cet instinct nous amène à produire des sentiments sur l’autre qui fait l’argumentation de Paul Ricœur.

La préservation de l’autre est régie par des lois civiques et religieuses dont Paul Ricœur s’inspire afin de mener sa réflexion sur les notions d’éthique, de vertu et d’humanisme. Une maxime sociale du philosophe de l’existentialisme, Jean-Paul Sartre est partagé dans ce sens sous la formulation : « Ma liberté s’arrête où commence celle d’autrui »⁴³. Dans ce contexte, la vie est conduite par le principe philosophique de recherche d’harmonie communautaire énoncé par la recherche herméneutique de Paul Ricœur « de vie bonne ».⁴⁴ L’expression de l’éthique par l’homme dans la société à travers un comportement sociable de disponibilité et de serviabilité conduit à cette « vie bonne ».

Outre « la vie bonne », l’herméneutique de Paul Ricœur est le lieu pour développer la notion de « Règle d’Or » que nous allons mettre en évidence dans l’œuvre de Mme de Staël. La dimension sémantico-stylistique des œuvres de Mme de Staël présente la particularité récurrente de dévoiler la sollicitude des personnages et de considérer autrui avec égard, amour et compassion. La sonorité acoustique textuelle fait montre d’une abondance en métaphore de la comparaison notamment dans le but d’élever des personnages vers des référents mythiques et spirituels. Ces sources éthiques sont bien présentes chez les groupes religieux qui enrichissent le patrimoine anthropologique des communautés humaines par des figures chtoniques pour offrir des sources imaginaires aux écrivains. Paul Ricœur le reconnaît dans la mesure où la

⁴² RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1990.

⁴³ SARTRE Jean-Paul, *L’existentialisme est un humanisme*, 1945, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1996.p.36.

⁴⁴ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, Coll. « Points Essais », 1990.p.254.

« Règle d'Or » est puisée dans livre de la théogonie hébraïque, le Talmud. Dans son ouvrage *Soi-même comme un autre* Paul Ricœur met en lumière la loi du Talmud :

Lisons-la chez Hillel, le maître juif de saint Paul (Talmud de Babylone, Shabbat, p.31a) : « Ne fais pas à ton prochain ce que tu détesterais qu'il te soit fait. C'est ici la loi tout entière ; le reste est commentaire. » La même loi se lit dans l'Évangile : « Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le semblablement pour eux. (Lc 6.31) ». ⁴⁵

L'observation de la *Règle d'Or* par l'homme manifeste l'intention de préserver autrui de tout mal et de créer une communauté qui repose sur une police de conscience. Le Talmud apparaît dès lors comme une sorte de reconstitution étatique dont l'intérêt est de protéger chacun sur la base d'un règlement préétabli par l'autorité religieuse. Les propos de Paul Ricœur à travers son œuvre *La Métaphore vive*⁴⁶ orientent notre intention d'étude de l'œuvre de Mme de Staël. Il estime en effet que :

Le texte est une entité complexe de discours dont les caractères ne se réduisent pas à ceux de l'unité du discours ou phrase. Par texte, je n'entends pas seulement ni même principalement l'écriture, bien que l'écriture pose par elle-même des problèmes originaux qui intéressent directement le sort de la référence ; j'entends, par priorité, la production du discours comme œuvre. Avec l'œuvre comme le mot l'indique de nouvelles catégories entrent dans le champ du discours, essentiellement des catégories de la production et du travail. D'abord, le discours est le siège d'un travail de composition ou de « disposition » - pour reprendre le mot de l'ancienne rhétorique -, qui fait d'un poème ou d'un roman une totalité irréductible à une simple somme de phrases. Ensuite, cette « disposition » obéit à des règles formelles, à une codification, qui n'est plus de langue, mais discours, et qui fait de celui-ci ce ou un roman. Ce code est celui des « genres » littéraires, c'est-à-dire des genres qui règlent la praxis du texte. Enfin, cette production codifiée se termine dans une œuvre singulière : tel poème, tel roman. ⁴⁷

Notre étude investit donc le texte littéraire, plus précisément l'œuvre littéraire de Mme de Staël comme une source convergente de praxis méthodique de production artistique. Pénétrer méthodiquement cette œuvre ne se limite pas, de toute évidence, au niveau sémantique au sens littéral à l'ensemble des phrases et leur niveau stylistique ; mais il s'agit éventuellement de sortir du sens littéral pour entrer dans un sens figuratif où réside une richesse qu'il nous

⁴⁵ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, *Idem*. p. 255.

⁴⁶ RICOEUR Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1975.

⁴⁷ RICOEUR Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1975. p. 277.

importe d'exploiter dans la perspective des variations du sens éthique à l'humanisme propre à son œuvre. Pour justifier l'usage d'une approche herméneutique du texte, Paul Ricoeur ajoute :

La structure de l'œuvre en effet est son sens, le monde de l'œuvre, sa dénotation. Cette simple substitution de termes suffit en première approximation ; l'herméneutique n'est pas autre chose que la théorie qui règle la transition de la structure de l'œuvre au monde de l'œuvre. Interpréter une œuvre, c'est déployer le monde auquel elle se réfère en vertu de sa « disposition », de son « genre » et de son « style ».⁴⁸

Nous entrons ainsi dans l'œuvre de Mme de Staël par le biais de l'herméneutique car cette axiologie méthodique est perçue par maints théoriciens de l'interprétation des textes comme c'est le cas de Dilthey comme une variété des théories de la connaissance. Cette science de l'interprétation nous permettra de varier notre regard sur l'œuvre. La globalité de possibilité interprétative de l'herméneutique est soulignée par Paul Ricoeur : « L'herméneutique n'est pas une réflexion sur les sciences de l'esprit, mais une explicitation du sol ontologique sur lequel ces sciences peuvent s'édifier. »⁴⁹ L'œuvre littéraire répond à une composition codifiée qu'il convient de comprendre notamment d'après le point de vue de Paul Ricoeur. La théorie de la sémantique et de la linguistique dit :

Je propose trois traits distinctifs de la notion d'œuvre. D'abord, une œuvre est une conséquence plus longue que la phrase qui suscite un problème nouveau de compréhension, relatif à la totalité finie et close que constitue l'œuvre comme telle. Deuxièmement, l'œuvre est soumise à une forme de codification qui s'applique à la composition elle-même et qui fait du discours soit un récit, soit un poème, soit un essai, etc. ; c'est cette codification qui est connue sous le nom de genre littéraire ; autrement dit, il appartient à une œuvre de se ranger sous un genre littéraire. Enfin, une œuvre reçoit une codification unique qui l'assimile à un individu et qu'on appelle le style.⁵⁰

Le style de Mme de Staël appelle le lecteur à voir une structure émise par des éléments d'une signification éthique qui interpelle notre sensibilité de lecteur. La richesse dont font montre les fictions de Mme de Staël permet d'entrer dans cet univers diégétique avec l'intention d'y apporter un regard interprétatif différent. Dans cette perspective, l'œuvre littéraire est une volonté de représenter le monde à travers les référents idéologiques du narrateur réel. En effet, Mme de Staël auteure de la seconde moitié du XVIII^e siècle dispose des éléments narratifs comme des jalons d'une éthique à l'humanité que les postulats philosophiques, littéraires et

⁴⁸ RICOEUR Paul, *La métaphore vive*, *Idem*. p.278.

⁴⁹ RICOEUR Paul, *Du texte à l'action*, *Ibid*. p. 99.

⁵⁰ RICOEUR Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, Coll. Points Essais », 1986. p. 120.

linguistiques de Paul Ricœur mettent en lumière. Notre ambition est de montrer par les apports des postulats du philosophe Paul Ricœur que le discours littéraire est non seulement un discours sur quelque chose mais il est aussi un procès critique à venir pour l'auteur.

Comment pouvons-nous lire les postulats de Paul Ricoeur, à savoir « la visée éthique », « la Règle d'or », « le pouvoir-faire », la sémantique de l'action, le soi et la sagesse pratique dans le discours littéraire de Mme de Staël ? Certes, nous voulons construire notre réflexion sur les actes de langage de l'œuvre de Mme de Staël, toutefois en nous appuyant sur l'avantage apporté par les réflexions de Paul Ricoeur. Nous voulons établir que les actes de langage et les actions portées par les personnages dans l'univers diégétique portent une visée humaniste manifestée par l'éthique à l'humanité. Quels types de personnage assument des actes de raison dans les récits ? La qualité éthique du personnage qui conduit l'action à sa réalisation nous intéresse pour y lire une norme d'appréciation d'éthique à l'humanité. Le personnage présente des caractères spécifiques qui l'individualise par rapport aux autres. On voit dans *Corinne ou l'Italie*⁵¹, *Delphine*⁵², *Trois Nouvelles* et dans l'œuvre dramaturgique des caractères spécifiques à Corinne, Oswald, Léonce, Delphine, Mirza, Pauline de Gercourt, Geneviève de Brabant rendus par la profusion des descriptions physiques, morales et d'action. Que nous enseignent les caractères propres des personnages principaux ? L'œuvre de Mme de Staël présente de manière évolutive la conscience des personnages pour mieux donner du crédit à leur conscience éthique.

Toutefois, l'histoire des idées en littérature n'a pas assez révélé le rôle de Mme de Staël dans l'apport de l'émancipation que l'on conçoit sous le vaste thème de l'humanité. En effet, en parlant d'humanité la porte reste ouverte à une large globalité de signification. Le terme naît à la fin de la Renaissance sous l'impulsion de quatre philosophes toscans dont les études philosophiques – financées par les Médicis - prenant en compte la perfectibilité de l'homme et sa capacité à apprendre et faire évoluer ses savoirs fait prendre conscience que tous les hommes peuvent évoluer. En dépit du bien qui reste la finalité par le biais du savoir, l'humanisme a en commun avec la religion de faire le bien par tous les moyens. Or, être humaniste ne coïncide pas toujours avec la foi en une divinité ; les humanistes sont tantôt chrétiens tantôt athées. Mais leur credo demeure de protéger l'individu en diffusant la connaissance à grande échelle pour que les hommes puissent être libres d'exercer consciemment le bien ou le mal.

⁵¹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, Gallimard, 1985.

⁵² STAEL Madame de, *Delphine*, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000.

Sous la plume du philosophe allemand Emmanuel Kant par *Qu'est-ce que les Lumières*, nous apparaît l'esprit animateur du siècle des Lumières. Plus encore, ses ouvrages *Critique de la raison pure*, *Critique de la faculté de juger* et *Critique de la raison pratique* éclairent les fondements qui poussent les personnages dans les œuvres de Mme de Staël à l'action éthique. L'histoire littéraire du XVIII^e siècle retient que ces œuvres touchent singulièrement les écrivains du XVIII^e siècle et l'œuvre de Mme de Staël met en pratique les idéaux des Lumières contenus dans ces œuvres. Avant même de trouver l'illustration de sa différence scripturale dans ses textes de fiction, on constate que celle-ci se met déjà en place dès ses ouvrages *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* et *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Alors que les arts sont encore frappés d'une puissante misogynie, l'auteur de *Corinne ou l'Italie*, de *Delphine* place souvent des femmes comme héroïnes de ses récits par volonté d'illustrer les idées des Lumières. Ses héroïnes sont d'une intelligence et d'un savoir non seulement bien supérieurs à celui des hommes mais elles s'en servent pour faire le bien et pour se soumettre aux hommes. La soumission nous amène à aborder le thème de l'amour et des multiples expressions périlleuses dans l'œuvre de Mme de Staël.

Lire l'œuvre de Mme de Staël revient à apprécier la construction de l'idée de l'humanisme par les valeurs éthiques que son œuvre met en valeur. En effet, le discours littéraire révèle toujours à la lumière d'une sensibilité nouvelle un intérêt novateur. L'œuvre de Mme de Staël s'est montrée comme le reflet des idéaux des Lumières, comme un écho favorable aux théories de l'action de raison, de l'acte bienveillant et de l'action éthique interprétables sous les postulats du philosophe Paul Ricœur. C'est alors sous l'angle des hypothèses de ce dernier que va s'articuler notre recherche pour enrichir les études des textes de cet écrivain. A travers le parcours narratif de ces textes se dévoile une profondeur émotionnelle prompte à mettre en valeur les actes humanistes menés par une phénoménologie de l'action guidée elle-même par l'esprit d'analyse des personnages. En effet, la volonté d'agir des personnages chez Mme de Staël loin d'être une simple construction de chroniques héroïques répond à un jugement auquel le lecteur participe afin de reconnaître la probité morale qui engage les actions des héros dans les récits de Mme de Staël. Ce faisant, lorsque le narrateur met en scène la conscience morale du personnage, elle forme implicitement un écho favorable à la lecture d'une sympathie voire de l'empathie que ses personnages éprouvent pour leur alter ego.

Les études faites sur l'œuvre de Mme de Staël foisonnent en originalité. De nombreuses thèses de doctorat précèdent en effet notre étude. Le cercle de réflexion, *Les*

Cahiers Staëliens, consacrés aux recherches sur l'œuvre de Mme de Staël, publie chaque année. Sa vie et son œuvre sont des sujets dignes d'intérêts tant les travaux de cette femme entrent dans des domaines de compétences pluridisciplinaires. C'est ce qui justifie l'intérêt de Michel Winock qui s'est intéressé à son œuvre pour une visée politique, avec *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution*⁵³, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*⁵⁴, *Considérations sur la Révolution française*.⁵⁵ Mme de Staël a mené des travaux qui entrent dans les domaines de l'histoire, la philosophie, l'anthropologie et la sociologie.

Les lectures de l'œuvre de Mme de Staël font apparaître le mythe latent du mal qui existe dans la société par la non volonté des personnages de succomber aux actes vicieux, à la malveillance, aux frasques, aux égarements et aux contingences d'un monde sans normes. L'homme cherche la perfectibilité, et c'est par l'usage des idéologies comme c'est le cas de l'humanisme que l'on parvient à rendre visible le monde meilleur recherché. Les actes des personnages sont les représentations du monde idéal voulu. La pensée humaniste vient relever la condition de l'homme pour rétablir des lois. Mme de Staël creuse un fossé considérable entre le bien et le mal afin que le lecteur apprécie mieux la grandeur bienveillante de ses personnages. Nous voulons explorer dans cette perspective la construction narrative faite de l'œuvre à partir des usages qu'elle fait de sa réception des Lumières dans le discours littéraire afin d'en saisir les points saillants de l'orientation de l'éthique à l'humanité.

Notre étude de l'œuvre de Mme de Staël se fera en trois parties en lien logique de sorte que soit mise en évidence l'essentiel de notre démonstration de l'éthique à l'humanité et de la présence effective des idéaux des Lumières dans l'œuvre de fiction et théorique. Ainsi nous allons conduire une argumentation explicative de l'œuvre de Mme de Staël qui fera de l'éthique humaniste l'origine d'une conscience qui se déploie sous diverses perspectives afin de faire de la société la représentation d'une pensée matérialisée par les idéaux des concepts mis en avant. La première partie oriente, par la conscience éthique de l'homme, l'empathie humaniste à travers des sources sociologiques fondamentales dans l'univers diégétique de Mme de Staël. Le matérialisme issu des réflexions d'Emmanuel Kant à travers le raisonnement pratique fournit

⁵³ STAEL Madame de, *Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France*, Edition critique par Lucia Omacini, Préface Simone Balayé. Genève, Droz, 1979.

⁵⁴ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1800, Paris, Gf Flammarion, 1991.

⁵⁵ STAEL Madame de, *Considérations sur la Révolution française*, Paris, (2 vol), Charpentier, 1881.

une considération de l'autre dans le discours de Mme de Staël qui s'expose par les arguments des personnages dans les récits pour justifier leur action. Le discours littéraire laisse apparaître des actes de langage pour laisser s'exprimer la conscience des personnages. On voit dans la narration le lien étroit entre l'éthique et l'humanisme. L'humanisme est le produit d'une volonté de mettre l'homme au centre de l'action bienveillante de la vie en société pendant que la notion d'éthique résulte d'une construction de la faculté chez l'homme de juger du caractère bien et mal de son acte. Mises ensemble dans l'œuvre de Mme de Staël par les personnages, ces deux notions fondent une conscience agissante par le bien voulu. Dès la première partie de notre argumentation nous verrons que l'une des sources de l'éthique à l'humanité n'est autre que la source spirituelle de la société diégétique où abonde des structures de spiritualité.

L'homme se pose dans le monde la conscience d'exister ; Paul Ricoeur établit le parcours phénoménologique de l'homme à partir du cogito cartésien. Mais avec son pouvoir d'agir pour transformer, ce que Paul Ricoeur nomme le « pouvoir-faire »⁵⁶ et le « pouvoir-d'agir »⁵⁷ nous verrons comment le personnage pose des actions selon les variétés prescrites par ce pouvoir de faire en conformité intersubjective avec l'éthique à l'humanité. Outre le « pouvoir-faire » manifesté par les agents porteurs de l'action dans l'univers diégétique, cette section est aussi le moment de démontrer par une démarche argumentative comment se met en place une construction argumentative de l'humanisme dans les diégèses de Mme de Staël. Ce faisant, le lien entre éthique et spiritualité nous amènera à voir comment la dimension spirituelle conduit la conscience éthique à une phénoménologie de l'action dans les actes de langage.

L'humanisme revêt la forme d'expression de la sensibilité que nous voulons montrer par la disposition du lexique sensible de l'œuvre. La conscience d'exister tirée des pensées philosophiques conduit l'intérêt d'exister pour quelque ; Paul Ricoeur voit en l'éthique l'instance de la conscience qui conduit à « la vie bonne ».⁵⁸ Comment se fonde la perception de l'éthique à l'humanité chez le personnage ? L'univers du récit nous montre le lyrisme poétique du personnage Corinne dans *Corinne ou l'Italie*. Nous voulons conduire une démonstration à travers l'analyse du discours pour démontrer que l'humanisme des personnages héroïques vient de l'influence des structures sociales. De plus, l'imaginaire social vient du monde artistique qui donne une représentation des mythes culturels. Dans la mesure où le discours littéraire offre des phrases d'action et des idéologies sous-jacentes, nous voulons

⁵⁶ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1990.p.258.

⁵⁷ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, *Op. Cit.* p. 258.

⁵⁸ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, *Op. Cit.* p 258.

amener notre argumentaire à développer le processus utilisé par le narrateur réel pour diffuser ces idéologies par un héroïsme au féminin et par la présence onomastique d'un panthéon artistique.

La deuxième partie de notre recherche sera le moment pour nous de démontrer par le discours religieux, social et juridique comment s'exprime une législation du discours de la conscience. On mettra en lien ces origines de l'action bienveillante de l'homme avec la nécessité du discours mettant en exergue le raisonnement, le jugement, l'esprit analytique des personnages pour mener une action. Cette partie développe les constructions du concept d'éthique avec l'évolution de la pensée sociale du XVIII^e siècle par le concept des Lumières. La deuxième partie de notre étude ainsi est un point qui nous permet de mettre sous l'analyse de la raison les valeurs qui permettent à l'homme de dépasser ses facultés de juger des caractères bon et obligatoire des actes humains. Les croyances présentent dans les récits par l'implication des mythes eschatologiques forgés chez le personnage un mode de conduite prescrit. La présence de l'idéologie des Lumières révèle dans la conduite de l'action phénoménologique une similitude avec l'idée de vertu religieuse, mais dépasse ce mode de conduite. Nous tenterons de décrire l'évolution de la pensée du XVIII^e siècle marquée par l'implication de l'action. L'éthique qui sous-tend l'idée générale des mœurs nous permettra de saisir les raisons de juger de l'acceptabilité d'une relation. On lit par le caractère obligatoire de l'éthique que sous-tend l'idée des mœurs comment la société émet les interdits relationnels dont rend compte la structure éthique des œuvres de Mme de Staël.

L'évocation de la femme en tant qu'agent porteur de l'action principale de la trame narrative est révélatrice. Elle effectue des actions de justice, elle énonce le discours moral pour se poser comme le symbole de la visée éthique du discours littéraire chez Mme de Staël. L'entraide, la solidarité, le bien à autrui conduisent la volonté pragmatique des personnages que sous-tend des réflexions sur la bonté, la bien pour conduire ces actions. En faisant de son œuvre un hymne à la vertu par le respect des prescriptions des caractères de la conscience éthique, Mme de Staël dresse l'humanisme en mode de conduite à travers les actions narratives.

Mme de Staël évoque notamment la violence sociale qui sanctionne ceux qui s'écartent des normes prescrites. Nous voulons expliquer de façon méthodique par les orientations de l'herméneutique de ricœurienne comment cette sanction supra-individuelle révèle une conscience éthique communautaire qui est prescrite par la norme.

La sincérité dans le discours, la parole qu'on donne sont autant de marques discursives qui révèlent les caractères humanistes des personnages. Partager la douleur par la sensation émotionnelle, par l'empathie et ressentir le besoin d'agir pour soulager autrui, pour soulager sa conscience dévoile une bonté humaniste et une conscience de justice. Le style utilisé pour décrire l'émotion, l'usage du vocabulaire concourent à démontrer le caractère sensible des personnages. Nous allons mettre en évidence les mécanismes de monstration de ce style. Le lien commun avec la spiritualité dans l'univers du récit est marqué par l'interpellation des personnages vers le divin. De cette manière, ce mode d'échanges permet de rendre possible la présence quasi effective du divin dans les récits de sorte qu'il devienne une présence sous-jacente à l'impulsion de l'action par la morale qu'il procure.

La troisième et dernière partie de notre démonstration heuristique s'intéressera aux mécanismes scripturaux de l'œuvre qui font la transition entre le mouvement des Lumières et l'évolution de cette idéologie vers un humanisme pratique. L'œuvre de Mme de Staël ne s'éloigne pas des grands concepts du XVIII^e siècle tel que: l'éloge de la raison. Ce faisant, l'œuvre fait montre d'une argumentation que révèle la pensée de l'auteure et des réflexions du siècle. Cette troisième partie de notre démonstration tend à démontrer que le concept des Lumières répand le besoin d'agir pour la vie bonne dont parle Paul Ricoeur comme visée éthique de l'action bienveillante. Agir avec raison revient à mettre en valeur sa volonté de juger et de faire le bien par ses facultés d'apprécier une action. A la façon dont l'auteure évoque le personnage porteur de l'action, on retient que le sujet respecte des normes mais propose aussi son point de vue à portée éthique.

Le discours littéraire porte les opinions d'une époque, d'un courant de pensée, d'une influence idéologique. L'œuvre de Mme de Staël révèle des influences qui, par ailleurs, sont des axes biographiques de l'auteure. La vie de l'auteure est marquée par une sollicitude et un engagement que l'on retrouve chez ses héroïnes. Outre ces similitudes, la conscience éthique marquée par la volonté de s'engager se remarque par l'alliance que le personnage porteur de l'action prend par la parole de foi qu'il donne. Plus encore, la désapprobation se lit dans l'œuvre par l'action du suicide qui paraît être une affirmation de soi et de son point de vue. Le suicide nous permettra de mettre en avant l'esprit critique et la faculté de juger qui se veut être une norme universelle au XVIII^e siècle. C'est encore le cas de l'honnêteté qui s'illustre dans l'univers diégétique par les actes de la confession et de l'aveu. Le discours confessionnel nous livre toute l'honnêteté du personnage et permet de voir comment la purgation par cet acte est

un levier de l'éthique du personnage. Nous allons dans cette perspective montrer comment les personnages principaux sont des exemples de la norme morale.

Les Lumières renferment des notions liées à l'évolution de l'esprit humain. Ce mouvement de pensée contient les prédicats de l'éthique et de l'humanisme. Les trames narratives des œuvres de Mme de Staël présentent souvent des familles, les préoccupations au sein de ces cellules sociales. L'univers des romans nous montre que la famille œuvre au bonheur et parfois aux souffrances de l'individu. De même, elle porte une conscience de la norme et respecte dans ce sens la norme publique. La narration fait du personnage un instrument qui porte cette conscience éthique qui viendra corroborer notre orientation de recherche.

**PREMIERE PARTIE : L'ETHIQUE COMME
CULTURE DE L'ESSOR HUMANISTE**

Introduction partielle :

Le goût des idées, l'amour de la connaissance, l'essor des savoirs animent profondément le XVIII^e siècle et rénovent pour ainsi dire la structure idéologique de la société. C'est le moment pour les intellectuels de prendre à bras le corps le mal qu'est l'ignorance et de combattre. L'ennemi des *Lumières* est tout désigné : l'obscurantisme. Dans son traité *Qu'est-ce que les Lumières ?* Emmanuel Kant estime que l'obscurantisme vient des pratiques sclérosantes abusives de la religion sur des hommes peu instruits. En effet, elle réprime sévèrement sous prétexte qu'il faut simplement croire sans discuter, sans débattre des sources de la foi. De cette envie de savoir abondent de nombreux discours sur la recherche des origines. On peut noter à ce titre le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* de Jean-Jacques Rousseau, *Discours de la Servitude volontaire* d'Etienne de La Boétie pour ne citer que ceux-là montrent l'envie de répondre aux questions fondamentales. Sous la plume d'auteurs et d'auteures tels que Montesquieu, Rousseau, Condorcet, Diderot, Mme de Staël, la littérature s'imprègne des rénovations conceptuelles issues de la remise en cause impulsée par les Lumières. Dans cette perspective pour Mme de Staël :

La morale doit être placée au-dessus du calcul. La morale est la nature des choses dans l'ordre intellectuel ; et comme, dans l'ordre physique, le calcul part de la nature des choses, et ne peut y apporter aucun changement, il doit dans l'ordre intellectuel, à partir de la même donnée, c'est-à-dire de la morale.⁵⁹

Le projet de Mme de Staël est d'inciter à la moralisation des œuvres de l'esprit afin que celles-ci connaissent une répercussion dans la société. Ainsi dit, elle considère que la morale devrait être placée au-dessus des convenances opprimantes des cultures dans le but d'harmoniser les rapports humains. En prônant de mettre la morale au-dessus de tout c'est une façon de prôner l'essor de l'amour de l'autre et l'humanisme des lois. Elle considère en d'autres termes que le bonheur des hommes est plus important que la perpétuation des cultures si celles-ci se montrent inhumaines à l'égard des hommes. Alors les lois de la condition moraliste propre à l'essence des hommes se donnent à lire dans les écrits de Mme de Staël. C'est partant de ce postulat qu'elle place dans ses sociétés livresques la conscience morale qui est un principe d'humanité au-dessus de l'imitation des modèles anciens.

⁵⁹ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Présenté et annoté par Gérard Gengembre et Jean Goldzink, Paris, Flammarion, 1991.p.375. [1800]

Dans le but de placer l'éthique et la morale comme motifs centraux de son œuvre, elle décrit minutieusement toute la sensibilité de la condition humaine dans ses œuvres. Les passions du cœur sont décrites avec une remarquable profondeur afin de donner au lecteur une sensation d'identification. On y lit les croyances, la bonté, l'amour, l'altruisme, la compassion, etc. Elle attribue au discours littéraire les prédicats de l'éloquence en abordant les thèmes qui préoccupent les lecteurs. Aussi, aborde-t-elle le destin du héros sous un angle bien souvent funeste afin d'attendrir le lecteur. En effet, l'attendrissement marque une condition à l'éloquence à l'œuvre dans ses textes. L'auteure de *Delphine*⁶⁰ légitime son projet en ces mots :

Le style se perfectionnera nécessairement d'une manière très remarquable, si la philosophie fait de nouveau progrès. Les principes littéraires qui peuvent s'appliquer à l'art d'écrire ont été presque tous développés ; mais la connaissance et l'étude du cœur humain doivent ajouter chaque jour au tact sûr et rapide des moyens qui font effet sur les esprits. En général, toutes les fois que le public impartial n'est pas ému, n'est pas entraîné, par un discours ou par un ouvrage, l'auteur a tort ; mais c'est presque toujours à ce qu'il lui manquait comme moraliste, qu'il faut attribuer ses fautes comme écrivain.⁶¹

Elle exprime en ces termes l'intérêt grandissant pour les productions littéraires qui rendent compte des épanchements du cœur par l'expression de la morale. Il est dans ce cas impérieux que les recherches des penseurs s'accroissent à travers la sensation pour mieux rendre compte de la sensibilité, pense-t-elle. Cela pour l'auteure traduit le besoin de s'identifier aux personnages par un pathos humaniste, une expression des sentiments dans lesquels l'on se reconnaît mieux qu'avec les personnages du type classique. Ecrire les multiples manières dont le cœur rend compte de sa chaleur est un moyen central pour elle de communiquer la justice morale. C'est un modèle d'écriture qui se dessine à travers la volonté de Mme de Staël.

Les Lumières en tant que mouvement de pensée marquent le début de scission du monde intellectuel avec la religion dont on juge qu'elle ne facilite pas l'évolution des savoirs humains. L'éthique à l'humanité mise en œuvre par Mme de Staël à travers ses œuvres vise notamment à créer l'harmonie morale afin d'entraîner ce mouvement vers le monde social. Ainsi, ses personnages, ses héros et héroïnes se font les garants de la défense du bien, du beau de la vertu en redressant les torts, en conciliant les haines et querelles des personnages. A travers son œuvre se donne à voir la nature de l'homme par l'expression de ses sentiments et l'attachement à une dimension spirituelle raisonnée.

⁶⁰ STAEL Madame de, *Delphine*, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, Flammarion, 2000. [1800].

⁶¹ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Idem.p.387.

Le devoir de l'écrivain en situation d'oppression est souvent celui de la dénonciation et de l'éveil des consciences des hommes. Mais ce devoir s'avère complexe pour chaque époque. En effet, les difficultés rencontrées ne sont pas les mêmes. Ce devoir a été un sacerdoce pour Mme de Staël. Elle fut opprimée et condamnée à dix ans d'exil hors du royaume de France. Mais face à une société qui vit les pires exactions, le devoir de l'écrivain est de se lever et de défendre une position à travers sa plume : C'est dans ce sens que Voltaire disait : « Je n'ai point de sceptre, mais j'ai une plume ; [...]. »⁶² Les mots ont un pouvoir de persuasion et surtout d'instruction des masses. Les souverains dans cette perspective reconnaissent l'influence des écrivains sur les populations. Pour Brice Parrain : « Les mots sont comme des pistolets chargés »⁶³. Et c'est dans ce sens que la littérature est un pouvoir qui s'oppose à l'exercice néfaste tantôt de l'autorité despotique, tantôt d'un pouvoir sans valeur, avilissant et deshumanisant. Valérie Toranian observe à ce sujet :

Napoléon, pourtant se souciait de contrôler les écrivains, aussi bien les légitimistes que les libéraux. Châteaubriant, Madame de Staël, Benjamin Constant : Jean-Paul Clément décrit le rapport de chacun d'eux au pouvoir mais aussi la place qu'occupe dans leur œuvre la réflexion sur la liberté et les contre-pouvoirs.⁶⁴

Comme on le constate, Mme de Staël et ses amis souvent réunis dans son château de Coppet sont considérés comme une menace par Napoléon Bonaparte qui voit en leur réflexion les prémices d'une révolution mentale des sociétés occidentales. Dans sa préface consacrée à l'œuvre de Mme de Staël, Eric Bordas rappelle une remarque de Napoléon Bonaparte concernant Mme de Staël ; il disait : « Cette femme apprend à penser à ceux qui ne s'en aviseraient pas ou qui l'auraient oublié. »⁶⁵

L'œuvre de Mme de Staël révèle l'intérêt d'une nouvelle liberté de penser la littérature et c'est cette liberté artistique qu'elle impulse à son œuvre. La liberté d'expression dont elle fait preuve en dépit de la répression dont elle est victime toute sa vie répond au principe de liberté animé par l'essence du mouvement des *Lumières*. En effet, dans son œuvre *Qu'est-ce que les Lumières ?*, Kant Emmanuel incite à prendre le courage de penser en une phrase

⁶² CONDORCET Nicholas de, *Correspondance de Voltaire*, 1752, Lettre 2449, in *Œuvres Complètes de Voltaire*, Tome 37, Paris, GF Garnier, 2016. p. 503.

⁶³ Brice Parrain cité par Jean-Paul Sartre in *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Seuil, p. 35.

⁶⁴ TORANIAN Valérie, *L'Ecrivain face au pouvoir, Céline nouvelle polémique*, in *Revue des Deux mondes*, mai 2017.p.4.

⁶⁵ BONAPARTE Napoléon cité par BORDAS Eric in *Madame de Staël, Ecrits sur la littérature, Anthologie*, Paris, Librairie Générale de France, 2006, p.7.

synthétique : « Aie le courage de te servir de ton propre entendement. »⁶⁶ Cette volonté de faire un usage éclairé de la raison est un héritage du philosophe Horace qui estime déjà dans ses *Epîtres* « Sapere aude »⁶⁷, qu'il faut oser savoir. Cette volonté notoire de mettre la recherche au centre de la pensée humaine, naît d'une remise en cause de l'irréversibilité du dogme religieux sur l'existence des hommes.

Mme de Staël expose courageusement ses idées à travers ses écrits *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*⁶⁸, *De l'Allemagne*⁶⁹, *Corinne ou l'Italie*, *Delphine* et *Trois Nouvelles*. Empreinte de la sage philosophie des Lumières, l'œuvre de Mme de Staël expose une symbiose dialogique entre la pensée et l'humanité. Paul Ricoeur émet un principe de censure du mal qu'on pourrait exercer sur une tiers autre personne sous l'appellation de ce qu'il nomme : « la Règle d'Or »⁷⁰, elle-même inspirée des observations faites de l'œuvre d'Emmanuel Kant. En plus de la règle, il observe que l'humanité s'exprime à travers des maximes dont celles de la disponibilité, de la raison, de la promesse, etc. Cette Règle d'Or est similaire aux commandements de la loi chrétienne et des lois étatiques :

Ce parcours sinistre- et non exhaustif- des figures du mal dans la dimension intersubjective instaurée par la sollicitude à sa contrepartie dans l'énumération des prescriptions et des interdictions issues de la Règle d'Or selon la variété des compartiments de l'interaction : tu ne mentiras pas, tu ne voleras, tu ne tueras pas, tu ne tortureras pas.⁷¹

Ces interdictions habitent la conscience humaine qui les a appliquées à sa culture, à sa religion et à ses lois. Ces interdits préservent l'homme du mal qu'on pourrait exercer sur lui. Et le respect de ces lois procure ce qu'on nomme le sentiment d'humanité. Mais ce sont aussi ces interdits qui permettent de différencier l'homme de l'animal. Et parler d'humanité dans l'œuvre de Mme de Staël revient à montrer comment elle construit des récits qui observent ces principes fondamentaux d'humanité. Outre les croyances, l'humanité s'exerce par des moyens d'expression de sensibilité. Dans l'optique de saisir la démarche de Mme de Staël, il importe de nous poser un ensemble de questions pertinentes. Quel enchantement exercent les notions

⁶⁶ KANT Emmanuel, *Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ?*, Paris, Mille et Une nuits, p.11.

⁶⁷ HORACE, *Epîtres*, I, 2, 40.

⁶⁸ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Présenté et annoté par Gérard Gengembre et Jean Goldzink, Paris, Flammarion, 1991. [1800].

⁶⁹ STAEL Madame de, *De l'Allemagne*, 1813-1814, Paris, (2 vol), Garnier-Flammarion, 1968.

⁷⁰ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. Essais, 1990.p.257.

⁷¹ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, *Idem*.p.258.

d'éthique et d'humanité dans son rapport à la spiritualité dans l'œuvre de Mme de Staël ?
Pourquoi perçoit-on l'art comme l'expression d'une humanité ?

I.1 Chapitre I : TOPIQUE ET HUMANITE.

I.1.1 La spiritualité et éthique à l'humanité.

Il est assez répandu que tous les peuples au monde développent un imaginaire mythique convergent fondé sur l'existence d'un être suprême avec lequel il partage des liens de conviction et de spiritualité. Il se fonde dès lors sur cet être supérieur un lien de modèle de conduite et de spiritualité à suivre pour les membres de la même communauté. C'est le cas des religions, qu'elles soient monothéistes ou polythéistes. C'est encore ce lien qui tient dans la même unité de conviction certains groupes ethniques, dont les membres partagent les croyances. La culture occidentale révélée à travers les textes de Mme de Staël montre en effet la conviction des personnages dans la croyance qu'ils entretiennent sur leur Dieu. Toutefois, la dimension spirituelle ne se donne à lire essentiellement à travers l'évocation mais aussi par bon nombre de divinités et de création de l'imaginaire qui favorise la spiritualité.

Dans ce sens, l'anthropologue français Gilbert Durant, dans *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, voit dans la construction méthodique de l'imaginaire de l'individu un ensemble de savoirs apportés par la communauté à considérer comme la société, qu'il nomme « trajet anthropologique »⁷². Ces faits de culture qui bornent et orientent l'imagination des hommes au sujet d'une croyance fusse-t-elle en une chose ou en un être. A ce sujet, il estime que le trajet anthropologique est : « [...] l'incessant échange qui existe au niveau de l'imaginaire entre les pulsions subjectives et assimilatrices et les intimations objectives émanant du milieu cosmique et social. »⁷³. Ce constat soutient notre observation dans l'œuvre de Mme de Staël qui porte les jalons de la construction d'un imaginaire divin dont le

⁷² DURAND Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, Coll. « Psycho Sup », 1992. [1969].

⁷³ *Idem*.p.38.

modèle construit la conception de l'éthique de ses personnages. Paul Ricœur dit : « Toute phrase, à des degrés divers, comporte ainsi une signification implicite, suggérée, secondaire. »⁷⁴

La société forge un parcours de la construction de l'imaginaire du sujet par l'apprentissage, la formation au savoir qui entoure la croyance divine. En effet, toutes les religions participent à la formation de leur fidèle pour un apprentissage strict du modèle de conduite à suivre ; plus encore elle fournit au niveau transcendantal une perception du modèle auquel le croyant doit impérativement coller afin d'entrer dans la communauté spirituelle établie. En ce sens, éthique et spiritualité établie sont les deux éléments d'une même formation. La construction sociale de l'imaginaire spirituel a pour intérêt ontologique de construire un imaginaire de groupe ; il y a ainsi un échange au niveau des archétypes préétablies par la communauté à partir de longue lignée de legs. La microlecture⁷⁵ appliquée aux textes de Mme de Staël montre bien que les petits éléments textuels renforcent l'évocation de la spiritualité dans ses textes.

Les romans de Mme de Staël *Corinne ou l'Italie*⁷⁶, *Delphine I*⁷⁷ et *Delphine II*⁷⁸, ses *Trois nouvelles* et ses pièces de théâtre, *Agar dans le désert*, *La Sunamite*, *Geneviève de Brabant*, *La Signora Fantastici*, *Le mannequin* développent cet imaginaire de l'éthique fondé, de prime abord, sur la foi en « Dieu ». Cette construction archétypale chez Gilbert Durant ou métaphore vive chez Paul Ricœur est le modèle d'éthique spirituel auquel les personnages s'identifient à partir des prérequis fournis par l'apprentissage. Afin de comprendre l'importance du rapport au divin des héroïnes de l'auteur, nous devons nous plonger dans le parcours diégétique des personnages Corinne, Delphine, Agar, Geneviève, la Sunamite, Mirza. Dans le roman éponyme, Corinne est présentée dès l'incipit comme un modèle de perpétuation de la culture occidentale. La profusion de ses qualités artistiques dénote surtout de sa largeur d'esprit. Une lecture minutieuse du texte se justifie par cette pensée de Monroe Beardsley⁷⁹ dans *Aesthetics*⁸⁰ : « [...] une œuvre littéraire est un discours qui comporte une part importante de

⁷⁴ RICOEUR Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1975. p.117.

⁷⁵ RICHARD Jean-Pierre, *Microlectures*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1979.

⁷⁶ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, 1807, présenté et annoté par Simone Balaye, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1985.

⁷⁷ STAEL Madame de, *Delphine I*, 1802, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000.

⁷⁸ STAEL Madame de, *Delphine II*, 1802, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, FG Flammarion, 2000.

⁷⁹ MONROE Beardsley met une hypothèse similaire à celle de RICHARD Jean-Pierre : « Puisque [le monde de l'œuvre] existe en tant que ce qui est intenté ou projeté par les mots, les mots sont les choses qu'il faut considérer les premières » (115).

⁸⁰ MONROE Beardsley, *Aesthetics*, New York, Harcourt, Brace and World, 1958.

significations implicites. »⁸¹ Le discours de Mme de Staël est le lieu d'une exposition de la spiritualité des hommes mise en exergue par les éléments qui nourrissent l'imaginaire de l'héroïne.

Pourtant, l'on se rend très vite compte de sa grande piété. Alors qu'elle est amoureuse d'Oswald Nelvil, un lord écossais sujet du royaume d'Angleterre, avec qui elle entretient une passion fusionnelle qui l'écarte de Dieu, elle décide de passer huit jours d'intense prière. Elle profite, nous dit le récit, d'une fête catholique comme il est de coutume en Italie pour expier le sentiment d'amour qu'elle éprouve envers Lord Nelvil. Delphine, quant à elle, veut trouver asile dans un couvent jusqu'à la fin de ses jours par amour pour Léonce de Mondoville. Agar, en train de mourir de soif dans le désert, remet son destin entre les mains de Dieu. Geneviève de Brabant va au-devant d'une mort quasi certaine en allant rencontrer son époux tout en remettant son destin entre les mains de Dieu par une exclamation évocatrice : « Eh bien, ange de la mort, qui m'êtes apparu cette nuit, je vous somme de vos promesses ! Il ne veut croire ni l'amour, ni mes sermens ! mais si j'expire à ses pieds, il ne doutera plus de mon cœur. Grand Dieu ! recevez-moi dans votre sein. »⁸² Tout comme dans la pièce de théâtre *La Sunamite*, Sémida revient à la vie sous l'impulsion des prières du prophète Elisée. Cette volonté de s'extraire de sa relation réelle afin de d'honorer sa relation religieuse met en évidence la prépondérance subjective de l'héroïne pour sa chrétienté. La prière, loin d'être un simple exutoire, est la source matricielle qui oriente l'agir du personnage dans le récit.

Sur le plan stylistique, l'abondance des phrases exclamatives énoncées après les personnages dévoile bien la prééminence divine dans la vie des personnages. Cette exclamation : « Oh mon Dieu ! »⁸³, marque la supplication d'un personnage à la divinité en laquelle il remet son sort. On peut lire le même type de supplication au divin dans *Geneviève de Brabant*. Dieu est régulièrement cité par la narration. Les personnages s'en aussi remettent par le style métonymique à un signifiant divin comme l'atteste cette déclaration après une fin heureuse : « C'est une bénédiction du ciel [...] »⁸⁴. Le ciel désigne par élargissement l'être suprême auquel les personnages s'en remettent pour guider leur destin.

⁸¹ MONROE Beardsley, cité par RICOEUR Paul in *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1975.p.118.

⁸² STAEL Madame de, *Geneviève de Brabant in Œuvres complètes de Madame de Staël-Holstein*, 1821, BNF, Gallica, consulté le 13 septembre 2018, 16h :30. Pp.64-65.

⁸³ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Idem. p. 35.

⁸⁴ *Ibid.* p.43.

La foi en Dieu est si puissante dans la vie des personnages que la première partie du roman éponyme *Corinne ou l'Italie* nous montre une scène où Oswald Nelvil, agacé par l'attente infructueuse des hommes face à un incendie, décide d'aller sauver les malades d'un hôpital tout seul. Sa victoire sur l'incendie amène les habitants de la ville à voir en lui quelque chose d'autre qu'un simple homme. Le narrateur pousse l'admiration jusqu'à employer le terme « fanatisme »⁸⁵ pour signifier que son acte de bravoure fait de lui un être supérieur aux yeux des citadins. L'interpellation d'un villageois le distingue comme une divinité, un sauveur :

Vous êtes sûrement saint Michel, le patron de notre ville ; déployés vos ailes, mais ne nous quittez pas : allez là-haut sur le clocher de la cathédrale, pour que de là toute la ville vous voie et vous prie. – Mon enfant est malade, disait l'une, guérissez-le. Dites-moi, disait l'autre, où est mon mari, qui est absent depuis plusieurs années ?⁸⁶

Ce passage de l'œuvre nous montre la convergence imaginaire au niveau sémantique vers laquelle sont orientés les propos des personnages. En plus de la prouesse physique qu'il vient d'accomplir, on lui attribue un caractère divin en lui demandant d'accomplir des miracles. Le degré de profusion des éléments stylistiques de spiritualité abonde dans le discours ; le sens de la religion dévoile l'orientation que l'auteure veut impulser au texte. C'est bien là, une condition du sentiment d'humanité que celui de la croyance.

En parlant de miracle, la population a à l'esprit les miracles réalisés par certains prophètes et certains saints. Mme de Staël ne cesse d'évoquer ces personnages bibliques : « Abraham »⁸⁷, « Isaac »⁸⁸, « Ismaël »⁸⁹, « Elisée »⁹⁰, pour n'en citer ces quelques-uns. Ces noms sont le signifiant de la volonté signifié de mettre la religion dans le discours. Pour élever davantage le héros, on lui demande de guérir un enfant comme l'aurait fait Jésus : « - Mon enfant est malade, [...] guérissez-le ». Le héros se voit divinisé par la volonté des hommes qui souhaitent le prier comme l'atteste cette demande d'un admirateur : « [...] allez là-haut sur le clocher de la cathédrale, pour que de là toute la ville vous voie et vous prie. » La narration élève sans cesse ce personnage noble dès l'incipit, désormais la prière fait de lui par principe celui vers qui l'on se soumet intimement dans ses intentions et reconnaît supérieur à soi par la prière.

⁸⁵ *Ibid.* p. 45.

⁸⁶ *Op. Cit.* p. 45.

⁸⁷ STAEL Madame de, *Agar dans le désert*, in *Œuvres complètes*, *Ibid.* p.24.

⁸⁸ STAEL Madame de, *Agar dans le désert*, in *Œuvres complètes*, *Op. Cit.* p. 24.

⁸⁹ STAEL Madame de, *Agar dans le désert*, in *Œuvres complètes*, *Op. Cit.* p. 24.

⁹⁰ STAEL Madame de, *La Sunamite*, in *Œuvres complètes*, *Ibid.* p. 117.

Cette scène suscite chez le lecteur une réminiscence du mythe judéo-chrétien. Cette image habite autant les personnages que le lecteur. C'est cette image que Paul Ricoeur nomme « métaphore vive »⁹¹, dans la mesure où le lecteur interprète l'image par un transfert involontaire de la sémantique par sa connaissance culturelle du mythe judéo-chrétien.

Toutefois, la spiritualité ne se rapporte pas toujours à la croyance en un dieu mais à tous ce qui est relatif à l'éveil de la conscience et différencie l'homme de l'animal. Cet éveil de la conscience prend en ligne de mire la philosophie, les arts, les sciences et la culture. Ces caractères sont remarquables chez les personnages comme Corinne Edgermond, Delphine d'Albemar, Sapho ou Mirza. En effet, Corinne en dépit de sa fervente foi, entretient une veille épistémologique sur les savoirs philosophiques, les arts comme le chant et la danse pour lesquels elle est notamment admirée par toute la ville de Rome. L'œuvre est jalonnée par son point de vue dont l'apport dans les discussions est incontestablement remarquable. De même, Delphine d'Albemar est un personnage qui met parfaitement en exergue l'esprit d'analyse prôné par les Lumières. Elle juge, défend l'opprimé, le faible. En dépit des actions que l'on juge à travers la narration parfois comme inconvenantes, Delphine n'a de cesse de se remettre d'abord à sa conscience afin de mener une action. Son parcours phénoménologique dans l'œuvre est ponctué par l'amour de l'autre et la disponibilité à autrui qui sont des maximes de l'humanité.

Mme de Staël décrit une scène où les éléments religieux concourent à célébrer les arts et la philosophie. Elle dit :

Il entendit résonner les cloches des nombreuses églises de la ville ; des coups de canon, de distance en distance, annonçaient quelque grande solennité : il demanda quelle en était la cause ; on lui répondit qu'on devait couronner le matin même, au Capitole, la femme la plus célèbre de l'Italie, Corinne, poète, écrivain, improvisatrice, et l'une des plus belles personnes de Rome. Il fit quelques questions sur cette cérémonie consacrée par les noms de Pétrarque et du Tasse, [...].⁹²

Dans ce passage de l'œuvre, les cloches de l'église symbolisent le clergé, les coups de canon sont un symbole de solennité étatique. Mais ces deux éléments se joignent dans la description de l'auteur pour le couronnement d'une artiste dont la profusion des qualités ajoute

⁹¹ RICOEUR Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. Essais, 1975.

⁹² STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Annoté par Simone Balayé, Paris, Gallimard, coll. Folio classique, 1985. p.49.

à la considération spirituelle qu'on lui attribue. En effet, elle est à la fois adoubée par la religion et l'état.

L'œuvre de Mme de Staël révèle la volonté des Lumières chrétiennes de faire de la foi à travers l'église un instrument au service de l'humanité. En effet, certains philosophes considèrent que la foi émane de l'essence des prédicats de bonté, de disponibilité de la raison. Marie-Joseph Chénier évoque évidemment cet intérêt dans sa pièce de théâtre *Fénelon, ou les Religieuses de Cambrai*⁹³. En effet, le dramaturge fait dire à son personnage l'archevêque : « C'est mon premier devoir, servons l'humanité : « Après nous rendrons grâce à la Divinité. » Ce passage est représentatif des héroïnes staéliennes qui est défendre d'abord les hommes. Il est tout aussi significatif qu'un représentant de Dieu et de l'autorité ecclésiastique oriente son action d'abord dans le sens de l'humanité avant de rendre hommage à l'entité dont il détient autorité sur les hommes.

Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique* professe que :

[...] la religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une âme bien née n'en a pas la volonté une âme tendre s'en effraye ; elle se représente un Dieu juste et vengeur. Mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, séditions, brigandages, embuscades, surprises de villes, pillages, meurtres ...⁹⁴

La sensibilité, l'empathie, la disponibilité à l'égard d'autrui dispose entre hommes des valeurs d'humanité dont la visée éthique fonde la base humaniste de la société élargie. Ainsi, respecter les lois émises dans la communauté paraît aux yeux de Montesquieu comme un aspect social de la vertu. A travers la pensée de Voltaire, s'illustre l'hypothèse qui consiste à reconnaître à l'homme une bonté fondamentale. Cela s'observe à travers les dispositions prises par les héros de Mme de Staël Corinne, Delphine, Mirza, Léonce et Oswald à l'égard des autres.

⁹³ CHÉNIER Marie-Joseph, *Fénelon, ou les Religieuses de Cambrai*, 1793, Paris, Ed. Chez Moutard Librairie Imprimeur, consulté sur Googlebooks le 14/10/2018, mis en ligne par la Library of the University of Michigan. p. 4.

⁹⁴ VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, 1764, Editions Alain Pons, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 1994, p. 276.

I.1.2 La sensibilité et peinture des sentiments

La littérature se fait par excellence le lieu du dévoilement de soi ; c'est notamment le support d'expression bien connu d'expression de la sensibilité des hommes parce que l'homme est un être de sensations. De toute la création, l'homme est le seul être vivant qui se soit rendu accessible aux sentiments ; et exprime par conséquent des émotions tout à fait singulières vis-à-vis des autres créatures. Il s'est doté de structures sociales pour l'accompagner à forger et développer sa sensibilité comme c'est cas des arts ou des lois. Ce que nous énonçons comme notion à travers cette éthique à l'humanité est la capacité pour l'homme de s'adonner aux sentiments. En effet, l'œuvre de Mme de Staël présente la sensibilité des personnages à travers l'expression de l'amour.

La construction narrative de l'œuvre de Mme de Staël montre que l'homme est sous l'emprise des sensations. Ainsi, l'expression de l'amour conduit Corinne à s'attacher mortellement à Oswald. La force attractive du sentiment amoureux conduit l'action de l'homme plus que l'homme n'oriente l'expression de ses sentiments. L'amour exerce sur Corinne dans ce sens une autorité irrémédiable. Les poètes et romanciers depuis des siècles louent ce sentiment qui exerce une puissance motrice sur la vie des hommes de façon irraisonnée. En effet, Corinne dont, on loue les qualités dans le récit par des multiples comparaisons de sublimation, reconnaît par une confession ne pas détenir le pouvoir d'échapper à l'expression de ce sentiment : « Il y a des peines en moi que je n'exprimerai jamais, pas même en écrivant ; je n'en ai pas la force : l'amour seul pourrait sonder ces abîmes. »⁹⁵ Elle souligne la force d'émotion que l'amour exerce sur la quiétude des êtres et comment même le désenchantement existentiel peut trouver réparation par le biais de l'amour.

L'amour dans l'univers diégétique pousse les personnages vers l'action. L'expression des sentiments est notamment mise en exergue dans les récits de Mme de Staël par l'attachement filial. On décrit l'empathie à son degré le plus émotionnel dans les pièces de théâtre *Agar dans le désert*, *La Sunamite*, et *Geneviève de Brabant*. En exprimant comment l'on est peiné par la douleur de l'autre au point de la ressentir, l'auteur opère un transfert éthique de la solidarité affective. Cela se montre par le personnage Agar qui, ne supportant pas de voir

⁹⁵ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1985.p.522.

souffrir son enfant, souhaite mourir afin que son enfant soit sauf. Sous le ton pathétique de la supplication, elle s'adresse à Dieu en ces mots :

O mon Dieu ! protégez Ismaël ! Si je fus trop fière de vos dons dans les jours de ma prospérité, si je méprisais l'âge avancé de Sara, si je me complus avec orgueil dans ma force et dans ma jeunesse, punissez-moi ; mais épargnez ce pauvre enfant, le plus simple, le plus doux, le plus innocent de tous les êtres ; faites-lui respirer cet air suave, cet air bienfaisant que vous accordez, en Egypte, aux habitants de ma patrie. Ce ciel brulant, ce ciel d'airain n'est pas l'image de votre bonté paternelle.⁹⁶

La sensibilité dans l'œuvre est le fruit des croyances sociales et divines. Mme de Staël reprend ici un épisode biblique. C'est un caractère universel de la condition humaine de croire au surnaturel. L'anthropologue Gilbert Durant dans *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire* soutient que le milieu social influence autant que le mythe lui-même sur la croyance en celui-ci. C'est dans ce sens qu'il émet le concept de trajet anthropologique qui est pour lui : « Un échange au niveau de l'imaginaire entre les pulsions créatrices et assimilatrices et le milieu cosmique et sociale. »⁹⁷ L'anthropologue assigne aux créations mythiques des peuples et à la société l'influence dans la croyance des hommes aux mythes.

Paul Ricœur, comme Gilbert Durant, s'intéresse à saisir les mécanismes émotionnels de l'individu par le biais de la conscience. La dimension éthique et morale, comme c'est le cas d'Agar amène la personne à secourir son prochain et à exprimer de l'empathie pour celui qui souffre. Le souhait d'Agar envers son Dieu révèle qu'elle partage la douleur de son enfant qu'elle ne ressent pourtant pas, mais souhaite par amour autant que compassion qu'il en soit soulagé. Sa demande envers Dieu témoigne de l'éthique à l'humanité du texte de Mme de Staël qui s'exprime aussi dans *La Sunamite*.

La mère va briser le pacte qui engage sa fille en lui faisant participer à des fêtes luxuriantes, le caractère de Sémida contraste avec celui de sa mère, elle est « sérieuse »⁹⁸, « timide »⁹⁹, et « la crainte de Dieu la remplit »¹⁰⁰. Toutefois, le récit des événements montre que Semida paie pour l'extravagance de sa mère. Le destin prend souvent le sang des innocents pour effacer les fautes des incrédules. Sémida sera la victime expiatoire de la faute de sa mère.

⁹⁶ STAEL Madame de, *Agar dans le désert*, in *Œuvres Complètes de Madame de Staël*. Consulté sur BNF, Gallica. Ibid. p.29.

⁹⁷ DURANT Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, coll. « Psycho sup, p. 95.

⁹⁸ *Ibid.* p.95.

⁹⁹ *Op. Cit.* p.95.

¹⁰⁰ *Op. Cit.* p. 95.

C'est dans les circonstances d'une fête que Sémida perd la vie alors qu'Elisée, le prophète, refuse d'entrer dans sa demeure maison où il venait chercher la jeune fille qui devait se consacrer au Seigneur jusqu'à quinze ans. La culpabilité s'exerce par les multiples tourments, les souvenirs incessants et les lamentations douloureuses de la Sunamite qui culpabilise d'avoir arraché sa fille au pacte tissé avec Dieu. La Sunamite qui prenait jusque-là le serment de la parole donnée avec beaucoup de légèreté doit se résoudre à accepter d'honorer un engagement scellé. Il pèse sur la parole donnée une valeur qui oblige celui qui la donne à honorer son serment. Dans son ouvrage intitulé *Soi-même comme un autre*, Paul Ricoeur constate ceci :

La théorie des actes de discours est bien connue. Aussi serai-je bref dans le résumé de son développement, d'Austin à Searle. Le point de départ a été, comme on sait, la distinction, établie dans la première partie de *Quand dire, c'est faire*, entre deux classes d'énoncées, celle des performatifs et celle des constatifs. Les premiers sont remarquables en ceci que le simple fait de les énoncer équivaut à accomplir cela même qui est énoncé. L'exemple de la promesse, qui jouera un rôle décisif dans la détermination éthique du soi, est à cet égard remarquable. Dire : « Je promets », c'est promettre effectivement, c'est-à-dire s'engager à faire plus tard et disons-le tout de suite-à faire pour autrui ce que je dis maintenant que je ferai.¹⁰¹

Cette pièce vise un objectif moral, celui de rappeler qu'il faut honorer sa parole car c'est un engagement pris à la fois envers une personne mais aussi envers sa propre conscience. Tenir une promesse revient à tisser un engagement spirituel, d'après le texte de Mme de Staël, la divinité punit sévèrement le fait de ne pas tenir une promesse. C'est par l'expression de ces sentiments de compassion que s'illustre la Sunamite. La douleur de cette mère est celle d'une femme qui voit en sa fille une projection de ce qu'elle fut autrefois. L'enfant est source de fierté et de prolongement pour les hommes car il perpétue le nom, le patrimoine culturel et plus encore il perpétue la communauté. Cette perspective explique souvent le caractère protecteur que les parents ont à l'endroit de leur enfant. Cet amour binaire, mère et fille, est notamment évoqué dans la tragédie *Geneviève de Brabant*. A travers cette œuvre, l'expression de la mère se donne à lire par la préoccupation constante du sort de sa fille. En effet, cette mère qui vit recluse dans une caverne depuis des années est conduite à sortir de sa quiétude au sein de la caverne parce qu'elle veut présenter sa fille à son père. Elle se représente cet acte de présentation comme un devoir nécessaire puisqu'il devrait concourir au statut social de son enfant.

¹⁰¹ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil. Coll. « Essais », 1990.p.57.

Toutefois, peindre la sensibilité dans les écrits ou les arts en général n'est pas une simple source d'inspiration intarissable mais un principe bien plus grand que ce qu'il paraît. En effet, pour les écrivains et Mme de Staël, dévoiler les sensations sont une démonstration de l'humanisme qui habite les personnages de ses fictions littéraires. C'est à cet effet qu'on peut lire dans tout l'épanchement de Corinne dans *Corinne ou l'Italie* : « Des sentiments, des pensées peut être nobles, peut-être fécondes, s'éteignent avec moi, et, de toutes les facultés de l'âme que je tiens de la nature, celle de souffrir est la seule que j'aie exercée tout entière. »¹⁰²

Dans *Delphine* Léonce évoque sa douleur à cause sa passion pour l'héroïne :

Oh ! Delphine, être que j'adore ! ange de jeunesse et si ma passion coupable avait humilié l'âme sublime qui sut en triompher ! relève-toi ! Ne te laisse plus abattre, comme si ma passion coupable avait humilié l'âme sublime qui sut en triompher ! Delphine ! depuis que je t'ai vue prête à remonter dans le ciel, je te considère comme une divinité bienfaisante qui recevra mes vœux, mais dont je ne dois pas attendre des affections semblables aux miennes.¹⁰³

Ce passage souligne avant tout l'émotion de Léonce. Le personnage décrit notamment la profonde expression de sensibilité de Delphine lorsqu'elle loue les qualités de son amie. Il cite :

Thérèse d'Ervin est la beauté la plus séduisante que j'aie jamais rencontrée ; une expression à la fois naïve et passionnée donne à toute sa personne je ne sais quelle volupté d'amour et d'innocence singulièrement aimable. Elle n'a point reçu d'instruction, mais ses manières sont nobles et son langage est pur ; elle est dévote et superstitieuse comme les Italiennes, et n'a jamais réfléchi sérieusement sur la morale, quoiqu'elle se soit souvent occupée de la religion ; mais elle est si parfaitement bonne et tendre qu'elle n'aurait manqué à aucun devoir, si elle avait eu pour époux un homme digne d'être aimé.¹⁰⁴

Les récits évoquent la peinture des sentiments à travers le dépit des personnages. L'auteure dévoile son émotion face aux écarts de la civilisation dans la nouvelle *Mirza ou lettre d'un voyageur*. Dans cette scène, le narrateur dit :

¹⁰² STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, Gallimard. Coll. « Folio classique », 1985.p.584.

¹⁰³ STAEL Madame de, *Delphine II*, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, Flammarion, 2000.p.12.

¹⁰⁴ STAEL Madame de, *Delphine I*, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, Flammarion, 2000. pp.87-88.

Je me couchai, je ne fermai pas l'œil, j'étais pénétré de tristesse, tout ce que j'avais vu en portait l'empreinte, j'en ignorais la cause, mais je me sentais ému comme on l'est en contemplant un tableau qui représente la mélancolie.¹⁰⁵

A travers cet extrait se donne à lire la sensation de tristesse provoquée par la compassion du narrateur. Il traduit sa peine par une métaphore dont l'image picturale traduit la substance. La nature de l'œuvre s'inspire du désenchantement sentimental et de la crainte de se perdre en amour et de la recherche de l'apaisement dans la nature. La nature, cette source d'inspiration et d'apaisement pour l'amour est encore un point d'ancrage dans la description de l'humanisme chez Mme de Staël. C'est ainsi qu'un passage de la nouvelle *Adélaïde et Théodore* nous dévoile le sentiment de lassitude. Ainsi, le personnage Rostain confesse ses sentiments :

J'ai cherché partout le bonheur ; une femme peu vertueuse, mais dont je m'étais cru aimé, m'a captivé pendant quatre ans ; quand elle me fut infidèle, je quittai le monde ; j'aurais quitté la vie, si l'on pouvait aimer de toutes les facultés de son âme ce qu'on n'estime pas. Des goûts simples remplissaient mon temps ; je passais les jours sans les regretter ni les attendre : l'action de mon âme était suspendue ; je vous ai vue : l'idée d'un bonheur au-delà de l'imagination m'est apparue ; j'ai pensé que je pourrais trouver en vous tout le charme de l'amour et de la vertu, que je vous aimerais avec ivresse, que je vous verrais en liberté, et que l'hymen sanctifierait le lien que l'amour aurait formé. Il faut aimer Adélaïde, il faut comme moi n'éprouver de passion que dans le cœur, pour concevoir le tressaillement qu'une telle espérance m'a fait éprouver : mais depuis deux mois que je vous vois et que je vous aime, une crainte m'arrête ; mon caractère seul la fait naître.¹⁰⁶

Les tressaillements des personnages montrent une faiblesse de l'âme et du cœur ; c'est une sensibilité que révèle un aspect de l'appel de l'éthique à l'humanité des œuvres de Mme de Staël.

La femme mal mariée est une thématique récurrente dans les écrits des Lumières. Et ce thème revient dans l'œuvre de Mme de Staël et s'illustre dans la nouvelle *Histoire de Pauline*. En effet, cette nouvelle présente de façon très humaniste le mal être de Pauline mariée à seulement treize par un homme qui n'attendait d'elle qu'une dot. La jeune fille s'éprend d'amour pour un autre homme qui malheureusement se montre aussi indigne de ses attentions. La narratrice démontre alors cet échange irrégulier par cette scène accablante :

¹⁰⁵ STAEL Madame de, *Mirza ou lettre d'un voyageur*, in *Trois nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009.p.25. [1820].

¹⁰⁶ STAEL Madame de, *Adélaïde et Théodore*, in *Trois nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009. pp.52-53. [1820].

Pauline fut frappée par sa froideur, et se livrant bientôt à la douleur la plus amère, elle jura de cesser de vivre, s'il n'éprouvait pas les mêmes sentiments qu'elle. Théodore resta confondu de la violence de ses expressions ; mais à travers la folie que son âge et sa situation pouvaient expliquer, il découvrait dans son âme des mouvements nobles et purs qui lui causaient des regrets. Cependant loin d'être ramené par la douleur de Pauline, c'était une importunité de plus dont il éprouvait le besoin de se délivrer. Il combattit ce désir pendant quinze jours encore ; la triste Pauline ne s'apercevait que trop de son éloignement ; mais peu instruite dans l'art de captiver un homme tellement ami de l'indépendance qu'il craignait même d'être aimé, elle lui écrivait sans cesse de longues lettres dans lesquelles son âme jeune et tendre se peignait dans un style incorrect, extraordinaire et qui réunissait le caractère de l'enfance aux sentiments d'un autre âge. Meltin tâchait de la consoler ; il n'y pouvait parvenir ; tous les projets les plus insensés s'emparaient tour à tour de sa tête ; et ses organes, trop faibles pour ses pensées, étaient prêts à se déranger.¹⁰⁷

Mme de Staël dévoile sous des traits gracieux une jeune fille innocente dont les attraits de l'amour se révèlent être violents. Pourtant, l'intensité de ce ressenti qu'éprouve Pauline ne fait que renforcer les traits de son humanisme sous sa forme la plus primaire : le besoin d'aimer.

I.1.3 Imaginaire religieux

L'évocation religieuse devient dans cette optique la source centrale dans certaines pièces de théâtre de Mme de Staël. C'est le cas avec *Agar dans le désert*¹⁰⁸, *Geneviève de Brabant*¹⁰⁹, *La Sunamite*¹¹⁰. Le modèle religieux reste assimilable à des hommes qui se sont montrés irréprochables vis-à-vis des préceptes idéologiques de la moralité inhérente à cette idéologie. Nous pouvons faire une « microlecture »¹¹¹ des caractères sensibles dans les textes en nous intéressant à l'étude onomastique. La littérature au XVIII^e siècle rend compte de ces

¹⁰⁷ STAEL Madame de, *Histoire de Pauline*, in *Trois nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009.p.79. [1820].

¹⁰⁸ STAEL Madame de, *Agar dans le désert*, in *œuvres complètes*, source Gallica.bnf.fr consulté le 14 avril 2017.

¹⁰⁹ STAEL Madame de, *Geneviève de Brabant*, in *œuvres complètes*, source Gallica.bnf.fr. consulté le 14 avril 2017.

¹¹⁰ STAEL Madame de, *La Sunamite*, in *œuvres complètes*, source Gallica.bnf.fr. consulté le 14 avril 2017.

¹¹¹ RICHARD Jean-Pierre, *Microlectures*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1979.

La microlecture vise à révéler le sens sémantique des textes lus et étudiés des unités bien plus petites afin de ressortir la sensibilité à l'œuvre dans ces textes.

croyances en faisant tantôt une évocation centrale, tantôt marginale. Condorcet observe l'emprise de la croyance religieuse :

Le mépris des sciences humaines était un des premiers caractères du christianisme. Il avait à se venger des outrages de la philosophie ; il craignait cet esprit d'examen et de doute, cette confiance en sa propre raison, fléau de toutes les croyances religieuses. La lumière des sciences naturelles lui était même odieuse et suspecte ; car elles sont très dangereuses pour le succès des miracles ; et il n'y avait point de religion qui ne force ses sectateurs à dévorer quelques absurdités physiques. Ainsi le triomphe du christianisme fut le signal de l'entière décadence et des sciences et de la philosophie.¹¹²

L'humanisme constate que l'influence de la chrétienté s'exerce par son évocation régulière dans les ouvrages de fiction autant que dans les consciences des sociétés. Les croyances se suffisent et exercent en autarcie leur autorité. Le courant humaniste a apporté une vision beaucoup plus relativiste des croyances religieuses. C'est dans cette perspective que les symboles religieux jalonnent les textes de Mme de Staël. L'évocation anthroponymique dans un premier temps abonde en lieu de prière. Dans ce sens, la diégèse de *Corinne ou l'Italie*¹¹³ évoque les lieux « ciel »¹¹⁴, « temple »¹¹⁵, « église »¹¹⁶ qui sont des endroits religieusement consacrés pour accueillir les fidèles de sorte qu'ils louent leur divinité dans la quiétude. Mais encore le lexique religieux abonde par les noms : « Culte »¹¹⁷, « rites »¹¹⁸, « prêtres »¹¹⁹, « âme »¹²⁰, « religion »¹²¹, « esprit »¹²², « cloches »¹²³, « procession »¹²⁴, « ange »¹²⁵, « clocher »¹²⁶, « cathédrale »¹²⁷. Ces noms communs de chose et de personne convergent vers la l'idée significative de la religion que l'auteur veut imprégner à l'œuvre. C'est encore le cas avec les noms de confession religieuse : « catholique », « juif » qui jalonne l'œuvre. Mme de Staël montre le fait religieux comme un élément de cohésion sociale en dépit des différences

¹¹² CONDORCET, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1795, Présenté et annoté par Alain Pons, Paris, Flammarion, 1988. p.105.

¹¹³ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1985.

¹¹⁴ *Idem*. p. 40.

¹¹⁵ *Op. Cit.* p.40.

¹¹⁶ *Op. Cit.* p.40.

¹¹⁷ *Op. Cit.* p.40.

¹¹⁸ *Op. Cit.* p.40.

¹¹⁹ *Op. Cit.* p.40.

¹²⁰ *Op. Cit.* p.40.

¹²¹ *Op. Cit.* p. 40.

¹²² *Ibid.* p. 41.

¹²³ *Ibid.* p. 42.

¹²⁴ *Ibid.* p.41.

¹²⁵ *Ibid.* p.42.

¹²⁶ *Ibid.* p.42.

¹²⁷ *Ibid.* p.42.

confessionnelles qui peuvent occasionner des querelles. Elle estime même : « Les cérémonies de ces religions diffèrent extrêmement entre elles ; mais un même sentiment s'élève vers le ciel dans ces rites divers, un même besoin d'appui. »¹²⁸ La dimension conciliatrice vient clore l'humilité et l'acceptation de l'autre qui habite les écrits de Mme de Staël.

Son œuvre, par l'usage des motifs religieux est un hymne à la paix pour les hommes et professe largement l'éthique à l'humanisme. Le projet de Mme de Staël est de partager la morale de la justice par l'incitation littéraire. C'est dans cette optique qu'elle dispose des jalons de motifs religieux hétéroclites pour amener l'homme à comprendre que la spiritualité est à la base d'une conscience morale irréprochable. C'est d'ailleurs dans cette perspective qu'elle dit : « [...] les écrivains ont une mission propre et capitale :

Un Poème, un Drame, un Roman qui peint vivement la vertu, modèle le lecteur, sans qu'il s'en aperçoive, sur les personnages vertueux qui agissent ; ils intéressent, et l'auteur a persuadé la morale sans en parler [...] par l'art d'un travail caché.¹²⁹

Dans ce sens, forger la morale est un devoir impérieux pour un penseur humaniste dont l'expérience l'a conduit à embrasser des pays différents, des cultures diverses et dont l'amour pour l'homme se ressent. On n'oublie pas que la littérature est d'après l'expression de Bonald : « [...] l'expression de la société »¹³⁰. L'expression des diversités culturelles qui se présentent dans les textes de Mme de Staël sous la multitude d'appartenance religieuse est un signe prépondérant que l'homme place en la croyance au divin. C'est aussi un fait anthropologique partagé à travers les peuples. On observe déjà cette observation de Jean-Jacques Rousseau :

On me dit qu'il fallait une révélation pour apprendre aux hommes la manière dont Dieu voulait être servi ; on assigne en preuve la diversité des cultes bizarres qu'ils ont institués, et l'on ne voit pas que dans cette diversité même vient de la fantaisie des révélations. Dès que les peuples se sont avisés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à sa mode et lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y aurait jamais eu qu'une religion sur la terre.¹³¹

¹²⁸ *Ibid.* p. 40.

¹²⁹ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Présentée et annoté par Gérard Gingembre et Jean Goldzink, Paris, GF Flammarion, 1991.p.13.

¹³⁰ STAEL Madame de, *De la littérature dans considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Idem. p.13.

¹³¹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Profession de foi du vicaire savoyard*, Ed. Bruno Bernardi, Paris, GF Flammarion, 2011.p.36.

Delphine expose les lieux associés à la religion afin de consolider son attachement à influencer la morale publique. Ils deviennent des scènes où se déroulent les actions du récit ou des lieux de références évocatrices comme destinée des hommes. C'est dans cette perspective que la diégèse, évoque : « église »¹³², et « couvent »¹³³. La dimension éthique dans sa perspective morale est renforcée par un vocabulaire religieux : « religion »¹³⁴, « catholique »¹³⁵, « chrétienne »¹³⁶, « âme »¹³⁷, « Dieu »¹³⁸, « confesseur »¹³⁹. Ce vocabulaire renvoie sensiblement à la foi en une divinité ; d'après la signification que révèle cette microlecture on constate que l'auteur renvoie au thème de la foi. Il y a notamment des adjectifs : « spirituelle »¹⁴⁰, « bienveillant »¹⁴¹, « générosité »¹⁴². Ce vocabulaire fait référence à une éthique humaniste dans la mesure où elle fait appel aux qualités de sensibilité de la personne puisque la bienveillance et la générosité sont tournés vers autrui.

Dans le but de montrer comment l'impact religieux forge la dimension éthique de l'homme, le narrateur fait tenir des propos évocateurs à son personnage central Delphine d'Albémar :

Je ne fais rien pour l'opinion, vous le savez, j'ai de bonne foi les sentiments religieux que je professe ; si mon caractère a quelquefois de la raideur, il a toujours de la vérité ; mais si j'étais capable de concevoir l'hypocrisie, je crois tellement essentiel pour une femme de ménager en tout projet l'opinion que je lui conseillerais de ne rien braver en aucun genre, ni superstitions (pour me conformer à votre langage), ni convenances, combien toutefois il vaut mieux n'avoir point penser aux suffrages du monde, et se trouver disposé, par la religion même, à tous les sacrifices que l'opinion peut exiger de nous !¹⁴³

Cette femme explique exercer sa conscience religieuse, non pas dans le but de faire parler d'elle en bien, mais simplement d'avoir une conscience chrétienne apaisée. Le discours, dans la construction du récit révèle l'humanisme dans la mesure où ces écrits sont pleins d'émotions de la part du narrateur. C'est dans ce sens qu'elle dit : « [...] j'ai de bonne foi les

¹³² STAEL Madame de, *Delphine*, Ibid, p.203.

¹³³ *Ibid*, p. 379.

¹³⁴ *Ibid*. p.65.

¹³⁵ *Ibid*. p. 66.

¹³⁶ *Ibid*. p.67.

¹³⁷ *Op. Cit.* p. 67.

¹³⁸ *Ibid*. p.70.

¹³⁹ *Ibid*. p. 351.

¹⁴⁰ *Ibid*. p.78.

¹⁴¹ *Ibid*. p. 79.

¹⁴² *Ibid*. p. 348.

¹⁴³ *Ibid*. p. 66.

sentiments religieux que je professe... »¹⁴⁴. Dans ce passage « foi » prend la connotation d'intention. C'est de bonne intention qu'elle exerce des sentiments religieux. Sa sincérité n'a d'égale que la franchise qu'on lui reconnaît en toutes circonstances. Elle traduit l'irréversibilité de son caractère par cette demande de reconnaissance : « [...] si mon caractère a quelquefois de la raideur, il a toujours de la vérité ; »¹⁴⁵ En dépit de son humeur qui peut varier, elle conserve malgré tout le prosélytisme religieux d'être vraie. En d'autres termes, elle se dit incapable de ruser avec son caractère qui demeure respectueux de la loi divine et veut qu'en toute circonstance la vérité guide l'homme à travers son action.

C'est dans cette perspective que Mme de Staël participe à concevoir par le biais de son œuvre une éthique humaniste qu'elle souhaite partager entre tous les hommes. Former la conscience de l'homme à répandre l'amour présente l'intérêt d'estomper les conflits qui ont séparé les hommes pendant des siècles de barbarie. En effet, l'histoire des hommes se confond bien souvent avec l'histoire du prosélytisme religieux qui est synonyme d'intolérance. L'humanisme extrême prôné par l'éthique est une évolution de la conscience qui consiste à accepter l'homme mais plus encore à considérer que tous les hommes sont égaux.

Les modèles bibliques mis en évidence dans *Agar dans le désert* par l'évocation sert à forger la sublimation de la morale de ces personnages pour former une orientation moraliste. En plus d'irradier le texte des patronymes, cette pièce de théâtre montre deux éléments importants ; Agar confesse à Dieux ses fautes et offre sa vie en paiement de celle de son fils. Dès lors qu'elle se confesse, demande pardon de Dieu et offre sa propre vie par empathie à la souffrance de son fils, elle révèle un humanisme que Dieu, par l'entremise de l'ange s'empresse de récompenser. De cette façon, l'auteure souhaite forger dans la conscience humaine la vérité et l'altruisme. En plus, l'on reconnaît au théâtre staëlien d'être un théâtre voué à l'éducation, donc apte à forger tôt la morale religieuse.

Outre la tragédie d'*Agar dans le désert*, Mme de Staël met en évidence les modèles et symboles religieux dans *La Sunamite*¹⁴⁶. L'œuvre dramatique de Mme de Staël contribue à éduquer l'enfant dont elle souhaite, par ses écrits, orienter la moralité vers une dimension religieuse. Toutefois, l'évocation divine et les éléments stylistico-narratifs qui sous-tendent cette évocation demeure au centre du récit.

¹⁴⁴ Ibid. p. 66.

¹⁴⁵ Ibid. p.66.

¹⁴⁶ STAEL Madame de, *La Sunamite* in Œuvres complètes,

L'argumentaire de l'éthique à l'humanité se lit à travers le vocabulaire des caractères dans *La Sunamite*. L'auteure, par l'entremise de la sœur de la Sunamite, rappelle la bénédiction qui accompagne cette famille. Le défunt mari de cette femme s'était montré digne aux yeux de Dieu qui l'avait récompensé en rendant sa famille riche. Mais la Sunamite éduque mal son enfant depuis la mort de son époux. Sa sœur, triste de cette dérive pécheresse, le lui dit :

Elève-la pour elle, et non pour toi. Laisse-la passer dans la paix les jours de son enfance ; tu as de l'orgueil, ne le mêle pas à l'amour maternel : la source en est si pure, faut-il la troubler ? quand tu étais pauvre, tu servais mieux le Très-Haut. Le saint prophète Elisée, qui aimait ton époux parce qu'il était pieux, vous a miraculeusement enrichis, en remplissant vos vases d'une huile précieuse qu'on recherchait partout dans l'Orient.¹⁴⁷

Cet extrait porte sur le souci d'offrir une éducation respectueuse des lois et de la conscience collective et non des fantaisies exhibitionnistes des parents. En exposant sa fille aux regards des hommes, la Sunamite heurte les mœurs de la société autant que la conscience de son enfant. En faisant participer sa fille à des fêtes, elle expose un enfant à des événements qui ne sont pas de son âge et dont la moralité douteuse est condamnée par les mots de sa sœur et du prophète Elisée.

L'évocation des symboles religieux revient également de manière importante dans la tragédie intitulée *Geneviève de Brabant*. Le parcours de Geneviève de Brabant montre comment l'homme abandonne justement son destin à Dieu tout en étant récompensé. La dimension spirituelle de cette tragédie se dévoile à travers des microlectures dont la sémantique de l'évocation divine. On constate que le schéma narratif qui guide les personnages est soumis à leur croyance en Dieu qui engage la motricité des personnages. C'est dans cette perspective que Geneviève de Brabant confesse :

O mon Dieu ! celle qui se prosterne à vos pieds vaut mieux, elle est plus humble, elle est plus soumise. Depuis dix elle n'existe que par vous : ainsi sont tous les êtres, mais tous ne le sentent pas. Il en est qui croient vivre par eux-mêmes, qui pensent gouverner le sort ; mais moi, je sais que chacun de mes jours est marqué par un bienfait de Dieu, et qu'une protection particulière et constante dirige miraculeusement ma vie abandonnée.¹⁴⁸

¹⁴⁷ STAEL Madame de, *La Sunamite in Œuvres complètes de Madame de Stael*, Idem. p. 76.

¹⁴⁸ *Ibid.* p. 31.

La périphrase dans le style sémantique souligne la recherche de la foi par la solitude comme le montre cette métaphore dans laquelle la voix de Dieu signifie la foi : « Aurais-je entendu la voix de Dieu, au milieu du tumulte des villes. »¹⁴⁹

I.1.4 Ethique à l'humanité et savoir.

La dimension humaniste évidente de l'œuvre de Mme de Staël montre que celle-ci fait de l'instruction un motif récurrent d'évocation littéraire. Cependant, il apparaît de manière constante que les héroïnes sous la plume de Mme de Staël comme Corinne, Delphine, Geneviève, Sapho instruisent régulièrement les gens comme pour redresser un tort fait à la condition naturelle ou sociale. Dans l'œuvre de Mme de Staël *Delphine*, l'on constate le retard de réflexion qu'occasionne le manque d'instruction par le personnage de Mme d'Ervin qui aime de manière infantile. Le narrateur dit : « Madame d'Ervin a vécu très bien avec son mari pendant dix ans ; la solitude et le défaut d'instruction ont prolongé son enfance, »¹⁵⁰. Le bien-être humain suprême demeure un objectif éthique depuis l'antiquité considérée par Aristote. En préambule de *l'Ethique à Nicomaque*, il estime que : « Toute technique et toute démarche méthodique mais il en va de même de l'action et de la décision-sempble viser quelque chose de bon. C'est pourquoi l'on a eu cette belle déclaration : le bien, c'est la visée de tout. »¹⁵¹

Les arts montrent que l'éthique à l'humanité participe d'une formation, d'une participation sinon d'une formation sinon d'un éveil culturel à partir duquel l'on met à contribution les structures sociales et culturelles. En effet, *Corinne ou l'Italie* montre à travers les structures anthropologiques que sont les arts et l'éducation que l'éthique humaniste se développe sous l'impulsion de la formation. Nicolas de Condorcet dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*¹⁵² étudie les origines et les manifestations de l'évolution de l'humanité jusqu'aux Lumières dont il est un témoin de premier plan. Son

¹⁴⁹ STAEL Madame de, *Geneviève de Brabant* in *Œuvres complètes*, Idem, p. 36.

¹⁵⁰ STAEL Madame de, *Delphine I*, Idem. p. 88.

¹⁵¹ ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, Traduit et présenté par Richard Bodeus, Paris, Flammarion, 2004.p 47.

¹⁵² CONDORCET Nicolas de, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1795, Présenté et annoté par Alain Pons, Paris, GF Flammarion, 1988, p.79.

ouvrage souligne, bien entendu, l'impact qu'ont apporté les arts, l'éducation de l'humanité. La perfectibilité de l'esprit humain est notamment évolutive.

La science a démontré que l'espèce humaine, différente de toutes les autres sur terre est la seule à se rendre sensible à ce qu'elle nomme des émotions. Les arts comme c'est le cas des arts oratoires, c'est-à-dire la musique, le chant classique, l'opéra, mais aussi la peinture, la sculpture et bien d'autres, mais encore les religions ont favorisé cette sensibilité de l'âme humaine. Cette sensibilité et cette envie de croire l'a amenée à créer des cosmogonies, des mythes et légendes auxquels il abandonne son destin avec conviction. Au XVIII^e siècle il est courant que la littérature rende compte de la diffusion des savoirs qui forment à l'humanité. En vertu de cette sensibilité, *Corinne ou l'Italie*¹⁵³ présente un partage de la culture propre à un pays comme un parcours initiatique dont l'homme doit tirer la substance formatrice. Corinne Edgermond, l'héroïne de ce récit montre une qualité propre à l'humanisme qui est celle de partager la connaissance, éveiller le goût et présenter la culture.

Qu'il s'agisse des admirateurs de Corinne ou d'Oswald, cette œuvre s'avère être le témoin de savoirs éclectiques. Il est manifeste que l'héroïne dispose les arts pour éveiller le caractère sensible qui sommeille en tout homme. C'est dans ce sens que la sémantique de l'univers artistique abonde dans le texte tout d'abord par l'onomastique des artistes. En effet, elle cite : « Dominiquin »¹⁵⁴, un peintre connu pour ses œuvres qui illustrent l'imaginaire religieux catholique. Mais il y a aussi « Le Tasse »¹⁵⁵, « Le Dante »¹⁵⁶. Dans l'ordre de l'imaginaire religieux, « Michel-Ange »¹⁵⁷ contribue en tant que peintre et sculpteur comme « Raphael »¹⁵⁸ et « Pergolèse »¹⁵⁹. Ces arts contribuent à la formation d'une élite humaniste

L'évocation des noms montre la forte sensibilité que porte le discours de l'auteure. Toutefois, elle nomme aussi des philosophes à l'origine de l'évolution de l'humanisme. C'est le cas par cette évocation onomastique : « Arioste »¹⁶⁰, « Galilée »¹⁶¹. Les objets artistiques tels que les tableaux, les sculptures, les monuments architecturaux qui révèlent une forte dimension

¹⁵³ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, 1802, Présentée et annotée par Simone Balayé, Paris, Gallimard, coll. Folio classique », 1985.

¹⁵⁴ *Idem.* p. 52.

¹⁵⁵ *Ibid.* p. 63.

¹⁵⁶ *Op. Cit.* p. 63.

¹⁵⁷ *Op. Cit.* p. 63.

¹⁵⁸ *Op. Cit.* p. 63.

¹⁵⁹ *Op. Cit.* p. 63.

¹⁶⁰ *Ibid.* p. 51.

¹⁶¹ *Ibid.* p. 51.

créative suscitent l'imaginaire sensible des hommes et les orientent à capter puis combiner ces éléments pour les vivre. C'est la raison qui amène l'auteure à présenter des scènes de visites touristiques dans les villes de l'Italie à la découverte de ces monuments. Consciente de la puissance de suggestion imaginaire des arts, elle cite les sculptures qui caractérisent la ville: « la colonne Antonine »¹⁶², « la Sybille »¹⁶³, « Pétrarque »¹⁶⁴, « Le Dante »¹⁶⁵, « Homère »¹⁶⁶, « Le Tasse »¹⁶⁷, « l'Arioste »¹⁶⁸, « le Colisée »¹⁶⁹, « les obélisques »¹⁷⁰, « la Niobé »¹⁷¹, « le Laocoon »¹⁷², « la Vénus de Médicis »¹⁷³, « le Gladiateur mourant »¹⁷⁴.

Les arts créent une référence imaginative chez l'homme, Mme de Staël l'atteste implicitement par ce passage : « Les gens du peuple à Rome connaissent les arts, raisonnent avec goût sur les statues ; les tableaux, les monuments, les antiquités, et le mérite littéraire porté à un certain degré, sont pour eux un international. »¹⁷⁵ La culture fait converger vers un imaginaire collectif les individus d'une société qui ont en partage ces mêmes éléments anthropologiques. Cette réalité remarquable amène l'auteure à constater :

L'art de la civilisation tend sans cesse à rendre tous les hommes semblables en apparences et presque en réalité ; mais l'esprit et l'imagination se plaisent dans les différences qui caractérisent les nations : les hommes ne se ressemblent entre eux que par l'affectation ou le calcul ; mais tout ce qui est naturel est varié.¹⁷⁶

Réunir les hommes au sein de communautés sociales à amener les hommes à se doter nécessairement des outils de partage de connaissance et des droits. L'institution académique dote les enfants de mêmes savoirs afin qu'ils puissent posséder les capacités de diriger leur existence par la raison. Ces observations amènent l'auteure à tirer cette conclusion : « Artistes, savants, philosophes, vous êtes comme eux enfants de ce soleil qui tour à tour développe l'imagination, anime la pensée, excite le courage, endort dans le bonheur et semble

¹⁶² *Ibid.* p.48.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 52.

¹⁶⁴ *Ibid.* p.60.

¹⁶⁵ *Op. Cit.* p.60.

¹⁶⁶ *Op. Cit.* p. 60.

¹⁶⁷ *Op. Cit.* p.60.

¹⁶⁸ *Ibid.* p.63.

¹⁶⁹ *Ibid.* p. 65.

¹⁷⁰ *Ibid.* p. 65.

¹⁷¹ *Ibid.* p.72.

¹⁷² *Ibid.* p. 72.

¹⁷³ *Ibid.* p.72.

¹⁷⁴ *Ibid.* p.72.

¹⁷⁵ *Ibid.* p. 50.

¹⁷⁶ *Ibid.* p.39.

tout promettre ou tout faire oublier. »¹⁷⁷ Tous les hommes selon leur science, leur religion sont, pour l'auteure des enfants de Dieu ; ils sont pour cela considérés comme égaux en droit.

Dire au grand jour les savoirs humanistes à travers l'écriture pour Mme de Staël est un exercice de pensée constante qui se lit notamment dans son roman épistolaire *Delphine*. L'homme et l'écrivain tout particulièrement sait que la littérature, loin d'être un simple objet artistique est le prétexte à l'exposition des thèmes que l'écrivain souhaite aborder. En effet, on lit à travers la construction sémantique une poétique qui cristallise l'empathie, l'entraide, l'amour voire l'altérité. L'avènement des communautés élargies a enseigné à l'homme de considérer l'autre comme une expression de soi. C'est de cette expression que naît le besoin de servir l'autre qui se lit dès l'incipit de *Delphine*. Les premières lignes de l'ouvrage présentent la demande de Delphine :

Je serai trop heureuse, ma chère cousine, si pouvais contribuer à votre mariage avec monsieur de Mondoville ; les liens du sang qui nous unissent me donnent le droit de vous servir, et je le réclame avec instance ; si je mourais, vous succéderiez naturellement à la moitié de ma fortune : ¹⁷⁸

La déclaration de Delphine d'Albemar à l'endroit de sa cousine dénote une forte émotion traduite avant tout par la construction phrastique. En effet, la ponctuation révèle les changements d'idées et la confusion émotionnelle. Delphine souligne dans un premier temps le bonheur qui la comblerait si l'on voulait bien lui donner l'occasion de montrer sa générosité. La suite démontre que sa bonté est destinée à une cousine qu'elle prend en amitié de son propre gré parce qu'en fait elle se montre généreuse envers tous ceux qui le méritent. Mais le choix sémantique de ce passage montre que son cœur est d'une extrême largesse.

Son éthique colle aux aspirations idéologiques de la religion dans la mesure où elle dit : « [...] j'ai de bonne foi les sentiments religieux que je professe ; »¹⁷⁹ On lit à travers cet aveu que la morale de Delphine tient d'une source religieuse qui conduit justement son action. Et le vocabulaire religieux qui jalonne l'œuvre, bien entendu, atteste cette assertion. En plus de la coloration religieuse, la déclaration de Delphine porte la dimension d'un engagement éthique similaire à la promesse tel que le montre l'usage abondant du pronom personnel « je » et des verbes qui traduisent sa volonté de s'impliquer dans le bonheur de sa cousine. Le texte montre

¹⁷⁷ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Présente et annoté per Simone Balayé, Paris, Gallimard, Coll : « Folio classique », 1985. p.63.

¹⁷⁸ STAEL Madame de, *Delphine*, Idem.p.61.

¹⁷⁹ *Op. Cit.* p.66.

éventuellement qu'elle dit tour à tour « je puis contribuer »¹⁸⁰, « je réclame »¹⁸¹. Ces éléments sont en substance une promesse performante d'engagement. Au sujet de la parole traduite en qualité de promesse, Paul Ricœur nous montre dans *Soi-même comme un autre*¹⁸² qu'elle porte *ipso-facto* la dimension de l'éthique.

Le théoricien de la littérature postule :

La théorie des actes de discours est bien connue. Quand dire, c'est faire, entre deux classes d'énoncés, celle des performatifs et celle des constatifs. Les premiers sont remarquables en ceci que le simple fait de les énoncer équivaut à accomplir cela même qui est énoncé. L'ensemble de la promesse, qui jouera un rôle décisif dans la détermination éthique du soi, est à cet égard remarquable. Dire : « je promets », c'est promettre effectivement, c'est-à-dire s'engager à faire plus tard et –disons-le tout de suite–à-faire pour autrui ce que je dis maintenant que je ferai.¹⁸³

La parole qui exprime la volonté est un acte de discours performatif, qui engage le locuteur à tenir à l'accomplissement de sa parole. C'est cette volonté d'accomplissement qui se laisse saisir dans le courrier de Delphine sur son intention insistante d'aider sa cousine à organiser son mariage. Pourtant, l'acte vertueux d'aider ne s'exprime pas seulement dans cette œuvre mais aussi dans *Delphine II*.

Le deuxième volume de *Delphine* de Mme de Staël montre avec grâce l'émotion ressentie pour un être considéré. L'incipit dévoile l'échange transcendantal qui s'effectue au niveau émotionnel entre deux personnes. L'auteur montre sans le nommer le sentiment d'amour qui unit Delphine d'Albémar à Léonce de Mondoville. Le jeune homme se sent si confus qu'il confesse sa douleur par ses propos :

On vous a écrit que j'avais la tête perdue, on vous a dit ; la vie de Delphine est en danger, je suis dans une chambre à près de la sienne ; je l'entends gémir, c'est moi qui l'ai jetée dans cet état ; pensez-vous que, pour être calme, il suffise de la résolution de se tuer si elle meurt ?¹⁸⁴

Le savoir qui forge l'éthique à l'humanité est une communication au niveau spirituel entre les productions des arts des hommes du passé et notre sensibilité quand elles ressentent en écho favorable l'un à l'autre. Si l'on se trouve ému devant la Sybille du Dominiquin, devant

¹⁸⁰ *Ibid.* p.62.

¹⁸¹ *Ibid.* p. 62.

¹⁸² RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1990.

¹⁸³ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Idem. p. 57.

¹⁸⁴ STAEL Madame de, *Delphine II*, *Ibid.* p.9.

la Joconde de Léonard de Vinci, si l'on se laisse convaincre par le devoir du bien suprême dicté par Aristote ou par la *Bible*, alors l'éthique à l'humanité imprègne notre sensibilité. C'est cet impact que Mme de Staël place dans la phénoménologie des actions de ses personnages.

I.1.5 Ethique narrative, christique et ricœurienne.

La conscience éthique est le fruit d'une construction historique, sociale et anthropologique. L'éthique a évolué au cours du temps au gré des aspirations des hommes reconnu pour leur bonne morale. Dans ce sens, les actes, les œuvres, les parcours de vie ou académiques des personnes s'inspirent souvent de manière consciente ou non des images subliminales que la culture contemporaine entretient sur des individus exemplaires. Il s'agit régulièrement de mythes culturels ou religieux. Dans cet élan, on constate que l'œuvre de Mme de Staël sous-tend la croyance de Dieu et exerce une évocation abondante des mythes. En d'autres termes, la sublimation que la société fait de certaines personnes moralement exemplaires influence l'homme au niveau psychique. Les travaux de Sigmund Freud révèle cette interprétation de la conscience humaine. En effet, à travers les « actes manqués », Freud estime que la conscience exerce sous le joug d'une force extérieure une puissance motrice de l'agir humain. A travers l'inspiration du style de l'auteure qui tient du divin on pourra voir comment cela inscrit les personnages de Mme de Staël dans une visée inspirée du parcours d'un modèle qui revient souvent, Dieu.

Cette méthode de création révèle une place prépondérante pour l'auteure à cette source spirituelle. Friedrich Schleiermacher, un des pères de l'herméneutique moderne reconnaît qu'en dépit de l'existence autonome du texte littéraire produit, l'on peut recouvrer les intentions matricielles de l'auteure et les ériger en règle de lecture l'œuvre lue. En effet, au nombre des motifs de création de l'auteure, le divin est un invariant qu'il convient de retenir dans la mesure où il inspire le parcours des personnages dans les récits de Mme de Staël. A travers un écrit de Paul Ricœur et André La Cocque, le philosophe écrit :

Nous avons parlé plus haut de l'autonomie du texte : ce trait s'applique au rapport à l'auteur, non au rapport à son auditoire. Le texte existe en dernier, ressort, grâce à la communauté, pour l'usage de la communauté, en vue de donner forme à la communauté. En d'autres termes, si nous tenons le rapport à l'auteur pour l'arrière-plan du texte, le rapport

au lecteur en constitue l'avant-plan. On doit alors affirmer avec force que l'avant-plan surpasse l'arrière-plan.¹⁸⁵

Les mêmes convictions apparaissent chez Mme de Staël qui démontre l'emprise de la religion sur les croyances des hommes par des évocations divines perpétuelles, par des souhaits adressés aux divinités, des interlocutions et des exclamations. On constate que ses romans exposent parfaitement l'emprise de la religion sur les personnages qui évoquent sans cessent l'autorité divine par conviction. A ce sujet, le philosophe Paul Ricoeur reprend les travaux de Freud dont il fait l'interprétation qui suit :

[...] j'ai voulu contribuer à cette herméneutique générale, en tentant de résoudre quelques apories de l'interprétation psychanalytique, telles que celle de la sublimation ; la solution que je propose de cette aporie est seulement exploratoire ; du moins m'autorisera-t-elle à tenter une nouvelle formulation du problème qui fut à l'origine de ce livre, à savoir le conflit- en moi-même et hors de moi dans la culture contemporaine – entre une herméneutique qui démystifie la religion et une herméneutique qui tente de ressaisir, dans les symboles de la foi,¹⁸⁶

Paul Ricoeur constate en effet que la sublimation qui se lit à travers l'adoration des mythes est une pratique culturelle assez présente au sein des sociétés que les sciences humaines étudient sous plusieurs angles exploratoires et celui de la psychanalyse freudienne est un des plus répandus parce qu'il consiste à comprendre pourquoi l'homme reproduit des schémas de conduite à travers l'exploration de sa conscience et de son inconscient. L'adoption des caractères sublimatoire vise à idéaliser les modèles et les rendre plus surhumains. Cette démarche coïncide avec les principes d'éthique à l'humanité à l'œuvre dans le projet artistique de Mme de Staël. Chaque civilisation professe une adoration pour des hommes, parfois des guerriers qui sont rendus particulièrement mythiques au fur et mesure que l'on évolue dans le temps et l'histoire leur attribue des caractères surnaturels. En fait, l'histoire modifie la réalité et embellit la dimension humaine pour sublimer le héros afin de le rendre parfait, voire immortel.

Cette pratique s'observe dans l'œuvre de Mme de Staël à travers des personnages féminins Corinne, Delphine, Sémida, Genevieve de Brabant auxquels, la narration attribue des symboles caractéristiques glorieux du mythe judéo-chrétien qui oriente sa production artistique. C'est dans ce sens que l'auteure applique le trait de résurrection christique dans sa tragédie *La*

¹⁸⁵ LACOCQUE André, RICOEUR Paul, *Penser la Bible*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1998.p.7.

¹⁸⁶ RICOEUR Paul, *De l'interprétation, Essai sur Freud*, Paris, Seuil, coll. « Folio Essais », 1965.p.361.

Sunamite, et dans cette optique on lie la mort et la résurrection de la jeune sous l'invocation de Dieu. En effet, on remarque la présence du savoir, de l'altruisme, de la bonté, du pardon, de la fraternité, de la trahison dans la vie de ses héroïnes. La sanctification est la matrice de la construction de ses personnages qui trouvent bien souvent la mort à la fin de l'univers du récit tout comme le parcours christique qui est lui aussi sanctionné par une mort qui a souvent été interprétée comme celle qui permet à tous les peuples à travers le monde de prétendre appartenir à cette communauté religieuse et d'être sauvée par le sang de l'innocent versé.

La résurrection de Sémida sous-tend l'importance du prophète messager de Dieu. En effet, dans la pièce de théâtre, le prophète Elisée est l'émissaire de Dieu auprès des hommes, ce qu'il dit a valeur de parole d'évangile. On attribue à ce personnage des adjectifs de supériorité tels que les groupes nominaux « Le saint prophète Elisée »¹⁸⁷, « le saint prophète »¹⁸⁸ ; en plus de cela l'onomastique continue avec des noms de personnes mythiques : « Abraham »¹⁸⁹, « Jephthé »¹⁹⁰, « Lévy »¹⁹¹. Ces noms évoquent des pères importants de la religion chrétienne. Cette patronymie contribue à inscrire les personnages de l'auteur dans la construction d'un parcours christique.

Notamment illustré par les qualités intrinsèques des personnages Corinne et Delphine. On peut dans ce sens considérer la dimension par laquelle les deux personnages trouvent la mort. En effet, il y a un sentiment de fait accompli et de paisibilité qui accompagne ces départs pour l'au-delà puisqu'elles s'en vont en ayant fait le bien et la satisfaction de tous. Plus encore, les diégèses des deux récits que sont *Corinne ou l'Italie* et *Delphine I et Delphine II* abondent en évocation des caractères de supériorités spirituelles et intellectuelles de ces deux femmes.

La liberté d'expression qu'offre l'œuvre de Mme de Staël par l'usage de l'idéologie des Lumières se traduit dès lors que la construction christique est attribuée non seulement à une femme mais aussi que des pratiques religieusement condamnables comme c'est le cas du suicide soient admises dans l'œuvre et présentées sous des aspects compatissants. Le suicide qui est un fait religieusement condamné par les tourments éternels de l'enfer se lit dans *Delphine II* par le suicide de Delphine qui ne peut pas survivre à la condamnation de son amant Léonce.

¹⁸⁷ STAEL Madame de, *La Sunamite in Œuvres complètes*, p.76.

¹⁸⁸ *Idem.* p. 77.

¹⁸⁹ *Idem.* p. 79.

¹⁹⁰ *Idem.* p. 79.

¹⁹¹ *Idem.* p.78.

En effet, la sémantique de l'œuvre montre l'empathie de Delphine pour cette condamnation injuste. Cette femme montre la compassion, la sympathie et ressent dans sa propre chair la douleur qui meurtrit son amoureux qui est condamné à mort. Son suicide devient dans cette perspective l'expression d'un humanisme compatissant pour la personne affligée. La narration décrit la chronologie de la mort suicidaire de Delphine en quelques étapes. Au moment où Léonce fait ses adieux à cette femme qu'il aime tant, celle-ci l'interrompt en ces mots :

- Arrête, interrompit Delphine, que parles-tu de ma vie ? As-tu donc osé penser que je pourrais te survivre ? Oui, sans doute, mon cœur s'est toujours confié dans l'immortalité de l'âme, quand il ne s'agissait que de mon sort, cette noble croyance suffisait à mon repos ; mais est-ce assez de cette espérance, qu'un nuage couvre encore aux regards des plus vertueux des mortels, est-ce assez d'elle pour supporter l'existence après ta mort ? Non, rien ne peut me soutenir contre l'horreur de ta perte.¹⁹²

Cette déclaration semblable à une promesse de Delphine de ne pas survivre à Léonce traduit une volonté performative de la locutrice d'accomplir ce qu'elle déclare. Dans cette perspective, on va constater qu'elle accomplira sa déclaration par un passage à l'acte. Le narrateur nous dévoile alors comment elle se donne la mort dans un moment d'attente angoissant :

Un tel spectacle aurait frappé l'imagination dans les circonstances les plus calmes, il troubla presque entièrement la tête de Delphine ; elle l'appela plusieurs fois, et dans un moment de convulsion et de désespoir, elle ouvrit la bague qui renfermait le poison, et prit rapidement ce qu'elle contenait ; à peine eut-elle achevé cette action désespérée, qu'elle se prosterna contre terre ; après y être restée quelques instants, elle se releva plus calme, mais absorbée dans une méditation profonde.¹⁹³

Delphine a bien accompli sa promesse de ne pas survivre à son amoureux. Sa parole est respectée. L'idée de perdre un être cher la hante au point de ne pas vouloir survivre. Plus tard cet acte donne lieu à sa mort bien sûr. Le récit décrit son élan par l'expression lyrique :

Et comme Léonce s'accusait de barbarie, pour avoir consenti qu'elle le suivit jusqu'au supplice : « Ah ! mon ami, lui dit-elle encore, remercie la nature de m'avoir épargné les heures où je t'aurais survécu ; pardonne-moi, Léonce, si j'ai imposé la plus grande douleur à l'âme la plus forte, c'est toi qui d'un instant me survis ; je ne meurs pas sans toi, ma main

¹⁹² STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Idem*. p.323.

¹⁹³ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid*. p. 328.

tient encore la tienne, le dernier souffle de ma vie est recueilli dans ton sein. Ces soldats, je les vois là prêts à te saisir ... Ah Dieu ! de quel mal me sauve la mort. » Et elle expira.¹⁹⁴

A travers le sacrifice auquel Delphine se donne à lire l'expression du sacrifice suprême, celui du don de soi pour autrui.

Le suicide vient aussi dans *Corinne ou l'Italie* avec une intention bienveillante de la part de l'héroïne. Comme le suicide de Delphine, celui de Corinne est bienfaisant par l'objectif de ce suicide qui est de s'écarter de l'existence d'Oswald et Lucile. La sublimation du personnage principal Corinne par le narrateur porte l'empreinte d'une construction métaphorique afin de correspondre à la spiritualité énigmatique de ce personnage : « [...] c'est une divinité entourée de nuages »¹⁹⁵. Pourtant, le narrateur ne s'arrête pas là, et à lui de renchérir : « Son attitude sur le char était noble et modeste... ».¹⁹⁶ La narration ne manque pas relever la noblesse de cette femme aux multiples qualités dont la grâce semble aller se soit.

La stylistique de la distinction contribue à élever Corinne en la comparant à des mythes : « Elle était vêtue comme la Sybille du Dominiquin¹⁹⁷ ... »¹⁹⁸ L'on sait que parler d'une sibylle, c'est faire référence à l'extraordinaire, la divination et les traits relatifs au surnaturel. Cette comparaison met en exergue la qualité de la sagesse que porte la Sybille dans la mesure où elle est considérée comme une émanation de la sagesse des dieux auprès des hommes. C'est dans cette optique que l'auteure la présente avec les mêmes attributs vestimentaires que la Sybille du tableau du Dominiquin. Mais, elle remplit aussi les caractères de l'insaisissable, elle ne se laisse pas facilement comprendre. Son message requiert d'avoir des prérequis de connaissances pour l'homme.

¹⁹⁴ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* pp. 333-334.

¹⁹⁵ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Op. Cit.* p.49.

¹⁹⁶ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Idem.*p.52.

¹⁹⁷ Né en 1581 à Bologne en Italie et mort empoisonné en 1641 à Naples, Domenico Zampieri, dit le Dominiquin est un peintre italien dont la sensibilité la classe dans le mouvement baroque. Son œuvre est très estimée et on le classe bien souvent auprès de Raphaël. Ses toiles ont orné de nombreuses chapelles. On le cite pour son Œuvre *La Sibylle de Cumès* (1616-1617) qui est à la galerie Borghèse à Rome. Son œuvre s'imprègne énormément de la religion et des croyances mythiques. On remarque qu'il représente souvent des personnages mythiques ou divins. Elle est liée dans la mythologie grecque au culte d'Apollon en tant que prêtresse.

Dans un ouvrage de Jean de Paris copié entre 1474 et 1477, intitulé *La Foi chrétienne prouvée par l'autorité des païens*, on attribue la diffusion de la religion chrétienne aux sibylles. Il y est dit : « des vierges pleines de l'esprit de Dieu, qu'on appelait Sibylle, ont annoncé le Sauveur à la Grèce, à l'Italie, à l'Asie Mineure : Virgile, instruit par leurs livres, a chanté l'enfant mystérieux qui allait changer la face du monde. »

¹⁹⁸ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Idem.* p.52.

I.1.6 Ethique et sensibilité artistique symbolique de la peinture.

L'œuvre littéraire de Mme de Staël rend un vaste hommage à la culture occidentale depuis les civilisations helléniques jusqu'aux peuples contemporains. Elle en profite pour dresser un tableau valorisant de la sensibilité expressive de l'homme rendue perceptible par la des arts qui expriment une forte dimension humaniste. C'est ainsi que la peinture occupe une place prépondérante dans ses œuvres. La peinture est l'expression extérieure sous forme picturale de notre formation subjective des images subliminales de notre conscience. La peinture et les peintres sont régulièrement encore évoqués afin de rendre compte du goût des personnages et des idées du narrateur dans le récit dans le but de manifester la sensibilité des personnages. L'expression du caractère sensible de ces artistes marque le principe d'éthique à l'humanité dans la mesure où l'artiste donne libre recours à son imaginaire sentimental pour créer des œuvres singulières. Ces œuvres artistiques jalonnent l'œuvre de Mme de Staël en tant qu'expression de la sensibilité sociale culturelle. Nous interprétons le discours en le considérant à partir de notre sensibilité. Paul Ricœur estime en effet :

Dans l'usage spontané du discours, la compréhension ne s'arrête pas au sens, mais dépasse le sens vers la référence. C'est l'argument principal de Frege dans son article « Sens et dénotation » : en comprenant le sens, nous nous portons vers la référence.¹⁹⁹

La culture picturale peut revêtir la dimension délicate d'un langage par lequel l'artiste communique un message à travers sa sensibilité et la culture sociale. Mme de Staël utilise cette dimension métaphorique dans *Corinne ou l'Italie* dans l'intention de rendre compte par l'admiration des personnages à une toile un aspect de leur sensibilité. La régularité de la dimension onomastique qui a trait à l'art révèle la sensibilité de de la société de référence pour l'art autant que pour la sensibilité des hommes. L'auteure estime en effet que : « [...] les regrets d'une âme sensible peuvent s'allier avec la contemplation de la nature et la jouissance des beaux-arts ; »²⁰⁰ Comme en attestent des siècles de pratique artistique, la peinture est l'expression de la délicatesse du cœur de l'homme à travers des images. C'est ainsi que le récit

¹⁹⁹ RICOEUR Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1975.p.119.

²⁰⁰ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Idem.* p. 37.

nous révèle les sensibilités singulières entre Corinne et Lucile à travers l'admiration pour deux peintres.

Le narrateur utilise les peintures afin de rendre compte de l'état d'esprit et des émotions qui agitent les personnages. Ceux-ci cherchent dans la peinture une façon de ressentir des émotions et de les transmettre. Les scènes d'admiration devant les peintures très présentes dans les textes comme la Sibylle du Dominiquin, ou « la Madone della Scala »²⁰¹ du Corrège démontrent leur impact sur la sensibilité des personnages. Les personnages épousent ces émotions et les font leurs. Les dispositions et les circonstances décrites dans les récits montrent en effet, que les personnages sont disposés à ressentir les émotions peintes dans les tableaux. Ce sont des dispositions sentimentales qui amènent les personnages Corinne et Lucile à se sentir représentées à travers deux tableaux. Ce faisant, un long passage descriptif décrit ces dispositions :

Oswald et Lucile allèrent voir ensemble les belles collections de tableaux qui sont à Bologne. Oswald, en les parcourant, s'arrêta longtemps devant la Sibylle peinte par Le Dominiquin. Lucile remarqua l'intérêt qu'excitait en lui ce tableau, et voyant qu'il s'oubliait longtemps à le contempler, elle osa s'approcher enfin, et lui demanda timidement si la Sibylle du Dominiquin parlait plus à son cœur que la Madone du Corrège.²⁰²

La peinture permet de montrer les émotions des personnages. Il s'agit précisément d'exposer les émotions et les caractères qui entourent Corinne et Delphine à travers deux toiles. De même, le narrateur nous révèle en substance l'intérêt d'Oswald pour un tableau en particulier devant lequel il s'arrête parmi des collections de tableaux qu'il était venu voir. Pourtant, la narration ne manque pas de souligner que l'ensemble de la collection était belle. Son long arrêt devant une toile particulière est le signe de l'admiration qui demeure en lui pour Corinne à travers les traits de la Sibylle du Dominiquin. Cela est si patent que son épouse venue avec lui le remarque sans peine. La Sibylle du Dominiquin représente le motif de son évasion inconsciente hors de lui. Il est comme instantanément sous une emprise émotionnelle de la toile.

Il est culturellement reconnu chez l'homme d'attribuer aux personnages pour lesquelles on a de la considération une image de sublimation que l'on rapproche des mythes pour leurs qualités louables. C'est dans cette perspective que la construction du discours amène Oswald à voir en la Sibylle du Dominiquin Corinne. On sait que la Sibylle est une nymphe qui

²⁰¹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p.558.

²⁰² STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Idem.* p.561.

a des visions et prédit l'avenir. C'est un oracle dont on usait dans l'antiquité les visions afin de prédire l'issue d'une bataille ou du sort des soldats. Dans la mythologie grecque, c'est une prêtresse du dieu Apollon.

La Sybille est en réalité la représentation métaphorique dont le lecteur voit un référent imagé à travers le personnage de Corinne. « [...] la Sibylle du Dominiquin »²⁰³ est comparée à Corinne par les attributs dont les personnages font état par la contemplation. Le discours attribue à la Sibylle de nombreux caractères spirituels qui élèvent le personnage auquel on le rapporte. Ces attributs sont le signe symbolique d'une volonté narrative de l'énoncé du discours d'élever Corinne par rapport à Lucile. C'est comme si l'intention d'ordre sémantique est de faire de Corinne une déesse. Parmi tous ces attributs on évoque le caractère miraculeux par le nom « oracle »²⁰⁴, sa supériorité est soulignée par l'adjectif « génie »²⁰⁵ et encore par « son talent »²⁰⁶.

La disposition régulière des noms d'artistes et des œuvres artistiques renforcent le thème de l'art comme motif de création diégétique pour Mme de Staël. Mais encore, ces éléments orientent une herméneutique corrélative à joindre les sens de chaque élément à l'interprétation globale de l'œuvre. En d'autres termes, chaque nom, chaque œuvre apporte un sens particulier à l'œuvre de Mme de Staël. C'est dans cette optique qu'elle évoque les artistes tels que Dominiquin²⁰⁷, Le Tasse²⁰⁸, Arioste²⁰⁹, Pétrarque²¹⁰, Homère²¹¹, Laure²¹², Michel-Ange²¹³, Raphael²¹⁴, Pergolèse²¹⁵, Agrippa²¹⁶, Alfieri²¹⁷.

Les œuvres autant que les personnages mythiques cités ajoutent une dimension spirituelle et artistique. L'art révèle une dimension historique du patrimoine culturel auquel l'homme s'attache pour identifier le parcours de l'évolution de sa civilisation au cours du temps.

²⁰³ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Idem*.p.52.

²⁰⁴ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid*. p. 561.

²⁰⁵ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Op. Cit*. p. 561.

²⁰⁶ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Op. Cit*. p. 561.

²⁰⁷ *Idem*. p. 52.

²⁰⁸ *Idem*. p.60.

²⁰⁹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Idem*. p.51.

²¹⁰ *Idem*. p.60.

²¹¹ *Ibid*. p.60.

²¹² *Ibid*, p.62.

²¹³ *Ibid*. p.63.

²¹⁴ *Ibid*.p.63.

²¹⁵ *Ibid*.p.63.

²¹⁶ *Ibid*. p.95.

²¹⁷ *Ibid*. p. 104.

Dans le récit dramatique de Mme de Staël *La Signora Fantastici*²¹⁸, l'on se rend compte que l'art modifie le comportement et change la nature. Cette caractéristique paradigmatique du changement de caractère par les émotions que suscite l'art s'illustrent notamment par le personnage de Licidas dans *La Signora Fantastici*. Madame de Kriegsschenmahl traduit ainsi son caractère :

Licidas est trop bien élevé pour que je me permette de soupçonner sa conduite. Je suis sûre qu'il s'occupe du nouveau Cours d'agriculture qui vient de paraître. Il aime la campagne, la solitude ; il est modeste et timide ; ce n'est pas comme votre caporal de Rodolphe. En vérité moi qui suis sa mère, il me fait peur quand il me parle.²¹⁹

En somme Licidas est un jeune homme studieux et solitaire. Plus encore, son caractère révèle, aux dires de sa mère sa timidité. La nature du caractère de Licidas est d'être renfermé. Mais l'on constate que grâce à l'apprentissage de l'art de la comédie, ce jeune timide va s'affirmer et devenir un individu méconnaissable aux yeux des gens qui le connaissaient avant. Cette comédie montre de façon évidente la puissance que l'art exerce sur l'homme.

Le dessin peut être perçu comme un art exutoire qui transpose l'imagination de l'être. La peinture dévoile une dimension spirituelle recherchée par les artistes. Les admirateurs tentent de comprendre l'univers imaginaire de l'artiste qui s'offre à eux. Mais contempler une peinture renvoie d'ores et déjà l'admirateur vers un monde de représentation. L'image n'est pas la réalité mais une copie approchante ou non de cette réalité. L'observateur s'approprie cette représentation à partir de ses référents mentaux. C'est ce transfert d'appropriation de l'image qui s'opère quand Oswald contemple la toile. Cette femme, cette nymphe représentée lui inspire le référent de Corinne d'autant que la narration de l'œuvre la nomme la nymphe. Le narrateur écrit :

L'un disait que sa voix était la plus touchante d'Italie, l'autre que personne ne jouait la tragédie comme elle, l'autre qu'elle dansait comme une nymphe, et qu'elle dessinait avec autant de grâce que d'invention ; tous disaient qu'on n'avait jamais écrit ni improvisé d'aussi beaux vers, et que, dans la conversation habituelle, elle avait tour à tour une grâce et une éloquence qui charmaient tous les esprits.²²⁰

Les caractères que le narrateur met en scène subliment le personnage Corinne comme une déesse mythique appelée nymphe. Ces comparaisons prennent une dimension plus nette

²¹⁸ STAEL Madame de, *La Signora Fantastici in Œuvres complètes, Idem.* p. 199.

²¹⁹ STAEL Madame de, *La Signora Fantastici in Œuvres complètes, Idem.* p.184.

²²⁰ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie, Ibid,* p.50.

lorsque le narrateur fait clairement d'elle une nymphe. En effet, le narrateur décrit cette scène : « La musique se fit entendre avec un nouvel éclat au moment de l'arrivée de Corinne, le canon retentit et la Sybille triomphante entra dans le palais préparé pour la recevoir ». ²²¹ Peu à peu, l'évolution du récit donne naissance à l'image sublime de Corinne sous les attributs de la Sybille, cette nymphe mythique. Aussi la diégèse montre-t-elle que les attributs d'une nymphe ne conviennent qu'au personnage de Corinne qu'à tout autre personnage.

Outre la volonté métaphorique et descriptive de rapprocher Corinne d'une nymphe, le narrateur attribue une dimension spirituelle au personnage Lucile. Dans cette optique, une scène décrit la ressemblance que l'on peut constater entre Lucile et sa fille Juliette et la Vierge et son fils. Le narrateur présente ainsi le trouble d'Oswald :

Parme conserve encore quelques chefs-d'œuvre du Corrège ; Lord Nelvil conduisit Lucile dans une église où l'on voit une peinture à fresque de lui, appelée la *Madone della Scala*. Elle est recouverte par un rideau. Lorsqu'on tira ce rideau, Lucile prit mieux Juliette dans ses bras pour lui faire mieux voir le tableau, et dans cet instant l'attitude de la mère et de l'enfant se trouva par hasard presque la même que celle de la Vierge et de son fils. La figure de Lucile avait tant de ressemblance avec l'idéal de modestie et de grâce que le Corrège a peint, qu'Oswald portait alternativement ses regards du tableau vers Lucile, et de Lucile vers le tableau ; elle le remarqua, baissa les yeux, et la ressemblance devint plus frappante encore ; car Le Corrège est peut-être le seul peintre qui sait donner aux yeux baissés une expression aussi pénétrante que s'ils étaient levés vers le ciel. ²²²

Le narrateur utilise l'art de la peinture afin de dresser par des traits de ressemblance aux objets de ces toiles des différences entre Lucile et Corinne et éventuellement des différences de caractères. Dans l'œuvre de Mme de Staël, on constate l'implication des arts tels que la peinture, la sculpture et la religion qui forgent l'imaginaire référentiel d'Oswald Nelvil lorsqu'il contemple des toiles du Dominiquin et du Corrège. *Corinne ou l'Italie* dévoile abondamment les croyances des hommes en leur religion, et la place importante des arts dans l'histoire des civilisations occidentales notamment de l'Italie.

²²¹ *Ibid.* p.53.

²²² *Ibid.* p. 558.

I.1.7 Lumières et choix d'une héroïne.

L'histoire littéraire française a connu au XVIII^e siècle un tourbillon sans précédent de changement dans tous les pans de la pensée humaine. Ces modifications notoires se manifestent notamment en littérature par l'apport de nouvelles perspectives à l'origine de bons nombres de conflits d'intérêts. La littérature se cantonne moins à copier les modèles des anciens que l'on trouve dépassés. Les Lumières apportent désormais non seulement de nouveaux thèmes mais une nouvelle façon de penser la littérature du siècle. De nombreuses femmes font leur entrée en littérature. Le rôle de personnage féminin prend plus d'ampleur. Sous la plume de Mme de Staël, on voit une consécration de la femme dans les premiers rôles de ses fictions.

C'est ainsi que les personnages de Corinne, Delphine, Geneviève, la Sunamite, Agar, Sapho, Pauline, Mirza sont les personnages principaux de ses ouvrages tant narratifs que dramatiques. Le choix de mettre une femme comme héroïne dans une œuvre littéraire sous les traits de la sublimation du savoir et de la bonté au détriment des hommes évoqués dans la diégèse est un écart évocateur du sens que Mme de Staël souhaite impulser à son œuvre. On peut dire comme Paul Ricœur : « La tension n'est pas alors dans la proposition mais dans le contexte. C'est ce qui fait croire que la métaphore ne concerne que les mots et que seule l'allégorie est un avec un référent. »²²³ On note dans l'œuvre de Mme de Staël une polarisation des genres, avec des femmes modèles d'intelligibilité.

A travers le caractère de ces femmes, l'on se fait une image mentale de ce qu'avaient à l'esprit les fondateurs de la pensée des Lumières : un modèle de savoir incommensurable qui lui permet d'accepter librement sa croyance, de guider sa vie par un meilleur discernement. La littérature est le moyen pour Mme de Staël d'exposer librement les souhaits de la femme. Mme de Staël a bien ceci de particulier qu'elle présente la femme sous les traits de la pensée des Lumières dans la mesure où les personnages féminins ont recours à une philosophie de l'action.

En plaçant la femme au centre de sa création littéraire, Mme de Staël présente leur humanisme par l'expression de la préoccupation incessante du bonheur des autres. Dans cette optique comment s'illustrent les caractères d'identité idem²²⁴, d'identité ipséité, la sympathie, la bonté qui sont entre les autres qualités des expressions de l'éthique humaniste ? Chez l'héroïne staélienne se laisse entendre notamment une volonté d'agir consentie de sa propre

²²³ RICOEUR Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, Coll : « Points Essais », 1975.p.218.

²²⁴ Concept d'identité chez Paul Ricœur.

réflexion. Cette motricité de l'agir qui émane de sa propre conscience vient consolider une perception morale que nous soulignons à travers une sémantique particulière de l'action. Cette image romanesque de la résurgence féminine porte l'empreinte de l'essence chevaleresque sous des traits toutefois féminisés.

L'œuvre de Mme de Staël fait une démonstration agissante des pouvoirs de la morale sur l'agir humain. C'est dans cette perspective que les héroïnes staéliennes se montrent soucieuses d'autrui dans leur action diégétique. En effet, dès *Corinne ou l'Italie*, le narrateur est soucieux de dévoiler l'attachement que Corinne porte au bonheur des autres. Faire du bien à l'autre est la visée principale du caractère éthique d'un individu. Aristote souligne à cet effet que l'éthique est le caractère de celui qui a fait de sa vie un devoir de faire le bien. Cette résolution du penseur l'amène à déclarer :

Dans ces conditions, si nous posons que l'office de l'homme est une certaine forme de vie (c'est-à-dire une activité de l'âme et des actions rationnelles), mais que, s'il est homme vertueux, ses œuvres seront parfaites et belles, dès lors que chaque œuvre parfaitement accomplie traduit la vertu qui lui est propre, dans ces conditions donc, le bien humain devient un acte de l'âme qui traduit la vertu et s'il y a plusieurs vertus, l'acte qui traduit la vertu la plus parfaite et la plus finale.²²⁵

Lorsque l'homme se voit mandaté par sa conscience, par les textes de profession de foi d'exercer le bien durant son existence, cette vie se remplit de vertu et l'homme devient lui-même vertueux. Corinne se laisse guider par des principes moraux tout au long du récit de sorte que ses actions fassent d'elle une femme vertueuse. La vertu, ce trait du sublime voilà ce par quoi l'auteure met en valeur le personnage féminin dans l'histoire des Lumières où l'homme souvent le héros chevaleresque ne donne pas de qualités intrinsèques à la femme. Certes, l'héroïne staélienne ne combat pas avec une épée afin d'élever ses qualités, mais elle le fait habilement avec le verbe, la parole, l'élocution. Ce sont ces qualités qui la distinguent et la rendent supérieure comme nous le montre la scène au Capitole.

Comment annoncer la femme la plus spirituelle de l'Italie ? L'auteur met en scène cette entrée au Capitole par des caractères d'un être spirituel :

Il entendit résonner les cloches des nombreuses églises de la ville ; des coups de canon, de distance en distance, annonçaient quelque grande solennité : il demanda quelle était la cause ; on lui répondit qu'on devait couronner le matin même, au Capitole, la femme la

²²⁵ ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, Présenté et annoté par Richard Bodéus, Paris, GF Flammarion, 2004.p.71.

plus célèbre de l'Italie, Corinne, poète, écrivain, improvisatrice et l'une des plus belles personnes de Rome.²²⁶

Cette scène contraste avec les représentations classiques de la femme belle, innocente, angélique et soumise des contes et représentations de la *fine amor*. Les images classiques dépeignent plus les attraits physiques qu'autre chose. Pour l'entrée en matière sur le personnage de Corinne, rien n'est dit sur le physique car ce n'est pas le plus important pour l'auteur. Le plus important est dans ce que l'on ne voit pas mais qui laisse le plus de trace dans les consciences : son intelligence, sa spiritualité, ses talents d'oratrice et d'improvisatrice. Cette partie consacrée à Corinne est le versant symétrique de la partie consacrée à Oswald Nelvil. C'est un contre-pied parfait dans la mesure où les éléments du récit comme les indices de jugements des personnages ennoblissent Corinne comme une divinité annoncée par le résonnement de toutes les cloches de la ville. En revanche, la présentation du plus noble des hommes est faite comme un individu poursuivi, au bord du suicide, par les fantômes de son passé qui l'enchaînent dans un sentiment incessant de tristesse.

Corinne ressent cette tristesse au premier abord et prononce quelques paroles à son endroit afin d'apaiser son cœur meurtri. Les qualités intellectuelles de Corinne sont sans conteste au-dessus des autres. Les multiples attributs de cette femme enchantent si bien que le prince Castel Forte, le noble respecté d'Italie, lui-même s'incline d'admiration devant cette femme dont il dit : « C'est une chose si rare que de trouver une personne à la fois susceptible d'enthousiasme et d'analyse, douée comme un artiste et capable de s'observer elle-même, qu'il faut la conjurer de nous révéler, autant qu'elle le pourra, les secrets de son génie. »²²⁷ Dans le but de rendre ces observations unanimes, le narrateur fait dire au Comte d'Erfeuil, un homme difficile à contenter que Corinne : « [...] est une personne d'un esprit si supérieur, d'une instruction si profonde, d'un tact si fin, que les règles ordinaires pour juger les femmes ne peuvent s'appliquer à elle. »²²⁸

La reconnaissance dont elle jouit affirme sans conteste les prédicats de supériorité de cette femme d'autant que tous les hommes les lui reconnaissent sans conteste. Pourtant ce qui fait d'elle le personnage central sans conteste, c'est aussi son humanité. L'héroïne de Mme de Staël présente en effet les caractères de l'enchantement artistique sur son âme. C'est dans cette optique qu'elle confesse à propos de la versification : « La poésie, comme tous les beaux-

²²⁶ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid*, p.49.

²²⁷ *Ibid*. p.82.

²²⁸ *Ibid*. p.86.

arts, captive autant les sensations que l'intelligence. »²²⁹ A travers cette assertion, Corinne soutient implicitement la profonde sensibilité de son âme sur les créations de l'esprit. La narration tisse un ensemble d'éloge à Corinne qui font d'elle une muse pour les hommes et l'artiste sans conteste du récit. Les personnes proclament sans haine sa supériorité sur tous.

C'est par cette faculté d'analyse qu'elle s'illustre par ailleurs pour défendre les faibles et les opprimés. C'est dans la même perspective qu'elle donne de sa personne pour faire le bien partout. Faire le bien à autrui en se montrant disponible et offrir en plus de l'attention est un acte vertueux que le philosophe Paul Ricœur considère comme un acte de vertu éthique. Corinne fait en effet montre de cet acte vertueux éthique en offrant à Oswald Nelvil, pour qui elle éprouve de l'empathie à la suite du décès de son père qui le plonge depuis longtemps dans la tristesse, un voyage dans l'Italie. Afin d'illustrer cette disponibilité de Corinne, le récit présente cet échange :

- C'est donc ce matin, dit Corinne que je vous montrerai le Panthéon et Saint-Pierre : j'avais bien quelque espoir, ajouta-t-elle en souriant, que vous accepteriez le voyage de Rome avec moi ; aussi mes chevaux sont prêts. Je vous ai attendu ; vous êtes arrivé ; tout est bien ; partons.
- Etonnante personne, dit Oswald, qui donc êtes-vous, où avez-vous pris tant de charmes divers qui sembleraient devoir s'exclure : sensibilité, gaieté, profondeur, grâce, abandon, modestie, êtes-vous une illusion ? êtes-vous un bonheur surnaturel pour la vie de celui qui vous rencontre ?²³⁰

C'est fort de ce constat que Katherine Astbury constate : « La sensibilité n'est considérée comme un élément à part mais comme une partie essentielle du Siècle des Lumières : la raison (masculine ?) se lie avec la sensibilité (féminine ?) au profit de la philosophie. »²³¹ Les dispositions prises par cette femme ressemblent à la galanterie chevaleresque et opère un renversement de paradigme où le mâle devient le sujet de l'attention féminine.

²²⁹ *Ibid.* p. 83

²³⁰ *Ibid.* p.93.

²³¹ ASTBURY Katherine in *French Studies, of The Eigtheenth and Nineteeth Centuries*, N° 15, *Le mâle en France 17515-1830, Représentations de la masculinité*, textes réunis et introduits par Kathérine Astbury et Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, Ed. Peter Lang, Oxford, Bern, Berbin, Bruxelles, Franckfurt am Main, New-York, Wien, 2002.p.11.

*Delphine*²³² de Mme de Staël présente la résurgence d'un personnage principal féminin habité par l'envie intrinsèque de faire le bien autour d'elle. Comme Corinne, Delphine d'Albémar est sublimée par la stylistique narrative. Son action phénoménologique l'amène à investir sa fortune et sa personne afin de contribuer au bonheur des autres. C'est ainsi que l'incipit de *Delphine I* la présente en train de soumettre son envie de servir sa cousine Matilde de Vernon. On peut encore constater plus tard qu'elle vient en aide aux amis en payant leurs dettes. Ce cas s'illustre avec Mme de Vernon qui s'était fortement endettée et dont les projets ne peuvent se concevoir sans l'aide de Delphine. Par ailleurs, Mme de Vernon souligne l'extrême bonté de Delphine comme une qualité dont on peut toujours abuser. Elle déclare ainsi à monsieur de Clarimin dans une lettre où elle fait savoir que ses créances seront réglées par Delphine : « Madame d'Albémar, la plus jolie et la plus spirituelle femme qu'il y ait, ne s'imagine pas qu'elle doive soumettre sa conduite à aucun genre de calcul ; c'est ce qui fait qu'elle peut se nuire beaucoup à elle-même, jamais aux autres. »²³³ Ce témoignage a d'autant plus de valeur qu'il émane d'une femme dont l'hypocrisie est montrée tout au long du récit. Mais ce qu'elle décrit comme étant des qualités qui menèrent l'héroïne à sa perte est en fait de la sincérité envers les hommes. En effet, ce passage sous-tend que Delphine ne ruse pas avec les principes éthiques et moraux. Sa bonté s'apparente à de la servitude volontaire parce qu'elle accomplit ces faveurs de bonne foi.

Delphine ne fait pas le bien en cherchant la reconnaissance ou la soumission d'autrui. Mais elle professe cette volonté par l'acceptation consentie des préceptes religieux qu'elle accomplit par ses actes. Son interlocutrice sait d'ailleurs que son caractère est vrai en toute circonstance comme en atteste l'accroche verbale : « Je ne fais rien pour l'opinion, vous le savez. » La deuxième séquence de ce passage montre bien la dimension remarquable de l'exposition de l'idéologie des Lumières. Delphine a accepté d'accomplir la doctrine religieuse de son propre gré parce qu'elle possède un esprit d'analyse suffisamment éclairé pour diriger son existence. Son attitude peut être rapprochée de la grâce citée par Bernanos dans son *Journal d'un curé de campagne*²³⁴ :

²³² STAEL Madame de, *Delphine I*, 1802, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, Flammarion, 2000.

²³³ STAEL Madame de, *Delphine I*, 1802, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, Flammarion, 2000. p.94.

²³⁴ BERNANOS Georges, *Journal d'un curé de campagne*, 1936, Paris, Albin Michel, 2019.

Il est plus facile que l'on croit de se haïr. La grâce est de s'oublier. Mais, si tout orgueil était mort en nous, la grâce des grâces serait de s'aimer humblement soi-même, comme n'importe lequel des membres souffrants de Jésus-Christ.²³⁵

Il est facile de croire par conviction. C'est en effet par cette envie que l'homme a de croire que se perpétue au sein des communautés humaines par la diffusion des mythes, des contes et légendes, les religions et la culture. C'est bien ce credo que manifestent les personnages féminins de Mme de Staël Corinne, Delphine, d'Albémar, Pauline de Gercourt, Geneviève de Brabant, Agar, Sapho, etc. Mais pour Bernanos la grâce « est de s'oublier ». Eventuellement ces personnages manifestent cet humanisme de la grâce en oubliant leur propre intérêt.

On peut remarquer que Corinne fait passer l'intérêt du bonheur de sa sœur Lucile avant le sien lorsqu'il s'agit de reconquérir Oswald Nelvil. Dans le même ordre d'idées, Sapho abandonne tout espoir à son cœur refusant afin de faire le bonheur de son amie. Mirza choisit de souffrir les affres de l'esclavage afin de que son amoureux Ximéo soit libéré. Geneviève, dans un élan d'amour maternel, risque sa vie afin que sa fille retrouve son père le bonheur dû à son rang. La Sunamite supplie le Seigneur de la prendre à la place de sa fille afin que Sémida revienne à la vie. Ces actes ont trait à l'expression de la grâce dans la mesure où ils expriment le don de soi. Les femmes se sacrifient pour des causes qu'elles ont choisi de défendre, elles se sacrifient pour faire le bonheur des autres.

I.1.8 Déconstruction des dogmes anciens.

Dans cette perspective, Mme de Staël utilise l'écriture pour affirmer ses positions idéologiques. Brice Parrain estimait que : « Les mots sont de pistolets chargés. »²³⁶ Les mots sont dans ce sens une arme parce qu'ils ont une puissance reconnue de soulèvement des foules. Si les mots sont des armes, c'est parce qu'ils servent à faire des guerres idéologiques. C'est le

²³⁵ BERNANOS Georges cité par RICOEUR Paul in *Soi-même comme un autre*, *Ibid.* p.36.

²³⁶ PARRAIN Brice cité par Jean-Paul Sartre in *Qu'est-ce que la littérature ?*, 1948, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1985.p.49.

cas dans l'œuvre de Mme de Staël qui remet en question les pratiques dogmatiques de l'époque par ses réflexions propres aux *Lumières*.

Cette femme s'arme ainsi de la littérature, de l'art du discours, afin de porter atteinte profondément aux dogmes sclérosants et persistants qui oppriment les minorités. En effet, l'époque connaît l'esclavage des noirs, l'exclusion des femmes, les lois oppressives du clergé en même temps que l'oppression incessante du royalisme. Malgré une condamnation de dix années d'exil qui pèse sur Mme de Staël, elle poursuit un combat engagé depuis plusieurs années par Jacques Necker, son père, contre l'esclavagisme. Ses publications sont condamnées dès leur parution, c'est le cas de *De l'Allemagne* et *Corinne ou l'Italie*. Napoléon Bonaparte devenu empereur des français n'apprécie pas que Mme de Staël écrive pour mettre en valeur l'Allemagne qui était sous domination française. Elle poursuit dès l'âge de seize ans ce combat par ses *Trois Nouvelles*.²³⁷ Au sein de cet ouvrage, la première nouvelle intitulée *Mirza ou lettre d'un voyageur*, qui est une interpellation pour les consciences occidentales dans la mesure où elle présente avec beaucoup de sensibilité l'expression du mal-être des noirs et l'absence d'humanisme des colons. En effet, l'histoire plante le décor en Afrique, dans la zone du Sénégal actuel où les colons français ayant installé un port à cette époque faisaient du commerce de ces hommes qu'elle nomme les « jalofs »²³⁸.

Dans sa nouvelle intitulée *Mirza ou Lettre d'un voyageur*, Mme de Staël décrit le malheur qui frappe ces hommes et ces femmes enlevés à leur terre. Certains passages narratifs révèlent l'opinion éthique de l'auteure ; comme c'est le cas de ce témoignage de Mme de Staël : « Vainement les écrivains les plus éloquents ont tenté d'obtenir cette révolution de la vertu des hommes, l'administrateur éclairé désespérant de triompher de l'intérêt personnel, voudrait le mettre du parti de l'humanité, en ne lui faisant plus trouver son avantage à la braver : »²³⁹. L'inégalité parmi les hommes est un fait social révoltant qui a poussé de nombreux écrivains comme le signifie Mme de Staël à le dénoncer. Les penseurs en dénonçant ont contribué à l'évolution de la société. Parmi ces écrivains on compte, entre autres, Jacques Necker, Voltaire, Nicolas de Condorcet.

²³⁷ STAEL Madame de, *Trois Nouvelles*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », Présenté et annoté par Martine Reid, 2009.

²³⁸ La graphie de l'époque n'est pas encore précise sur l'appellation de ce peuple.

²³⁹ STAEL Madame de, *Trois nouvelles, Mirza ou Lettres d'un voyageur*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », Présenté et annoté par Martine Reid, 2009.p.22.

La diégèse de cette nouvelle renvoie le lecteur au récit de la capture de deux âmes africaines amoureuses. Ximéo, l'une des deux victimes est un prince dont l'occupation quotidienne consiste en la défense du royaume de son père. Le prince alors amoureux d'une belle jeune femme d'un royaume voisin songe à un mariage avec cette femme cultivée et énigmatique qui lui enseigne le français. Le prince du royaume de Cayor rencontre Mirza tel un mirage un jour pendant qu'il s'éloigna un peu trop des limites de son royaume. Capturés par des marchands d'esclaves, son amoureuse se livre afin qu'il soit libéré et jouisse de cette liberté. D'après la narration, c'est depuis ce jour qu'il s'installe sur les côtes de Gorée avec l'accord du gouverneur afin d'y établir une plantation digne d'égaliser Saint-Domingue. Mme de Staël prend le parti d'une minorité dans cette nouvelle contre la norme répandue.

La condamnation dogmatique en exercice dans l'œuvre de Mme de Staël porte notamment sur le mariage. L'on sait les disputes que l'institution du mariage a engendré au XVIII^e siècle provoquant la lettre d'Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?*²⁴⁰ dont l'origine porte sur la vision du mariage par la religion. La femme de lettres aborde aussi la pratique culturelle du mariage sous différents aspects à travers ses œuvres. Le thème du mariage demeure un motif régulier de la création littéraire pour Mme de Staël.

La perspective de s'unir en couple revient à cet effet dans *Corinne ou l'Italie*, où Corinne et Oswald Nelvil entretiennent cette envie qui se trouve attaquée. Cela est aussi le cas dans *Delphine* où Léonce souhaite s'unir à Delphine contre l'opinion de tous. Le mariage est mis à mal dans *Geneviève de Brabant* par la calomnie de Golo. Le thème du mariage revient dans *Le Capitaine Kernadec*, où le capitaine impose de façon malhonnête à son éventuel gendre de faire la guerre s'il veut épouser sa fille. Ce genre d'astuce hypocrite engagé contre l'amour revient dans *Le Mannequin*, où les amoureux rusent afin de bernier un homme intéressé. Enfin, l'évocation du mariage revient comme source de motivation des personnages dans *Trois nouvelles* de Mme de Staël.

Par l'intermédiaire de son œuvre, l'auteure de *Delphine* attaque l'institution du mariage. Il semble qu'il ne soit pas une source de bonheur pour les individus lorsqu'il est contracté sans leurs consentements. En ce genre de situation, les convenances et le jugement de la communauté finissent souvent par unir des personnes qui n'expriment en réalité aucune envie d'être liés. C'est en vertu de ce constat accablant que le narrateur omniscient expose les

²⁴⁰ KANT Emmanuel, *Qu'est-ce que les Lumières ?*, 1724, Présentation et traduction Alain Renaut, Paris, GF Flammarion, coll. « Philo », 2020.

sentiments de regrets et de contraintes pour le mariage qui lie Lucile et Oswald Nelvil. Un engagement a été contracté par Lord Nelvil afin d'unir son fils Oswald Nelvil à Lucile alors qu'ils n'étaient que des enfants. Les convenances exigent dès lors que cet engagement de ce temps soit tenu. Mais l'on apprend au sein du récit que le jeune officier Oswald tomba amoureux de Mme d'Arbigny qu'il ne pourra pas épouser.

Le récit qu'il fait à Corinne de cet échec amoureux provoque chez le jeune noble une vive de douleur que le narrateur présente ainsi : « Lord Nelvil resta longtemps anéanti après le récit cruel qui avait ébranlé toute son âme ». ²⁴¹ Cet extrait montre que l'expression du mal être des personnages confrontés au mariage contracté contre leur gré. Le père d'Oswald a joué de son état de santé afin qu'il n'épouse pas Mme d'Arbigny. Il l'aurait épousée si son père, les convenances ne s'y opposaient pas. Mais une déclaration de Corinne nous rappelle l'engagement contracté par Oswald : « [...] Lucile Edgermond qu'on vous destinait pour épouse, est ma sœur du côté paternel ; » ²⁴² La narration dans l'œuvre continue de présenter les scènes qui révèlent les arrangements pris pour marier les jeunes gens. En fait, Corinne, l'héroïne a elle-même fait l'objet de ces arrangements familiaux. Pendant un moment elle s'est attachée à l'idée d'épouser un homme un peu moins âgé qu'elle mais elle n'est pas maîtresse de son destin ; l'on décida plus tard de lier Oswald à sa petite sœur Lucile. De cette période de sa vie, Corinne alors narratrice nous dit :

J'avais près de vingt ans, mon père voulait me marier, et c'est ici que toute la fatalité de mon sort va se déplacer. Mon père était l'intime ami du vôtre, et c'est à vous, Oswald, à vous qu'il pensa pour mon époux. Si nous nous étions connus alors, et si vous m'aviez aimée, notre sort à tous les deux eût été sans nuage. J'avais entendu parler de vous avec un tel éloge, que, soit pressentiment, soit orgueil, je fus extrêmement flattée par l'espoir de vous épouser. Vous étiez trop jeune pour moi, puisque j'ai dix-huit mois de plus que vous ; ²⁴³

C'est bien là que la narratrice dévoile le caractère artificiel de ces arguments. En aucun cas, les protagonistes principaux n'ont pas été impliqués. C'est d'abord cela qui crée les frustrations des jeunes avant d'être liés à un être qu'ils n'aiment pas et avec qui ils ne partagent aucun intérêt commun. Le témoignage pathétique de Corinne est conforté par un vocabulaire de la sanction, voire de la condamnation. C'est dans cette perspective d'ailleurs qu'elle emploie

²⁴¹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p.336.

²⁴² *Ibid* p.361.

²⁴³ *Op. Cit.* p.325.

les adjectifs : « sort »²⁴⁴, « fatalité »²⁴⁵, « sort »²⁴⁶. Le choix de ce lexique révèle que son sort était lié à la fatalité du fait de ce mariage arrangé et avorté.

La destruction de la légitimité de l'institution du mariage se poursuit à travers *Delphine*, dans laquelle Mme de Staël commence par évoquer le mariage de M. et Mme d'Ervins. Elle illustre alors le mariage de ces deux personnages, comme une organisation culturelle atteinte de caducité et qui s'évertue à maintenir les femmes dans un état d'ignorance infantilisé. Plus encore, M. d'Ervins apparaît sous la plume parfois acerbe de l'auteure à la manière d'un geôlier dont le rôle est d'empêcher son épouse de sortir de la citadelle de l'ignorance. Lorsque Delphine d'Albémar veut savoir qui était Thérèse d'Ervins, elle apprend que :

[...] c'était une Italienne dont la famille habitait Avignon ; on l'avait mariée à quatorze ans à monsieur d'Ervins, qui avait vingt-cinq ans de plus qu'elle et la retenait depuis dix ans dans la plus triste terre du monde.

Thérèse d'Ervins est la beauté la plus séduisante que j'aie jamais rencontrée ; une expression à la fois naïve et passionnée donne à toute sa personne je sais quelle volupté d'amour et d'innocence singulièrement aimable. Elle n'a point reçu d'instruction, mais ses manières sont nobles et son langage est pur ; elle est dévote et superstitieuse comme les Italiennes, et n'a jamais réfléchi sérieusement sur la morale, quoiqu'elle se soit souvent occupée de la religion ; mais elle est si parfaitement bonne et tendre qu'elle n'aurait manqué à aucun devoir, si elle avait eu pour époux un homme digne d'être aimé. [...]

Le visage et les manières de Thérèse sont si jeunes qu'on a de la peine à croire qu'elle soit déjà la mère d'une fille de neuf ans ; [...]

Madame d'Ervins a vécu très bien avec son mari pendant dix ans ; la solitude et le défaut d'instruction ont prolongé son enfance, mais le monde était à craindre pour son repos, et je suis malheureusement la première cause du temps qu'elle a passé à Bordeaux et de l'occasion qui s'est offerte pour elle de connaître monsieur de Serbellane ;²⁴⁷

La description de Mme d'Ervins et de sa vie conjugale montrent que cette relation est fortement minée parce que son époux est bien trop âgé par rapport à elle pour partager une vie commune. Surtout, l'on présente M. d'Ervins sous les traits d'un geôlier par l'usage d'une

²⁴⁴ *Ibid.* p.372.

²⁴⁵ *Op. Cit.* p. 372.

²⁴⁶ *Op. Cit.* p. 372.

²⁴⁷ STAEL Madame de, *Delphine I*, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, Gf Flammarion, 2000. pp. 87-88.

sémantique de la rétention ; on emploie les verbes : « retenir ». Le narrateur souligne en effet : « [...] monsieur d'Ervin, qui avait vingt-cinq ans de plus qu'elle, et la retenait depuis dix ans dans la plus triste terre du monde ». » Le narrateur exprime la rétention mais de plus, la tristesse du lieu ajoute à la peine vécue par Mme d'Ervin pendant une décennie. Son mariage, en plus d'être décrit comme une prison, perpétue son ignorance et sa culture sociale. Le caractère sclérosant du mariage revient dans l'union mensongère de Matilde de Vernon et de Léonce de Mondoville, de même que dans la relation d'Oswald et Lucile.

Léonce sait qu'on a engagé pour son union avec Matilde de Vernon l'honneur familial. Il le déclare implicitement en ces termes :

Je ne craignais que la force des engagements contractés, ma mère a évité de me répondre à ce sujet, il faut qu'elle n'y croie pas son honneur intéressé ; qu'elle n'aurait pas tardé d'un jour à me donner un ordre impérieux, si elle avait cru sa délicatesse compromise par ma désobéissance.²⁴⁸

Le ton du courrier que Léonce adresse à son Maître, M. Barton, souligne la crainte de l'autorité parentale. En effet, Léonce aime une femme, cette dernière n'est autre que Delphine d'Albémar. Cependant, il craint en rompant l'engagement contracté par sa famille auprès de la famille de sa future épouse, de porter préjudice à sa mère. Le respect de ce type de convenance fait du mariage présenté par Mme de Staël une institution de pression socio-culturelle. Cela s'avère d'autant plus compliqué pour Léonce qui avoue être amoureux de Delphine ; dans un courrier adressé à M. Barton, il avoue :

Mon sort est décidé, mon cher maître, jamais un autre objet que Delphine n'aura de l'empire sur mon cœur ; hier au bal, hier elle s'est presque compromise pour moi. Ah, que je la remercie de m'avoir donné des devoirs envers elle ! Je n'ai plus de doutes, plus d'incertitude ; il ne s'agit plus que d'exécuter ma résolution, et je ne vous consulte que sur les moyens d'y parvenir.²⁴⁹

Cet amour va être contrecarré par l'attention malveillante de Mme de Vernon qui prend des dispositions pour que cette union n'ait pas lieu. En effet, elle fait courir le bruit que Delphine s'est lancée dans une relation avec M. de Serbellane. En l'apprenant, Léonce perd tout espoir d'union avec elle. Mme de Vernon, qui préparait cette situation, profite de cette

²⁴⁸ STAEL Madame de, *Delphine I, Idem.* pp. 158-159.

²⁴⁹ STAEL Madame de, *Delphine I, ibid.* p. 158.

occasion pour marier sa fille à Léonce sous l'impact d'une pression morale que Léonce va par ailleurs décrire dans un courrier à son ami M. Barton. Il lui déclare :

Je vous ai mandé ma résolution : sachez à présent que je suis marié, oui, depuis hier, à Matilde, je suis marié ; je vous ai épargné tout ce que j'ai souffert ; pourquoi mêler à vos douleurs les inquiétudes de l'amitié ? Mais il faut cependant si je ne veux pas devenir fou, que je vous confie une seule chose ; et que direz-vous de moi si ce secret impossible à garder est une apparition, un fantôme, une chimère ? Voilà ce qu'est devenu votre misérable ami, voilà dans quel état elle m'a jeté par sa perfidie.

[...] au milieu de la cérémonie imposante qui pour jamais disposait de mon sort ; dans cette église, où la fierté, le devoir, la volonté de ma mère m'ont entraîné, j'ai cru voir, derrière une colonne, madame de d'Albémar, couverte d'un voile blanc ;

[...] Madame de Vernon s'approcha de moi, et me rappela doucement ce que je devais à Matilde ; je me levai pour prononcer le serment irrévocable, à l'instant même je vis cette même ombre s'avancer, étendre la main, et mon trouble fut tel qu'un nuage couvrit mes yeux.

[...] Mon silence et mon trouble, cependant, embarrassaient Matilde ; je me hâtai de dire oui, comme dans l'égarément d'un rêve. Mon âme tout entière était ailleurs, n'importe, le lien est serré, je suis l'époux de Matilde !²⁵⁰

Léonce de Mondoville est troublé, son esprit est ailleurs. Il pense durant la cérémonie à une autre femme qu'il aime cependant. Les indices textuels montrent qu'il répond par cet acte à l'engagement de sa mère qui exerce une puissance sur lui. C'est également ce que Mme de Vernon fait en lui rappelant ce qu'il doit à Matilde. Il est ainsi contraint par sa famille et par celle de son épouse ; il ressent le mariage comme un rêve pendant que son esprit était ailleurs. On voit à travers les personnages des fictions de Mme de Staël comment elle expose les prédicats des émotions que sont la sympathie et la compassion qui traduisent par ailleurs l'éthique à l'humanité.

Lady Edgermond cherche à susciter cette compassion chez Oswald Nelvil afin qu'il prenne sa fille pour épouse. Dans le même ordre d'idées, l'on constate de nombreuses ruses et dispositions qu'elle prend pour contraindre moralement Oswald à cette émotion humaine. Elle se montre faible et très malade quand il le faut, elle joue des convenances pour montrer son opposition à l'intention qu'a Oswald de prendre pour femme Corinne ! La société continue d'opprimer Oswald par le courrier que M. Dickson garde depuis des années pour le donner à Oswald en guise de témoignage de l'opinion de Lord Nelvil sur Corinne Edgermond. La lettre

²⁵⁰ *Ibid*, pp. 205-206.

reconnaît les talents de Corinne mais c'est en raison de ces talents qu'elle est condamnée. Oswald finira par suivre la demande que son père avait formulée d'épouser Lucile Edgermond car son caractère répond mieux aux convenances du pays.

Le mariage convenu est également évoqué par Mme de Staël dans *Trois Nouvelles*. Elle met en valeur comment l'union de deux personnages qui ne partagent pas le sentiment de l'amour cohabitent, vivent ensemble et se détruisent réciproquement. La première nouvelle nous révèle que Ximéo devrait épouser Ourika comme il est convenu depuis qu'ils sont enfants. Pourtant, son amour est destiné à Mirza. Mais il avoue que cette union ne sera jamais acceptée par son père : « L'on me destina dès lors pour femme Ourika, fille de la sœur de mon père. »²⁵¹ Le même malheur se lit à travers la nouvelle *Adélaïde et Théodore*. Adélaïde avoue le malheur qu'elle ressent de ne pas pouvoir épouser l'homme qu'elle aime. Une jeune fille de quinze ans nommée Adélaïde est éduquée avec négligence par son oncle le baron d'Orville. Elle traduit en ces mots le sentiment qui l'envahit dès ce moment : « Il n'y a plus pour moi d'espérance, lui disait-elle, ils ont fini mon avenir. Le bonheur d'aimer m'est pour jamais interdit ; je mourrai sans avoir jamais senti la vie ; il ne peut plus rien m'arriver qui m'intéresse, tout m'est égal. »²⁵² Cette intention révèle le désarroi d'Adélaïde parce qu'on l'a mariée à un homme qu'elle n'aime pas et ne connaît pas. Il va d'ailleurs s'ensuivre une conduite déviante de sa part en protestation à ce mariage par sa famille. Pour elle, l'amour c'est la vie, la vraie vie. Adélaïde conclue alors que son mariage sans amour la condamne à ne jamais connaître ce sentiment.

I.1.9 La sensibilité humaine face à la nature et l'environnement.

La nature²⁵³ parle aux cœurs des hommes par l'expression de sa beauté visuelle et acoustique, par le chant des oiseaux, par le chant des flots impétueux de la mer, par la perception d'un ciel étoilé, par sa beauté intemporelle que la poésie décrit par les plus belles sonorités scripturales. Les écrivains du siècle des Lumières traduisent sous des traits humanistes ces sensations. Le thème de la nature préexiste au XVIII^e et connaît un essor important par

²⁵¹ STAEL Madame de, *Mirza ou Lettre d'un voyageur in Trois Nouvelles*, Paris, Gallimard, p.27.

²⁵² STAEL Madame de, *Adélaïde et Théodore*, in *Trois Nouvelles*, *Idem*. p. 44.

²⁵³ La critique littéraire voit dans les écrits du XVIII^e siècle une présence évolutif de l'idée de nature sous différentes conceptions. Jean Erhard rédige à cet effet une thèse de doctorat en 1963. Jean EHRARD, *L'idée de nature dans la première moitié du 18^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994.

l'expression de l'humanisme que les écrivains veulent en tirer. Il écrit alors que : « Riche en idées neuves, le XVIII^e siècle n'a pas inventé la Nature. Tout au plus l'a-t-il retrouvée, renouant par ses besoins propres avec la philosophie de la Renaissance et celle de l'antiquité gréco-latine. »²⁵⁴ Aussi, voit-on en l'écriture de l'environnement immédiat comme c'est le cas spécifique de l'écriture de la ville des motifs de découverte, d'exploration, d'enthousiasme et de recueillement du cœur dans les écrits de Mme de Staël. A travers les écrits de cette femme, les villes se présentent comme des guides touristiques qui produisent des émotions sensibles que l'on reconnaît à la découverte de la culture d'un lieu. Cette pratique sémantique nous permet de mettre en lien la découverte de l'environnement par le voyage qui le rend possible. Ce que nous voulons exprimer par la nature, c'est un environnement inviolé par la main de l'homme et cet environnement sculpté par la main de l'homme. La littérature, par sa faculté de représenter les éléments de la réalité s'est faite le témoin oculaire de la représentation des émotions sensibles des hommes.

L'expression de la sensibilité est un caractère irréversible de la condition humaine qui nous amène à penser qu'il y a évidemment une corrélation entre l'expression de l'admiration de la nature et l'éthique à l'humanité. C'est par ailleurs cette perspective qui nous permet de considérer que l'œuvre de Mme de Staël est un réservoir des moyens d'expression de l'éthique humaine par le paysage naturelle et celui de la ville que la narration présente. Dans la revue Dix-huitième siècle, Colas Duflo considère que la perfection de la nature dans les écrits du XVIII^e siècle a évolué :

Le 18^e siècle, de ce point de vue, est un moment crucial. Sans doute n'a-t-on jamais autant parlé de la nature qu'à cette période, parce que les enjeux qui sont associés à la notion changent profondément et qu'elle se charge de nouveaux sens, qui la mettent à chaque fois au cœur des luttes idéologiques les plus décisives. La postérité ne s'y est pas trompé, qui véhicule des images du siècle des Lumières qui, pour caricaturales et contradictoires qu'elles soient, en soulignent l'importance.²⁵⁵

Mais il y a aussi cette nature dans laquelle les personnages vivent et trouvent des sensations d'apaisement. Lorsqu'on parle de nature environnementale, on fait nommément allusion à l'ornement social et environnemental dans lequel les hommes trouvent l'amour, le repos, la quiétude, une source éternelle d'évasion. Tout d'abord, nous constatons que

²⁵⁴ Jean Ehrard, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, 1963, Tome I, Paris, Ecole Pratique des Hautes Etudes, 1963.p. 11.

²⁵⁵ Colas DUFLO, Introduction in *La revue Dix-huitième siècle, La nature*, No 45, Paris, La Découverte,2021. p.7.

l'évocation de la nature se présente notamment par l'écriture de la ville dans l'œuvre de Mme de Staël dans la mesure où ils provoquent et évoquent les mêmes sensations recherchées par les personnages. L'univers diégétique de *Corinne ou l'Italie*²⁵⁶ évoque avec abondance les éléments de la nature qui sont pour les personnages des motifs de fuite réflexive. La sémantique en effet abonde par des groupes nominaux : « la mer »²⁵⁷, « l'Océan »²⁵⁸, « la nature »²⁵⁹, « du ciel »²⁶⁰, « l'eau »²⁶¹, « la mer Adratique »²⁶², « le ciel »²⁶³, « la montagne »²⁶⁴, « les flots »²⁶⁵, « ses routes »²⁶⁶, « les rivières »²⁶⁷, « la vague »²⁶⁸, « la région »²⁶⁹, « la nature »²⁷⁰, « les alpes »²⁷¹. Ce paysage aquatique et céleste est celui qui met en scène Oswald à l'incipit de *Corinne ou l'Italie*. On a l'impression qu'il a besoin de traverser l'océan et les flots, de parcourir les routes pour fuir les démons de son passé qui le persécutent. Il lui fallait traverser la mer et tous ces paysages par nécessité dans sa quête de quiétude. Colas Duflo soutient notre observation de l'œuvre de Mme de Staël par cette observation : « On peut aussi, et parfois chez les mêmes auteurs, célébrer la beauté du spectacle des cieux, la jouissance de faire partie d'une communauté sensible, l'empathie avec les animaux, le frais d'un ombrage traversé d'un ruisseau. »²⁷²

Le narrateur corrobore notre opinion en soulignant que : « D'ailleurs le spectacle de la mer fait toujours une impression profonde ; elle est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre. »²⁷³ La nature se présente comme un lieu où se perd la réflexion, où l'homme s'abandonne à l'extase de l'essence des instincts primaires. Il y a dans ce propos de Corinne non seulement le désir de partager la paix de la nature mais aussi la considération que ce qui est bon pour soi et bon pour autrui. L'individualité de Corinne

²⁵⁶ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1985.

²⁵⁷ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Idem*. p. 29.

²⁵⁸ *Op. Cit.* p. 29.

²⁵⁹ *Ibid.* p. 30.

²⁶⁰ *Ibid.* p. 43.

²⁶¹ *Ibid.* p. 42.

²⁶² *Ibid.* p. 42.

²⁶³ *Ibid.* p. 40.

²⁶⁴ *Ibid.* p. 40.

²⁶⁵ *Op. Cit.* p. 40.

²⁶⁶ *Op. Cit.* p. 40.

²⁶⁷ *Op. Cit.* p. 40.

²⁶⁸ *Op. Cit.* p. 40.

²⁶⁹ *Ibid.* p. 37.

²⁷⁰ *Op. Cit.* p. 37.

²⁷¹ *Op. Cit.* p. 37.

²⁷² Colas DUFLO in *La Revue Dix-huitième siècle, La nature, Ibid.* p. 11.

²⁷³ *Ibid.* p. 29.

se reflète dans cette d'Oswald. Le caractère donné à la nature est curative et c'est le signifiant donné à l'intention de Corinne lorsqu'elle qu'elle se propose de faire découvrir la ville de Rome à Oswald Nelvil.

La contemplation de la nature s'étend notamment dans la diégèse de *Delphine* par la volonté de trouver un motif de fuite et d'apaisement dans la nature. La nature satisfait les particuliers de bases que sont les corps des personnages en leur procurant du bien-être. Ce qui est bon pour l'un peut l'être aussi pour l'autre. C'est en vertu de cela qu'on veut partager une balade dans la nature, faire une visite des lieux historiques à deux ou en groupe, etc. C'est dans cette optique que l'œuvre présente un vocabulaire abondant de ces éléments. On a à cet effet des noms communs : « Terre »²⁷⁴, « nature »²⁷⁵, « monde »²⁷⁶, qui représentent pour le narrateur la présence au monde des personnages ; des groupes nominaux : « la terre d'Andelys »²⁷⁷ qui est une propriété que Delphine souhaite offrir à Matilde en cadeau de mariage. Cette terre est évoquée comme une source de richesse.

Dans *Delphine I*, Mme de Staël présente la nature environnementale comme un élément essentiel de la fortune des hommes. C'est en effet le cas d'espèce de l'évocation de la terre qu'on a considéré depuis longtemps comme un élément de richesse. Posséder des titres fonciers est un gage de fortune. Ainsi, posséder cet élément qu'est la terre révèle l'élévation sociale des hommes. Dans cette perspective, on remarque souvent que la société aristocratique évoque leur propriété terrienne. Delphine conçoit la fortune comme un élément à partir duquel doit s'exercer le don. C'est ce qui l'amène à offrir sa « terre d'Andélys » à Matilde. Elle justifie ce geste de grande bonté par cette déclaration :

En vous donnant la terre d'Andélys, il me restera encore cinquante mille livres de revenu ; j'ai presque honte d'avoir l'air de la générosité quand je ne dérange en rien les habitudes de ma vie. Ce sont ces habitudes qui rendent la fortune nécessaire : dès que l'on n'est pas obligé d'éloigner de soi les inférieurs qui se reposent de leur sort sur notre bienveillance, ou d'exciter la pitié des supérieurs par un changement remarquable dans sa manière d'exister, l'on est à l'abri de toutes les peines que peut faire éprouver la diminution de la fortune.²⁷⁸

²⁷⁴ *Op. Cit.* p. 61.

²⁷⁵ *Ibid.* p. 83.

²⁷⁶ *Op. Cit.* p. 83.

²⁷⁷ *Ibid.* p. 61.

²⁷⁸ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid.* p. 62.

La largesse par laquelle s'illustre Delphine témoigne en fait de son immense fortune qu'elle met à la disposition des pauvres. Mais cette même fortune l'expose aux mauvaises intentions de Mme de Vernon. La nature est un patrimoine honorable qui assure au sein du récit la respectabilité de la société. Dans une société où le mariage n'unit que des personnes de classe similaire, le don de Delphine est un geste de grande bonté. Pourtant l'œuvre de Mme de Staël n'illustre pas la nature essentiellement sous sa forme primaire mais sous des aspects forgés par la main de l'homme. Ce sont des monuments architecturaux, des statues, de routes. Ainsi, l'empreinte du réalisme qui sous-tend l'évocation des lieux accorde une vision imagée de l'environnement enivrant des personnages. Dans ce sens l'on cite : « Bellerive »²⁷⁹, « Paris »²⁸⁰, « Avignon »²⁸¹, « Espagne »²⁸², « Madrid »²⁸³, « Indes »²⁸⁴.

A travers l'œuvre dramatique de Mme de Staël *Geneviève de Brabant*, l'évocation de la nature et de l'environnement accompagne les personnages comme un parcours de recueillement et de réhabilitation. En effet, Geneviève qui a fui la sentence de mort a trouvé au sein d'une grotte depuis six ans un sanctuaire au sein duquel elle a la quiétude. Dans l'antré apaisant de la grotte, elle trouve la paix et le repos loin des tourments de la société angoissante. La nature par le biais de cette grotte présente une source de quiétude pour l'homme. La nature est ainsi une source d'apaisement comme le montrent souvent les poètes qui exalte les éléments de ces lieux qui environnent l'existence de l'homme.

La nature peut notamment concourir à exercer une punition sur l'homme. L'on voit éventuellement dans la tragédie de Mme de Staël *Agar dans le désert* que la nature s'illustre comme un élément de répression. C'est dans le désert qu'on envoie Agar et Ismaël afin qu'ils y trouvent la mort. Le désert qui est un lieu aride et désolé porte la dimension d'être un lieu de malheur dans l'évocation du récit. Cette nature aride convient ainsi pour punir de mort un coupable. L'évocation sémantico-stylistique de la tragédie personnifie le désert afin de rendre compte de la croyance que la nature désertique exerce sur la conscience des hommes. Joseph-Claude Dorat disait à cet effet au sujet de l'émotion que suscite la nature : « De quels touchants caractères la nature se plaît à marquer les premières impressions d'une âme sensible ! »²⁸⁵ En

²⁷⁹ *Ibid.* p. 75.

²⁸⁰ *Ibid.* p. 64.

²⁸¹ *Ibid.* p. 87.

²⁸² *Ibid.* p. 95.

²⁸³ *Ibid.* p. 95.

²⁸⁴ *Ibid.* p. 95.

²⁸⁵ DORAT Claude-Joseph, *Les Malheurs de l'inconstance ou lettres de la Marquise de Syrcé et du Comte de Mirbelle*, 1772, Préface de Alain Clerval, Paris, Desjonquères, 1983, p. 51.

effet, la nature communique aux cœurs sensibles des sensations touchantes et apaisantes sinon elle peut être un motif de peur, de crainte, de punition. Cette dernière séquence marque que la nature laisse de fortes impressions aux hommes.

I.1.10 Le respect compatissant face à la douleur

« La vraie science d'un homme qui aime, c'est d'être pénétré de ce qu'il dit, de ne rien chercher, de ne rien feindre, de s'abandonner et de peindre sans art le sentiment qui l'occupe. », ²⁸⁶ écrit Claude-Joseph Dorat. Le sentiment primaire de l'amour décrit la nature de l'homme, celle d'aimer et de partager les émotions de ses semblables. La bonté, la disponibilité, le respect d'autrui sont autant de marque d'attention que l'homme du XVIII^e siècle veut atteindre.

Oswald Nelvil exprime intentionnellement du respect face à la personne de Lady Edgermond qui est, par ailleurs, une femme âgée. Cette femme, bien que sévère à son égard, suscite les meilleures intentions de la part du jeune homme qui voit en elle une femme meurtrie par la solitude conjugale et accablée par la maladie. Le respect d'Oswald est un respect pour la souffrance de cette femme qui veut voir sa fille mariée avant qu'elle ne quitte le monde des vivants. Oswald observe avec beaucoup d'attention cette femme âgée dont la douleur est celle d'une mère qui souhaite le bonheur de son enfant plus que tout au monde. Lady Edgermond qui veut marier sa fille Lucile à Oswald essuie le refus de ce dernier qui aime une autre femme, Corinne celle que tout le monde croyait italienne. Mais les scènes de désolation touchent le cœur d'Oswald qui respectera les volontés de cette femme au seuil de la mort.

L'auteure écrit l'humanisme d'Oswald comme l'expression d'une intention émanant de la conscience morale. C'est par devoir que ce jeune homme rompt son amour pour Corinne afin de satisfaire les dernières volontés d'une mourante. Le narrateur présente cette scène après l'aveu d'Oswald de vouloir épouser Corinne. Sur ces faits :

Lucile arriva très effrayée, s'empressa de soulager sa mère, et jeta seulement sur Oswald un regard inquiet qui semblait lui dire : Est-ce vous qui avez fait mal à ma mère ? Ce

²⁸⁶ DORAT Claude-Joseph, *Les Malheurs de l'inconstance ou lettres de la Marquise de Syrcé et du Comte de Mirbelle*, 1772, Préface de Alain Clerval, Paris, Desjonquères, 1983, p. 25.

regard attendrit profondément Lord Nelvil. Lorsque Lady Edgermond revint à elle, il cherchait à lui montrer l'intérêt qu'elle lui inspirait ; mais elle le repoussa avec froideur, et rougit en pensant que par son émotion elle avait peut-être manqué de fierté pour sa fille, et trahi le désir qu'elle avait eu de lui donner lord Nelvil pour époux. ²⁸⁷

Il apparaît de manière évidente que la douleur de Lady Edgermond a frappé Oswald au point de se sentir mal à l'aise face à l'expression de douleur de cette mère à l'égard de sa fille. Comme s'il était lui-même victime de cette douleur, il s'empresse de la secourir et de regretter ses paroles pourtant honnêtes. L'empathie, la compassion sont autant de sentiments qu'éprouve Oswald Nelvil. On peut le lire à travers l'empressement du jeune homme d'aider et de prendre sur lui la douleur de la vieille femme.

Tous ces commandements guident l'attitude d'Oswald qui ressent presque dans sa propre chair la souffrance et les inquiétudes d'une mère face un pacte rompu. Afin d'illustrer cette douleur ressentie par le héros, le narrateur emploie une sémantique du remord. Au-delà de son différent vis-à-vis de Lady Edgermond, Oswald se montre altruiste de la personne humaine comme en témoignent les nécessiteux et les amis et sa façon de courir au-devant des dangers pour secourir ceux qui en ont besoin. La narration présente cette dimension du jeune homme par un portrait moral :

[...] Personne ne se montrait plus que lui complaisant et dévoué pour ses amis quand il pouvait leur rendre service ; mais rien ne lui causait un sentiment de plaisir, pas même le bien qu'il faisait, il sacrifiait sans cesse et facilement ses goûts à ceux d'autrui ; mais on ne pouvait expliquer par la générosité seule cette abnégation absolue de tout égoïsme ; et l'on devait souvent l'attribuer au genre de tristesse qui ne lui permettait plus de s'intéresser à son propre sort. ²⁸⁸

Corinne dans le roman éponyme présente la vertu et le respect de la condition humaine. Ce personnage est pénétré par la douleur d'autrui sous le joug du partage de la sympathie. C'est en effet son sentiment au contact d'Oswald qui présente alors des douleurs morales liées à la perte de son père. L'empathie dont fait montre Corinne pour cet homme qu'elle connaît à peine prend une dimension religieuse dans la mesure où le récit montre qu'elle ressent presque la douleur d'Oswald. Cette disposition narrative prise par l'auteur laisse penser qu'elle veut ainsi donner à l'héroïne une dimension divine.

²⁸⁷ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 461.

²⁸⁸ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 28.

L'héroïne fait montre des prédicats éthiques christique. Les qualités de Corinne sont un enchevêtrement des lois religieuses. Le récit présente cette jeune femme par des talents intellectuels éclectiques et une profonde sensibilité. Plus encore, la raison de ses actions nous amène à conclure à sa bonté. A travers son œuvre *Soi-même comme un autre*²⁸⁹, Paul Ricœur se pose éventuellement des questions sur la raison intentionnelle d'une action. Il estime :

[...] une action intentionnelle est une action faite « pour une raison ». On pourra appeler « raison primaire » l'ensemble constitué par l'attitude favorable et la croyance : « connaître la raison primaire pour laquelle quelqu'un a agi comme il a fait c'est connaître l'intention dans laquelle l'action a été faite ».²⁹⁰

L'action effectivement menée par Corinne est de divertir Oswald dans le but de lui faire oublier sa tristesse. Au-delà de ce geste, il reste que c'est faire le bien à autrui par respect de sa peine qui incite l'héroïne à épancher les douleurs de cet homme meurtri. La narration dans *Corinne ou l'Italie* met en valeur par un courrier dans lequel, elle présente sa disponibilité. Elle écrit :

Je ne sais, mylord, si vous me trouviez trop de confiance en moi-même, ou si vous rendriez justice aux motifs qui peuvent excuser cette confiance. Hier je vous ai entendu dire que vous n'aviez point encore voyagé dans Rome, que vous ne connaissiez ne les chefs-d'œuvres de nos beaux-arts, ni les ruines antiques qui nous apprennent l'histoire par l'imagination et le sentiment ; et j'ai conçu l'idée d'oser me proposer pour guide dans ces courses à travers les siècles.

Sans doute Rome présenterait aisément un grand nombre de savants dont l'érudition profonde pourrait vous être bien plus utile ; mais si je puis réussir à vous faire aimer ce séjour, vers lequel je me suis toujours sentie si impérieusement attiré, vos propres études achèveront ce que mon imparfaite esquisse aura commenté.²⁹¹

A travers ce passage, l'on constate l'illustration de la disponibilité de Corinne qui est un principe moral de bonté mis en évidence par Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre*. Offrir à l'homme à la fois son temps et sa personne est un geste de bonté propre à la dimension humaniste. Par ce geste, Corinne montre son éthique. Le bien qu'elle souhaite ainsi procurer s'illustre dans le sens de la réponse d'Oswald. Le narrateur témoigne ainsi des émotions qui l'envahissent face à cette proposition :

²⁸⁹ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1990.

²⁹⁰ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, *Idem*. pp. 95-96.

²⁹¹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid*. p. 91.

En vain Oswald aurait voulu se le cacher, il fut vivement heureux en recevant cette lettre ; il entrevit un avenir confus de jouissances et de bonheur ; l'imagination, l'amour, l'enthousiasme, tout ce qu'il y a de divin dans l'âme de l'homme, lui parut réuni dans le projet enchanteur de voir Rome avec Corinne. Cette fois, il ne réfléchit pas, cette fois il sortit à l'instant même pour aller voir Corinne, et, dans la route, regarda le ciel, il sentit le beau temps, il porta la vie légèrement. Ses regrets et ses craintes se perdirent dans les nuages de l'espérance ; son cœur, depuis longtemps opprimé par la tristesse, battait et tressaillait de joie ; il craignait bien qu'une si heureuse disposition ne pût durer ; mais l'idée même qu'elle était passagère donnait à cette fièvre de bonheur plus de force et d'activité.²⁹²

Cet extrait est dominé par le thème de la réjouissance. C'est en effet le sentiment que la disposition prise par Corinne de faire découvrir Oswald Rome provoque au jeune lord anglais. Le texte dispose dans ce sens du vocabulaire du bonheur : « heureux »²⁹³, « jouissances »²⁹⁴, « bonheur »²⁹⁵, « enthousiasme »²⁹⁶, « enchanteur »²⁹⁷, « espérance »²⁹⁸, « joie »²⁹⁹. A travers ces lignes se donne notamment à lire l'envie de fuite voire d'ailleurs pour combler le vide de ses tourments incessants. La perspective du bonheur vient ainsi clore sa vie précédente ponctuée par des qualificatifs tels que : « regrets », « craintes », « opprimé », « triste ». L'inclination que l'homme a pour les personnes affectées par une douleur physique ou morale peut varier. Cependant, Mme de Staël présente des personnages vertueux qui se préoccupent du bonheur des autres. Cette disposition élève les personnages qui mettent en valeur une éthique irréprochable. Toutefois, cette valeur se présente aussi chez Delphine, une jeune veuve dont la phénoménologie des actions est quasi essentiellement guidée par la volonté de faire le bien à autrui.

La sensibilité que l'on peut ressentir face à l'expression de la douleur est une valeur de la conscience de l'homme vertueux. Mme de Staël dans ses ouvrages forge une idée archétypale des hommes vertueux par l'expression de la sensibilité, par les caractères de l'empathie, la sympathie, la disponibilité pour faire le bien autour de soi. C'est dans cette optique que ces personnages principaux exposent un respect scrupuleux face à la douleur ressentie pour un semblable. Cette disposition à partager la douleur de l'autre est une

²⁹² STAEL Madame de, *Corinne ou Italie*, *Ibid.* p. 92.

²⁹³ *Op. Cit.* p. 92.

²⁹⁴ *Op. Cit.* p. 92.

²⁹⁵ *Op. Cit.* p. 92.

²⁹⁶ *Op. Cit.* p. 92.

²⁹⁷ *Op. Cit.* p. 92.

²⁹⁸ *Op. Cit.* p. 92.

²⁹⁹ *Op. Cit.* p. 92.

reconnaissance de l'autre à travers son identité propre. Ainsi, à travers les travaux de Paul Ricœur dont le postulat inscrit dans *Soi-même comme un autre*, admet que c'est par la propre considération qu'on a de soi et de nos besoins qu'on ressent la nécessité de venir en aide à autrui puisqu'il est une identité, un être semblable à nous. Enfin, l'empathie est un caractère éthique.

I.2 Chapitre II L'ART, EXPRESSION DE L'HUMANITE

I.2.1 Culte des arts et humanisme.

Les sociétés modernes ont pris un essor au cours du temps grâce à des hommes et des femmes de génies qui ont consacré leur existence à faire évoluer la société et les consciences humaines. L'époque des Lumières porte souvent les traces écrites au travers de ses ouvrages des avancées marquées dans divers domaines de la réflexion et des arts. En effet, l'œuvre de cette femme porte le témoignage sémantico-stylistique d'une reconnaissance, voire d'un culte voué à ce qu'on nomme de manière globale les Anciens. Ainsi, l'œuvre de Mme de Staël est jalonnée de jugements de valeur sur l'œuvre des Anciens. Un fait marquant dans les communautés sociales fictives mises en scène par Mme de Staël est le thème du culte. Il s'agit pour l'auteur de mettre en évidence des esprits supérieurs sinon une entité supérieure pour guider les destinées des hommes. C'est dans cette perspective que la construction de l'œuvre de Mme de Staël pose ou des penseurs comme maîtres de la construction de l'esprit humain. C'est en effet, le fait marquant dans un premier temps à travers l'œuvre *Corinne ou l'Italie*.

Corinne ou l'Italie présente en effet une manière de rendre hommage par l'évocation onomastique des artistes, des philosophes et écrivains des siècles antérieurs pour l'influence qu'ils ont exercé sur l'imaginaire social collectif. La narration s'apparente à une balade dans la culture italienne comme le titre de l'œuvre laisse déjà présager une diégèse dans l'Italie avec la présence de grands noms tels que : Arioste³⁰⁰, Dominiquin³⁰¹, Cléopâtre³⁰²,

³⁰⁰ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 51.

³⁰¹ *Ibid.* p. 52.

³⁰² *Ibid.* p. 56.

Homère³⁰³, Dante³⁰⁴, Michel-Ange³⁰⁵, Raphaël³⁰⁶, Pergolèse³⁰⁷, Galilée³⁰⁸, Rousseau³⁰⁹. Le narrateur cite notamment les : dieux³¹⁰, divinités³¹¹, la Sybille³¹², Prométhée³¹³, Pétrarque³¹⁴, le Tasse³¹⁵, un Apollon³¹⁶. Le narrateur évoque encore des noms pour mettre en valeur l'imaginaire artistique de la société diégétique de Corinne à travers des peintres et des poètes. Par l'évocation des peintres comme c'est le cas du Dominiquin ou de Michel-Ange, on voit une vaste production artistique qui a servi à représenter la cosmogonie religieuse et païenne et donner des sources aux sentiments humanistes des hommes. C'est la Renaissance italienne qui est magnifiée par cette œuvre.

L'univers romanesque de *Corinne ou l'Italie*, par la reconnaissance rendue aux artistes passés renforce l'idée d'une origine sensible et humaniste des hommes. Leurs œuvres citées qui professent la beauté et la grandeur des âmes sensibles, leur créativité est un appel à l'humanisme par l'invitation au beau. C'est dans ce sens que les hommes retiennent leurs œuvres comme des monuments voire un patrimoine culturel. Ce fait est une dimension supplémentaire de l'éthique à l'humanité. C'est dans cette perspective que l'œuvre de Mme de Staël présente de manière récurrente les hommes illustres des siècles écoulés.

La lecture des patronymes laisse entendre une influence culturelle dans la représentation des valeurs éthiques. En d'autres termes, certains hommes marquent leur époque et la société attribue naturellement du mérite à ces individus. Ces œuvres marquent l'histoire au point de recueillir la reconnaissance des hommes par des louanges comme c'est le cas de

³⁰³ *Ibid.* p. 60.

³⁰⁴ *Op. Cit.* p. 60.

³⁰⁵ *Ibid.* p. 63.

³⁰⁶ *Ibid.* p. 63.

³⁰⁷ *Op. Cit.* 63.

³⁰⁸ *Op. Cit.* p. 63.

³⁰⁹ STAEL Madame de, *Trois nouvelles*, Paris, Gallimard, p.45.

³¹⁰ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 51.

³¹¹ *Op. Cit.* p. 51.

³¹² *Op. Cit.* p. 51.

³¹³ *Ibid.* p. 60.

³¹⁴ *Ibid.* p. 60.

³¹⁵ *Ibid.* p. 60.

³¹⁶ STAEL Madame de, *Trois nouvelles*, *Ibid.* p. 23.

Corinne au Capitole. En effet, les hommes à travers leurs cultures attribuent souvent aux ancêtres une dimension divine dont rend compte la déclamation de Corinne au Capitole. Le rôle de l'imagination dans cette pratique d'évaluation des hommes prend pour référent l'image idéale de Dieu. L'image des Anciens traduit comme chez Husserl une sorte d'amplification de signes arbitraires tels que l'honorabilité, la respectabilité, l'élévation et la sublimation. La soumission aux parents, la reconnaissance de leur supériorité symbolique et la sublimation qu'on leur attribue est un phénomène culturel humaniste qui revient à travers l'œuvre de Mme de Staël.

I.2.2 Ethique des personnages et esprit des Lumières.

L'œuvre de Mme de Staël expose ses idées sur la notion d'éthique par les démonstrations patentes des réflexions de ses personnages. C'est dans cette perspective que les personnages de Mme de Staël révèlent de façon ontologique son point de vue éthique de l'humanité. On peut penser par l'exposition de la réflexion des personnages de Mme de Staël qu'ils agissent de sorte qu'on puisse lire dans leur action une « visée éthique » propre aux principes du philosophe Paul Ricoeur. Afin de comprendre ce que Paul Ricoeur entend par « visée éthique », référons-nous à l'introduction de Jean-Louis Schlegel à un article sur l'interprétation de la « visée éthique de Paul Ricoeur intitulé : [*Paul Ricoeur, penseur des institutions justes,*] parut dans la revue *Esprit*. Il situe l'intention du philosophe par l'expression :

Une vie bonne, avec et pour autrui, dans des institutions justes » : la célèbre formule par laquelle Paul Ricoeur définit la « visée éthique » se trouve dans la septième de *Soi-même comme un autre*³¹⁷, l'un de ses livres majeures. Elle y est longuement explicitée et incluse dans la réflexion plus vaste sur la philosophie du sujet qui occupe l'ensemble de l'ouvrage. Ricoeur l'a commentée à plusieurs reprises par la suite, avec des variantes dans la formulation : ainsi, à la place de la vie « bonne », on trouve une « vie accompli » ; « autrui » devient parfois « l'autre » ou « les autres », les « institutions justes » apparaissent aussi au singulier.³¹⁸

³¹⁷ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, Coll. « Points essais », 1990.

³¹⁸ SCHLEGEL Jean-Louis, *Esprit, Paul Ricoeur, penseur des institutions justes*. Novembre 2017, N° 439, p. 40.

La visée de la vie bonne ne peut se penser effectivement que dans une relation sociale des individus qui mettent alors en valeur des principes nécessaires à la cohésion sociale. L'intention de créer une harmonie juste entre les hommes reste au centre de l'intérêt de Paul Ricœur pour parler d'une visée éthique. Parler d'éthique revient à amener l'homme à se réapproprier une conscience capable d'orienter de manière juste son rapport à autrui. L'œuvre de Mme de Staël présente le souci de créer l'harmonie entre les hommes par le biais de quelques personnages. Dans cet élan, l'exposition de la pensée des personnages, des indices de leur jugement révèlent leur visée éthique. Dès lors, l'on peut constater que l'auteure fait de Corinne une femme qui allie parole de justice et action moralement correcte. En effet, elle expose très tôt sa bonté mais plus encore répond par la sollicitude aux autres avec abnégation et va même jusqu'à s'exposer elle-même au danger.

Mais c'est par ses actions, autant dire par sa prise de parole que l'on ressent mieux sa recherche d'une visée éthique latente de faire pour autrui ce qui est juste. Cette disposition d'envisager un agir actionnel dans le but de changer une situation en faisant le bien place Corinne dans la disposition d'un être capable. Cette volonté d'agir est en résonance avec la maxime d'Emmanuel Kant : « Agis de telle façon que tu traites l'humanité dans ta personne ou dans celle d'autrui non seulement comme un moyen, mais toujours aussi comme une fin en soi. »³¹⁹ L'accomplissement de la visée éthique par le personnage l'amène à faire ce qui est juste et ce qui est bon car ce qui est juste et bon fondent des bases sociales équitables. Le sens de la justice dans son action répond au devoir d'accomplir une action qui puisse éventuellement être reconnue comme honnête du point de vue des institutions humaines.

Dans ce sens, Corinne fait ce qui est juste pour sa conscience quand elle décide de ne pas porter atteinte au mariage de sa sœur cadette Lucile qui s'est mariée avec Oswald bien qu'il soit lui-même, en fait, amoureux de Corinne. La justice pour elle consiste dans ce cas à ne pas faire de mal à une innocente. S'il fallait déférer cette situation à la barre des institutions de justice comme à celle de la raison, on en viendrait certainement à la même résolution que Corinne qui revient à préserver Lucile d'une situation dont elle est innocente. La pratique de la bonté dans la visée éthique revient à faire du bien à une tierce personne sans égard pour ce qui est juste. Dans la diégèse, l'auteure nous montre les dispositions qu'une mère prend pour faire le bonheur de son enfant. Pour ce faire elle use de tous les moyens en son pouvoir afin de donner à sa fille ce qui fera, pense-t-elle, son bonheur. Lady Edgermond use de perfidie envers Oswald

³¹⁹ KANT Emmanuel cité par Jean-Louis Schlegel in *Esprit, Les institutions entre le juste et le bon*, p. 47.

et Corinne en faisant rompre le jeune homme l'engagement qu'il a contracté auprès de Corinne pour devenir l'époux de sa fille Lucile. En cherchant un gendre en la personne d'Oswald, Lady Edgermond se laisse emporter par son instant maternel de faire le bonheur de sa fille et se soucie peu du malheur de Corinne. Par ce geste, le narrateur nous montre que faire ce qui est bon n'est pas nécessairement juste parce qu'elle fait le malheur à la fois d'Oswald et de Corinne. La suite du récit abonde dans la monstration récurrente des regrets d'Oswald qui a voulu plaire à Lady Edgermond et Corinne qui se trouve détruite par cette injustice. En faisant de Corinne le personnage principal de la fiction, Mme de Staël crée une volonté sous-jacente de l'héroïne de faire de « la visée éthique », c'est-à-dire le bonheur partagé, la recherche de l'héroïne.

A la suite de son échec amoureux, Corinne abattue montre encore des qualités morales louables envers Lucile. Toujours dans le but de préserver une harmonie sociale entre les personnages, Corinne recherche l'apaisement entre elle et sa sœur Lucile. Ce faisant elle participe à l'éducation de sa nièce. L'instruction de Corinne couronne notamment cette recherche de l'existence harmonieuse dans la mesure où pour l'auteur l'instruction participe à la construction de la vertu. Mme de Staël souligne dans cet élan que :

La parfaite vertu est le beau idéal du monde intellectuel. Il y a quelques rapports entre l'impression qu'elle produit sur nous et le sentiment que fait éprouver tout ce qui est sublime, soit dans les beaux-arts, soit dans la nature physique.³²⁰

Tout ce qui concourt à façonner l'esprit participe à l'élévation des dispositions du cœur de l'homme pour le rendre vertueux. Ce sont les arts par l'expression de la perfection qui nous conduisent à orienter nos caractères pour illustrer à ces modèles de perfection. La recherche de la visée éthique s'illustre notamment dans le roman épistolaire *Delphine* par l'expression des sentiments moraux tels que l'amitié, la pitié ou la sollicitude. Ce sont des caractères principalement mis en exergue par le personnage éponyme Delphine d'Albémar. En effet, cette jeune veuve construit par sa sollicitude à la « visée éthique » qui est rappelons-le une expression de la recherche de l'harmonie sociale.

La recherche de « visée éthique » dans les écrits de Mme de Staël s'illustre notamment dans son discours en faveur de la libération de la reine Marie-Antoinette. A travers son discours Mme de Staël, elle-même mère s'identifie à cette mère que la vindicte populaire

³²⁰ STAEL Madame de, *De la littérature*, Paris, GF Flammarion, Présenté par Gérard Gegembre et Jean Goldzink, 1991. P. 67.

condamne. Son appel à la communauté des femmes et des mères en donne le sentiment : « Oh ! vous, femmes de tous les pays, de toutes les classes de la société, écoutez-moi avec l'émotion que j'éprouve ; la destinée de Marie-Antoinette contient tout ce qui peut toucher votre cœur ». ³²¹ Dans son œuvre *Soi-même comme un autre*, Paul Ricœur estime qu'il n'y a éventuellement « [...] pas de soi sans un autre qui le convoque à la responsabilité ». ³²² La situation dramatique que vit Marie-Antoinette convoque l'humanisme de Mme de Staël, mais cet humanisme se sert des lecteurs pour pendre un écho retentissant de reconnaissance.

I.2.3 Sensibilité face aux œuvres de l'esprit.

Les œuvres de l'esprit fascinent les hommes autant qu'elles orientent l'imaginaire des hommes. C'est d'ailleurs dans cette perspective que Mme de Staël pense que : « La poésie, comme tous les beaux-arts, captive autant les sensations que l'intelligence. » ³²³ C'est dire en d'autres termes que les mots ont une force de persuasion remarquable. La littérature a fortement participé à diffuser parmi les communautés humaines une culture des mœurs raisonnable et de la sensibilité, en favorisant l'expression de la compassion, l'héroïsme la bonté. Mme de Staël peint l'émotion des personnages face à l'art pour éduquer le lecteur à la sensibilité des productions de l'esprit. Elle écrit :

L'homme d'esprit n'est pas plus capable de comprendre le génie que le goût n'est un concept intelligible. Passionné, engagé, sensible, tourmenté par un besoin d'écrire despotique, l'écrivain est [un être à part] au milieu d'hommes absolument dépourvus de sensibilité.]. ³²⁴

Et également :

³²¹ STAEL Madame de, *Réflexions sur le procès de la reine par une femme*, 1793, Paris, Les Editions de Paris, Présenté et annoté par Monique Cottret, 2006. p. 5.

³²² LEVINAS Emmanuel cité par Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Point Essais », 2015, p. 219.

³²³ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 83.

³²⁴ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, *Ibid.* p. 13.

La parfaite vertu est le beau idéal du monde intellectuel. Il y a quelques rapports entre l'impression qu'elle produit sur nous et le sentiment que fait éprouver tout ce qui est sublime, soit dans les beaux-arts, soit dans la nature physique. Les proportions régulières des statues antiques, l'expression calme et pure de certains tableaux, l'harmonie de la musique, l'aspect d'un beau site dans une campagne féconde, nous transportent d'un enthousiasme qui n'est pas sans analogie avec l'admiration qu'inspire le spectacle des actions honnêtes.³²⁵

La culture de la connaissance et des savoirs multiples favorise en effet l'appréciation des éléments de la nature. On lit dans *Corinne ou l'Italie* comment les personnages principaux s'émerveillent face à la nature. L'homme comprend sa place dans cette immensité immanente. Le savoir conduit l'homme à un dépassement charnel qui l'élève au point d'être appréciable et raisonnable.

Les arts sont pour les hommes une source intarissable d'émotions par l'exposition d'un modèle de beauté admirable. Les créations de l'esprit comme c'est le cas de la musique, de la peinture, de la sculpture, du théâtre, de la littérature, transmettent aux hommes des émotions qui aspirent aux caractères humanistes. Les arts présentent à l'homme le reflet du beau idéal vers lequel ils aspirent. Il n'est plus rare qu'une œuvre littéraire émeuve son lecteur jusqu'aux larmes. Il n'est pas étonnant non plus qu'une peinture suscite une profonde admiration, et même l'évasion de l'esprit pendant le temps de l'admiration. La peinture présente les particularités d'être un reflet du réel qui n'en est jamais un véritablement ou une pure production de l'imagination. Elle reproduit donc selon une perspective précise un modèle réel sinon présente le fruit de l'imagination de l'admirateur. Mme de Staël montre son intérêt pour la peinture comme modèle d'exposition du beau. Son œuvre *Corinne ou l'Italie* présente dans ce sens une scène qui révèle l'émotion d'Oswald face à une peinture. Dans cette séquence narrative se lit l'émotion d'Oswald Nelvil face à une peinture du Corrège dont il a l'impression de voir la parfaite reproduction dans le monde réel par l'image de Lucile qui porte leur enfant. La reconnaissance de l'auteure pour la peinture est d'autant plus manifeste que l'œuvre dévoile une dimension onomastique patente par l'évocation des artistes. L'art de la peinture est source d'émotion et qui « tour à tour développe l'imagination, anime la pensée, excite le courage, endort dans le bonheur et semble tout permettre ou tout faire oublier. »³²⁶

³²⁵ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Ibid. p 67.

³²⁶ *Op. Cit.* p. 63.

Le tableau que contemple Oswald fait référence à l'histoire religieuse qui est considérée comme une sorte de source spirituelle en raison des croyances et des interdits qui entourent cette histoire. Mais il y a aussi un imaginaire abondant qui entraîne les hommes à franchir le Rubicon de la réalité pour l'imaginaire collectif. A partir du moment où il y a l'impression de voir la vierge et l'enfant devant lui comme une apparition divine, le jeune noble est submergé par des émotions tirées d'un imaginaire social. Toutefois, la peinture n'est pas la seule source d'émotion et de beauté pour les hommes dans l'œuvre de Mme de Staël puisque le débat littéraire suscite lui aussi beaucoup de passion entre les personnages. En effet, l'univers diégétique de Mme de Staël met en scène une batterie de personnages qui s'adressent à la lecture et produisent des opinions sur ces lectures.

Outre la peinture, la littérature porte un imaginaire dans lequel plonge le lecteur. Mirza révèle que ces lectures ont fait d'elle une femme instruite : « J'ai appris la langue des Français, j'ai lu quelques-uns de leurs livres, et je m'amuse à penser seule sur ces montagnes. »³²⁷ Par ce témoignage de Mirza on constate que la lecture est un vecteur de culture.

I.2.4 Imaginaire et éthique

Le siècle des Lumières comme bien d'autres siècles qui l'ont précédé et qui lui succèdent se donne des orientations sociales et artistiques particulières rendues perceptibles dans les écrits historiques et littéraires. Le livre, voilà en effet le support archéologique tel que le conçoit Michel Foucault qui révèle les traces de l'imagination d'une société et d'une époque. François de Bonald écrit que : « la littérature est l'expression de la société »³²⁸. La littérature a la fonction créatrice d'être un miroir de la réalité, de là se fonde son aspiration réaliste. Nous ne pouvons pas plonger dans les sources d'expression de la sensibilité de l'homme sans prendre en compte toutes les sources qui forgent et orientent la création d'un imaginaire fourni et abondant qui se développe de génération en génération depuis des siècles. En effet, les hommes se transmettent des savoirs ancestraux, culturels, techniques. Ils se transmettent des croyances,

³²⁷ STAEL Madame de, *Trois nouvelles*, *Ibid.* p. 28.

³²⁸ BONALD François de cité par Madame de STAEL dans *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, *Ibid.* p. 38.

des mythes, des cultes qui forgent pour eux le monde des idées pour lequel ils partagent des convictions métaphysiques.

L'œuvre de Mme de Staël, fait montre de manière tout à fait singulière des motifs d'une création de l'imaginaire comme principe fondateur de de l'éveil de la société de l'éthique à l'humanité. *Corinne ou l'Italie, Delphine* et son œuvre dramaturgique sont à même de faire l'objet de notre exploitation heuristique dans la mesure où l'on peut mettre en évidence, à travers les travaux de Paul Ricoeur, les mécanismes scripturaux de l'auteure pour ressortir la sensibilité humaniste des personnages. Dans cette perspective Julien Schuh estime que :

La manière dont l'humanité s'inscrit dans le temps est conditionnée par des modèles de représentations qui lient de manière souvent indissociable une forme de construction de la durée un genre de discours et un type d'objet textuel. Le model temporel des cycles naturels sous-tend par exemple les récits mythiques et religieux, qui prennent la forme du calendrier ou de l'almanach ; le modèle de la causalité conditionne le récit historique, qui privilégie la forme du livre ; le modèle du progrès porte le discours scientifique, qui se manifeste en particulier dans les revus, nées du besoin de communiquer rapidement à une communauté de chercheurs les avancées de la science.³²⁹

Le siècle des Lumières marque l'avènement sans précédent de l'éthique morale qu'impulsent les réflexions des philosophes tels que Voltaire, Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau, Condorcet. Dans cette perspective, l'œuvre de Mme de Staël porte les jalons d'une construction morale aux populations humaines. C'est pour cette raison qu'à travers son œuvre intitulée *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Mme de Staël écrit :

Si la littérature peut servir utilement à la morale, elle influe par cela seul puissamment aussi sur la gloire ; car il n'y a point de gloire durable dans un pays où il n'existerait point de morale publique. Si la nation n'adoptait pas des principes invariables pour base de son opinion, si chaque individu n'était pas fortifié dans son jugement par la certitude que ce jugement est d'accord avec l'assentiment universel, les réputations brillantes ne seraient que des accidents se succédant par hasard les uns aux autres. L'éclat de quelques actions pourrait frapper ; mais il faut une progression dans les sentiments pour arriver au plus sublime de tous, à l'admiration. Vous ne pouvez juger qu'en comparant. L'estime,

³²⁹ SCHUH Julien, in Revue *Le Romantisme, littérature-arts-sciences-histoire, La Mesure du temps*, Armand Colin, 2016. p. 73.

Titre intégral de l'article de Julien Schuh, *Le Temps du journal, Constitution médiatique de l'expérience temporelle au XIXe siècle*.

l'approbation, le respect, sont des degrés nécessaires à la puissance de l'enthousiasme. La morale pose les fondements sur lesquels la gloire peut s'élever, et la littérature, indépendamment de son alliance avec la morale, contribue encore, d'une manière plus directe, à l'existence de cette gloire, noble encouragement de toutes les vertus publiques. ³³⁰

Par la construction de son œuvre, l'intention de Mme de Staël est en effet de faire de la littérature un modèle d'appui à la morale publique par l'usage de l'éthique dans ses œuvres. C'est pourquoi elle fait de ses personnages, du moins principaux, des exemples de moralité. *Delphine* s'évertue toujours à présenter par un portrait moral l'attrait éthique des personnages. C'est dans cette perspective que *Delphine* présente la dimension morale de Léonce de Mondoville par le Duc de Mendocce:

[...] Je vais vous parler naturellement, madame, puisque vous vous intéressez à Léonce ; sa position est mauvaise, mais je ne la tiens pas pour désespérée, si l'on parvient à lui faire entendre raison ; c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure charmante, vous ne connaissez rien ici qui en approche ; spirituel, mais très mauvaise tête ; fou de ce qu'il appelle la réputation, l'opinion publique, et prêt à sacrifier pour cette opinion ou pour son ombre même les intérêts les plus importants de la vie ; [...] Il n'y avait pas à hésiter, Charles de Mondoville ne pouvait pas faire un meilleur mariage ; fortune, crédit, naissance, tout y était, et je sais positivement que lui-même en jugeait ainsi ; mais Léonce, qui exerce dans sa famille une autorité qui ne convient pas à son âge, Léonce, qu'ils consultent, il déclara qu'il trouvait indigne de son cousin d'épouser une femme qui avait eu une conduite méprisable ;[...]. ³³¹

A travers ce passage, le héros avec Mme de Staël apparaît aux yeux de tous comme une caution morale en ce qu'il défend des valeurs de moralité et de noblesse qui sont importantes pour la société à laquelle l'auteure fait référence. En effet, la conscience des hommes accorde au respect des valeurs morales une dimension divine à l'homme. C'est dans cette perspective que Spinoza pense que l'éthique est un caractère divin sur l'homme et plus encore un écho de Dieu en l'homme. Le texte affirme dans ce sens la promptitude du héros à défendre ces valeurs. Le texte utilise alors des figures dans le discours comme des métaphores de sens pour mettre en exergue l'enthousiasme de Léonce de Mondoville. Le jeune homme est dit-on : « fou de ce qu'il appelle la réputation, l'opinion publique, et prêt à sacrifier pour cette

³³⁰ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Présenté et annoté par Jean Goldzink et Gérard Gengembre, Paris, GF Flammarion, p. 1991. p. 73.

³³¹ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid.* pp. 97-98.

opinion ou pour son ombre même les intérêts les plus importants de la vie ; »³³² Ce témoignage révèle la valeur de Léonce et son inflexibilité à observer la morale.

Ce trait de caractère chez Léonce fait de lui un personnage moralement irréprochable et révèle l'intérêt que la narration donne aux archétypes abstraits. Le jeune héros est sage et valeureux, c'est en substance le message que sous-tend les critiques qu'un homme ambitieux de la cour dresse de lui. Ces caractères moraux nous ramènent à l'éthique comme valeur de distinction sociale pour élever les bons des mauvais.

Il est manifeste que l'élan de bonté édicté par l'éthique de l'homme conduit à l'harmonie dans la société. C'est en effet ce qui se dégage en substance de l'entendement de l'éthique humaniste contenue dans *Soi-même comme un autre* de l'herméneute Paul Ricœur. A travers l'ouvrage du philosophe, l'on constate qu'il y a manifestement adéquation entre les valeurs éthiques et les croyances de l'imaginaire des hommes quant à la solidarité, voire l'altruisme, qu'appelle le sentiment d'identité les uns vis-à-vis des autres.

L'œuvre de Mme de Staël *Corinne ou l'Italie* présente en effet les valeurs des hommes par la phénoménologie actionnelle des personnages Corinne et Oswald. On peut aisément se rendre compte que le comportement d'Oswald est dicté par des valeurs d'altruisme et de solidarité. La construction narrative de l'œuvre de Mme de Staël peut être lue comme un écho de l'œuvre de Paul Ricœur par les actions portées par les personnages pour le bien d'autrui. Afin de mettre notre assertion en relation avec *Soi-même comme un autre*, disons que le philosophe étudie les raisons de la phénoménologie de l'action menée par un agent au sein du récit. Celle-ci, se présente comme une réponse d'égale importance à deux questions. La première est « quoi » ; il s'agit de se demander quelle est l'action menée par l'agent. La deuxième est « pourquoi » ; qui doit révéler les intentions de l'agent quant à l'action menée. Répondre à ces questions sur le parcours d'Oswald nous amène à mettre en évidence ses valeurs morales. Quelles sont les actions menées par les personnages de l'œuvre *Corinne ou l'Italie* ? La première partie de l'œuvre nous présente ce jeune homme qui va sauver des gens à Ancône promis à une mort certaine dans un terrible incendie. Sa bravoure est saluée par les habitants qui manifestement le prennent par Saint Michel. Pourquoi le fait-il est surtout même au péril de sa propre existence ? Il est intéressant de constater que c'est par un élan de bonté qu'il agit. Loin de rechercher la reconnaissance, la narration témoigne de la sincère modestie d'Oswald

³³² *Op. Cit.* p. 98.

en révélant qu'il pourrait se ruiner pour faire le bonheur de ses amis. Plus encore, le fait qu'il aide le comte d'Erfeuil est la preuve de son altruisme. Le narrateur décrit ainsi la bravoure d'Oswald par la scène de l'incendie :

Les cloches sonnaient de toutes parts, les fenêtres faisaient des processions, les femmes pleuraient en se prosternant devant quelques images de saints au coin des rues ; mais personne ne pensait aux secours naturels que dieu a donnés à l'homme pour se défendre. Cependant, quand les habitants aperçurent les heureux effets de l'activité d'Oswald ; quand ils virent que les flammes s'éteignaient, et que leurs maisons seraient conservées, ils passèrent de l'étonnement à l'enthousiasme ; ils se pressaient autour de lord Nelvil, et lui baisaient les mains avec un empressement si vif, qu'il était obligé d'avoir recours à la colère pour écarter de lui tout ce qui pouvait retarder la succession rapide des ordres et des mouvements nécessaires pour sauver la ville. Tout le monde s'était rangé sous son commandement, parce que dans les plus petites comme dans les plus grandes circonstances, dès qu'il y a du danger, le courage prend sa place, dès que les hommes ont peur, ils cessent d'être jaloux.³³³

A la deuxième question de la phénoménologie de l'action ricoeurienne « pourquoi » ; l'on peut répondre par amour du prochain. La narration présente éventuellement le personnage Oswald comme un être préoccupé par l'avenir des autres plutôt que du sien. L'on lit à travers cette action cet élan d'éthique humaniste qui vise à se sentir responsable du sort d'autrui. C'est en substance une valeur morale que le héros met ici en lumière par son geste.

I.2.5 L'identification du sujet : le narrateur réel et son identification dans le texte.

La littérature porte toujours en son sein comme principe matriciel une double dimension perceptible. La première dimension fait nommément référence au réel comme société et instrument de savoir palpable. La seconde dimension se constitue comme monde du fictif dont l'origine de l'inspiration peut être toutefois variable selon les orientations de l'auteur ou des interprètes de l'œuvre. La similitude du parcours existentiel à certains égards est nette entre le narrateur réel Mme de Staël et le narrateur fictif des textes par Corinne par sa vie

³³³ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 42.

artistique, Delphine par sa pratique épistolaire, Sapho par ses connaissances, Geneviève par sa vie sur scène.

La production littéraire est une émanation de l'esprit qui permet à l'homme de présenter une société diégétique de fiction telle qu'il la pense. C'est un lieu qui peut prendre sa source dans le réel comme dans l'imaginaire de l'auteure. Mme de Staël, par exemple, attribue des caractères propres à sa personne aux héroïnes de ses productions fictionnelles comme le signe d'une image mentale résiduelle ou comme le dirait Paul Ricœur comme une métaphore vive. L'œuvre s'inspire du réel, d'une société de référence et de sujets qui ont trait à cette époque. Ce fait amène les hommes à écrire de sorte que l'on constate à travers ces œuvres l'expression sensible de l'imaginaire des hommes. Notre intention est de mettre en lumière les intentions matricielles de la pensée du narrateur. C'est en raison de ces constats que Paul Ricœur estime que :

La structure de l'œuvre en effet est son sens, le monde de l'œuvre sa dénotation. Cette simple substitution de termes suffit en première approximation ; l'herméneutique n'est pas autre chose que la théorie qui règle la transition de la structure de l'œuvre au monde de l'œuvre. Interpréter une œuvre, c'est déployer le monde auquel elle se réfère en vertu de sa « disposition » de son « genre » et de son « style ».³³⁴

On s'accorde à reconnaître au discours littéraire d'être le fruit légitime d'une construction significative dont le choix du vocabulaire révèle en substance de manière sous-tendue ce qui n'est pas dit. Ce qui est dit, dans ce sens, fait apparaître la dimension sensible connotative du message discursif. C'est dans ce sens par exemple que Jean-Pierre Richard peut lire à travers le paysage littéraire, entendons le niveau sémantique, la sensibilité qui est à l'origine du discours. Dans cette perspective, Paul Ricœur voit une idée qui subsiste dans la conscience et l'inconscient du narrateur et que laissent apparaître les constructions sémantiques par les choix des mots. Dans le cas de l'œuvre de Mme de Staël, le discours montre après l'analyse herméneutique un choix sémantico-stylistique fondé sur des valeurs humanistes. La globalité de signification sémiotique nous renvoie ainsi au thème de l'éthique.

Le narrateur réel, Mme de Staël, est à l'origine éthique voire déontologique des personnages, Corinne, Delphine, Pauline de Gercourt ou Mirza. En effet, la narration des ouvrages comme la biographie de l'auteure révèlent des similitudes importantes qu'il y a lieu de prendre en considération dans notre étude. Les réflexions de Gérard Genette sur l'identité du

³³⁴ RICOEUR Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, Coll. « Points essais », 1975. p. 278.

narrateur postulent dans le cas des œuvres de fiction une adéquation entre le narrateur réel et le narrateur fictif. Il s'avère que l'œuvre de Mme de Staël intègre des éléments de caractères humanistes à ses héroïnes. D'abord, l'existence récurrente d'un personnage principal de genre féminin éloigne de notre esprit toute confusion. L'ensemble de son œuvre met en effet les personnages féminins en tant qu'héroïnes dans des sociétés culturellement machistes. Ce sont entre autres Corinne Edgermond, Delphine d'Albémar, Geneviève de Brabant, Pauline de Gercourt, Mirza, Adélaïde, Agar, qui donnent le sentiment au lecteur idéal de retrouver des pans identitaires de l'auteure.

L'auteure qui est *ipso-facto* le narrateur réel est une fervente croyante. Mme de Staël a été éduquée par ses parents dans la religion protestante suisse.³³⁵ Ils deviennent par ailleurs l'unique famille protestante au gouvernement lorsque son père devient directeur du Trésor royal en 1776. On est frappé par le lien analogique qui lie Mme de Staël à ses personnages. L'intérêt de l'auteure répond à une visée éthique dont son œuvre devient l'instrument d'exposition manifeste de sa pensée. Aristote dans *l'Ethique à Nicomaque*³³⁶ pense notamment que le devoir de l'homme est de mener une existence vertueuse par des actions louables. Cette conception éthique l'amène à ajouter que :

Dans ces conditions, si nous posons que l'office de l'homme est une certaine forme de vie (c'est-à-dire une activité de l'âme et des actions rationnelles), mais que, s'il est homme vertueux, ses œuvres seront parfaites et belles dès lors que l'œuvre parfaitement accomplie traduit la vertu qui lui est propre, [...]. Le bien humain devient un acte de l'âme qui traduit la vertu qui lui est propre, dans ces conditions donc le bien humain devient un acte de l'âme qui traduit la vertu et s'il y a plusieurs vertus, l'acte qui traduit la plus parfaite et la plus finale.³³⁷

Le propos d'Aristote sous-tend en fait que si l'existence de l'homme peut être menée avec un but bienveillant en prenant comme base une croyance ou tout autre devoir éthique élevant l'esprit et qu'il exerce des actions pragmatiques qui concourent au bien-être commun et s'il est bon, toutes ses actions seront à son image. Cette hypothèse éclaire l'activité de Mme

³³⁵ L'histoire littéraire notamment constate que Jacques Necker meurt catholique et ce fait conduit Mme de Staël vers une conduite scrupuleuse des lois religieuses. Le N° 53 de 2002 des *Cahiers staëliens* note ce fait dans l'article de Béatrice Bomel-Rainelli intitulé : *Sentimentalité et intellectualité : Le paradoxe de Madame de Staël dans les manuels d'histoire littéraire*. Elle fait référence à l'œuvre d'André Lagarde et Laurent Michard, [1949-1965], *Les Grands auteurs français du programme*, collection Textes et Littérature, Paris, Bordas ; XVIIIe siècle, 1953, 416p. ; XIXe siècle, 1955, 576 p.

³³⁶ ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, Présenté et traduit par Richard Bodéus, Paris, GF Flammarion, 2004.

³³⁷ ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, *Idem*. p. 71.

de Staël pour ses croyances religieuses, son activisme social et ses opinions politiques et juridiques que l'œuvre illustre. L'auteure elle-même pense que la littérature lorsqu'elle expose des personnages de bonne moralité peut implicitement influencer la conduite des hommes. Dans cette perspective, l'on se rend compte que Mme de Staël est partie prenante du modèle qui inspire les personnages féminins dans son œuvre. En effet, il revient que l'observation des lois morale et humaniste revêt un caractère de caution morale à la fois chez le narrateur réel et chez les personnages féminins cités.

Corinne dévoile sa soumission à Dieu par des multiples motifs narratifs. Le discours fictionnel de Mme de Staël dans *Corinne ou l'Italie* présuppose par l'évocation divine en corrélation avec l'héroïne le message substantiel d'une intention éthique. C'est en professant sa foi que le personnage se lie intentionnellement au narrateur par un modèle de cohésion éthique. On peut voir un lien analogique vertical de création entre Mme de Staël et Corinne Edgermond ou Delphine d'Albémar. La brève présentation qui est faite à Lord Nelvil à son arrivée dans Rome par un citadin présente les attributs de Corinne plus que la personne elle-même. Pour lui Corinne est « [...] la femme la plus célèbre de l'Italie, Corinne, poète, écrivain, improvisatrice, et l'une des plus belles personnes de Rome. »³³⁸ L'auteure et ses personnages féminins professent les mêmes convictions illustrées par la considération de la morale.

Mme de Staël trahit sa conscience en exposant ses rêves et ses idéaux. Elle a en effet visité l'Italie aux côtés de Sismondi et de bien d'autres littéraires. Elle aurait sans doute voulu avoir la connaissance qu'elle attribue à son héroïne. Mme de Staël est une habituée des salons, de la discussion et, dans le groupe de Coppet, elle est comme la Sybille romaine du Dominiquin qui attire tant son attention. Si l'on peut dire, le groupe de Coppet est pour Mme de Staël son Capitole et à chaque réunion du groupe elle se voit couronnée de succès. Plus encore, les qualités qu'elle attribue à ses héroïnes sont tout autant les siennes. Le narrateur se pense comme son héroïne littéraire.

Pour elle, la littérature est la jonction des pratiques en poésie, éloquence, histoire, philosophie et l'étude de la morale. C'est dans cette perspective qu'elle dit par ailleurs dans *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* : « Je comprends dans cet ouvrage sous la dénomination de littérature, la poésie, l'éloquence, l'histoire et la

³³⁸ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Idem*. p. 49.

philosophie, ou l'étude de l'homme moral. »³³⁹ La formation de la morale personnelle autant que la morale publique cristallise l'intérêt du tracé épistémologique des travaux de Mme de Staël. La religion vient dans cette perspective s'ajouter à la formation d'une conscience morale identique entre le narrateur réel Mme de Staël et Corinne Edgermond et Delphine d'Albémar. Corinne et Delphine sont des personnages aux caractères sensibles qui rendent à travers le récit la dimension de sa foi chrétienne au lecteur par des recueils en des lieux consacrés à la prière et au recueillement.

La conduite de Corinne présente au lecteur un code de conduite dont la conscience religieuse témoigne de l'humanisme du personnage. Lorsque le narrateur attribue volontairement à Corinne le culte de Dieu, cela revient à lui racheter une conscience narrative correcte parce que la religion s'en porte garante. Ce fait est intimement voulu par le narrateur dans la mesure où son projet est celui d'orienter la morale publique par le jeu de suggestions implicites que la littérature et les personnages peuvent avoir sur les lecteurs. C'est dans ce sens par ailleurs qu'elle soutient dans *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* que : « Les principes de la moralité servent communément de règles de goût aux dernières classes de la société et ces principes suffisent souvent pour les éclairer, même en littérature. »³⁴⁰

Les principes moraux servent de principes unificateurs de la création dans le but d'orienter paisiblement les mœurs publiques vers une conduite civique. La réflexion sur les éléments de la morale suffit à la production des œuvres artistiques éclectiques. L'observation de la morale permet à l'homme d'accepter d'accomplir des actions justes. L'œuvre de Mme de Staël comme c'est le cas de *Corinne ou l'Italie, Delphine, Trois nouvelles*, dispose des signes qui permettent notre orientation. Ces éléments sont des signes figuratifs qui portent souvent la dimension significative du divin, du spirituel, de la morale. Dans cette perspective, les adjectifs et les noms communs attribués aux personnages principaux abondent en caractères d'élévation. Ces éléments qui représentent en fait des unités minimales du texte sont en effet des sources de concepts et d'images métaphoriques.

³³⁹ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, *Ibid.* p.90.

³⁴⁰ *Ibid.* pp. 116-117.

Pour le linguiste Ferdinand de Saussure dans *Cours de linguistique générale*³⁴¹, le signe est une association de deux éléments : le concept et l'image acoustique. Prenons à titre d'exemple ce passage révélateur dans *Delphine I* de Mme de Staël :

J'entre dans le monde avec un caractère bon et vrai, de l'esprit, de la jeunesse et de la fortune ; pourquoi ces dons de la Providence ne me rendraient-ils pas heureuse ? Pourquoi me tourmenterais-je des opinions que je n'ai pas, des convenances que j'ignore ? La morale et la religion du cœur ont servi d'appui à des hommes qui avaient à parcourir une carrière bien plus difficile que la mienne : ces guides me suffiront.³⁴²

Le texte met en valeur des éléments significatifs porteurs d'une image spirituelle dans l'attribution des caractères du narrateur ; ce sont les termes « bon »³⁴³, « vrai »³⁴⁴ « l'esprit » et « la jeunesse » qui renforcent la moralité de Delphine. Ces adjectifs renforcent les thèmes de la raison et de la divinité rendus évidents dans le texte par la présence significative de la « Providence », mais aussi par les sources de l'éthique dans le tracé théorique de l'auteure par les noms communs « morale »³⁴⁵ et « religion »³⁴⁶. Elle confesse ne pas se préoccuper des opinions de la société et accomplit des actions que lui guide son cœur par humanisme. Elle juge avoir la capacité de juger et la bonté de prendre des décisions justes.

I.2.6 L'éloge des Anciens : une construction sémantique d'un caractère humaniste.

Le caractère taxinomique de l'œuvre de Mme de Staël révèle une forte dimension de la sublimation des anciens par l'évocation d'un héritage culturel abondant dans l'univers diégétique. En d'autres termes, les univers diégétiques des œuvres de Mme de Staël rendent en

³⁴¹ SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, 1916, notes et commentaires de Tullio de Muro, Paris, Ed. Payot et Rivages, 1995.

³⁴² STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid*, p.71.

³⁴³ *Op. Cit.* p. 71

³⁴⁴ *Op. Cit.* p. 71.

³⁴⁵ *Op. Cit.* p. 71.

³⁴⁶ *Op. Cit.* p. 71.

vibrant hommage aux éclairateurs de la culture occidentale dans la mesure où ceux-ci ont initié des savoirs, des technologies, des cultures, des systèmes de pensée qui ont fait évoluer la conception humaniste tout entière. C'est dans l'optique d'une reconnaissance universelle de la civilisation occidentale que ce siècle porte d'ailleurs le nom rayonnant : siècle des *Lumières*.

Le culte des Anciens est reconnu dans les pratiques culturelles ancestrales et dans les pratiques religieuses. Les textes de Mme de Staël portent la récurrence du sentiment d'attachement au culte des savoirs par la reconnaissance et le culte des Anciens. A ce titre, *Corinne ou l'Italie* offre à travers la sémantique de l'œuvre une élégie des Anciens par la voix de *Corinne au Capitole*³⁴⁷. Cette scène, par la célébration du savoir du personnage éponyme montre le culte voué au savoir et la profusion des épithètes donne le sentiment de pouvoir que l'auteure souhaite impulser à son œuvre. Cette scène dévoile une sorte de métonymie qui révèle que ce sont les attraits qui retiennent l'attention de la postérité.

L'œuvre de Mme de Staël est une illustration discursive qui met en valeur la sensibilité des hommes forgée par les goûts des artistes, des penseurs, des hommes de lettres et des hommes politiques qui apparaissent manifestement dans l'œuvre. En effet, l'homme à l'état de nature, pour reprendre le propos de Jean-Jacques Rousseau, n'a pas développé une sensibilité qui le conduit à consulter son héritage culturel. C'est la découverte de la conscience artistique et d'une capacité créative qui commence à former son goût.

Le XVIII^e siècle révèle à la postérité la volonté de se penser par soi-même qui demeure le matriciel des *Lumières* émis par Emmanuel Kant. En effet, l'imaginaire qui entoure la conscience de la sensibilité et du goût résulte d'une construction perpétuée par des intellectuels de générations en générations. Les sculpteurs, les peintres, les conteurs, les écrivains ont donné des images par des statues et des peintures et des représentations mentales par des mythes répétés depuis longtemps. Nicolas de Condorcet constate en effet l'évolution des savoirs pratiques et théoriques des hommes dans son ouvrage *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* :

L'homme naît avec la faculté de recevoir des sensations, d'apercevoir et de distinguer, dans celles qu'il reçoit ; les sensations dont elles sont composées, de les retenir, de les reconnaître, de les combiner, de les conserver ou de rappeler dans sa mémoire, de comparer entre elles ces combinaisons, de saisir ce qu'elles ont de commun et ce qui les

³⁴⁷ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1985.

distingue, d'attacher des signes à tous ces objets, pour les reconnaître mieux, et s'en faciliter de nouvelles combinaisons.³⁴⁸

Pour l'homme des *Lumières* qu'est Nicolas de Condorcet l'homme sensible apparaît suite à des évolutions successives des techniques et des savoirs au sein des communautés sociales. C'est la faculté de sentir, de se laisser pénétrer par des sensations, par des émotions qui fait naître l'homme dont l'état précédent pouvait s'apparenter à l'animal. Cette nature nouvelles l'a fait retenir et modeler sa perception des choses pour non seulement les matérialiser mais surtout pour les communiquer. Ce faisant, la sensibilité fait naître les passions, les arts et les techniques qui vont produire les outils.

Mme de Staël met ainsi la force de persuasion que la culture porte à l'imagination individuelle par ce que Gilbert Durant nomme « le trajet anthropologique ». Ce fait, il présente le constat anthropologique que les sociétés à travers leurs arts, leurs cultures influencent l'imaginaire des hommes. Dans cette perspective, Gilbert Durant révèle dans *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire* que : « Le trajet anthropologique est un échange incessant qui existe au niveau de l'imaginaire entre les pulsions créatrices et assimilatrices et le milieu cosmique et social. »³⁴⁹

Ainsi, les sociétés produisent des créations sensibles qui orientent l'imaginaire des individus. L'œuvre de Mme de Staël témoigne de cette éthique humaniste par l'hommage qu'elle rend aux anciens considérés comme les philosophes, les artistes, et éventuellement aux divinités. Dans cette perspective, l'exercice oratoire de Corinne au Capitole dans *Corinne ou l'Italie* rend compte de cette conviction. Dans le récit de l'œuvre, le narrateur témoigne du goût prononcé des habitants de Rome dans la mesure où les arts appartiennent à leur culture. Il écrit : « Les gens du peuple à Rome connaissent les arts, raisonnent avec goût sur les statues ; les tableaux, les monuments, les antiquités, et le mérite littéraire porté à un certain degré, sont pour eux un intérêt national. »³⁵⁰ La narration témoigne par ces propos l'attrait des arts et de l'imaginaire qui entoure ceux-ci pour les habitants de Rome. Cela développe un comportement distinct que le narrateur observe à la manière d'un anthropologue entre les Italiens et les

³⁴⁸ CONDORCET Nicolas de, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, Flammarion, 1988. p. 79.

³⁴⁹ DURANT Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, 1992. Paris, Dunod, Coll. Psycho Sup », 1969. p. 38.

³⁵⁰ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 49-50.

Anglais. Les arts d'une communauté forgent ainsi une imagination distincte d'un milieu à un autre. Alors la diégèse fait du goût artistique une réalité communément partagée parmi les romains. L'hommage aux anciens est rendu par Corinne par l'évocation onomastique.

Cette pratique se présente aussi dans *Delphine I*. Ce roman épistolaire est l'occasion de rappeler une fonction de l'œuvre littéraire. En vertu de cette disposition, elle estime que :

Les événements ne doivent être dans les romans que l'occasion de développer les passions du cœur humain ; il faut conserver dans les événements assez de vraisemblance pour que l'illusion ne soit point détruite ; mais les romans qui excitent la curiosité seulement par l'invention des faits, ne captivent dans les hommes que cette imagination qui a fait dire que les yeux sont toujours enfants.³⁵¹

Ceci dit, l'auteure considère que l'œuvre littéraire devrait être un mouvement initiateur pour exposer la condition sensible des individus par le biais des passions. Les actions des récits doivent ainsi amener les personnages à cette sensibilité. Dans cette perspective, l'on considère que lorsque l'auteure expose les divinités des civilisations helléniques, les philosophes, les sculpteurs, les peintres, les écrivains, elle cherche ainsi à mettre en évidence la formation de la sensibilité culturelle. C'est en effet de cette manière que Mme de Staël montre l'origine de la sensibilité culturelle de ses personnages. Cette culture vit dans l'inconscient du narrateur de *Trois nouvelles* à la manière d'une « métaphore vive ». En effet, le narrateur perçoit Ximéo sous la référence culturelle d'Apollon :

[...] vous ne pouvez pas imaginer une figure plus ravissante : ses traits n'avaient aucun des défauts des hommes de sa couleur, son regard produisait un effet que je n'ai jamais ressenti ; il disposait de l'âme, et la mélancolie qu'il exprimait passait dans le cœur de celui sur lequel il s'attachait ; la taille de l'Apollon du Belvédère n'est pas plus parfaite.³⁵²

Cette comparaison nous interpelle dans la mesure où elle émet un transfert de sens du niveau sémantique du texte vers le niveau métaphorique de la représentation. Le culte qu'on voue à la culture a cette force de transparaître dans notre perception des choses comme c'est le cas du narrateur. Opérant ainsi une comparaison, le narrateur joue sur une création métaphorique que Paul Ricœur explique à travers son ouvrage *La Métaphore vive*. Dans cette perspective, il déclare que :

³⁵¹ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid.* p. 50.

³⁵² STAEL Madame de, *Trois nouvelles*, Présenté et annoté par Martine REID, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009. p. 23.

La rhétorique de la métaphore prend le mot pour unité de référence. La métaphore en conséquence, est classée parmi les figures du discours en un seul mot et définie comme trope par ressemblance, en tant que figure, elle consiste dans un déplacement et dans une extension du sens des mots ; son explication relève d'une théorie de la substitution.³⁵³

La construction sémantique de l'auteur s'appuie sur le modèle de la référence culturelle pour créer une comparaison. Celle-ci s'effectue essentiellement à partir de la présence du groupe nominal « l'Apollon du Belvédère ». Ce fait qui revient à capter une référence comme source de création est une technique de créativité que Ricœur Paul lit chez Max Black dans *Models and metaphors*³⁵⁴. A travers cette œuvre, le philosophe estime que la création de la métaphore s'effectue dans les arts comme en science à partir d'un modèle pris pour référent. Dans cette perspective, la culture gréco-romaine représente un modèle d'appui à la création métaphysique comme c'est la déjà dans *Corinne ou l'Italie, Delphine, Trois nouvelles* et dans l'œuvre dramaturgique de Mme de Staël.

I.2.7 L'altérité livresque comme motif d'éthique à l'humanité.

L'univers romanesque étant inspiré du monde réel, elle s'inspire de façon directe des idéologies sociales ou indirecte en présentant des orientations hypothétiques. L'œuvre de Mme de Staël s'inspire de la conscience que l'homme a de son prochain et de la considération qu'il fait de lui comme principe fondamentale du bon vivre. C'est dans cette perspective que Paul Ricœur émet le postulat de « la Règle d'Or »³⁵⁵ comme principe fondamental d'organisation du « bon vivre » en communauté. Les personnages de Mme de Staël sont présentés avec des principes éthiques de sorte qu'ils produisent des actions liées aux vies des autres personnages. La société de fiction de Mme de Staël est comme une société au sein de laquelle les personnages considèrent avant tout l'existence des autres comme altérité de soi. Et en fonction de la considération qu'on a d'autrui, on produit un parcours actanciel qui influence positivement ou négativement le parcours sinon l'existence livresque de l'autre. L'altérité

³⁵³ RICOEUR Paul, *La Métaphore vive*, *Ibid.* p. 7.

³⁵⁴ BLACK Max, *Models and metaphors*, Ithaca, Cornell University Press, 1962.

³⁵⁵ RICEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, *Op.cit.* p.254.

livresque des personnages s'identifie notamment au modèle chevaleresque dont Oswald et Léonce exposent tous les deux des qualités.

Le rôle sans cesse grandissant des arts s'est arrogé heureusement un certain nombre de responsabilités sociales par la dénonciation et l'engagement en faveur de l'éthique humaniste. Au XVIII^e siècle, face à la nécessité de lutter en faveur des classes défavorisées comme les femmes ou les noirs, les écrivains s'adonnent à des écrits moraux. C'est dans cette perspective que Mme de Staël note dans l'œuvre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* :

Si « la morale est devenue l'étude principale des bons esprits », les écrivains ont une mission propre et capitale : « Un poème, un drame, un roman qui peint vivement la vertu, modèle le lecteur, sans qu'il s'en aperçoive, sur les personnages vertueux qui agissent ; ils intéressent, et l'auteur a persuadé la morale sans en parler [...] par l'art d'un travail caché.³⁵⁶

L'art de Mme de Staël à travers ses personnages est de conduire le lecteur de mener une existence vertueuse en s'inspirant du modèle éthique qu'elle forme. Sans faire de propagande religieuse bien que chrétienne, elle fait de la croyance une des sources de la vertu des personnes comme on le souligne à travers les personnages Corinne, Delphine, Agar, Sémidia. Au regard de ces orientations des hommes de lettres, Dominique Poulot dans l'œuvre *Les Lumières* révèle que :

La vertu, le travail, l'éducation, la famille et la société, la quête de l'utilité publique et du bonheur sont autant de leitmotifs propres à inspirer les conduites tout à la fois éclairées et profondément marquées par les cadres religieux que le piétisme a dessiné en renouvelant le luthéranisme. Ce sens du futur, compris dans l'idéal de la Bildung, trouve son écho dans les représentations françaises, qui veulent aussi poser l'accès bourgeois à une fonction de spiritualité sociale.³⁵⁷

Entre les noms de personnes et les personnages, il existe en effet un lien de mutualité basé sur la réciprocité. Les deux termes s'influencent réciproquement. Le terme personnage tiré du nom commun personne exprime qu'il s'agit d'une création de fiction inspirée de l'étant réel au sens heideggérien qu'est l'homme de la société. L'on érige le personnage selon les inspirations des écrivains comme c'est le cas en l'occurrence chez Mme de Staël, le personnage s'érige comme le modèle de conduite et de vie à suivre dans la mesure où elle souhaite exprimer

³⁵⁶ STAEL Madame de, *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, *Idem*. p. 158.

³⁵⁷ POULOT Dominique, *Les Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.p.82.

une humanité agissante chez ses personnages. En ce sens, cet usage du personnage correspond à cette marche évolutive vers l'éclaircissement inspiré par le terme allemand d'« Aufklärung » traduit en français par Lumières.

Les personnages expriment la même évolution croissante d'humanisme, de morale par la volonté du narrateur réel de faire du personnage l'instrument d'instruction des hommes. Alors les personnages de Mme de Staël font montre de valeur intrinsèque à la bonne moralité. La conscience de l'homme est bornée par une police d'action qui l'amène à juger que ce qu'il fait est honnête ou ne l'est pas. En raison de la nuisance ou du bien-fondé de la portée morale publique dispensée par la sollicitude, les personnages de Mme de Staël expriment l'éthique à l'humanité. Cela est d'autant plus remarquable qu'elle dévoile son projet en filigrane de son œuvre théorique *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* :

Je me suis proposé d'examiner quelle est l'influence de la religion, des mœurs et des lois sur la littérature, et quelle est l'influence de la littérature sur la religion, les mœurs et les lois. Il existe, dans la langue française, sur l'art d'écrire sur les principes du goût, des traités qui ne laissent rien à désirer ; mais il me semble que l'on n'a pas suffisamment les causes morales et politiques, qui modifient l'esprit de la littérature. Il me semble que l'on n'a pas encore considéré comment les facultés humaines se sont graduellement développées par les ouvrages illustres en tout genre, qui ont été composés depuis Homère jusqu'à nos jours.³⁵⁸

Mme de Staël élabore un projet de fiction sur la base d'une corrélation d'influence entre la religion et la politique sur les mœurs d'une part et d'autre part par des mœurs sur la religion et la politique. Mme de Staël accorde un grand intérêt à légitimer la morale dans l'esprit de la littérature afin qu'elle modifie les mœurs de la société. La dimension narrative abonde sur la sublimation des qualités intrinsèques des personnages tels Corinne, Oswald, Delphine, Léonce, Agar, Sémida, Geneviève de Brabant, Mirza, Ourika, Pauline.

Personne ne se montrait plus sûr que lui complaisant et dévoué pour ses amis quand il pouvait leur rendre service ; mais rien ne lui causait un sentiment de plaisir pas même le bien qu'il faisait, il sacrifiait sans cesse et facilement ses goûts à ceux d'autrui ; mais on ne pouvait expliquer par la générosité seule cette abnégation absolue de tout égoïsme ; [...].³⁵⁹

³⁵⁸ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1802, Paris, Flammarion, 1991.p.65.

³⁵⁹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, 1802, *Idem*. p.28.

Ce passage s'ouvre par une métaphore qui montre l'absolue bonté d'Oswald. Le même passage révèle des éléments en rapport avec la spiritualité comme le montrent les termes de « sacrifice »³⁶⁰, « générosité »³⁶¹, « abnégation »³⁶², et « dévotion »³⁶³. Ces éléments de description montrent la largesse d'esprit du personnage Oswald Nelvil afin de coller à la dimension éthique que l'auteure souhaite implanter dans ses personnages. A travers l'adjectif « dévoué »³⁶⁴ se donne à lire l'extrême soumission d'Oswald au bien des autres. Dans le récit, Oswald devient par conséquent le référent masculin de la sollicitude qui est une norme de la conscience. Paul Ricœur aborde la notion de Règle d'Or comme un moyen de jonction entre la visée de bonne volonté et la volonté harmonieuse de la vie bonne : « Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le semblablement pour eux. »³⁶⁵ Ce passage est bien issu du texte biblique (Luc 6, 31). Le philosophe pense bien que l'éthique trouve une source divine puisqu'elle inspire les lois parmi les hommes.

Le projet de sublimation des personnages chez Mme de Staël se laisse régulièrement saisir à travers la description. Mais parler de description sous-entend deux dimensions au moins, l'une morale, l'autre physique. Le début de l'évocation du personnage Corinne dans le roman semble être celle d'un mythe dont on ne cesse de magnifier les qualités : « A chaque instant on la nommait, on reconnaît un trait nouveau d'elle, qui annonçait la réunion de tous les talents qui captivent l'imagination. »³⁶⁶ La narration nous dit qu'elle est très présente dans l'imaginaire des Romains qui parlent d'elle sans cesse en magnifiant ses talents. Plus qu'une simple description, cette présentation de Corinne est un témoignage rendu incontestable par la multiplicité des intervenants dans la description :

L'un disait que sa voix était la plus touchante d'Italie, l'autre qu'elle dansait comme une nymphe, et qu'elle dessinait avec autant de grâce qu'invention ; tous disaient qu'on n'avait jamais écrit ni improvisé d'aussi beaux vers, et que, dans la conversation habituelle, elle avait tout à tour une grâce et une éloquence qui charmaient tous les esprits.³⁶⁷

³⁶⁰ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Op. Cit. p. 28.

³⁶¹ Op. Cit, p.28

³⁶² Op. Cit. p. 28.

³⁶³ Op. Cit. p. 28.

³⁶⁴ Op. Cit. p.28.

³⁶⁵ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Essais », p.255.

³⁶⁶ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p.50.

³⁶⁷ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Idem.p.50.

L'exposition de ces talents artistiques révèle qu'il s'agit d'une femme singulière. C'est pour cette raison que le discours narratif abonde dans le style de la comparaison pour élever son rang : « [...] c'est une divinité entourée de nuages. ».³⁶⁸ Elle est aussi divinisée : « [...] c'est une divinité entourée de nuages. ».³⁶⁹ Comparée à une créature mythique représentée par le Dominiquin : « Elle était vêtue comme la Sybille du Dominiquin ».³⁷⁰ Aussi dit-on encore d'elle : « [...] elle donnait à la fois l'idée d'une prêtresse d'Apollon. ».³⁷¹

Le caractère d'exemplarité et de référence morale est caractérisé par cette scène au Capitole où l'on adresse des louanges à Corinne pendant qu'elle est assise comme on le ferait pour une divinité. Le lien commun qu'il y a entre une divinité et une personne qu'on plébiscite à l'extrême est l'admiration. Pourtant, on admire une divinité ou une personne quelle qu'elle soit pour être un modèle digne de louange. Le narrateur adresse des louanges à Corinne à travers une scène digne des hommages rendus à une déesse :

Dès que Corinne fut assise, les poètes romains commencèrent à lire les sonnets et les odes qu'ils avaient composés pour elle. Tous l'exaltaient jusques aux cieux ; mais il lui donnait des louanges qui ne la caractérisaient pas plus qu'une autre femme d'un génie supérieur. C'était une agréable réunion d'images et d'allusion à la mythologie, qu'on aurait pu, depuis Sapho jusqu'à nos jours, adresser de siècle en siècle à toutes les femmes que leurs talents littéraires ont illustrées.³⁷²

Les artistes de Rome se mettent à adresser des louanges à Corinne ; le narrateur emploie le verbe « exalter » à cet effet parce que l'intention est de rendre cette femme exceptionnelle. Des poètes comme elle, viennent comme un signe de soumission et d'hommage pour élever et glorifier Corinne parce qu'elle révèle d'un talent supérieur. La présentation de ces personnages laisse entendre la construction des référents moralistes. Outre la moralité, la diégèse révèle à travers les héros du récit la démonstration de l'expression de la volonté. La philosophie de la volonté conduit les personnages à se mouvoir dans le récit en portant des actions tantôt bonnes tantôt mauvaises. Paul Ricœur écrit ceci de la volonté :

Qu'elle soit bonne ou mauvaise, la volonté est d'abord la volonté- un acte constitutif de la conscience humaine en tant qu'elle est intentionnelle, conscience de quelque

³⁶⁸ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Op. Cit. p.50.

³⁶⁹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p.51.

³⁷⁰ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Op. Cit. p. 51.

³⁷¹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Op. Cit. p.51.

³⁷² STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 54.

chose. D'où la nécessité de décrire, aussi rigoureusement que possible, les structures et manifestations essentielles du volontaire et de l'involontaire.³⁷³

L'œuvre de Mme de Staël est l'expression artistique d'un engagement social comme l'engagement répond par essence à une volonté de la conscience. L'expression de l'éthique humaniste s'exprime notamment dans le roman épistolaire éponyme *Delphine*³⁷⁴. Ce texte dispose en son sein comme le précédent des éléments de spiritualité. L'œuvre de Mme de Staël est le lieu de démonstration du bon sens partagé au sens cartésien. De plus, elle illustre l'esprit critique d'une personne qui fait usage de la faculté de juger au sens ou l'entend Emmanuel Kant. L'incipit de l'œuvre met à jour les intentions de Delphine :

Je serai trop heureuse, ma chère cousine, si je puis contribuer à votre mariage avec monsieur de Mondoville ; les liens du sang qui nous unissent me donne le droit de vous servir, et je le réclame avec instance ; si je mourais vous succéderiez naturellement à la moitié de ma fortune : me serait-il refusé de disposer d'une portion de mes biens pendant ma vie, comme les lois en disposeraient après ma mort ? A vingt et un ans, convenez qu'il serait ridicule d'offrir mon héritage à vous qui en avez dix-huit ! Je vous parle donc des droits de succession, seulement pour vous faire sentir que vous ne pouvez considérer le don de la terre d'Andelys comme un service embarrassant à recevoir, et dont votre délicatesse doive s'alarmer.³⁷⁵

Cette lettre montre de façon sous-jacente la moralité de Delphine par son œuvre de charité qu'elle réclame non seulement avec insistance mais aussi de façon tout à fait désintéressée. A travers ces lignes se laisse saisir la bonté, la générosité, l'altruisme et la disponibilité qui sont des valeurs éthiques d'une conscience humaniste. La solitude et l'essence communautaire de l'homme sont deux réalités qui ne s'accordent pas. L'incipit de *Delphine* nous expose une jeune veuve qui cherche par son pouvoir, par ses capacités à sortir de la solitude en se rendant utile dans son entourage immédiat. Cette volonté de rompre avec l'isolement lui fait même envisager de léguer sa fortune en dépit de son âge. Ce sens de la sollicitude est plus louable de la part humaniste de l'homme. Mais, s'offrir présente l'immuable relation à une croyance doctrinale de la part du volontaire. Delphine est une fervente chrétienne catholique comme le montre sa fréquentation dans le récit des lieux de culte, elle ne manque pas d'exprimer sa foi à travers les prières comme par des retraites dans les couvents. En tant

³⁷³ RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté, 2 Finitude et culpabilité*, Paris, Points, coll. « Essais », 2009.p.7.

³⁷⁴ STAEL Madame de, *Delphine I*, 1802, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, Flammarion, 2000.

³⁷⁵ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid*, p. 11.

que croyante, son œuvre porte en effet les recommandations de la religion et s'identifie elle-même au modèle de sainteté subliminale qu'est Jésus-Christ.

Toutes ces qualités concourent à l'expression de l'éthique à l'humanité. A travers la bonté dont fait preuve Delphine, c'est le modèle de foi qui se laisse saisir et l'éthique à l'humanité qu'elle inspire. Toutefois, dans cette œuvre d'autres personnages dévoilent ces qualités honorables. En effet, Léonce présente une conscience « traversée par un désir de dépassement toujours contrarié et toujours renaissant, lié aux conditions les plus profondes de la conscience de soi ».³⁷⁶ En faisant office de description morale, une demande de Delphine permet d'introduire la présentation de Léonce : « Je vais vous parler naturellement [...] puisque vous vous intéressez à Léonce ».³⁷⁷ Par cette déclaration le ton est donné, il d'agit d'une confiance qui engage la solennité du moment et des charmants personnages qui se montrent aimables. Le Duc de Mendoce qui est un fin observateur continue :

[...] c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure charmante, vous ne connaissez rien ici qui en approche ; spirituel, mais très mauvaise tête ; fou de ce qu'il appelle la réputation, l'opinion publique, et prêt à sacrifier pour cette opinion ou pour son ombre même les intérêts les plus importants de la vie.³⁷⁸

Après une brève description physique qui souligne la beauté sans pareille de Léonce, le narrateur focalisateur, le Duc de Mendoce qui connaît bien Léonce loue l'inébranlable honnêteté de ce dernier par quelques observations de bravoure du jeune homme. Ce témoignage converge avec le deuxième avis qui émane d'un deuxième témoin de la vie de Léonce. C'est par une anecdote qui illustre la bravoure, la solidarité et la justesse d'esprit de Léonce qu'il le présente. Il souligne :

Je le connais, et je sais tous les détails de l'évènement dont monsieur de Duc vient de nous parler ; permettez-moi d'y joindre quelques observations que je crois nécessaires. Léonce, il est vrai, s'est conduit dans cette circonstance avec beaucoup de hauteur, mais on n'a pu empêcher de l'admirer, précisément par les motifs qui aggravent ses torts dans l'opinion de monsieur le Duc ; le crédit de la famille de mademoiselle de Sorane était si grand, les menaces du ministre si publiques, et la conduite de mademoiselle de Sorane avait été si mauvaise qu'il était impossible qu'on n'accusât pas de faiblesse celui qui l'épouserait. Monsieur de Mondoville aurait peut-être dû laisser son cousin se décider seul ;

³⁷⁶ NABERT Jean, *Le Désir de Dieu*, Paris, Editions Cerf, 1996, p.27.

³⁷⁷ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid*, p.97.

³⁷⁸ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Op. Cit.* p.97.

mais il l'a conseillé comme il aurait agi, il s'est mis en avant autant qu'il lui a été possible pour détourner le danger sur lui-même ; et peut-être ne sera-t-il que trop prouvé dans la suite qu'il y est bien parvenu. Il a donné une partie de sa fortune à son cousin, pour le dédommager d'aller aux Indes ; enfin il a paru dans sa conduite qu'aucun genre de sacrifice personnel ne lui coûtait, quand il s'agissait de préserver de la moindre tache la réputation d'un homme qui portait son nom. Le caractère de monsieur de Mondoville réunit au plus degré la fierté, le courage, l'intrépidité, tout ce qui peut enfin inspirer du respect ; les jeunes gens de son âge ont, sans qu'il le veuille, et presque malgré lui, une grande déférence pour ses conseils, il y a dans son âme une force, une énergie, qui tempérées par la bonté, inspirent pour lui la plus haute considération ; et j'ai vu plusieurs fois qu'on se rangeait quand il passait, par un mouvement involontaire, dont ses amis riaient à la réflexion, mais qui les reprenait à leur insu, comme toutes les impressions naturelles.³⁷⁹

Ce témoignage abondant en dit long sur le caractère de Léonce mais sous-entend bien plus qu'il n'en dit. Par la vraisemblance de ce témoignage se livrent les qualités mais aussi les défauts d'un homme. D'abord, les qualités l'emportent largement sur les défauts qui peuvent paraître là-encore comme des qualités morales. Ce récit souligne que Léonce s'offusque de constater une injustice et s'empresse de s'offrir en proie au courroux d'un puissant ministre afin que soit épargné un innocent abusé. En plus de détourner sur lui une éventuelle vengeance à venir, il offre la moitié de sa fortune afin de soutenir la perte de fortune de son cousin.

Conclusion partielle :

Au terme de notre analyse qui revient sur les multiples caractères spirituels attribuables à l'éthique, il apparaît que la spiritualité imprègne profondément les actes sociaux et les consciences humaines. Toutefois, il s'avère que les croyances n'ont pas essentiellement une dimension spirituelle mais bien pratique. C'est ce qui transparaît dans la mesure où le XVIII^e siècle est héritier de l'éloge de la raison qui a pris son essor au XVII^e siècle sous l'impulsion des philosophes comme René Descartes, puis Condorcet, Rousseau, Montesquieu au siècle des Lumières. L'œuvre littéraire s'est dans ce sens fait le témoin oculaire de ces évolutions.

³⁷⁹ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid*, pp.99-100.

La dimension intertextuelle avec les écrits bibliques irradie l'œuvre de Mme de Staël et apporte une forte dimension spirituelle à la moralité de ses écrits. Aussi voyons-nous en plus de ces évocations, la démonstration de certaines maximes bibliques et morales prendre le pouvoir sur la conscience des personnages. On voit la disponibilité comme un actant révérenciel qui vient à guider les personnages. La disponibilité est une maxime morale qui amène l'homme à se préoccuper d'autrui. À travers les œuvres de Mme de Staël, on lit notamment la sympathie comme une forme d'amour et de compassion poussée à l'extrême par la plume de notre auteure.

Mme de Staël postule que l'œuvre littéraire doit revêtir la présentation des sensations propres à l'esprit des hommes. Les éléments des récits de fiction doivent exposer ostensiblement les thèmes de la sensibilité humaniste. Mme de Staël soutient que la littérature peut puissamment concourir à l'essor d'une morale publique par l'influence des actions nobles menées par les personnages. Dans ce sens, elle écrit que :

Si la littérature peut servir utilement à la morale, elle influe par cela seul puissamment aussi sur la gloire ; car il n'y a point de gloire durable dans un pays où il n'existerait point de morale publique. Si la nation n'adoptait pas des principes invariables pour base de son opinion, si chaque individu n'était pas fortifié dans son jugement par la certitude que ce jugement est d'accord avec l'assentiment universel, les réputations brillantes ne seraient que des accidents se succédant par hasard les uns aux autres. L'éclat de quelques actions pourrait frapper ; mais il faut une progression dans les sentiments pour arriver au plus sublime de tous, à l'admiration. Vous ne pouvez juger qu'en comparant. L'estime, l'approbation, le respect, sont des degrés nécessaires à la puissance de l'enthousiasme. La morale pose les fondements sur lesquels la gloire peut s'élever, et la littérature, indépendamment de son alliance avec la morale, contribue encore, d'une manière plus directe, à l'existence de cette gloire, noble encouragement de toutes les vertus publiques.³⁸⁰

La renommée du panthéon littéraire d'une nation est un instrument de propagande parmi les nations. Les hommes de lettres qui incarnent cette communauté d'individus ont le pouvoir de porter l'opinion morale publique et d'influencer de ce fait, l'éthique publique. On peut apprécier à travers l'œuvre de Mme de Staël la faculté de juger, la faculté critique et l'exercice de la raison mise en pratique dans différentes circonstances. Ces illustrations voulues correspondent, éventuellement à une visée éthique énoncée par le philosophe Paul Ricœur dans

³⁸⁰ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Présenté et annoté par Gérard Gegembre et Jean Goldzink, Paris, GF Flammarion, 1991. p. 73.

Soi-même comme un autre, « la vie bonne ». Ainsi, pour l'auteure de *Corinne ou l'Italie*, la littérature doit se faire la pierre angulaire à l'édification d'une morale publique.

L'auteure présente des actions pour lesquelles les personnages peuvent être appréciés pour l'élan de bonté, de sympathie, de moralité qu'ils mettent en valeur. Par le fait des lectures minimalistes, des microlectures selon Jean-Pierre Richard, l'on convient que les thèmes réguliers de l'œuvre de Mme de Staël sont la religion, l'amour, la bonté, l'harmonie, la sensibilité qui mettent en lumière la dimension émotionnelle des personnages.

L'élaboration narrative de l'œuvre de Mme de Staël qu'il s'agisse de *Corinne ou l'Italie*, *Delphine*, *Trois nouvelles*, *Geneviève de Brabant*, *La Sunamite*, *Agar dans le désert*, *Le Mannequin*, *Sapho*, *La Signora Fantastici*, est conçue autour d'attributions diverses de caractères humains aux personnages de sorte que les actions soient des motifs à présenter la sensibilité. Dans cette perspective substantielle, attribuer des caractères aux personnages implique l'existence d'une conscience. Or la conscience est le fondement matriciel de l'homme social en tant qu'être pensant. Cette axiologie constitue le centre d'intérêt épistémologique de l'œuvre en ce que nous nommons l'éthique à l'humanité.

L'œuvre se fait notamment l'écho de la philosophie humaniste présentée par l'essor des Lumières et la volonté de laisser parler sa raison dans le but de justifier sa sensibilité. En effet, on a pu déjà apprécier que l'empathie sinon l'amour du prochain est le fruit d'une réflexion et d'une volonté des personnages au lieu d'être le simple respect des principes religieux bien que ceux-ci y apportent toujours une caution morale. Les thèses de l'herméneute Paul Ricœur apportent un regard à la lecture des œuvres de Mme de Staël. En menant des recherches sur l'interprétation de la conscience, de la formation de l'identité du soi et de la phénoménologie de l'action en continuant les travaux de Husserl, Paul Ricœur crée des concepts dans son ouvrage intitulé *Soi-même comme un autre*, qui concoure à redécouvrir l'humanisme dans l'œuvre de Mme de Staël tels que « la visée éthique » ou « le soi mandaté ».

La phénoménologie de l'action de l'œuvre de Mme de Staël est un motif régulier qui permet de mettre en valeur la sensibilité du personnage confronté à l'autre. Mme de Staël le notifie à la préface de l'œuvre *Delphine* :

Les évènements ne doivent être dans les romans que l'occasion de développer les passions du cœur humain ; il faut conserver dans les évènements assez de vraisemblance pour que l'illusion ne soit point détruite ; mais les romans qui excitent la curiosité seulement par l'invention des faits, ne captivent dans les hommes que cette imagination qui a fait dire que

les yeux sont toujours enfants. Les romans que l'on ne cessera jamais d'admirer, *Clarisse*, *Clémentine*, *Tom Jones*, *La Nouvelle Héloïse*, *Werter*, etc., ont pour but de révéler ou de retracer une foule de sentiments, dont se compose au fond de l'âme le bonheur ou le malheur de l'existence ; ces sentiments que l'on ne dit point, parce qu'ils se trouvent liés avec nos secrets ou avec nos faiblesses, et parce que les hommes passent leur vie avec les hommes, sans se confier jamais mutuellement ce qu'ils éprouvent.³⁸¹

Les évènements vécus par les personnages de l'univers romanesque chez Mme de Staël sont en effet des motifs à exposer les sensations des personnages. Ainsi, l'on a eu à titre représentatif les évènements malencontreux qui pouvaient se dresser sur le chemin de Léonce et Delphine comme un moyen de justifier et d'exposer les émotions du cœur chez ces personnages. Dans le même ordre d'idées, les souffrances et l'empathie des personnages Geneviève de Brabant, Agar, la Sunamite sont des représentations des postulats littéraires de l'auteure. L'existence du texte littéraire ne peut se penser de façon autarcique ; sans prendre en considération la psychologie de l'auteure. Toute herméneutique ne peut pas, en effet, se défaire de cette obligation.

Toute l'œuvre de Mme de Staël est jalonnée par la préoccupation objectivante d'autrui. Cette préoccupation bipolaire dans les fictions, elle s'exerce dans la société par son engagement partisan tout au long de sa vie. Ainsi, pour Mme de Staël, vie privée et vie publique se confondent et fusionnent. La nécessité d'exercer le bien se lit comme une nécessité pour mieux se voir en l'autre. Il y a en effet une autorité supérieure qui régit le comportement des personnages, c'est l'objectivation, cette absence de parti pris et de jugement équitable qui nous saisit lorsqu'il faut prendre une décision relative à quelqu'un d'autre que soi. La compréhension de l'objectivation vis-à-vis de soi raisonne par les propos de Paul Ricœur interprète de Wilhelm Dilthey :

Dans l'ordre humain, au contraire, l'homme connaît l'homme ; aussi étranger que l'autre nous soit, il n'est pas un étranger que l'autre nous soit, il n'est pas un étranger au sens où la chose physique inconnaissable peut l'être. La différence de statut entre la chose naturelle et l'esprit commande donc la différence de statut entre expliquer et comprendre. L'homme n'est pas radicalement un étranger pour l'homme, parce qu'il donne des signes de sa propre existence.³⁸²

³⁸¹ STAEL Madame de, *Delphine I*, 1802, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000. pp. 50-51.

³⁸² RICOEUR Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1986, pp. 91-92.

Par la qualité que nous avons d'être des hommes, nous reconnaissons en l'autre cette dimension par la conscience que nous pouvons avoir qu'il a les mêmes envies et les mêmes besoins. Il y a ainsi une réciprocité perceptive de l'identité humaine que nous reconnaissons aisément.

DEUXIEME PARTIE : LUMIERES ET VISEE ETHIQUE

INTRODUCTION PARTIELLE :

Le siècle des *Lumières* est celui des innovations technologiques et scientifiques mais aussi celui du foisonnement des questions relatives aux réformes étatiques et idéologiques. C'est une époque marquée par une marche devenue inexorable vers l'évolution reconnu sous le terme d'origine allemande d'*Aufklärung*³⁸³. Pour les étymologistes le terme *aufklärung* désigne un processus évolutif d'éclaircissement. Pris métaphoriquement, les Lumières caractérisent l'évolution des sciences, des techniques et des consciences. Cette appellation sonne comme une réponse à l'époque précédente en tant que période d'obscurantisme parce que les hommes sont pris sous le joug despotique de la monarchie, de l'aristocratie et de l'église qui règnent alors sans partage sur le monde occidental. Le siècle des Lumières prend la responsabilité d'opérer un renversement des mœurs sans précédent en Occident. Les philosophes opèrent sous l'impulsion réflexive de la bienfaisance humaine une vaste théorisation de l'humanisme fondée sur l'expression de sentiment. Les Lumières se sont illustrées par l'expansion du courant philosophique humaniste duquel découle l'expression d'un certain nombre de droits humains reconnus par les peuples et les états.

L'universalisme de la condition est une considération humaniste de l'homme qui vise à considérer chaque être humain comme semblable à soi et plus encore comme un être de droit au même titre que tous les hommes. A travers ses personnages, Mme de Staël place l'amour de l'autre avant la célébration de son identité culturelle. C'est dans cette optique que le philosophe et anthropologue Claude Lévi-Strauss disait : « Un humanisme bien ordonné ne commence pas par soi-même, mais place le monde avant la vie avant l'homme, le respect des autres êtres avant l'amour-propre. ».³⁸⁴ C'est pourquoi Mme de Staël fait l'éloge de l'universalisme par sa peinture de personnages aux cultures diverses. De plus, Nicolas de Condorcet reconnaît à l'esprit d'humaniste d'être empreint de fraternité. Il écrit dans cette perspective :

La vie humaine n'est point une lutte où des rivaux se disputent des prix ; c'est un voyage que des frères font en commun et où chacun employant ses forces pour le bien de

³⁸³ L'*Aufklärung* est en fait une réaction chimique qui vise à créer une luminescence.

³⁸⁴ LEVI-STRAUSS Claude, *Race et histoire*, 1952, Paris, Ed. Folio, coll. « Essais », 1989.p.10.

tous, en est récompensé par les douceurs d'une bienveillance réciproque, par la jouissance attachée au sentiment d'avoir mérité la reconnaissance ou l'estime.³⁸⁵

Les textes de fiction de notre corpus révèlent une démonstration des facultés intellectuelles de l'être humain qui peuvent être perfectibles à travers les traits d'une femme. Le choix de femmes comme personnage principal régulier traduit l'application des Lumières à l'œuvre au XVIII^e siècle. C'est toutefois aussi une caractéristique de la doctrine humaniste de croire en l'évolution des capacités de l'homme afin de faire évoluer le monde de façon similaire. C'est pourquoi les hommes à travers les structures sociales comme l'instruction, la culture ont répandu dans le monde le goût du savoir. Le siècle des Lumières rend bien compte de cette expansion du savoir par le projet de l'Encyclopédie. C'est par la volonté de produire cette œuvre aux savoirs universels autant qu'éclectiques que Diderot et D'Alembert lancent au XVIII^e siècle l'un des plus vastes projets de recherche que le monde ait jusque-là connus.

L'appétit du savoir et l'essor des sciences et des techniques ont pour but essentiel de faire reculer l'ignorance à l'échelle de l'humanité. C'est par la science que l'on veut rendre l'homme responsable de ses actes et notamment libre de ses choix comme celui de choisir son orientation religieuse et ses croyances selon l'acceptation et la compréhension du message. Le siècle veut rendre l'homme capable de comprendre, d'analyser et de juger par l'exercice de ses facultés intellectuelles. Nicolas de Condorcet écrit : « L'instruction est le seul remède à la stupidité. ».³⁸⁶ L'écrivain humaniste souligne par cette assertion que le rôle de la formation est important pour amener l'homme à faire des bons choix.

Les fondations sociales sont établies de sorte que les connaissances acquises au cours de l'évolution de l'humanité fassent croître de manière significative l'éveil de la conscience humaine. Il est aisé de constater que les capacités intellectuelles tout comme la conscience connaissent des différences de jugement en fonction du milieu où l'on trouve naissance et de la présence ou non des institutions qui diffusent le savoir aux hommes. La conscience tient lieu d'une formation sociale et culturelle dispensée à l'enfant dès son jeune âge. Si l'homme ne reçoit pas d'éducation, il ne peut pas développer une conscience similaire à celui qui l'aurait acquise. C'est dans ce sens que le philosophe Erasme constate dans son ouvrage intitulé *Eloge de la Folie* que : « L'homme ne naît pas homme, il le devient ».³⁸⁷ Ici le philosophe établit une

³⁸⁵ CONDORCET Nicolas de, *Cinq mémoires sur l'instruction publique*, 1792, Présenté par Charles Coutel et Cathrine kintzler, Paris, GF Flammarion, 1993.p. 17.

³⁸⁶ CONDORCET Nicolas de, *Cinq mémoires sur l'instruction publique*, Ibid. p. 18.

³⁸⁷ ERASME, *Eloge de la folie*, Paris, GF Flammarion, p. 112.

différence fondamentale entre l'homme caractérisée dès sa naissance par son ignorance et l'homme social, celui qui a reçu une éducation et une instruction.

Le savoir propre à éveiller la conscience fait la différence entre les hommes. C'est par ailleurs la raison qui a conduit la pensée humaniste au siècle des Lumières à diffuser largement le savoir aux hommes, car l'homme social est une somme d'accumulation des savoirs, qui lui permettent de juger comme de penser. L'homme dénué de culture civilisatrice n'est en rien différent de l'animal s'il était conduit à vivre hors d'une communauté humaine. Les connaissances procurent aux hommes la faculté de juger, d'analyser et de comprendre le monde qui les l'entoure. C'est aussi à travers le savoir que se construit la faculté d'accepter l'autre dans sa différence qui n'est plus fondamentale mais conceptuelle. C'est en cela que les communautés religieuses peuvent aisément vivre ensemble et les hommes de différentes cultures s'embrasser dans une nouvelle communauté sociale riche de sa diversité confessionnelle. Dès lors tolérer la religion d'autrui devient un sacerdoce qui conduit Voltaire à dire : « La discorde est le plus grand mal du genre humain, et la tolérance en est le seul remède. »³⁸⁸

L'esprit des *Lumières* touche les consciences et favorise les idées d'indépendance et d'autonomie. Par le biais des libertés individuelles, les salons se propagent et les femmes sont de plus en plus présentes. Cette pratique de culture favorise l'expansion des Lumières et de l'idée d'humanisme. Ces salons de réflexion vont permettre l'éclosion d'une philosophie de l'éthique basée sur la proscription des conduites inhumaines. On amène l'homme à proscrire le meurtre en lui faisant considérer que la vie est précieuse et que toutes les vies se valent. De même, on diffuse la proscription de la torture, de l'avilissement de l'oppression, du viol, du vol, de l'humiliation. Par contre, l'on favorise la reconnaissance des valeurs, la dignité, l'égalité entre les hommes et l'application d'une morale universelle fondée sur la reconnaissance de la communauté.

³⁸⁸ VOLTAIRE, *Traité sur la tolérance*, 1763, Paris, Gallimard, 1993.p.78.

C'est dans le même état de conscience que Germaine de Staël commettra ses *Réflexions sur le procès de la Reine par une femme*.

II.1 CHAPITRE I : NARRATION ET CONSTRUCTION HUMANISTE

II.1.1 Valeurs chevaleresques et formation éthique humaniste

La culture héritée de l'Antiquité et du Moyen Age à travers les textes du patrimoine culturelle fournit des sources de croyances aux hommes depuis des siècles. Parmi ces croyances, on rencontre les valeurs des hommes de haut rang guidés par leur humanisme. Le thème du héros revient dans l'œuvre de Mme de Staël avec d'autres noms, mais avec les mêmes valeurs héroïques qu'au Moyen Age.

Ces récits de bravoure mettent en avant l'esprit chevaleresque qui a caractérisé les hommes aux siècles passés. C'est dans ce sens qu'Alain de Libera soutient que : « Ces textes sont des monuments, mais ces monuments sont des vestiges où l'on prend les ornements des nouvelles architectures – un motif par-ci, un fragment par-là : c'est le règne du chic et de l'accessoire »³⁸⁹. En effet, on observe un phénomène d'emprunt des éléments des héros antiques par les personnages héroïques Achille, Ajax, Ulysse, Thésée, Percée. Puis il y a une actualisation, voire une modernisation des caractères de ces héros au Moyen Age. Les héros deviennent modernes au Moyen-Age comme ils le deviendront plus tard au XVIII^e siècle sous la plume de Mme de Staël à travers les personnages d'Oswald Nelvil et de Léonce de Mondoville qui incarnent l'esprit chevaleresque. Sous la plume de Mme de Staël, l'esprit de chevalerie se manifeste avant tout par l'expression de la justice et de l'éthique des personnages héroïques.

La notion d'éthique qui porte les valeurs de l'humanité se greffe aux comportements des hommes pour mettre en valeur l'esprit chevaleresque. Le thème de la chevalerie revient dans l'œuvre de Mme de Staël dans la mesure elle vit dans une société où les hommes cultivent encore la bravoure et la défense du faible. Les personnages masculins dans l'œuvre de Mme de Staël présentent des valeurs chevaleresques afin de défendre leur dame. L'exaltation de la chevalerie répond au code de l'honneur aristocratique dans la mesure où il répond à la défense d'autrui d'abord et défend aussi l'amour qui dévoile un sentiment de considération réciproque de l'autre. L'abondant lexique de la bravoure de l'œuvre présente Oswald Lord Nelvil et Léonce

³⁸⁹ LIBERA Alain de, *Penser au Moyen Age*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1991.p. 27.

de Mondoville comme des chevaliers. En effet, dès l'incipit de *Corinne ou l'Italie*³⁹⁰, l'on montre Oswald Nelvil comme un homme de haute naissance doublé d'une morale irréprochable dont le caractère religieux présente la caution éthique. C'est aussi un héros qui plonge dans un brasier qui consume la ville d'Ancome afin de sauver des hommes voués à une mort certaine. Le lexique de la chevalerie est alors évident par une abondante profusion des adjectifs de sublimation et de supériorité de ce personnage. La narration présente ainsi cette scène de courage :

Lord Nelvil avait fixé son départ pour Rome au lendemain, lorsqu'il entendit pendant la nuit des cris affreux dans la ville : il se hâta de sortir de son auberge pour en savoir la cause, et vit un incendie qui partait du port et remontait de maison en maison jusqu'au haut de la ville ; [...]. Oswald se souvint qu'il y avait deux bâtiments anglais dans le port, et ces bâtiments ont à bord des pompes parfaitement bien faites : il courut chez le capitaine et monta avec lui sur un bateau pour aller chercher ces pompes. [...] Il revint pourtant, établit l'une des pompes en face de la première maison qui brûlait sur le port, et l'autre vis-à-vis de celle qui brûlait au milieu de la rue. [...] Les cloches sonnaient de toutes parts, les prêtres faisaient des processions, les femmes pleuraient en se prosternant devant quelques images de saints au coin des rues ; mais personne ne pensait aux secours naturels que Dieu a donnés à l'homme pour se défendre. Cependant, quand les habitants aperçurent les heureux effets de l'activité d'Oswald ; quand ils virent que les flammes s'éteignaient, et que leurs maisons seraient conservées, ils passèrent de l'étonnement à l'enthousiasme ; [...] ³⁹¹

Les cultures sociales forgent un imaginaire qui oriente souvent l'action des hommes en communauté. Ces croyances s'illustrent dans l'œuvre littéraire à la fois par la conduite des personnages et par l'imaginaire créatif du narrateur réel. Pourquoi aborder de façon comparative le thème de la chevalerie à travers l'observation de la conduite des personnages dans les œuvres de Mme de Staël ? Avant d'aller plus loin dans notre analyse, nous devons d'abord mettre à jour le code des valeurs chevaleresques connues depuis les croisades. On est frappé par la ressemblance qui existe entre ce code et les commandements bibliques. Mais, la conduite chevaleresque implique la loyauté, le courage, la courtoisie, la sagesse, l'honneur, la justice, la fierté, la foi, l'humilité. En plus de cela, la chevalerie implique également l'obéissance à son seigneur et le respect en la parole donnée. Ainsi, faire ou promesse ou donner sa parole révèle une considération d'autrui. Dans cette perspective, Paul Ricœur soutient dans

³⁹⁰ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, 1802, Présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1985.

³⁹¹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* ppp. 40.41.42.

*Soi-même comme un autre*³⁹² que donner sa parole est un acte qui oblique à se tenir à une performance mais aussi dévoile une conscience éthique juste.

Les historiens³⁹³ des civilisations occidentales évoquent dans le code de la chevalerie clairement dix lois qui rappellent les dix commandements de la bible eux-mêmes ont guidé la morale du peuple juif. Il convient d'ailleurs d'observer que la première loi du code de chevalerie correspond au respect scrupuleux des lois bibliques énoncées en ces termes : 1- « Tu croiras à tout ce qu'enseigne l'église et observeras tous ses commandements ». - La deuxième loi vise à renforcer l'institution religieuse : « Tu protégeras l'église ». La troisième loi est une ouverture à l'autre et énonce la visée éthique du chevalier par un devoir : « Tu auras respect de toutes les faiblesses et tu t'en constitueras le défenseur. » La quatrième inspire à l'attachement patriotique ; c'est l'expression de l'ancrage à la terre natale : « Tu aimeras le pays où tu es né. ». La cinquième loi est une profession de foi en la bravoure qui doit habiter le chevalier : « Tu ne reculeras pas devant l'ennemi ». Ces quelques lois participeront à éclairer notre démarche à la phénoménologie actionnelle des personnages dans l'œuvre de Mme de Staël.

Dans le but d'instaurer le bien parmi les hommes, les croyants se sont mis à combattre les incroyants. La sixième loi du code chevaleresque les destinait à répandre à travers le monde leur profession de foi : « Tu feras aux infidèles une guerre sans trêve et sans merci. ».

Les héros sont ainsi présentés comme des dépositaires de l'autorité divine dans la mesure où ils sont investis par la narration d'une force particulière et d'un esprit de justice. On constate ce lien spirituel à travers les personnages d'Oswald Nelvil et de Léonce qui exercent une autorité spirituelle sur leur entourage par leur probité. Dans ce sens, la septième loi du code de la chevalerie dit : « Tu t'acquitteras exactement de tes devoirs féodaux, s'ils ne sont pas contraires à la loi de Dieu ». Cette loi met en lumière l'attitude des personnages cités qui sont tous deux des officiers et dont les descriptions morales attestent que leurs actes sont conduits par les lois divines et sociales. La chevalerie est un sacerdoce qui dispose l'homme à une existence de disponibilité à l'autre. A travers l'œuvre de Mme de Staël, l'on se rend compte que la parole donnée conduit comme c'est le cas avec Corinne et Delphine à l'accomplissement de cette parole au risque même de périr. La promesse donnée lie deux individus, mais celui qui la

³⁹² RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1990.

³⁹³ Les lois du code de la chevalerie sont notamment citées dans l'ouvrage de Jacques de Queleu consultable sur internet en format numérique et publié chez Publibook. (Titre complet)

DE QUELEU Jacques, *Initiation au code de la chevalerie : théorie et pratique de l'esprit et du comportement chevaleresque*, Paris, Ed. Publibook. 2005. [Consulté sur Google Books] lien URL <http://www.publibook.com>

donne se met volontairement à la disposition de l'autre et engage son honneur. Ce signe à la fois d'altruisme et de disponibilité est illustré par le parcours actanciel d'Oswald Nevil qui promet à Lady Edgermond d'épouser sa fille en dépit du mariage malheureux qu'il pressent.

La dimension sacrée de la parole donnée retient notre attention par sa signification symbolique. La question de la parole est abordée sous l'angle herméneutique par Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre*. A cet effet, Ricœur estime que :

La théorie des actes de discours est bien connue. Aussi serai-je bref dans le résumé de son développement, d'Austin³⁹⁴ à Searle³⁹⁵. Le point de départ a été, comme on le sait, la distinction, établie dans la première partie *Quand dire, c'est faire*, entre deux classes d'énoncés, celle des performatifs et celle des constatifs. Les premiers sont remarquables en ceci que le simple fait de les énoncer équivaut à accomplir cela même qui est énoncé. L'exemple de la promesse, qui jouera un rôle décisif dans la détermination éthique du soi, est à cet égard remarquable. Dire : « je promets », c'est promettre effectivement, c'est-à-dire s'engager à faire plus tard et –disons- le tout de suite- à faire pour autrui ce que je dis maintenant que je ferai », dit le traducteur français du livre d'Austin. Et voici comment le « je » est d'emblée marqué : les performatifs n'ont la vertu de « faire-en-disant » qu'exprimés par des verbes à la première personne du singulier du présent de l'indicatif. L'expression « je promets » (ou plus exactement « je te promets ») a ce sens spécifique de la promesse, que n'a pas l'expression « il promet », qui garde le sens d'un constatif, ou, si l'on préfère d'une description.³⁹⁶

L'énonciation discursive chez Mme de Staël marque souvent le prédicat intentionnel du narrateur focalisateur par le pronom « je ». Dans cette perspective, on peut lire l'intention de l'énonciateur Corinne par ces paroles : « Je n'ai pas une idée qui ne soit unie à toi. Si j'écris quelques lignes où mon âme se répande, c'est toi seul qui m'inspire ; c'est à toi que j'adresse toutes mes pensées, comme mon dernier souffle sera pour toi. »³⁹⁷ Ainsi, l'on peut lire notamment comment Corinne exprime dans certains énoncés son intention de soutenir Oswald face à son mal-être et Delphine de sauver Léonce de la mort. L'auteure écrit le rôle de ses héroïnes avec des caractères chevaleresques. La chevalerie occupe une place si importante dans l'imaginaire de la civilisation d'occident que Mme de Staël consacre un chapitre IV de son

³⁹⁴ J.L. Austin, *How to do things with words*, Harvard University Press, 1962, trad. Fr. de G. Lane, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Ed. Seuil, 1970.

³⁹⁵ J. R. Searle, *Les Actes de langage*, trad. Fr. de H. Pauchard, Paris, Hermann, 1972.

³⁹⁶ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais, 1990. pp. 57-58.

³⁹⁷ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 442.

ouvrage *De l'Allemagne*³⁹⁸ sous le titre, *De l'influence de l'esprit de chevalerie sur l'amour et l'honneur*. Les premières phrases montrent son opinion de la chevalerie :

La chevalerie est pour les modernes ce que les temps héroïques étaient pour anciens ; tous les nobles souvenirs des nations européennes s'y rattachent. A toutes les grandes époques de l'histoire des hommes ont eu pour principe universel d'action un enthousiasme quelconque. Ceux qu'on appelait des héros dans les siècles les plus reculés avaient pour but de civiliser la terre ; les traditions confuses qui nous les représentent comme domptant les monstres des forêts font sans doute allusion aux premiers périls dont la société naissante était menacée, et dont les soutiens de son organisation encore nouvelle la préservèrent.³⁹⁹

Par le discours staëlien, l'on constate que le siècle des *Lumières* sublime la survivance imaginaire de la chevalerie dans la conduite sociale. L'idée d'une classe des « gentilshommes » et les contes courtois sont des subsistances en quelque sorte de la chevalerie. Les nations européennes dont Mme de Staël étudie la culture calquent sur les souvenirs nobles de cette époque leur conduite et leur mode de fonctionnement. Ce code de la bravoure donnait aux hommes et aux femmes un idéal commun plus important encore que leur propre existence. C'est sur ces principes de noblesses que s'appuie Mme de Staël pour l'élaboration des caractères de ses héroïnes. Mme de Staël estime que chaque époque dessine des projets démonstratifs de leur bravoure. Ainsi, l'on constate une récupération spécifique chez l'auteur de *Corinne ou l'Italie* des attributs de la chevalerie pour la formation de ses personnages.

Le personnage d'Oswald Nelvil, un homme de haute naissance, un Lord écossais, parcourant l'Allemagne et présenté montant un cheval et admiré par les villageois parcourant le pays d'Ecosse sur son cheval représente l'image de l'aristocratie. L'univers du récit le révèle parfois assistant des hommes en peines ou en faisant montre de générosité pour une vieille personne. La narration souligne ses manières et sa conduite, indique que « [...] ses manières avaient toujours beaucoup de douceur et d'harmonie, »⁴⁰⁰. Le narrateur démontre par l'adverbe « toujours » le caractère régulièrement policé et courtois d'Oswald. De plus, le narrateur révèle la bravoure de ce Lord anglais par sa conduite lors de son voyage alors que le temps menace de faire chavirer le bateau sur lequel il est embarqué. Le narrateur décrit une attitude pleine de sang froid :

³⁹⁸ STAEL Madame de, *De l'Allemagne*, Présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, GF Flammarion, 1968.

³⁹⁹ STAEL Madame de, *De l'Allemagne*, Idem. p. 69.

⁴⁰⁰ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 30.

Deux ou trois fois, dans le passage de Harvich à Embden, la mer menaçait d'être orageuse ; lord Nelvil conseillait les matelots, rassurait les passagers, et quand il servait lui-même à la manœuvre, quand il prenait pour un moment la place du pilote, il y avait dans tout ce qu'il faisait une adresse et une force qui ne devaient pas être considérées comme le simple effet de la souplesse et de l'agilité du corps, car l'âme se mêle à tout. ⁴⁰¹

La narration loue la prise de responsabilité d'Oswald par la démonstration de ses multiples qualités. La bravoure, la disponibilité et l'altruisme dont fait montre Oswald Nelvil répond au principe de visée éthique établi par Paul Ricoeur dans *Soi-même comme un autre*⁴⁰². Cette attitude revient notamment dans les attributions du personnage Léonce de Mondoville. En effet, ce jeune officier ne se dérobe pas devant le danger au risque même d'attirer sur lui les inconvénients d'une telle honnêteté. Dans *Delphine*⁴⁰³, le narrateur présente Léonce sous les traits d'un homme plein de bravoure. Dans le récit de *Delphine I*⁴⁰⁴, le narrateur dresse à cet effet un portrait significatif de ce personnage dont on dit qu'il est :

[...] spirituel, mais très mauvaise tête ; fou de ce qu'il appelle la réputation, l'opinion publique, et prêt à sacrifier pour cette opinion ou pour son ombre même les intérêts les plus importants de la vie ; voici ce qui est arrivé : un des cousins de monsieur de Mondoville, très bon et très joli jeune homme, a fait sa cour, cet hiver, à mademoiselle de Sorane, la nièce de notre ministre actuel, son excellence monsieur le comte de Sorane. [...] Monsieur de Mondoville aurait peut-être dû laisser son cousin se décider seul ; mais il l'a conseillé comme il aurait agi, il s'est mis en avant autant qu'il lui a été possible pour détourner le danger sur lui-même ; et peut-être ne sera-t-il que trop prouvé dans la suite qu'il y est parvenu. Il a donné une partie de sa fortune à son cousin, pour le dédommager d'aller aux Indes ; enfin il a paru dans sa conduite qu'aucun genre de sacrifice personnel ne lui coûtait, quand il s'agissait de préserver de la moindre tache la réputation d'un homme qui portait son nom. Le caractère de Monsieur de Mondoville réunit au plus haut degré de fierté, le courage, l'intrépidité, tout ce qui peut enfin inspirer du respect ; les jeunes gens de son âge ont sans qu'il le veuille, et presque malgré lui, une grande déférence pour ses conseils ; il y a dans son âme une force, une énergie, qui, tempérées par la bonté, inspirent pour lui la plus haute considération ; et j'ai vu plusieurs fois qu'on se rangeait quand il passait, par un mouvement involontaire, dont ses amis riaient à la réflexion, mais qui les reprenait à leur insu, comme toutes les impressions naturelles. Il est vrai néanmoins que Léonce de Mondoville porte peut-être jusqu'à l'exagération le respect de l'opinion, et l'on pourrait désirer, pour son bonheur, qu'il sût s'en affranchir davantage ; mais dans la circonstance dont

⁴⁰¹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 31.

⁴⁰² RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1990.

⁴⁰³ STAEL Madame de, *Delphine*, 1802, Paris, GF Flammarion,

⁴⁰⁴ STAEL Madame de, *Delphine I*, 1802, Présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, GF Flammarion, 1968.

monsieur le Duc vient de parler, sa conduite lui a valu l'estime générale, et je pense que tous ceux qui l'aiment doivent en être fiers.⁴⁰⁵

Les témoignages élogieux convergent afin de consolider l'intégrité morale de Léonce. Ainsi, la narration porte avec force le champ lexical des éloges tant sur le plan moral que sur le plan social par ses multiples engagements en faveur de ses proches. Dans cette perspective, la narration sous-tend l'admiration et l'estime que l'on accorde à Léonce, ce qui justifie qu'on l'écoute comme un oracle. Afin de rendre compte du caractère chevaleresque de Léonce de Mondoville le narrateur présente de façon chronologique ses attributs chevaleresques. D'abord, son aspect physique et sa stature sont unique ; à cet effet le narrateur dit : « c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure charmante, vous ne connaissez rien ici qui en approche [...] ».⁴⁰⁶

D'après le témoignage élogieux fourni par le Duc de Mendocce, Léonce de Mondoville est un jeune noble d'une beauté incomparable. L'attention que l'on porte à son physique tend à sublimer ce personnage. La narration distingue Léonce dès sa description physique pour le différencier des autres. Mais encore, il s'avère qu'il se soumet à l'autorité et aux principes sociaux et divins. On lui affecte des caractères transcendants en disant de lui qu'il est « spirituel »⁴⁰⁷, que c'est « l'oracle jeune »⁴⁰⁸.

La construction substantielle des personnages dans l'œuvre de Mme de Staël procède d'une sensibilité humaniste dans la mesure où les héros se soucient de faire le bien autour d'eux. A travers l'hommage rendu à Léonce de Mondoville pour son altruisme en faveur de son cousin se déploient des valeurs morales comparables aux valeurs chevaleresques. Outre l'idée des caractères prompts à mettre en évidence l'idée de chevalerie chez Léonce de Mondoville comme chez Oswald Lord Nelvil, ces personnages sont avant tout pénétrés d'éthique humaniste. En vertu de ces qualités louées par la narration se lisent les postulats de Paul Ricœur sur la préoccupation latente du bien-être d'autrui qui habite l'homme capable d'un agir salvateur. En effet, l'œuvre de Mme de Staël présente Oswald Nelvil, Léonce de Mondoville, plus encore Corinne et Delphine par une éthique sociale qui les amène à se préoccuper du

⁴⁰⁵ STAEL Madame de, *Delphine I*, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000. ppp. 98-99-100.

⁴⁰⁶ STAEL Madame de, *Delphine I*, *ibid.* pp.97-98.

⁴⁰⁷ STAEL Madame de, *Delphine I*, *ibid.* p. 98.

⁴⁰⁸ *Op. Cit.* p. 98.

bonheur des autres. Par l'accomplissement de leur action se lit la visée éthique qui tend à rendre harmonieuse la coexistence dans la société.

II.1.2 Les mythes fondateurs et les fondements d'un comportement éthique de l'homme.

Au siècle des Lumières la formation morale publique est un souci qui habite de nombreux écrivains, philosophes, pédagogues et intellectuels éclectiques. Les notions d'éthiques et de moralité trouvent un intérêt sous la plume de Spinoza dans son ouvrage *Ethique*⁴⁰⁹ pour fonder les prémices d'une réflexion abondante au XVIII^e siècle. Cette œuvre porte les fondements de la construction d'une conscience humaniste. Le philosophe tient pour conviction que la foi de l'homme aux divinités est une source majeure de la formation d'une conscience éthique. Montesquieu soutient dans son ouvrage de *De l'Esprit des lois*⁴¹⁰ que les institutions étatiques sont propres à assumer de manière efficiente l'éthique publique. Dans cet élan, la littérature veut se faire l'instrument d'une construction d'un état moderne. En effet, les écrivains font de l'éthique morale en lien avec les mythologies divines le motif d'une construction de la conscience des hommes.⁴¹¹

La réécriture des mythes sert à Mme de Staël pour les mêmes raisons. A travers l'œuvre de Mme de Staël se lit une volonté de saisir la compréhension du divin pour en faire l'élément moteur des actions des personnages. Ainsi *Corinne ou l'Italie*⁴¹², *Delphine*⁴¹³ et son œuvre théâtrale se lit la faculté de juger des personnages en situation de contact avec les mythes et les créations divines pour forger une attitude éthique. La condition d'expression du soi dans

⁴⁰⁹ SPINOZA, *Ethique*, 1677, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1994.

⁴¹⁰ MONTESQUIEU, *De l'Esprit des lois*, 1748, In *Œuvres complètes de Montesquieu*, Tome I, Ed. Établie et annotée par Roger Callois, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1949.

⁴¹¹ Dans cette perspective, on constate que les écrivains comme Marie LePrince de Beaumont éduquent les enfants à une morale empreinte du respect des mythes et fortifie par la même occasion la croyance au mythe judéo-chrétien qui se présente fréquemment dans ses contes. On constate par la morale qu'on peut tirer des contes tels qu'*Aurore et Aimée*⁴¹¹, *La Belle et la bête*⁴¹¹, *Belote et Laidronette*⁴¹¹, *Le Prince Fatal et le Prince Fortuné*⁴¹¹ l'intérêt sous-jacent est d'inculquer dès le jeune âge la morale. Ces textes transmettent des valeurs qui instaurent des liens sociaux.

⁴¹² STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, 1802, Présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1985.

⁴¹³ STAEL Madame de, *Delphine*, 1802, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000.

l'œuvre de Mme de Staël laisse apparaître une volonté délibérée de laisser vivre en soi une résurgence divine dont le sujet conscient accepte les prérogatives.

Le but des mythes au même titre que les religions sont d'amener l'homme à s'inscrire dans une visée éthique afin que les individus soient reliés dans une harmonie sociale. En raison de cette aspiration de l'éthique, Mme de Staël fait couramment référence à la religion chrétienne. Afin de démontrer le lien qu'il y a au niveau sémantique entre le divin et la création de l'éthique, il nous faut mettre en évidence le thème du divin dans le paysage livresque de Mme de Staël par une microlecture des éléments sensoriels. En effet, la thématique du divin présente une variété considérable d'éléments discursifs dont la théorie des microlectures de Jean-Pierre Richard⁴¹⁴ consiste à percevoir l'intention narrative à partir des éléments textuels qui orientent l'interprétation. Dans ce sens, à travers l'œuvre *Corinne ou l'Italie* se lisent des signifiants révélateurs, c'est le cas des phrases exclamatives : « Vous êtes sûrement saint Michel, le patron de notre ville ; déployez vos ailes, mais ne nous quittez pas : allez là-haut sur le clocher de la cathédrale, pour que de là toute la ville vous voie et vous prie. »⁴¹⁵ ; « Ah, bon Dieu, quelle tristesse ! »⁴¹⁶

L'abondance du lexique religieux dans *Corinne ou l'Italie*⁴¹⁷ souligne la formation d'une éthique fondée sur la croyance religieuse. Le discours littéraire de Mme de Staël révèle l'appartenance de l'auteure à une société dont l'influence culturelle se révèle dans le discours sous l'indication du lexique religieux. Les personnages sont guidés par l'éthique religieuse dont les aveux des personnages attestent éventuellement de son pouvoir de sublimation sur la conscience.

Le discours littéraire à travers le langage qu'il déploie porte une visée signifiante qui se révèle notamment par la récurrence des éléments textuels qui font le paysage de l'œuvre. Ces éléments de style trahissent la croyance sous-jacente des personnages. Dans *Delphine I*⁴¹⁸ de Mme de Staël, on lit par l'évocation mythique la formation d'une morale inspirée par la religion.

⁴¹⁴ Jean-Pierre Richard a démontré dans ses œuvres *Littérature et sensation : Stendhal, Flaubert et Pages paysages* que le sens de l'œuvre peut être trahit par le sens auquel le vocabulaire du narrateur renvoie régulièrement le lecteur. A cet effet, il prend à titre d'exemple les œuvres de Stendhal et de Flaubert pour appuyer sa démonstration.

⁴¹⁵ *Ibid.* p. 45.

⁴¹⁶ *Ibid.* p. 47.

⁴¹⁷ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, 1802, Présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1985.

⁴¹⁸ STAEL Madame de, *Delphine I*, 1802, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000.

C'est dans cette perspective que le réalisme de l'œuvre *Delphine I* met en valeur la croyance religieuse et son corollaire d'imagination mythique qui entoure la religion. C'est dans ce sens que les textes présentent un vocabulaire religieux par des noms communs : « la religion »⁴¹⁹, « la vertu »⁴²⁰, « sainte »⁴²¹, « religieux »⁴²², « religieuses »⁴²³, « la foi »⁴²⁴, « âmes »⁴²⁵ ; des adjectifs : « chrétienne »⁴²⁶. La croyance religieuse justifie pour les personnages la nécessité de professer leur foi. Outre les noms communs et les adjectifs, les groupes nominaux participent à cette construction sensorielle : « la religion sainte »⁴²⁷, « la religion catholique »⁴²⁸, « les sentiments religieux »⁴²⁹. La profusion du champ lexical religieux révèle la conscience religieuse du narrateur. En effet, dans les textes de Mme de Staël, la vie religieuse et culturelle entoure et oriente les actions des personnages.

A travers l'œuvre de Mme de Staël, se présente une proposition subjective des caractères humanistes. Dans ce vis-à-vis que nous entretenons face à ce que Gadamer nomme « la chose du texte », en fait l'univers livresque nous recevons une construction de l'éthique humaine basée sur les créations mythiques. Ainsi, le « Cogito » cartésien n'est plus le seul moyen de comprendre son humanité. C'est en vertu de cette observation que Paul Ricœur constate que :

Contrairement à la tradition du Cogito et à la prétention du sujet de se connaître lui-même par intuition immédiate, il faut dire que nous ne nous comprenons que par le grand détour des humanités déposées dans les œuvres de culture. Que saurions-nous de l'amour et de la haine, des sentiments éthiques et, en général, de tout ce que nous appelons le soi, si cela n'avait été porté au langage et articulé par la littérature ?⁴³⁰

Paul Ricœur qui mène des études sur les œuvres de cultures estime que celles-ci disposent en l'homme des sources de création de l'imaginaire qui diffusent les sentiments d'éthique et d'humanité. Dans cette perspective, la compréhension de sa condition sensible n'est plus le simple fruit d'une déduction, mais plutôt d'une construction à partir des outils de

⁴¹⁹ *Idem.* p. 65.

⁴²⁰ *Op. Cit.* p. 65.

⁴²¹ *Ibid.* p. 66.

⁴²² *Ibid.* p. 66.

⁴²³ *Op. Cit.* p. 66.

⁴²⁴ *Op. Cit.* p. 66.

⁴²⁵ *Op. Cit.* p. 66.

⁴²⁶ *Op. Cit.* p. 66.

⁴²⁷ *Op. Cit.* p. 65.

⁴²⁸ *Op. Cit.* p. 65.

⁴²⁹ *Op. Cit.* p. 66.

⁴³⁰ RICOEUR Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », p. 130.

la culture. Les œuvres de culture comme c'est le cas notamment de l'œuvre de Mme de Staël sont diverses. En effet, on peut mettre en évidence la littérature, la peinture, la sculpture, le conte, l'art oratoire, la danse, le théâtre, la religion, etc. La culture est le détour nécessaire à la compréhension de soi. On lit par la construction sémantico-stylistique de l'œuvre comme c'est le cas de Corinne au Capitole ou d'Oswald devant la peinture que les arts suscitent non seulement l'émotion mais aussi la sensibilité. En vertu de cette représentation, Mme de Staël imite le réel.

La construction d'une éthique humaniste par le biais des mythes fondateurs se réalise pour l'héroïne Corinne par l'acceptation de la foi religieuse. Cette spiritualité très présente dans la vie du personnage façonne sa sensibilité. En effet, dès l'entame de la seconde partie de l'œuvre *Corinne ou l'Italie*⁴³¹, intitulée *Corinne au Capitole*, la narration de l'œuvre associe le nom de l'héroïne aux mythes de Pétrarque et du Tasse. Dans le but de mettre en valeur ces mythes, le narrateur présente cette scène de préparation des festivités en l'honneur de Corinne qui étonne Oswald. L'Anglais qui vient d'un pays très conservateur est surpris qu'on mette ainsi à l'honneur une femme pour ses qualités intellectuelles. A cet effet, le narrateur écrit :

Il entendit résonner les cloches des nombreuses églises de la ville ; des coups de canon, de distance en distance, annonçaient quelque grande solennité : il demanda quelle en était la cause ; on lui répondit qu'on devait couronner le matin même, au Capitole, la femme le plus célèbre de l'Italie, Corinne, poète, écrivain, improvisatrice, et l'une des plus belles personnes de Rome. Il fit quelques questions sur cette cérémonie consacrée par les noms de Pétrarque et du Tasse, et toutes les réponses qu'il reçut excitèrent vivement sa curiosité. ⁴³²

Ce passage appuie la dimension spirituelle des textes par l'évocation abondante des éléments religieux. C'est dans ce sens que le narrateur cite des éléments qui sous-tendent un lien au religieux : « âme »⁴³³, « l'amour »⁴³⁴, « le ciel »⁴³⁵, « les cloches »⁴³⁶, « églises »⁴³⁷. Ce vocabulaire porte le champ lexical de la religion et révèle la dimension spirituelle de l'œuvre de Mme de Staël. Plus encore, à travers la confession religieuse de Corinne Edgermond se construisent des actions qui témoignent de sa probité en réponse à sa confession religieuse.

⁴³¹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1985.

⁴³² STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Idem.* p. 49.

⁴³³ *Ibid.* p. 48.

⁴³⁴ *Ibid.* p. 49.

⁴³⁵ *Op. Cit.* p. 49.

⁴³⁶ *Op. Cit.* p. 49.

⁴³⁷ *Op. Cit.* p. 49.

Sa foi se manifeste notamment au moment où elle fait découvrir à son ami Oswald Nelvil la ville mythique de Rome. Elle souhaite lui faire découvrir les lieux de culte et déclare alors à Oswald :

- Entrons dans le temple, dit Corinne ; vous le voyez, il reste découvert presque comme il l'était autrefois. On dit que cette lumière qui venait d'en haut était l'emblème de la divinité supérieure à toutes les divinités. Les païens ont toujours aimé les images symboliques. Il semble en effet que ce langage convient mieux à la religion que la parole. La pluie tombe souvent sur ces parvis de marbre ; mais aussi les rayons de soleil viennent éclairer les prières. Quelle sérénité ! quel air de fête on remarque dans cet édifice ! Les païens ont divinisé la vie, et les chrétiens ont divinisé la mort : tel est l'esprit des deux cultes ; mais notre catholicisme romain est moins sombre cependant que ne l'était celui du nord.⁴³⁸

Il apparaît dans cet énoncé que Corinne est une catholique et que cette foi laisse apparaître à partir de son énonciation l'existence d'une croyance mythique. Dominique Maingueneau voit dans l'argumentation discursive la présentation d'un ensemble d'éléments significatifs. Il estime que : « Pour O. Ducrot et J.C. Anscombe, argumenter c'est « présenter un énoncé E1 (ou un ensemble d'énoncés) comme destiné à en faire admettre un autre (ou un ensemble d'autres) E2 » à un interlocuteur. »⁴³⁹ La prise de parole de Corinne s'adresse dans le récit à Oswald de manière directe mais le discours invite aussi implicitement le lecteur comme destinataire potentiel. Elle assume la présentation de ce lieu de culte comme un élément de son patrimoine qu'elle souhaite partager avec un inconnu. Par ailleurs, le narrateur indique précisément par une incise que c'est Corinne qui tient le discours en précisant « dit Corinne ». L'abondance du lexique religieux au sein de l'énoncé trahit justement l'imaginaire de ce personnage et une influence sociale associée aux mythes. En effet, on lit à travers les propos de Corinne l'appropriation d'une croyance qui se révèle par l'adjectif possessif : « notre ». Sa conscience épouse librement les préceptes chrétiens pour former un caractère moral particulier qui l'amène à exprimer de l'empathie pour un étranger. L'importance de la religion dans la formation de sa conduite se lit par l'irradiation dans le texte du lexique religieux qui l'amène à exprimer de l'empathie pour autrui.

Mais le temple choisi par Corinne fait une réflexion mythologique sous-tendue par l'évocation du polythéisme de son discours dans la mesure où elle évoque « les divinités ». Ainsi, se lit l'imaginaire de Corinne qui est influencée par un univers cosmique reconnu

⁴³⁸ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 96.

⁴³⁹ MAINGUENEAU Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, 1990, Paris, Dunod, 1997.p. 53.

socialement et une foi répandue chez tous les hommes. En parlant de divinité supérieure et des divinités inférieurs, elle évoque *ipso facto* cosmogonie romaine et son panthéon de divinités. A travers la narration l'héroïne reconnaît que le catholicisme italien est spécifique. En effet, le discours littéraire de Mme de Staël présente un mélange manifeste de chrétienté et de paganisme. En dépit de ces interactions culturelles, on lit tout de même dans ce passage une idéologie tenace qui clôt l'extrait.

Corinne estime que : « Les païens ont divinisé la mort. »⁴⁴⁰ Cette déclaration suggère une représentation de l'idéal à atteindre selon qu'on soit alors païens ou chrétien. Pour les uns, c'est-à-dire les païens, il faut réussir son existence au sein de la société. Tandis que pour les chrétiens, la nécessité est de vivre pour réussir à mourir dignement.

II.1.3 L'écriture de l'amour sous le joug éthico-social.

Parler de l'amour c'est aussi admettre la possibilité d'un sentiment particulier d'attachement. Dans les deux cas d'espèces, l'amour présente un souci d'autrui sous diverses formes. Dans l'univers fictionnel de Mme de Staël l'amour se retrouve ainsi confronté au respect des convenances d'une part et aux interdits éthiques qui mettent en avant la conscience des personnages.

L'expression de l'amour peut être soumise aux interdits des conventions sociales. Les règles sociales soumettent *stricto sensu* les comportements des hommes au sein des communautés. L'œuvre de Mme de Staël est choisie par l'auteur pour illustrer les concessions que les individus consentent au détriment de leur propre bonheur. C'est ainsi que sous sa plume, elle aborde l'impossibilité de vivre une relation amoureuse épanouie à cause des dictats de la société. A proprement parler, la société représentée par l'auteur n'interdit pas aux personnages de vivre leur relation. Le jeu de cette représentation indépendamment de la volonté des protagonistes est bien plus subtil. Toutes les sociétés émettent éventuellement des tabous d'ordre culturels dans le but de rendre saine la vie publique. L'œuvre littéraire étant un miroir de la société, elle présente manifestement les pratiques taboues.

⁴⁴⁰ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 96.

Dans un premier temps, parler de l'amour sous le joug éthico-social revient pour Mme de Staël à décrire ce sentiment que les personnages ressentent mais qu'ils sont contraints de se retenir de vivre publiquement. Cet attachement au respect à la fois de la vie publique et d'autrui met par ailleurs en évidence la conscience éthique, la raison et la volonté de bien faire des personnages. L'expression de la raison dans les écrits de Mme de Staël respecte un principe fondamental des Lumières, prendre la liberté de penser. Mais aussi, le respect d'autrui, des normes sociales et l'expression de la volonté sont des éléments mis en observation par les travaux d'herméneutique de Paul Ricœur. On peut lire à travers l'œuvre *Corinne ou l'Italie* de Mme de Staël l'expression de l'amour dans le respect et la considération de l'harmonie sociale. Avant de démontrer le sentiment de contrainte qui s'oppose à l'expression de l'amour, voyons déjà comment le narrateur présente une scène de construction du topos amoureux :

Le lendemain Oswald et Corinne partirent avec plus de confiance et de sérénité. Ils étaient des amis qui voyageaient ensemble ; ils commençaient à dire nous. Ah ! qu'il est touchant, ce nous prononcé par l'amour ! Quelle déclaration il contient, timidement et cependant vivement exprimée ! – Nous y allons donc au Capitole, dit Corinne. – Oui, nous y allons, reprit Oswald ; et sa voix disait tout son accent avait de tendresse et de douceur ! ⁴⁴¹

Cet énoncé met en valeur les caractères des personnages sous l'emprise de l'amour. Le narrateur omniscient devine à travers un pronom l'intention sous-jacente que l'emploi du nous implique. En effet, la promenade d'Oswald et Corinne répond alors à un besoin d'intimité voulu. Mais le narrateur trahit ce qui apparaît au lecteur de plus en plus évident lorsqu'il fait des commentaires : « Ah qu'il est touchant, ce nous prononcé par l'amour ! ». ⁴⁴² Cette phrase déclarative finit de conforter le lecteur dans la conviction qu'il se construit un sentiment noble. Plus encore, cette scène remplit le schéma des situations amoureuses dans la mesure où ils sont isolés, ils se promènent, se découvrent des passions communes. Dans cette scène, même le décor des lieux de la ville se prête à l'intimité. Or par la suite, on peut voir que les personnages se préoccupent de l'impact de cette relation sur leur entourage. Des engagements tissés auparavant viennent ainsi freiner l'élan des protagonistes comme une première contrainte.

Dans ce sens, le narrateur omniscient nous dévoile les propos intérieurs d'Oswald :

⁴⁴¹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 107.

⁴⁴² *Op. Cit.* p. 107.

[...] il se dit en lui-même : - C'est la plus séduisante des femmes, mais c'est une Italienne ; et ce n'est pas ce cœur timide, innocent, à lui-même inconnu, que possède sans doute la jeunesse Anglaise à laquelle mon père me destinait –

Cette jeune Anglaise se nommait Lucile Edgermond la fille du meilleur ami du père de lord Nelvil ; mais elle était trop enfant encore lorsqu'Oswald quitta l'Angleterre pour qu'il pût l'épouser, ni même prévoir avec certitude ce qu'elle serait un jour.⁴⁴³

Ce passage présente deux énonciations qui s'imbriquent l'une dans l'autre. Le personnage d'Oswald tient un discours intérieur, autrement dit, le narrateur met en exergue l'expression de sa conscience avant d'apporter des précisions sur la portée de son discours intérieur en tant que narrateur omniscient. A travers ce discours indirect que le narrateur nous présente se lit déjà un sentiment de culpabilité chez Lord Nelvil qui voit un frein à sa liaison avec Corinne non seulement parce qu'elle est Italienne mais surtout parce qu'il est promis à Lucile Edgermond depuis des années. C'est par ailleurs la raison de la restriction de la proposition « [...] mais c'est une Italienne. ». Ensuite, le discours est ponctué par la négation régulière « n'est ...pas ». Le discours intérieur est le signe d'un propos de la conscience.

Dans cette perspective, c'est par éthique que sa conscience lui rappelle l'engagement familial pris auprès de la famille Edgermond. En effet, l'engagement contracté par le père d'Oswald engage le jeune homme à rompre sa relation naissante avec Corinne malgré son attachement pour celle qu'il aime. Par la suite, on peut lire dans le récit de l'œuvre des subterfuges de Mme Edgermond afin de contraindre psychologiquement Oswald à épouser Lucile comme ils l'avaient prévu des années auparavant. Oswald avait été affecté par l'état de santé précaire de Mme Edgermond. Au-delà de son empathie, il veut aussi éviter d'infliger un camouflet à une famille respectée. Oswald qui était « près de tout sacrifier à Corinne », ⁴⁴⁴ se trouva marié contre toute attente à Lucile. Il se marie afin de respecter la parole donnée. Son appréciation de Corinne est telle qu'il l'a désignée par un vocabulaire mélioratif « cette créature angélique »⁴⁴⁵.

Mme de Staël nous montre ici comment l'amour et l'attachement à un être aimé périclité sous l'autorité des normes conventionnelles culturelles et sociales. L'on voit d'un mauvais œil, en effet, que Corinne soit riche, qu'elle soit une artiste et qu'elle soit adulée par les hommes. Le personnage de Corinne est inconcevable pour la société anglaise d'où au début de la

⁴⁴³ *Ibid.* p. 94.

⁴⁴⁴ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 201.

⁴⁴⁵ *Ibid.* p. 202.

cérémonie du Capitole l'étonnement d'Oswald. Plus encore, c'est ce caractère extraverti de Corinne qui fait en sorte que le père d'Oswald préfère Lucile à Corinne. La société fait peser sur le destin de Corinne des jugements sévères en raison de sa liberté de penser et d'agir.

Mme de Staël montre comment les mœurs sociales et les convenances contraignent au silence les sentiments des personnages tels Delphine et Léonce. Dans le roman éponyme de Mme de Staël, l'auteure nous met en scène une jeune veuve amoureuse d'un jeune noble tout aussi amoureux. Toutefois, l'expression des sentiments se trouve contraint au silence afin de ne pas heurter la communauté. Cette retenue est imposée par les liens que les personnages ont précédemment tissés. Delphine et Léonce sont contraints de se fréquenter dans l'anonymat total. Mme de Staël expose les convenances pour mieux en faire la critique. Les échanges entre ces deux personnages montrent l'effet de contrariété, mais aussi la volonté de s'en libérer. En montrant des personnages qui bravent ainsi les interdits, Mme de Staël met en valeur les idées des Lumières. En effet, elle est animée par l'intention de montrer tout le mal que peut produire un ordre social sclérosant. Simone Balayé constate dans son ouvrage intitulé *Madame de Staël, Lumière et Liberté* :

Un passage de *De la littérature* semble marquer une étape des réflexions qui la conduisirent à composer *Delphine* : « Un passage de *De la littérature* semble marquer une étape des réflexions qui la conduisirent à composer *Delphine* : « Le caractère de Werther [...] représente dans toute sa force le mal que peut faire un ordre social à un esprit énergique », humilié et blessé par l'orgueil du rang. Ce trait que d'autres ont blâmé, elle le trouve génial : « Goethe voulait peindre un être souffrant pour toutes les affections d'une âme tendre et fière ; il voulait peindre ce mélange de maux, qui seul peut conduire un homme au dernier degré du désespoir. Les peines de la nature peuvent laisser encore quelques ressources : il faut que la société jette ses poisons dans la blessure, pour que la mort devienne un besoin. [...] Souvent peut-être des créatures excellentes que poursuivaient l'ingratitude et la colonie, ont dû se demander si la vie, telle qu'elle est, pouvait être supportée par l'homme vertueux, si l'organisation entière de la société ne pesait pas sur les âmes vraies et tendres et leur ne rendait pas l'existence impossible.⁴⁴⁶

Dans *Delphine*, Mme de Staël dessine le conflit qui oppose l'expression du bonheur individuel et la société répressive. Le discours de l'auteure est ponctué par l'éthique humaniste des personnages qui se manifeste éventuellement par l'amour. Les passions se trouvent condamnées par le tribunal de la morale publique. Cette morale publique est mise au pilori parce qu'elle est incarnée par des personnages vicieux tel Mme de Vernon. A travers le récit,

⁴⁴⁶ BALAYE Simone, *Madame de Staël, Lumières et Liberté*, Paris, Klincksieck, 1979, pp.121-122.

on constate que les acteurs sont démunis face à la vindicte de l'opinion publique. Ils mettent en doute les habitudes répandues. Dans un courrier adressé à celle qu'elle considère comme sa sœur, Mlle d'Albémar, Delphine avoue de manière coupable son amour pour Léonce :

Je craignais, je ne puis me le cacher, je craignais que monsieur Barton ne dit à Léonce que mes affections étaient engagées ; je ne voulais donc que Léonce pût me préférer à ma cousine : c'est moi qui fais ce mariage ; c'est moi qui suis liée par un sentiment presque aussi fort que la reconnaissance, par les services que j'ai rendus, les remerciements que j'en ai recueillis, la récompense que j'en ai goûtée ; mon amie se flatte du bonheur de sa fille, elle croit me le devoir, et ce serait moi qui songerais à lui ravir ?⁴⁴⁷

A travers cet énoncé de *Delphine* se lisent plusieurs sentiments qui mettent en avant l'amour, la conscience et la crainte du jugement. Delphine est affectée dans un premier temps par un sentiment de crainte mis en exergue de façon anaphorique par : « je craignais »⁴⁴⁸. Elle craint que de révéler ses sentiments parce que cela peut paraître inconvenant dans la mesure où elle rend possible le mariage de Léonce avec sa cousine Matilde de Vernon. Après que les actes de Léonce ont été loués, félicités et reconnus par tous, elle se sent coupable du sentiment qui naît en elle. Dans cette perspective, se manifeste l'éthique morale de Delphine, qui voit l'image métaphorique du malin : Ces intimations ineffables du cœur « sont des pensées du démon. »⁴⁴⁹. L'image du démon fait nommément référence à la croyance religieuse de Delphine puisqu'elle est chrétienne. A cette image, se rattache l'archétype du mal, du mauvais, du vice et de la perfidie. Cette pensée contingente de la parole du locuteur expose une condamnation intime de ses intentions.

On observe également chez Léonce de Mondoville les thèmes de l'amour, du mal-être et de l'obligation sociale. Léonce confie dans un courrier adressé à son ami l'emprise qu'exerce sur lui l'amour qu'il a pour Delphine :

Mon sort est décidé, mon cher maître, jamais un autre objet que Delphine n'aura de l'emprise sur mon cœur : hier au bal, hier elle s'est presque compromise pour moi. Ah, que je la remercie de m'avoir donné des devoirs envers elle ! J'e n'ai plus de doutes, plus d'incertitudes ; il ne s'agit plus que d'exécuter ma résolution, et je ne vous consulte que sur les moyens d'y parvenir.⁴⁵⁰

⁴⁴⁷ STAEL Madame de, *Delphine I*, 1802, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000. p. 107.

⁴⁴⁸ *Op. Cit.* p. 107.

⁴⁴⁹ *Ibid.* p. 108.

⁴⁵⁰ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid.* p. 158.

A travers cet énoncé se lit la détermination de Léonce. Il manifeste être sous l’emprise de ses sentiments pour Delphine. Implicitement, il déclare par métonymie que Delphine est l’objet de son amour par cette proposition : « [...] jamais un autre objet n’aura de l’empire sur mon cœur. »⁴⁵¹ La lettre de Léonce déploie une sémantique amoureuse (cœur⁴⁵², délicatesse⁴⁵³, désirs⁴⁵⁴, passionnés⁴⁵⁵, amour⁴⁵⁶, amour⁴⁵⁷, jolie⁴⁵⁸, aimable⁴⁵⁹, cœur⁴⁶⁰, doux⁴⁶¹, désir⁴⁶², émotion⁴⁶³, heureux⁴⁶⁴, époux⁴⁶⁵, cœur⁴⁶⁶, amour⁴⁶⁷, cœur⁴⁶⁸, passionnée⁴⁶⁹, plaisirs⁴⁷⁰, émotion⁴⁷¹, tendre⁴⁷², cœur⁴⁷³, compagne⁴⁷⁴, bonheur⁴⁷⁵, vertu⁴⁷⁶). Par la suite, Léonce dénonce sous une tonalité pathétique la pression qu’il a subie pour épouser une autre femme que celle qu’il aime.

Il présente une scène où Mme de Vernon lui intime des recommandations alors qu’il doute manifestement de sa décision le jour de son mariage :

Madame de Vernon s’approcha de moi, et me rappela doucement à ce que je devais à Matilde ; je me levai pour prononcer le serment irrévocable, l’instant même je vis cette même ombre s’avancer, étendre la main, et mon trouble fut tel qu’un ange couvrit mes yeux. Je fis cependant un nouvel effort pour examiner cette colonne, dont j’avais cru voir

⁴⁵¹ *Op. Cit.* p. 158.

⁴⁵² *Op. Cit.* p. 158.

⁴⁵³ *Ibid.* p. 159.

⁴⁵⁴ *Op. Cit.* p. 159.

⁴⁵⁵ *Op. Cit.* p. 159.

⁴⁵⁶ *Op. Cit.* p. 159.

⁴⁵⁷ *Op. Cit.* p. 159.

⁴⁵⁸ *Op. Cit.* p. 159.

⁴⁵⁹ *Op. Cit.* p. 159.

⁴⁶⁰ *Op. Cit.* p. 159.

⁴⁶¹⁴⁶¹ *Ibid.* p. 162.

⁴⁶² *Op. Cit.* p.162.

⁴⁶³ *Ibid.* p. 163.

⁴⁶⁴ *Op. Cit.* p. 163.

⁴⁶⁵ *Ibid.* p. 164.

⁴⁶⁶ *Ibid.* p. 164.

⁴⁶⁷ *Op. Cit.* p. 164.

⁴⁶⁸ *Op. Cit.* p. 164.

⁴⁶⁹ *Op. Cit.* p. 164.

⁴⁷⁰ *Ibid.* p. 165.

⁴⁷¹ *Op. Cit.* p. 165.

⁴⁷² *Op. Cit.* p. 165.

⁴⁷³ *Op. Cit.* p. 165.

⁴⁷⁴ *Op. Cit.* p. 165.

⁴⁷⁵ *Op. Cit.* p. 165.

⁴⁷⁶ *Op. Cit.* p. 165.

sortir l'image persécutrice de ma vie ; mais je n'aperçus plus rien, l'effet des Lumières dans cette vaste église, et mon imagination agitée avaient sans doute créé cette chère. ⁴⁷⁷

Ce passage nous interpelle dans la perspective de mise en exergue de l'agir humain par sa représentation actionnelle du volontaire et de l'involontaire. Mme de Staël expose les actes volontaires sous-jacents au désir des personnages. Dans le même temps les actes involontaires sont conduits par l'autorité des conventions sociales, par les intimations des autres. Dans l'énoncé de l'œuvre de Mme de Staël *Delphine I*, les sens de l'obligation, de l'intimation et de l'autorité sociale caractérisent les personnages. Dans l'extrait de l'œuvre, le verbe « devoir » employé dans la première phrase donne le ton de l'obligation que Léonce a d'épouser Matilde alors qu'il ne le souhaite pas. Son manque de volonté face à cette demande est rendu lisible par le langage ineffable de son corps.

C'est à son corps défendant qu'il est incité à prononcer des vœux irrévocables. Cette action paraît être pour le héros un supplice qui le condamne au malheur. La description que Léonce fait de cette scène ressemble à un cauchemar. Au moment de prononcer son consentement au mariage, il dit : « [...] à l'instant même je vis cette même ombre s'avancer, étendre la main, et mon trouble fut tel qu'un nuage couvrit mes yeux. »⁴⁷⁸ La description de Léonce semble préfigurer le malheur du couple. Le discours de Léonce, en plus d'être ponctué par le pathos, sous-tend le malheur par un vocabulaire abondant. Dans cette perspective, les microlectures de cette lettre révèlent le thème de l'involontaire : « souffert »⁴⁷⁹, « douleurs »⁴⁸⁰, « inquiétudes »⁴⁸¹, « devoir »⁴⁸², « mort »⁴⁸³, « égarement »⁴⁸⁴. Des propositions participent à la portée significative de l'expression de l'involontaire des actions posées par les personnages : « [...] je ne veux pas »⁴⁸⁵, « Voilà ce qu'est devenu votre misérable ami, voilà dans quel état elle m'a jeté par sa perfidie ».⁴⁸⁶ Aussi constate-t-on que la sémantique de l'involontaire est notamment causée par un champ lexical du malheur : « une apparition »⁴⁸⁷, « un fantôme »⁴⁸⁸,

⁴⁷⁷ *Ibid.* p. 206.

⁴⁷⁸ *Op. Cit.* p. 206.

⁴⁷⁹ *Ibid.* p. 205.

⁴⁸⁰ *Op. Cit.* p. 205.

⁴⁸¹ *Op. Cit.* p. 205.

⁴⁸² *Op. Cit.* 206.

⁴⁸³ *Op. Cit.* p. 206.

⁴⁸⁴ *Op. Cit.* p. 206.

⁴⁸⁵ *Ibid.* p. 206.

⁴⁸⁶ *Ibid.* p. 205.

⁴⁸⁷ *Op. Cit.* p. 205.

⁴⁸⁸ *Op. Cit.* p. 205.

« une chimère »⁴⁸⁹. On constate que pour le héros fiction et réalité se mélangent pour former son malheur. Ses émotions prennent le dessus et des images fantasmagoriques semblent alors lui apparaître. Mais encore, les groupes nominaux apportent une dimension significative sémiotique supplémentaire à l'expression de l'involontaire qui construit le schéma actanciel des personnages comme c'est le cas de Léonce dans l'extrait. En ce sens on peut noter les termes : « mon silence »⁴⁹⁰, « mon trouble »⁴⁹¹, et les verbes qui caractérisent l'expression d'un homme désabusé : « embarrasser »⁴⁹², « douter »⁴⁹³, « perdre »⁴⁹⁴, « regretter »⁴⁹⁵, « tromper »⁴⁹⁶.

II.1.4 La morale comme tracé du parcours des personnages chez Mme de Staël.

L'homme est une matière qu'il revient aux penseurs de forger afin qu'il obtienne les caractères de la vertu. Forger l'homme aux caractères vertueux est au siècle des Lumières un devoir pour les penseurs. C'est en partant de ce constat que les écrivains comme Vincent de Bonald pense que la littérature doit éduquer et conduire la morale publique. Paul Ricoeur dans ce sens soutient que la visée de l'harmonie sociale correspond à l'écartement du mal des perspectives des hommes ; il écrit :

Parce qu'il y a le mal, la visée de la « vie bonne » doit assumer l'épreuve de l'obligation morale, que l'on pourrait récrire dans les termes suivants : « Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps que ne soit pas ce qui ne devrait pas être, à savoir le mal. »⁴⁹⁷

A travers les personnages de Mme de Staël apparaît l'intention narrative que les êtres dotés d'une éthique juste soient supérieurs et apportent le bien au sein de la communauté. En effet, le siècle de Lumières s'approprie la doctrine kantienne qui est celle de penser par soi-même pour guider son existence. Dans cette perspective, pour épouser le concept de

⁴⁸⁹ *Op. Cit.* p. 205.

⁴⁹⁰ *Op. Cit.* p. 206.

⁴⁹¹ *Op. Cit.* p. 206.

⁴⁹² *Op. Cit.* p. 206.

⁴⁹³ *Op. Cit.* p. 206.

⁴⁹⁴ *Op. Cit.* p. 206.

⁴⁹⁵ *Op. Cit.* p. 206.

⁴⁹⁶ *Op. Cit.* p. 206.

⁴⁹⁷ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Idem.p.254.

microlecture de Jean-Pierre Richard, l'on peut remarquer manifestement un vocabulaire qui fait l'éloge de la réflexion. C'est en vertu de cette intention que le narrateur emploie souvent au niveau sémantico-stylistique « les lumières » ; cette expression souligne la faculté d'analyser, de juger et de penser. Dans son traité intitulé *Le Sens commun*, Thomas Paine décrit bien la volonté pour les intellectuels de cette époque de faire progresser la morale publique. Il estime que : « Mon pays est le monde, et ma religion est de faire le bien. »⁴⁹⁸ Par ces mots, l'on reconnaît l'intention bienveillante que l'auteur souhaite diffuser parmi les hommes. Jean-Jacques Rousseau tient également un discours convergent puisqu'il déclare : « Je sais et je sens que faire le bien est le plus vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter. »⁴⁹⁹

Le bien comme le bon prôné par les penseurs du siècle des Lumières résulte assurément d'une volonté de la conscience puisqu'il érige cette aspiration comme norme à la formation de l'éthique publique. Par ailleurs, Mme de Staël se positionne dans cet élan comme l'un des chantres de la formation de la morale publique. En effet, parcourir l'œuvre de Mme de Staël nous offre un aperçu du rôle fondamental que joue la morale considérée comme un pendant de l'éthique. L'on peut considérer que les œuvres de fiction comme c'est le cas de *Corine ou l'Italie*, *Delphine*, ou les essais comme les *Réflexions sur le procès de la reine* voire son œuvre dramaturgique mettent en avant la morale. L'on peut se demander ce qu'est la morale dans l'intention de légitimer notre discours. La morale est une police de la conscience qui conduit l'homme à travers sa conduite à juger ce qui est bon de ce qui ne l'est pas et de faire le bien en conséquent.

L'on constate notamment que certains éléments sociaux et culturels participent à cette formation ; c'est la vertu de la religion ; des lois, de l'éducation, des mythes populaires, etc. La morale à l'œuvre dans les fictions de Mme de Staël est le résultat effectif d'un échange anthropologique entre le personnage et la société représentée. Ses personnages sont pénétrés de culture, de raison, de sensibilité, pour former les caractères d'un individu morale. L'intention de l'auteur est d'influencer la société par des personnages qui suscitent l'admiration du lecteur. C'est dans cette perspective qu'elle déclare dans *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* :

La parfaite vertu est le beau idéal du monde intellectuel. Il y a quelques rapports entre l'impression qu'elle produit sur nous et le sentiment que fait éprouver tout ce qui est

⁴⁹⁸ PAINE Thomas, *Le Siècle de la raison*, 1794, trad. Et prés. par Bernard Vincent, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1989, p.25.

⁴⁹⁹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, 1782. Paris, GF Flammarion, 2012. p. 17.

sublime, soit dans les beaux-arts, soit dans la nature physique. Les proportions régulières des statues antiques, l'expression calme et pure de certains tableaux, l'harmonie de la musique, l'aspect d'un beau site dans une campagne féconde, nous transportent d'un enthousiasme qui n'est pas sans analogie avec l'admiration qu'inspire le spectacle des actions honnêtes.⁵⁰⁰

La vertu est le caractère suprême reconnu à un individu admirable. Mme de Staël présente et dévoile déjà en filigrane les caractères de ses personnages qu'elle veut vertueux par les points qu'elle présente. De ce fait, pour être pénétré de vertu, il faut être un humaniste, une personne réfléchie pour comprendre, analyser et juger. Il y a dans l'esprit des écrivains croyants comme c'est le cas de Mme de Staël lorsqu'elle évoque la vertu, l'image des saints, des hommes vertueux des mythes juifs et grecs. Ce sont aussi les des modèles de moralité et d'esprit d'analyse. Ses personnages sont en outre des intellectuels dont la finesse d'esprit les amène à apprécier la nature, la musique, l'architecture, la sculpture et les actions honnêtes.

L'auteure estime que littérature peut former l'esprit vertueux. Instruire les hommes et les institutions à la morale publique est une mission de la civilisation que s'assigne la littérature. C'est pour cette raison que Mme de Staël écrit : « L'art de la civilisation tend sans cesse à rendre tous les hommes semblables. [...] ».⁵⁰¹ En effet, l'on constate une similitude entre les caractères vertueux que Mme de Staël présente et les personnages de Corinne, Delphine, Oswald, Léonce, Agar, la sunamite, etc. La dimension morale de ses personnages s'illustre par leur volonté et leur considération d'autrui par l'élan de leur action généreuse. La dimension du portrait d'Oswald montre la portée éthique en exposant des actes moralisateurs. Dans *Corinne ou l'Italie*, la narration révèle la dimension morale du héros :

Personne ne se montrait plus que lui complaisant et dévoué pour ses amis quand il pouvait leur rendre service ; mais rien ne lui causait un sentiment de plaisir, pas même le bien qu'il faisait ; il sacrifiait sans cesse et facilement ses goûts à ceux d'autrui ; mais on ne pouvait expliquer par la générosité seule cette abnégation absolue de tout égoïsme ; [...] Les indifférents jouissaient de ce caractère et le trouvaient plein de grâce et de charmes ; mais quand on l'aimait, on sentait qu'il s'occupait du bonheur des autres comme un homme qui n'en espérait pas pour lui-même ; et l'on était presque affligé de ce bonheur qu'il donnait sans qu'on pût le lui rendre. [...] Il avait cependant un caractère mobile, sensible et passionné ; il réunissait tout ce qui peut entraîner les autres et soi-même ; [...] ⁵⁰²

⁵⁰⁰ STAEL Madame de, *De la littérature*, Idem. p. 67.

⁵⁰¹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 39.

⁵⁰² STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 28.

Le narrateur dresse des éloges dithyrambiques sur le personnage Oswald. La narration souligne son désir de bienfaisance : « Personne ne se montrait plus que lui complaisant et dévoué pour ses amis quand il pouvait leur rendre service ; ». ⁵⁰³ Ce qui saute aux yeux au premier abord de cet énoncé narratif, c'est la comparaison implicite qui est faite entre Oswald et les autres hommes et plus encore les deux adjectifs qui le caractérisent : « complaisant » et « dévoué ». Oswald présente à tous une bonté incomparable et son désintéret pour la reconnaissance conforte mieux son honnêteté. La complaisance pour le prochain entre dans la croyance des hommes comme un bien nécessaire afin qu'une existence finie accède à l'existence infinie.

Cette inclination quasi exagérée à se mettre au service d'autrui est un trait de la construction des personnages chez Mme de Staël qui veut inspirer le lecteur et les institutions par l'admiration des actes vertueux. Par ailleurs, l'on remarque que le récit met en lumière la dimension morale du personnage par rapport aux liens qu'il entretient avec les autres, ce qui lui permet d'affirmer son éthique humaniste par le bien qu'il leur rend avec dévouement et complaisance. Cette attitude met devant le lecteur le lien de réciprocité affectif énoncé par les théories du bien et de « la Règle d'Or » de Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre*. A travers l'expression de la bonté dont font montre les personnages de Mme de Staël, Oswald, Léonce, Corinne, Delphine, Lucile, Mirza, Geneviève, Agar, se manifeste, en fait, la reconnaissance de l'altérité, une altérité qui a les mêmes besoins que le bienfaiteur.

Cette morale répond dans le même temps à l'ordre d'une conviction religieuse que Paul Ricœur constate dans le fait de produire le bien. Ainsi, un homme bon, peut se dire je fais le bien parce que : « [...] l'idée de Dieu est en moi comme la marque comme la marque même de l'auteur sur son ouvrage, marque qui assure la ressemblance de l'un à l'autre. » ⁵⁰⁴ La reproduction des actes vertueux peut dans une certaine mesure avoir une inspiration religieuse. Mais, c'est aussi le fait de l'ordre social inspiré par les institutions afin d'arriver à l'harmonie entre les hommes. Les bienfaits mis en avant par les personnages de Mme de Staël sont des actes de sociabilité qui visent à atteindre la cohésion sociale. A travers son ouvrage intitulé *De la littérature*, elle constate, en effet, que :

La politesse est le lien que la société a établi entre les hommes étrangers les uns aux autres. Il y a des vertus qui vous attachent à votre famille, à vos amis, aux malheureux ; mais dans tous les rapports qui n'ont point pris encore le caractère d'un devoir, l'urbanité des

⁵⁰³ *Op. Cit.* p. 28.

⁵⁰⁴ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, *Ibid.* p. 20.

mœurs prépare les affections, rend la conviction plus facile, et conserve à chaque homme le rang que son mérite doit lui obtenir dans le monde. Elle marque le degré de considération auquel chaque individu s'est élevé ; et, sous ce rapport, elle dispense le prix, objet des travaux de toute la vie.⁵⁰⁵

La vie en communauté de plus en plus élargie a conduit les institutions à favoriser des caractères harmonieux entre les hommes. Les lois et les droits sont venus conforter la protection de l'individu tout en l'instruisant sur sa conduite face à autrui. Dans cette perspective, la politesse et la courtoisie sont des valeurs éthiques favorables à l'harmonie sociale. Outre, la cohésion sociale, elles doivent notamment favoriser le contact, l'échange et la création des liens sociaux. La politesse favorise en effet l'échange entre les hommes. Elle élargit la communauté de fréquentation, les amitiés et les relations sociales. Mais encore, l'on relève que l'expression sans crainte de ce caractère sous-tend la vertu de l'individu. En effet, la politesse qui s'exprime sous d'une quelconque contrainte n'est pas de la politesse mais une forme de peur de répression.

En revanche, l'homme qui exprime sa politesse envers autrui sans contrainte, sans attente : cet homme est réellement vertueux. C'est la valeur sous-jacente des personnages de Mme de Staël ; c'est notamment cette attitude qui se lit dans le comportement d'Oswald vis-à-vis des autres. L'extrait de texte précédemment cité montre par les adjectifs qui lui sont attribués qu'il fait le bien en toute complaisance et par dévotion pour autrui. Le génie et le goût sont des caractères vertueux distingués dans la diégèse de l'œuvre *Corinne ou l'Italie* par les personnages Lord Nelvil et Lady Edgermond. L'appréciation de ces caractères crée un climat conflictuel entre les deux personnages qui nous offrent à cette occasion un portrait de Corinne caractérisé par des superlatifs. Elle reçoit les louanges dytirambiques des habitants et des poètes qui la comparent à des êtres mythiques de grâces, de bonté et de beauté ; le narrateur emploie alors un vocabulaire mythique « une nymphe », « un ange », écrit qu'elle est « une personne dont l'esprit était la seule distinction. »⁵⁰⁶

C'est dans une réplique d'Oswald que se distinguent les caractères qui dévoilent la moralité de Corinne. Tandis que Lady Edgermond restreint les qualités d'une femme vertueuse aux tâches conjugales, toute l'Italie, Oswald Nelvil notamment reconnaît en elle une femme vertueuse pour ses qualités spirituelles. C'est par une réplique acerbe par ailleurs qu'il dévoile ces qualités. C'est alors que Lady Edgermond estime qu'une femme de rang doit se consacrer entièrement à son époux et à l'éducation de ses enfants, Oswald clame que le monde serait bien

⁵⁰⁵ STAEL Madame de, *De la littérature, Idem.* p. 314.

⁵⁰⁶ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie, Ibid.* p. 522.

aride si l'on n'avait jamais conçu des femmes de génie. Il loue les qualités de Corinne en rétorquant :

Vous confondez dans les règles vulgaires, une personne douée comme aucune femme ne l'a jamais été ; un ange d'esprit et de bonté ; un génie admirable, et néanmoins un caractère sensible et timide ; une imagination sublime, une générosité sans bornes, une personne qui peut avoir eu des torts, parce qu'une femme supériorité si étonnante ne s'accorde par toujours avec la vie commune, mais qui possède une âme si belle, qu'elle est au-dessus de ses fautes, et qu'une seule de ses action ou de ses paroles les efface toutes. Elle honore celui qu'elle choisit pour son protecteur, plus que ne pourrait le faire la reine du monde en se désignant un époux.⁵⁰⁷

Ce propos d'Oswald met en valeur l'opinion de tous ceux qui connaissent Corinne, cela est aussi le cas pour le lecteur idéal dans la mesure où il connaît aussi Corinne. L'œuvre a montré à travers les principes des Lumières la remise en cause de certaines pratiques culturelles dites convenables. De ce fait, la place de la femme était essentiellement d'éduquer les enfants et prendre soin de son mari. C'est d'ailleurs ce qui étonne Oswald quand il arriva en Italie comme le souligne la narration : « Il n'y avait certainement rien de plus contraire aux habitudes et aux opinions d'un Anglais que cette grande publicité donnée à la destinée d'une femme ; »⁵⁰⁸ Lady Edgermod s'oppose à l'opinion répandue à Rome qu'une femme vertueuse est aussi celle qui brille par ses talents artistiques et intellectuels. C'est dans cette perspective que le propos d'Oswald dévoile l'opinion qu'il a de Corinne faite d'une accumulation de superlatifs. Sa réplique énumère tout au moins les qualités physiques, sociales, artistiques, intellectuelles et morales de Corinne par des groupes nominaux : « une personne douée »⁵⁰⁹, « un ange d'esprit et de bonté »⁵¹⁰, « un génie admirable »⁵¹¹, « un caractère sensible et timide »⁵¹², « une imagination sublime »⁵¹³, « une générosité sans bornes »⁵¹⁴. A ces éléments nominatifs de sublimation, l'on retient que Corinne est une femme aux compétences éclectiques. On lui reconnaît une bonté digne d'un être mythique distingué pour sa bonté, d'un ange. C'est

⁵⁰⁷ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 459.

⁵⁰⁸ *Ibid.* p. 49.

⁵⁰⁹ *Op. Cit.* p. 459.

⁵¹⁰ *Op. Cit.* p. 459.

⁵¹¹ *Op. Cit.* p. 459.

⁵¹² *Op. Cit.* p. 459.

⁵¹³ *Op. Cit.* p. 459.

⁵¹⁴ *Op. Cit.* p. 459.

d'ailleurs pour cette raison qu'Oswald introduit cette comparaison selon laquelle Corinne est : « [...] une personne douée comme aucune femme ne l'a jamais été ; ».⁵¹⁵

A travers l'agir actanciel de ces personnages s'illustre, en effet, les postulats de l'herméneute Paul Ricœur sur la volonté, l'éthique, l'humanisme, la raison, etc. Par les extraits que nous avons choisis, on peut constater que les personnages se mettent en avant afin de combattre le mal et ainsi de porter moralement l'harmonie entre les hommes.

La conscience morale des personnages de Mme de Staël professe la loi, la justice par la protection d'autrui comme de soi-même. L'amour du prochain guide les choix et les devoirs comme un devoir impérieux et une visée intentionnelle de leur existence au monde.

II.1.5 Invariant de la présence féminine au contact des Lumières.

La liberté de penser et d'agir par son propre raisonnement a produit une émulation qui s'est accrue au sein de la société française du XVIII^e siècle. Cette volonté prônée par les humanistes tels que Montesquieu, Kant, Condorcet a produit un bouleversement institutionnel qui a fait entrer un grand nombre de femme au sein de salons intellectuels et de la société des Belles-Lettres. En effet, le XVIII^e siècle est celui qui a marqué l'histoire des idées, des arts et techniques par une évolution remarquable. Le siècle hérite de façon notable sa renommée pour le progrès de ses idées. En commençant l'étude de l'œuvre de Mme de Staël par ses ouvrages théoriques *De la littérature*, *De l'Allemagne*, puis ses fictions *Corinne ou l'Italie*, *Delphine*, l'auteure met en scène des femmes en dialogue constant avec la raison et le jugement.

Préoccupée par la condition de la femme à son époque, Germaine de Staël étudie ses semblables dans son ouvrage *De l'Allemagne*. Elle observe les attitudes qui ponctuent la perception de la femme de son temps. Elle observe que : « La nature et la société donnent aux femmes une grande habitude de souffrir, et l'on ne saurait nier, ce me semble, que de nos jours elles valent, en générale, mieux que les hommes. »⁵¹⁶ La nature a fait de la femme un être

⁵¹⁵ *Op. Cit.* p. 459.

⁵¹⁶ STAEL Madame de, *De l'Allemagne*, Tome I, *Ibid.* p. 65.

physiologiquement plus faible et les textes religieux ont conforté son infériorité au sein de la société. Mais il est important pour nous de souligner que Paul Ricœur dans ses études sur l'agir humain rencontre les aspirations de Mme de Staël dans la mesure où il définit dans son œuvre *Philosophie de la volonté* que l'homme a une faculté de jugement.

Le discours littéraire est toujours un instrument qui recèle des enjeux illocutoires. C'est dans cette perspective que Dominique Maingueneau décèle le rôle de lecteur interprète : « Etudier une œuvre consiste à remonter, par l'intuition, de cette œuvre vers ce qui la fonde, à retrouver le mouvement créateur. »⁵¹⁷ La pragmatique du discours littéraire chez Mme de Staël met en mouvement l'expression de la raison, la capacité du jugement et l'esprit d'humanité. Son œuvre montre des personnages féminins qui œuvrent pour l'harmonie et le bien-être des autres par leur action.

Mme de Staël est née dans une société sous le joug des dogmes religieux et culturels qui limitaient les femmes aux devoirs domestiques. Dans *Corinne ou l'Italie*, l'auteure présente l'opinion sociale du rôle d'une femme convenable par l'entremise du personnage Lady Edgermond qui déclare : « Il y a des actrices, des musiciens, des artistes enfin pour amuser le monde ; mais pour des femmes de notre rang, la seule destinée convenable, c'est de se consacrer à son époux et de bien élever ses enfants. »⁵¹⁸ A priori, l'auteure tient un discours qui pourrait convenir à sa propre existence étant entendu qu'elle appartient à une classe favorisée. En effet, Mme de Staël est la fille unique du banquier d'origine genevoise Jacques Necker et directeur du trésor royal, et épouse du baron de Staël-holstein. Cependant, Mme de Staël est très tôt pénétrée par l'esprit évolutionniste des Lumières. Elle est initiée à la prise de parole en public par sa mère. Elle vit au milieu des penseurs.

En effet, Mme de Staël opère un changement manifeste par la mise en avant régulière des femmes comme invariant de ses œuvres. Cette opération répond au contexte socio-historique qui révèle la volonté du genre féminin d'occuper le champ littéraire pour reprendre un concept de Pierre Bourdieu de révolution au sein d'un champ hiérarchisé. Dans cette perspective l'œuvre de Mme de Staël donne un écho favorable aux théories du philosophe et herméneute Paul Ricœur qui s'est intéressé aux problèmes de l'agir humain dans ses ouvrages

⁵¹⁷ MAINGUENEAU Dominique, *Manuel de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Armand Colin, Coll. « U. Linguistique », 2010. p. 10.

⁵¹⁸ SSTAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *ibid.* p. 458.

Philosophie de la volonté, Du texte à l'action, et cela dans la mesure où la considération d'autrui requiert un rapport phénoménologique il commet notamment *Soi-même comme un autre*.

En étudiant les intentions discursives de l'auteure, l'on peut mettre en évidence la construction des actions de raisons, l'esprit d'humanisme et la bravoure féminine au niveau sémantico-stylistique. Dans l'œuvre de Mme de Staël, un motif de création invariable a interpellé notre intérêt. Il s'agit non seulement de la position de la femme dans le discours de fiction mais aussi comment cette dernière construit une action autour du thème de raison chère aux idéaux des Lumières. En effet, les personnages de Corinne, Delphine, Mirza, Sémida, Sapho, Geneviève, font montre d'un esprit de raison et de jugement qui, déferés au tribunal de la conscience, ne souffre d'aucune contestation. L'on tient une illustration patente de ce fait à travers l'œuvre *Delphine*. A priori la société au XVIII^e siècle s'accommode du sort des femmes malheureuses dans leurs ménages⁵¹⁹, comme Thérèse d'Ervins et Lucile Edgermond.

De plus, bien des hommes font peu de cas du bien-être de leur épouse et les considèrent parfois comme des biens meubles qui ne peuvent pas échapper à leur propriétaire. Cette situation interpelle l'héroïne Delphine dans le roman éponyme. Elle est touchée et ne peut pas supporter d'assister impuissante au sort d'une femme malheureuse, Thérèse d'Ervins mariée trop jeune et retenue dans un endroit retiré du monde avec peu d'instruction. Son époux, de vingt-cinq ans son aîné, ne favorise pas son épanouissement. C'est quasi naturellement par éthique humaniste que Thérèse a été frappée par les valeurs d'altruisme et de courage de monsieur de Serbellane dans la mesure où la narration le présente comme un homme courageux qui va sauver M. d'Ervins d'une mort à cause de sa mésentente avec ses voisins. Selon son aveu elle souffre, elle est malheureuse avec son mari. Delphine compatit aux épreuves que vit cette femme qui souhaite plus que tout se défaire cette union qui l'a privée de sa jeunesse. Pourtant elle est aussi consciente de l'offense que provoquera la fuite que projette Thérèse d'Ervins avec monsieur de Serbellane. Ce projet révélé lors de la première rencontre de Thérèse et Delphine donne l'impression que cette femme s'est enfuie de prison parce qu'elle : « [...] était venue

⁵¹⁹ On constate évidemment comment Mme de Staël remet en cause l'indissolubilité du mariage à travers *Delphine* et *Corinne*. Cette question est déjà socialement discutée dans la société française qui a révisé à partir de 1792 pour donner autorité à l'officier d'état civil pour célébrer les mariages afin de rompre avec la bâtardise des enfants nés de mariages hors de l'église. Voir Rita Hermon-Belot : « En France, c'est-à-dire à la Révolution qu'il revient de créer, par la loi du 20 septembre 1792, un mariage civil auquel il peut être mis fin par une procédure de divorce. Les mariages se célébreront désormais auprès d'officiers municipaux. Ces mesures ont souvent été lues comme partie d'une entreprise hostile à la religion. »

HERMONT-BELOT Rita, *La révolution du mariage*, in *Histoire, Comment sapiens a conquis le monde, Les sociétés préhistoriques*, p. 56.
www.histoire.presse.fr

pendant l'absence de son mari y passer quelques jours ; »⁵²⁰. La construction victimaire du personnage Thérèse se poursuit par une proposition hypothétique qui sous-tend que son mariage est son malheur : « [...] si elle avait eu pour époux un homme digne d'être aimé. »⁵²¹. Si monsieur d'Ervins était digne d'être aimé, Thérèse serait une femme heureuse. Le portrait de M. d'Ervins est complété par cet énoncé :

M. de Serbellane a sauvé mon mari et elle, un mois après mon départ, des dangers que leur avait fait courir la haine des paysans contre monsieur d'Ervins. Le courage, le sang-froid, la fermeté que monsieur de Serbellane a montrés dans cette circonstance ont touché jusqu'à l'orgueilleuse vanité de monsieur d'Ervins ; il l'a prié de demeurer chez lui, il y a passé six mois, et Thérèse pendant ce temps n'a pu résister à l'amour qu'elle ressentait ; les remords se sont bientôt emparés de son âme ; sans rien ôter à la violence de sa passion, ils multipliaient ses dangers ; ils exposaient son secret.⁵²²

Cet énoncé nous présente deux caractères qui semblent à la description très différents. L'un est un « ami de la liberté »⁵²³, caractérisé par « le courage »⁵²⁴, « le sang-froid »⁵²⁵, « la fermeté »⁵²⁶, Monsieur de Serbellane et l'autre, Monsieur d'Ervins est un vaniteux. Ces qualités montrent l'ascendant de monsieur de Serbellane sur monsieur d'Ervins dont la présentation pragmatique suffit à le condamner. La raison contraint Delphine à aider cette femme afin qu'elle se libère d'un mariage opprimant. La particularité du roman est que nous savons qui est responsable de l'instance d'énonciation. En l'occurrence c'est Delphine qui adresse le courrier à Mlle d'Albémar. Ce courrier se caractérise au niveau éthique par des éléments de sémantiques du jugement, d'empathie et de la volonté d'agir pour aider. Cet agir en faveur d'autrui, la compassion témoignée et les actions menées pour aider Thérèse d'Ervins annoncent les théories de l'agir humains de Paul Ricœur.

Cette œuvre consacre une femme, une artiste aux émanations diverses de l'esprit des Lumières. Ainsi, Mme de Staël incite la femme de son temps de manière persuasive à acquérir la culture du savoir afin d'aller à l'encontre des propos tenus par madame Edgermond précédemment. Au sein de l'univers du récit, amis et détracteurs s'accordent à associer le nom de Corinne aux archétypes des Lumières. En effet, Corinne fait preuve de sensibilité dans la

⁵²⁰ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid.* p. 87.

⁵²¹ *Op. Cit.* p. 87.

⁵²² *Ibid.* p. 89.

⁵²³ *Ibid.* p. 88.

⁵²⁴ *Op. Cit.* p. 89.

⁵²⁵ *Op. Cit.* p. 89.

⁵²⁶ *Op. Cit.* p. 89.

mesure où elle est poète. C'est une observatrice attentive aux caractères de l'homme. Cette femme ressent le message de la nature au point de composer des vers qui subjuguent ses auditeurs.

Au-delà de la sensibilité apparente que Corinne exprime pour tous, c'est l'humanisme et la doctrine sous-jacente qui s'illustrent dans la conduite de ce personnage. Ce thème revient comme un attrait des personnages Mirza, Agar, et la Sunamite qui compatissent à la douleur de leurs semblables. Dans un élan de sympathie, Corinne offre de servir à Oswald de guide afin de dissiper sa douleur ; Mirza s'offre aux esclavagistes afin que soit libéré Ximéo et qu'il rejoigne sa femme et sa famille. Le narrateur met en valeur l'altruisme de cette femme, la connaissance de son destin et des travaux auxquels elle sera destinée :

Européens, dit-elle, c'est pour cultiver vos terres, que vous nous condamnez à l'esclavage ; c'est votre intérêt sans doute qui vous rend notre infortune nécessaire ; vous ne ressemblez pas au dieu du mal, et faire souffrir n'est pas le but des douleurs que vous destinez : regardez ce jeune homme affaibli par ses blessures, il ne pourra supporter ni la longueur du voyage, ni les travaux que vous lui demandez ; moi, vous voyez ma force et ma jeunesse, mon sexe n'a point énervé mon courage ; souffrez que je sois esclave à la place de Ximéo.⁵²⁷

Le don de soi qui condamne Mirza à l'esclavage marque l'intérêt d'une phénoménologie de l'humanisme. On constate, en effet, que l'action que mène Mirza est de faire du Bien à Ximéo. Ainsi, le bonheur est la source de l'intention de cette femme. Cette action met en exergue l'éthique humaniste du personnage en mettant en exergue trois moments de détermination de son action.

Les textes de Mme de Staël peuvent être interprétés par les théories de Paul Ricoeur contenues dans *Soi-même comme un autre*, *Philosophie de la volonté* et *Du texte à l'action*. Les actes mis en valeur par les personnages féminins dans l'intention humaniste de faire le bien relèvent aussi leurs analyses et connaissances pratiques. Elles apprécient le beau comme en témoigne les éloges faites par le prince Castel-Forte au Capitole et Oswald chez Lady Edgermond. Les ennemis de Delphine se confient secrètement l'extrême bonté qu'elle professe pour autrui à chaque occasion. Être au contact des Lumières pour le XVIII^e, siècle c'est déjà prendre position pour que les femmes aient une éducation et le choix d'exercer des métiers artistiques. C'est ce que soutient ostensiblement Oswald devant une femme dont l'horizon

⁵²⁷ STAEL Madame de, *Trois nouvelles*, Présenté et annoté par Martine Reid, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », p. 36.

d'attente social se limite au fait culturel. Être au contact des Lumières pour Delphine, c'est défendre les opprimés, ou du moins défendre le droit de liberté pour des femmes qui peuvent décider de leur destin. Être au contact des Lumières c'est révéler l'iniquité de la pratique de l'esclavage. Ces observations conduisent alors les personnages à une phénoménologie actionnelle.

II.1.6 L'inconvenance amoureuse entre norme et éthique.

L'expression de la sensibilité est une condition naturelle d'expression de l'humanité. Aimer, détester, pleurer sont autant d'émotion que l'homme exprime sans tenir compte de tant de calcul de la conscience. Toutefois, les relations humaines sont régies par des règles culturelles et étatiques qui les fondent par la suite en loi. L'art joue un rôle primordial dans le but de discuter des réformes sociales. Dans ce but, Mme de Staël fait de la littérature l'origine du débat qui permet de repenser la société et qui permet de mettre sur la place publique les pratiques culturelles opprimantes. De ce fait, elle aborde le thème de l'amour sous l'angle d'un sentiment qu'il est inconvenant de vivre s'il ne répond pas aux critères d'acceptabilité social reconnu et accepté. Son œuvre aborde le tabou et l'interdit amoureux afin de discuter des limites des pratiques culturelles et des lois restrictives.

Mme de Staël illustre dans les romans *Corinne ou l'Italie*, et *Delphine* ce que l'homme peut entendre comme une inconvenance relationnelle. L'auteure a souvent été censuré à cause de ses ouvrages. En effet, ses idées politiques, notamment celles concernant le régime politique à instaurer en France la met en porte à faux avec Napoléon Bonaparte devenu consul depuis « le 18 Brumaire ». Léonard Burnand souligne dans son article une transition politique qui n'a pas satisfait Mme de Staël :

[...] lorsque Bonaparte s'empare du pouvoir, à la faveur du coup d'Etat du 18 brumaire, Au VIII (9 novembre 1799), Mme de Staël éprouve une indéniable satisfaction à l'instar d'autres intellectuels – notamment le groupe des Idéologues- elle reste convaincue que le nouveau régime sera disposé à mettre en œuvre une politique libérale et modérée, en s'inspirant des idées progressistes véhiculées par les élites éclairées de la capitale, dont son salon est l'une des principales caisses de résonance. La nomination de son ami Benjamin

Constant au Tribunal (24 décembre 1799) renforce encore son optimisme. La déception n'en sera que plus amère.

En effet, le vent ne tarde pas à tourner dans une direction tout autre que celle qu'espérait la fille de Necker. Devenu Premier Consul, Bonaparte fait preuve d'une grande méfiance à l'égard des gens de lettres qui ne lui sont pas totalement inféodés. Il voit d'un mauvais œil la vivacité d'esprit et la liberté d'opinion qui règnent dans le salon de Mme de Staël, un cercle de sociabilité qu'il commence à considérer comme un foyer d'opposition potentiel, d'autant plus que dès son premier discours au Tribunal (5 janvier 1800), Benjamin Constant a plaidé en faveur de l'indépendance de cette assemblée délibérante en des termes audacieux qui ont fortement déplu au nouveau maître de la France.⁵²⁸

En dépit des lois sociales, en dépit des conventions de politesses et de conduites entre les hommes, l'on reconnaît que l'amour sait s'affranchir des lisières et des chaînes. Au XVII^e siècle, Madeleine de Scudéry disait : « L'amour est une passion qui ne se soumet à rien, et à qui, au contraire, toutes choses se soumettent. »⁵²⁹ Mme de Staël met au grand jour des thèmes sensibles par une société très attachée aux valeurs culturelles. Elle met en scène les malheurs de la condition féminine et tente de faire évoluer les conventions. Mais l'époque reste dominée par l'autorité de la censure. Mme de Staël fait dans cette perspective l'objet de nombreuses suppressions pour oser dire ce que les autres taisent, comme en témoignent la genèse et la publication de *De l'Allemagne*.

En outre, Mme de Staël se présente aussi comme le chantre d'une société égalitaire. Alors que les nobles entretiennent des relations avec des péripatéticiennes, la société n'a souvent condamné moralement que les femmes. A travers ses ouvrages *Delphine*, *Corinne ou l'Italie*, *Trois Nouvelles* Mme de Staël clame le besoin vital pour tout être humain d'aimer et d'être aimé. L'histoire de l'évolution de l'humanité a démontré qu'avant d'être un être de raison, l'homme a été un être conduit par les sensations et par des instincts.

Jean-Jacques Rousseau soutient que le caractère sensible de l'être humain est une dimension intangible de son humanité. En effet, l'homme a eu des émotions avant d'en arriver à la raison. Le discours littéraire porte des intentions parfois apparentes parfois inavouées. A travers l'œuvre de Mme de Staël se lit en filigrane, une attention portée à l'expression de l'amour et la façon dont on peut le vivre dans la communauté de référence. Dans le même ordre

⁵²⁸ BURNAND Léonard, *Mme de Staël et Napoléon : mythes et réalités d'un duel*, dans Léonard BURNAND, Stéphanie GENAND, Doris JAKUBEC, Dusan SIDJANSKI, *Germaine de Staël, retour d'exil*, Genève, Ed. Zoé, 2015. Pp. 49-50.

⁵²⁹ OSTER Pierre, *Dictionnaire de Citations françaises*, Paris, Le Robert, coll. « R. Les usuels », 1993. p.95.

d'idées, Paul Ricœur soutient que l'œuvre littéraire porte l'orientation éthique de son auteur. Dans son ouvrage, *Soi-même comme un autre*, Paul Ricœur déclare sur le positionnement du récit de fiction :

C'est de la même façon que je dirai par anticipation qu'il n'est pas de récit éthiquement neutre. La littérature est un vaste laboratoire où sont essayés des estimations, des évaluations, des jugements d'approbation et de condamnation par quoi la narrativité sert de propédeutique à l'éthique.⁵³⁰

Dans son œuvre, Mme de Staël présente l'amour à la manière d'un tabou, voire d'un interdit pour une catégorie d'individus. Cette construction est évidente dès *Corinne ou l'Italie*. Ce roman traduit l'aventure épique de deux personnages amoureux, Corinne et Oswald qui vont être contraints de vivre comme la communauté a décidé pour eux. Son mode de vie ne convient pas cependant aux coutumes anglaises. Ce fait surprend d'ailleurs Oswald. Mais les deux deviennent malgré tout amoureux. La narration dévoile un topos amoureux des plus affectifs :

Le lendemain Oswald et Corinne partirent avec plus de confiance et de sérénité. Ils étaient des amis qui voyageaient ensemble ; ils commençaient à dire nous. Ah ! qu'il est touchant, ce nous prononcé par l'amour ! – Nous allons donc au Capitole, dit Corinne. – Oui, nous y allons, reprit Oswald ; et sa voix disait tout avec des mots si simples, tout son accent avait de tendresse et de douceur !⁵³¹

Le caractère des personnages dans cette scène amplifie la tonalité sentimentale dont la narration laisse entendre une sorte d'union passionnelle. Toutefois, les propos et les entreprises des personnages demeurent aussi chastes que respectueux. Il y a du respect mutuel entre chaque personnage ; mais il va plus loin dans la mesure où les relations humaines répondent à une codification culturelle, sociale et religieuse. Société humaine et culture de sublimation portée par les hommes sont les deux éléments qui construisent un panthéon propice à favoriser des normes et des convenances.

Les mœurs sont une police de la conscience communautaire qui s'exerce sur le comportement de chacun dans l'intention vertueuse d'harmoniser la vie au sein de la communauté. Ces comportements ne sont pas juridiquement légaux mais tacites, comme en témoigne l'interdit prononcé pour un mariage entre une femme à la vie extravertie comme c'est le cas Corinne et un noble comme Oswald. L'amour est malheureusement freiné par la possible critique sociale de cette relation. La narration de l'œuvre est en effet ponctuée par ces

⁵³⁰ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1990. p. 139.

⁵³¹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 107.

jugements qui tendent à conditionner les rapports humains en fonction des classes. A l'entrée en scène du personnage Corinne, le narrateur réel révèle avant tout autre personnage un attrait culturel du pays d'Oswald afin de mettre en évidence la condition culturelle qui façonne l'opinion de ce jeune noble.

C'est en vertu de cette considération que le narrateur dispose qu' : « Il n'y avait certainement rien de plus contraire aux habitudes et aux opinions d'un Anglais que cette grande publicité donnée à la destinée d'une femme ; [...] ». ⁵³² Ce passage de l'œuvre interpelle à cause de la dimension significative des termes « habitudes » et « opinions ». Ces noms communs sont associés au personnage Oswald comme une dimension anthropologique, c'est-à-dire un échange au niveau de la conscience individuelle. Ce qui est communément répandu et qui fortifie est que l'art est une institution masculine. Ceci explique l'étonnement d'Oswald durant le couronnement de Corinne au Capitole. Mais la sanction et le jugement qui lient le sort de Corinne au malheur sortent de la bouche de M. Edgermond :

- Une telle femme n'est pas faite pour vivre dans le pays de Galles, reprit M. Edgermond : croyez-moi, mon cher Oswald, il n'y a que les Anglais pour l'Angleterre ; il ne m'appartient pas de vous donner des conseils, et je n'ai pas besoin de vous assurer que je ne dirai pas un mot de ce que j'ai vu ; mais, tout aimable qu'est Corinne, je pense comme Thomas Walpole, que fait-on de cela à la maison ? ⁵³³

En suivant le propos de M. Edgermond, il est inconvenable de tomber amoureux d'une femme dont on ne peut faire une bonne épouse. La vie publique de Corinne est jugée inconvenante aux canons de l'Angleterre par un autre témoin de cette culture qu'Oswald Nelvil. Après avoir apprécié les talents de cette femme par la danse, le chant et le théâtre, après avoir observé qu'elle se distingue par sa réflexion, M. Edgermond estime, qu'elle ne peut pas convenir à une société aux normes rigides.

On peut formuler une observation similaire dans le roman épistolaire *Delphine*. Ce roman de Mme de Staël met en scène une veuve remarquable par sa générosité. Elle jouit d'une grande fortune léguée par son défunt époux et l'utilise pour faire le bien autour d'elle. Jeune et instruite, Delphine est un esprit vif qui n'hésite pas à se mettre en avant pour secourir quiconque nécessite de l'aide. Pendant qu'elle aide à doter sa cousine Matilde, Léonce présenté avec grand soin favorise le respect et l'admiration de Delphine. Cependant, l'accord de mariage entre les

⁵³² STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 49.

⁵³³ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 204.

Ce mot de Thomas de Walpole sur la marquise de Flaury figure dans les *Mélanges de Mme Necker* (II. 103.)

deux familles et le lien de parenté qui lie Delphine à Matilde lui interdisent la possibilité d'envisager une relation conjugale avec Léonce.

Le caractère exagérément rigide de Matilde est jugé inconvenable par M. Barton le maître de Léonce. Il insinue ensuite que Delphine conviendrait bien mieux à son disciple. Ainsi, naît le trouble dans l'esprit de Delphine. Ayant vu une image de Léonce contrairement à Matilde, son intérêt naissant pour Léonce la fait songer à une relation. En dépit de ses intimités sentimentales, elle pense et juge ses réflexions à travers les confidences qu'elle adresse Mlle d'Albémar :

Je craignais, je ne puis me le cacher, je craignais que monsieur Barton ne dit à Léonce que mes réflexions étaient engagées ; je voulais donc que Léonce pût me préférer à ma cousine : c'est moi qui fais ce mariage ; c'est moi qui suis liée par un sentiment presque aussi fort que la reconnaissance, par les services que j'ai rendus, les remerciements que j'en ai recueillis, la récompense que j'en ai goûtée ; mon amie se flatte du bonheur de sa fille, elle croit me le devoir, et ce serait moi qui songerais à le lui ravir ? Quel motif m'inspire cette pensée ! Un penchant de pure imagination, pour un homme que je n'ai jamais vu, qui peut-être me déplairait, si je le connaissais ! Que serait-ce donc si je l'aimais ! Et néanmoins les sentiments de la délicatesse les plus impérieux ne devraient-ils pas imposer silence même à un attachement véritable ? Ne pensez pas cependant, ma chère Louise, autant de mal de moi que ce récit le mérite : n'avez-vous pas éprouvé vous-même qu'il existe quelques-fois en nous des mouvements passagers les plus contraires à notre nature ? C'est pour expliquer ces contradictions du cœur humain, qu'on s'est servi de cette expression : *ce sont des pensées du démon*. Les bons sentiments prennent leur source au fond de notre cœur ; les mauvais nous semblent venir de quelque influence étrangère qui trouble l'ordre et l'ensemble de nos réflexions et de notre caractère. Je vous demande de fortifier mon cœur par vos conseils : la voix qui nous guida dans notre enfance, se confond pour nous avec la voix du ciel.⁵³⁴

A travers cet énoncé se lit l'exposition d'une conscience qui condamne dès l'origine l'exposition de ses sentiments. En effet, en liant Matilde de Vernon à Léonce de Mondoville, il est devenu son beau-frère. Dans l'un comme dans l'autre des deux romans de Mme de Staël que sont *Corinne ou l'Italie* et *Delphine*, le lien familial justifie le respect du tabou affectif. Le début de l'énoncé est dès lors soumis au sentiment de culpabilité de Delphine dans la mesure où elle sait par convention que ses sentiments sont incongrus. Cela se traduit par cette forme de répétition anaphorique « je craignais ».⁵³⁵ Mais le discours argumentatif dans lequel elle se lance révèle des intentions intimes d'une femme séduite. Comme argument, elle déclare : « [...]

⁵³⁴ STAEL Madame de, *Delphine I*, 1802, *Ibid.* pp.107-108.

⁵³⁵ *Ibid.* p.107.

c'est moi qui fais ce mariage ; c'est moi qui suis liée par un sentiment presque aussi fort que la reconnaissance, par les services que j'ai rendus, les remerciements que j'en ai recueillis [...] ». ⁵³⁶ L'énonciation de Delphine tend dans cette perspective à démontrer l'engagement éthique qu'elle a pris pour doter Matilde de Vernon.

Son engagement pour ces deux familles la rend coupable. Elle exprime de ce fait une culpabilité qui la conduit à considérer le fruit de son imagination de sorte que : « [...] ce sont des pensées du démon ». ⁵³⁷ En démontrant que l'amour s'éteint sous le joug éthique et social, Mme de Staël apporte au lecteur un témoignage à travers une fiction qui aborde les questions importantes du siècle des Lumières.

II.1.7 L'exclusion sociale (*Delphine I et Corinne*)

Les communautés humaines au cours de leur évolution prennent des dispositions sociales, mettent en place des systèmes d'organisations et des normes et qui orientent et limitent les comportements des hommes. Les lois, la culture, les religions développent ces comportements. Les écrivains les représentent à travers leurs œuvres afin d'en rendre le témoignage à la postérité. C'est dans ce contexte que Mme de Staël prône un : « Engagement total de l'écrivain dans un contexte évacuant les habitudes anciennes, balayé avec l'Ancien Régime. » ⁵³⁸. Cette revendication soutient le principe que la littérature doit être le reflet de la société. La littérature en plus d'être un reflet de la société est le lieu de dénonciation et même d'engagement des positions des penseurs.

La littérature est aussi une réponse civilisée à face à l'action inhumaine d'une oppression. En effet, la vie en communauté est règlementée par des normes issues des croyances religieuses et sociales. Elle classe les hommes en groupes sociaux. C'est dans cette perspective que l'œuvre de Mme de Staël porte le reflet voulu de ses positions dont son ouvrage *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* ⁵³⁹. Il s'agit pour nous, à

⁵³⁶ *Op. Cit.* p. 107.

⁵³⁷ *Op. Cit.* p. 107.

⁵³⁸ STAEL Madame de, *De la littérature considéré dans ses rapports avec les institutions sociales*, Présenté et annoté par Gérard Gengenbre et Jean Goldzink, Paris, Flammarion, 1991.p.21.

⁵³⁹ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, *Op. Cit.* p. 221.

travers l'œuvre de Mme de Staël de mettre en valeur une pratique scripturale singulière. La représentation sociale dans les textes de fiction dévoile des convenances qui limitent le rôle de la femme. Toutefois, les écrits de Mme de Staël montrent tout autre chose en dépit de la ferme répression présente dans la société. Son œuvre est un miroir représentatif de la valeur accordée à l'illustration de l'inconvenance.

La réputation est une valeur morale qui restitue à l'individu sa valeur au sein de la communauté dans laquelle il vit. La société du siècle des *Lumières* représente avec violence la répression de ceux qui s'écartent d'une conduite traditionnelle hérité du passé institué comme norme sociale. Dans cette perspective Mme de Staël observe dans son œuvre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* :

Si l'on porte la moindre atteinte à sa réputation, on ne peut plus, comme dans la monarchie, relever son existence par son rang, par sa naissance, par tous les avantages étrangers à sa propre valeur.

Ce que je dis pour les femmes peut s'appliquer aux hommes presque également aux hommes qui jouent un rôle éclatant. Il leur sera nécessaire de veiller sur leur considération bien plus attentivement que dans un temps où les dignités aristocratiques suffisaient pour garantir à ceux qui en étaient revêtus, les égards et les respects de la multitude. Ces existences d'opinion qui, chaque jour, dans la république, seront attaquées ou défendues, doivent donner une grande importance à tout ce qui peut agir sur l'esprit ou l'imagination des hommes.⁵⁴⁰

Ce passage montre la difficulté pour un homme et plus encore une femme de laver son honneur malgré son rang social. C'est pour cette raison que Mme de Staël nous rend témoin en tant que lecteur des dommages que peuvent causer de fausses accusations. C'est en effet, le cas qu'elle illustre premièrement dans *Corinne ou l'Italie*. En effet, le personnage éponyme Corinne est présumée à tort d'être trop libre en raison de son intelligence supérieure et de son parti pour des gens mal vus par l'opinion publique. Le texte dévoile des indices de jugements afin que l'on se rende compte des jugements que la société a des femmes cultivées à cette époque. Le discours signifie que l'on exerce une oppression sur celle qui adopte une conduite hors norme.

A travers *Corinne ou l'Italie* le narrateur met en valeur tout d'abord des éléments discursifs qui sous-tendent le jugement qu'on porte à un croyant d'une religion différente sans être opposée. C'est dans cet élan démonstratif qu'il est dit à l'abord d'une rencontre entre des personnages de religions différentes : « [...] qu'une catholique était condamnée quand elle

⁵⁴⁰ STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, *Idem*. p.315.

vivait dans une nation protestante ; ». ⁵⁴¹ Le narrateur dévoile par l'usage du lexique de l'aggravation en utilisant le participe « condamnée » un défaut au regard du reste de la communauté. Dans le roman, Corinne est une jeune italienne catholique qui doit rejoindre sa famille en Angleterre. Il devient dans ce sens alors évident que la différence de sa religion est un prétexte suffisant au jugement dévalorisant qui pèse sur l'autre. De plus, dans la suite du récit, l'héroïne témoigne à la fois de son incompréhension et de son mal-être. Corinne révèle : « Je n'entendais rien à cet usage » ⁵⁴² et plus loin « ma belle-mère était si indignée contre moi ». ⁵⁴³ Le narrateur montre à quel point il peut être difficile de faire se rencontrer deux cultures.

Simone Balayé constate notamment que cette société qui, en apparence, paraît plus libre de ses faits et gestes, en vérité dévoile les destins angoissés de la communauté féminine :

Il met en scène des destins de femmes étouffées, broyées par la société par la société et montrerait aux historiens actuels de la condition féminine, s'ils le lisaient sérieusement, que Madame de Staël connaissait fort bien et dénonçait la misère morale qui était celle des femmes même dans les milieux en apparence les plus libérés par le rang ou la fortune. ⁵⁴⁴

L'inconvenance ne peut se penser à travers les écrits de madame de Staël sans la police des mœurs qu'est la convenance. Ainsi l'exclusion est une pratique répressive présente dans son œuvre comme reproduction d'un fait réel qui cantonne la femme à une place de second plan en dépit de leurs qualités intrinsèques. La dureté de l'exclusion s'illustre à travers les propos du personnage Lady Edgermond qui sanctionne sa belle-fille pour son comportement incongru : « [...] vous devez à votre famille de changer de nom et vous faire passer pour morte. » ⁵⁴⁵ Le devoir est pris au sens d'obligation pour signifier qu'un membre de la famille doit par-dessus tout faire passer les intérêts de la famille au-dessus des siens.

L'inconvenance s'illustre notamment à travers les capacités intellectuelles des héroïnes de Mme de Staël qui incarnent le savoir et en font la démonstration. En effet, dans *Corinne ou l'Italie*, le narrateur montre la gêne qu'occasionnent les savoirs de Corinne alors jeune fille qui connaît la littérature et les philosophes et parle lors d'un dîner dans une autre langue pour citer

⁵⁴¹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », p. 361.

⁵⁴² STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Idem*, p.363.

⁵⁴³ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Op. Cit.* p.363.

⁵⁴⁴ BALAYE Simone, cité in *Corinne ou l'Italie*, de STAEL Madame de, *Idem*. p. 21.

⁵⁴⁵ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* 363.

des vers d'amour alors les circonstances ne s'y prêtent pas selon un commun accord culturel. Le narrateur dit à cet effet : « Je savais bien l'anglais que mon père m'avait appris dès l'enfance, et je citai dans la conversation des vers italiens très purs, très délicats, mais dans lesquels il était question d'amour : »⁵⁴⁶ Ce qu'il convient de reconnaître comme inconvenant peut être remis en cause. C'est d'ailleurs l'intention de la transgression du discours de l'auteur. Et dans cette perspective Jean-Jacques Rousseau soutient :

Quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les sentiments qui les apprécient sont au-dedans de nous, et c'est par eux seuls que nous connaissons la convenance qui existe entre nous et les choses que nous devons respecter ou fuir.⁵⁴⁷

En d'autres termes, c'est par nos sentiments que nous avons la capacité de juger la convenance et d'adopter l'attitude qui sied. C'est la capacité d'apprécier l'attitude qu'il convient d'adopter qui entraîne la jeune Corinne à parler pendant le repas. Mais, en signe de désapprobation, sa belle-mère fait sortir alors les femmes de table et elle notamment pour avoir parlé d'amour. La diégèse illustre à cet effet cette scène inconvenante :

L'on ne dit mot pendant le diner, bien qu'on eût invité quelques personnes du voisinage : je m'ennuyais tellement de ce silence qu'au milieu du repas j'essayai de parler un peu à un homme âgé qui était assis à côté de moi. Je savais assez bien l'anglais que mon père m'avait appris dès l'enfance, et je citai dans la conversation des vers italiens très purs, très délicats, mais dans lesquels il était question d'amour : ma belle-mère, qui savait un peu l'italien, me regarda, rougit et donna le signal aux femmes, plus tôt qu'à l'ordinaire encore, de se retirer pour aller préparer le thé...⁵⁴⁸

La première phrase de ce paragraphe plante le décor et fait apparaître la convenance qui sied à la circonstance « L'on ne dit mot pendant le diner ». Cet extrait résonne en substance comme une loi culturelle. Et Corinne dans cette scène fait ce qu'il ne fallait pas faire. Ce type de frasques jalonne l'œuvre de Mme de Staël et soutient la conception de l'inconvenance. Voltaire pense : « Inconvenance n'est pas disconvenance ; on entend par disconvenance des choses qui ne se conviennent pas l'une avec l'autre ; et j'entends par inconvenance des choses qu'il ne convient pas de faire. »⁵⁴⁹ Cela dénote en effet comme nous le concevions que l'inconvenance marque une attitude qu'il ne convient pas d'avoir parce que les règles nous en

⁵⁴⁶ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p.363.

⁵⁴⁷ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Emile ou de l'éducation*, 1762, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.p.377.

⁵⁴⁸ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p.363.

⁵⁴⁹ VOLTAIRE, *Correspondance*, 27 novembre 1764, in *Œuvres complètes*, Volume 10 Parie II, p.848. [Consulté en ligne le 4/06/2017].

éloignent. A travers le roman *Delphine*⁵⁵⁰, il y a cette scène où Delphine d'Albémar, pour aider un ami en détresse décide de l'accueillir chez elle à une heure tardive afin de lui offrir logis. La narration nous dit :

[...] il était alors une heure du matin. Par un funeste hasard, au moment où il approchait de chez moi, monsieur de Valorbe se dérobant avec soin à tous les regards, enveloppé de son manteau, se glisse le long du mur, frappe à ma porte, et dans l'instant on l'ouvre pour le recevoir. Léonce reconnut Antoine, qui tenait une lumière pour éclairer monsieur de Valorbe.⁵⁵¹

La pertinence du discours de Mme de Staël dans *Corinne ou l'Italie* et *Delphine* vise à transmettre un discours sur la femme opprimée par des convenances sociales sclérosantes. Ses écrits exposent un sentiment de révolte naissant. A cet effet, Charles Coutel estime que : « le XVIII^e siècle est l'époque de la sociabilité culturelle et politique la plus intense. »⁵⁵² C'est dans l'intention de mettre en valeur l'inconvenance que le lexique montre les éléments qui balisent la trajectoire des destins des femmes dans la diégèse. Dans ce sens le vocabulaire de la convenance est très présent par ces termes à forte connotation de répression et de valeurs : les noms « réputation », « opinion », « éducation » ; les adjectifs « caractères », « pauvre », les verbes « déshonorer », « mourir ».

En somme, l'œuvre de Mme de Staël peut apparaître comme la trace archéologique des pratiques d'une époque révolue dénoncée par sa plume engagée et héritière des *Lumières*. Elle illustre avec beaucoup de sensibilité à travers les manifestations de l'inconvenance comment la société réprime sévèrement « un crime sans victime. »⁵⁵³

Peut-on rapprocher les inconvenances décrites par Mme de Staël du blasphème en religion ? On sait l'époque des Lumières est encore sous l'emprise du clergé qui exerce sa domination sur la culture occidentale. L'on observe que l'inconvenant pour sa conduite hors norme est jugé et écarté de la communauté qui se soude contre lui comme un blasphémateur. Anastasia Colosimo souligne que : « le délit de blasphème est aboli en France en 1791 ».⁵⁵⁴ Alors l'attitude déplacée d'une femme comme c'est le cas de Corinne et de Delphine dans les œuvres de Mme de Staël s'apparente au blasphème. De plus, le propos qui va suivre sur

⁵⁵⁰ STAEL Madame de, *Delphine II*, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, Flammarion, 2000.

⁵⁵¹ STAEL Madame de, *Delphine II*, *Idem*. p.35.

⁵⁵² COUTEL Charles, *Politique de Condorcet*, Paris, Payot et Rivages, 1996.p.8.

⁵⁵³ C'est une expression utilisée par le sociologue américain SCHUR Edwin pour désigner une situation de conflit sans réelle victime.

⁵⁵⁴ COLOSIMO Anastasia, *Le Monde, Des Religions*, « Définir le blasphème », Paris, mai-juin 2017. N0 83.p.29.

l'observation de la conduite déviante est tout aussi significatif : « La répression du blasphème soude la communauté autour d'un ennemi commun »⁵⁵⁵ parce que les convenances renforcent l'idée de l'identité.

II.1.8 Les valeurs éthiques au centre de la phénoménologie de l'action.

Action et réflexion, voilà deux thèmes qui, s'ils sont conjugués parviennent toujours à produire un impact considérable. L'homme est un être de situation qui se donne toujours les moyens de produire une phénoménologie actionnelle propre à adapter ses volontés à son bon vouloir. La réflexion revêt plusieurs aspects toutes aussi importantes les uns que les autres. L'homme est un être fondamentalement réflexif. Dans cette perspective, les personnages représentés dans l'univers diégétique de Mme de Staël sont mus par des pensées qui orientent leurs actions.

C'est la raison pour laquelle la littérature peut porter les questions et les préoccupations de son temps. Mme de Staël porte les idéaux des Lumières à travers son œuvre à la manière du témoin oculaire qu'elle a été dès l'Ancien régime, puis la Révolution et enfin l'Empire avant que ne revienne la restauration. En effet, pour l'auteure de *Corinne ou l'Italie*, la littérature est une institution qui concourt à éduquer le peuple par la diffusion des idées des intellectuels et des institutions étatiques. De nombreuses réflexions sont abordées au sein de son œuvre, la morale, l'art, les institutions, l'amour, la famille, les lois, les droits. La littérature est pour elle le lieu de discussion des préoccupations de son temps. Les thèmes abordés dans l'œuvre de la romancière trouvent un lieu de discussion régulière dans son château de Coppet.

La vie politique accompagne intimement son œuvre dans la mesure où elle a vu se succéder pas moins de trois régimes politiques. En tant qu'intellectuelle elle a abordé ces questions de façon évidente sinon voilée à travers ses ouvrages. Cela lui a souvent valu des sanctions comme c'est le cas de la condamnation à l'exil pour une décennie. Entre le 22 avril 1766, le jour de sa naissance et le 14 juillet 1766 jour de son décès Mme de Staël n'a vécu que cinquante et un an dont quatorze à l'étranger sous la contrainte des sanctions politiques de Napoléon Bonaparte. En dépit des sanctions encourues, Mme de Staël compose des ouvrages

⁵⁵⁵ COLOSIMO Anastasia, *Le Monde, Des Religions*, « Définir le blasphème », *Op. Cit*, No 83, p. 29.

de fiction dans lesquels elle donne naissance à des héros qui professent une opposition de penser qui conduit par ailleurs leur action. Pourtant de ce constat, la réflexion, la pensée voire l'idéologie conditionne l'action des personnages. En 1800, Mme de Staël publie *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* qui précède *Delphine* (1802), *Corinne ou l'Italie* (1807). A travers cet ouvrage, elle présente une réflexion de la littérature qui fonde la matrice de ses personnages de fiction. Plus encore, constate-t-on que les héros pour Mme de Staël sont soumis à des pensées en lien avec les lois divines et sociales. C'est pour aller dans ce sens qu'elle soutient que :

Si vous tournez vos regards vers le ciel, vos pensées s'ennoblissent : c'est en s'élevant que l'on trouve l'air plus pur, la lumière plus éclatante. Excitez l'homme enfin à tous les genres de supériorité, ils serviront tous au perfectionnement de sa morale. Les grands talents obtiennent des applaudissements, et une bienveillance qui porte à la douceur l'âme de ceux qui les possèdent. Voyez les hommes cruels, ils sont pour la plupart dépourvus de facultés distinguées. Le hasard même a frappé leur figure de quelques désavantages repoussants ; ils se vengent sur l'ordre social de ce que la nature leur a refusé.⁵⁵⁶

Mme de Staël nous révèle l'intention de ses textes littéraires par les motivations de ses personnages. Le siècle fait l'éloge de la raison comme de la libre pensée. Corinne, Delphine, Mirza, Léonce, Oswald, sont caractérisés par la noblesse de leurs pensées. Elle souligne par ailleurs leur comportement altruiste dans la mesure où ils vont souvent se mettre en péril pour sauver des gens. Tourner son regard vers ciel est une métaphore signifiant la dimension spirituelle et la noblesse de pensée qui sous-tendent les actions de ses personnages. On peut le constater dans *Delphine* par les éléments sémantico-stylistiques sous-jacents de la croyance en « l'Être-Suprême » par les personnages de Delphine, Léonce, Matilde. Il en est de même dans *Corinne ou l'Italie*, en effet, les personnages Corinne et Oswald sont des êtres qui ont la foi mais sont dotés de raison. Ce lien spirituel est l'origine de leur grâce et de leur grandeur dans l'univers diégétique de Mme de Staël.

C'est ce qui explique que dans le roman *Corinne ou l'Italie*, Oswald est riche des valeurs qu'il professe. Ses actions révèlent sa vertu. C'est pour cette raison qu'il défend le droit de Corinne de porter son nom qui est son héritage culturel. En outre, l'auteure n'oublie pas que la littérature porte un message et est un instrument d'éducation, de propagande et de diffusion des savoirs parfois éclectiques.

⁵⁵⁶ STAEL Madame de, *De la littérature*, *Ibid.* p. 70.

Les traits de ses personnages deviennent des instruments qui doivent apporter au lecteur un modèle de conduite sociale inspiré de la noblesse, de la grandeur, de la foi pour élever le lecteur. C'est dans cette perspective que Mme de Staël considère que la lecture doit exciter le lecteur, l'orienter, lui donner envie de s'inspirer des personnages nobles de la littérature. Cependant, le bien existe autant que le mal comme les deux faces d'un même fait d'histoire. Elle considère que les gens cruels n'ont pas les faveurs de la nature ni du ciel. Ce malheur trouve une illustration dans son roman épistolaire *Delphine*. En effet, dans cet ouvrage la beauté, la connaissance et la courtoisie sont des qualités attribuées à Delphine. Tandis que d'un autre côté la fourberie, l'hypocrisie et le vice appartiennent à Mme de Vernon qui trouve la mort pour sanctionner sa conduite malhonnête. Ce schéma narratif construit dès l'origine théorique du discours *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* montre que les héros de Mme de Staël sont mus par l'expression d'un désir empirique de faire le bien. Ce désir qui s'extériorise par une phénoménologie de l'action constitue une course pour répondre à un manque. On constate que les personnages agissent sous l'impulsion du désir de sauver quelqu'un (c'est le cas avec Oswald ou Léonce). Il peut s'agir dans d'autres conditions de libérer une femme meurtrie comme le fait Delphine. Dans cette perspective, Paul Ricoeur analyse l'accomplissement du désir comme la manifestation visible d'une conscience qui sait trouver l'assouvissement de son désir dans le monde.

Il estime :

L'analyse du désir propose la même relation entre ouverture et fermeture, entre visée du monde et point de vue.

Le désir ne me révèle pas ma manière d'être affecté ; il ne me ferme pas sur moi-même désirant ; il ne me parle pas d'abord de moi, parce qu'il n'est pas d'abord une manière de me sentir encore mieux une « sensation interne » ; il est manque éprouvé de ... , impulsion orientée vers ... ; dans le désir je suis hors de moi ; je suis auprès du désirable qui est lui-même dans le monde ; bref, dans le désir, je suis ouvert sur tous les accents affectifs des choses qui m'attirent ou me repoussent ; c'est dans cet attrait saisi sur la chose même, là-bas, ailleurs, nulle part, qui fait du désir une aventure sur ... et non une présence à soi, chose sur soi.⁵⁵⁷

Le désir sous-tend une conscience latente du monde extérieur vers lequel le désir trouve sa source et sa satisfaction. Analysons alors la mise en lumière du désir dans *Corinne ou*

⁵⁵⁷ RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté, 2, Finitude et Culpabilité*, Paris, Ed. Points, coll. « Points Essais », pp. 93-94.

l'Italie. Les personnages principaux, Oswald et Corinne sont présentés tour à tour par la narration par des intérêts et des motivations diverses.

Dans un premier temps, la diégèse présente Oswald comme un homme meurtri qui ne tient pas à la vie pour lui mais parce qu'il désire rendre l'existence des autres agréable. On dit de lui qu'il transporte la tristesse due à la mort de son père. Or, ses actes héroïques, son empathie exprimée pour le comte d'Erfeuil et ses amis montrent qu'il exprime au moins le désir de faire le bien. Ses pensées sont justes et louables comme le commandent les prédicats de Mme de Staël précédemment cités dans *De l'Allemagne*. A travers le besoin d'Oswald de servir les autres, on voit que le personnage ne se ferme pas, mais que le désir qu'il ressent trouve sa satisfaction dans la relation au monde avec les autres. En dehors d'Oswald, le désir de faire le bien se manifeste à travers l'agir de Corinne. Ce personnage féminin comparé dans le récit à une nymphe entretient des pensées religieuses, artistiques et sociables. Son corps ressent dans le monde le besoin de servir de médiation affective entre ses pensées et la société immanente. C'est ainsi qu'on peut lire au niveau sémantique du récit l'empathie qu'elle éprouve face à la douleur et au bonheur des autres.

Toutefois, Mme de Staël illustre principalement ces idées dans *Delphine*. Delphine est une jeune veuve dont l'axiologie actionnelle est dictée par une idéologie. En effet, à travers des éléments du discours énonciatif se lit la réflexion qui conduit ses agissements, la pragmatique de la conscience qui met en lumière sa pensée. On peut lire les raisons de sa bonté à travers sa réflexion :

Ce sont ces habitudes qui rendent la fortune nécessaire : dès que l'on n'est pas obligé d'éloigner de soi les inférieurs qui se reposent de leur sort sur notre bienveillance, ou d'exciter la pitié des supérieurs par un changement remarquable dans sa manière d'exister, l'on est à l'abri de toutes les peines que peut faire éprouver la diminution de la fortune.⁵⁵⁸

Ce passage du courrier de Delphine adressé à Matilde de Vernon met en valeur ce qu'elle estime être l'utilité de la fortune. Dans son intention se lit l'ouverture à l'autre ressentie sous toutes ses conditions sociales. Cette assertion traduit aussi le caractère singulier de cette femme qui se dispose de se servir de sa fortune pour faire le bien au lieu d'en faire un usage solitaire. Ainsi, Delphine estime que c'est à cause de l'habitude que les bonnes personnes ont de faire un usage bienfaisant de leur fortune qu'elle devient nécessaire. La fortune s'apprécie d'autant mieux quand elle va au plus grand nombre. Disposer tout seul d'une immense fortune

⁵⁵⁸ STAEL Madame de, *Delphine I*, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000. p. 62.

est égoïste et inutile dans la mesure où les besoins de l'homme sont inexorablement soumis à des limites.

Son caractère l'amène à considérer la fortune qui est un ensemble de biens matériels comme un outil de médiation affective. La fortune est pour elle un agrément qui sert à faire le bien au lieu de servir à la réalisation des plaisirs égoïstes. Delphine est une femme riche qui vit pourtant simplement. Son mode de vie la satisfait au point de considérer que sa fortune doit servir éventuellement à partager son bonheur. La vision perspectiviste de Delphine converge avec le propos d'Emmanuel Kant dans *Critique de la raison pratique* : « La conscience qu'a un être raisonnable de l'agrément de la vie accompagnant sous interruption toute existence est le bonheur et le principe suprême de détermination du libre choix est le principe de l'amour de soi. »⁵⁵⁹ C'est dans l'intention de partager son bonheur qu'elle dispose de sa fortune de son temps et de sa personne.

Comme seule satisfaction, elle éprouve l'incommensurable bonheur de rendre ce bonheur aux autres. Pour affirmer sa bonne volonté, elle affirme : « Nous aimons toutes deux un Être bienfaisant, vers lequel nos âmes s'élèvent ; c'est assez de ce rapport, c'est assez de ce lien qui réunit toutes les âmes sensibles dans une même pensée, la plus grande et la plus fraternelle de toutes.»⁵⁶⁰ La bonté qui s'exprime tout au long du récit réunit en Delphine les sentiments d'humanité, de spiritualité et de justice. Delphine considère que le bien qu'elle répand par ses actions importe plus que sa propre existence. En considérant qu'un Être Suprême réunit toutes les bonnes personnes sous le même signe, Delphine expose l'imaginaire mythique qui se lit à travers la reproduction du modèle de leur croyance. En effet, la pensée religieuse fait de l'exercice du sacerdoce un élément constitutif de la vie spirituelle des croyants. C'est dans cette perspective que les récits *Corinne ou l'Italie* et *Delphine* sont irradiés par l'humaniste spirituel dont font montre Corinne, Delphine et Mme Staël.

⁵⁵⁹ KANT Emmanuel, *Critique de la raison pratique*, Traduit par Picavet, Paris, GF Flammarion, 2003. pp. 20-21.

⁵⁶⁰ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Idem*. p. 71.

II.1.9 Les caractères comme manifestation éthique et humaniste.

L'écriture des caractères des personnages porte une dimension humaniste dans l'œuvre de Mme de Staël. Elle révèle une connaissance de la psychologie des personnages et de la société par rapport à laquelle ils sont mis en scène. Le caractère trouve son origine dans la culture parce qu'elle est un héritage de la culture sociale. Elle présente le caractère comme un déterminisme propre à annoncer ce que peut faire un personnage. Les caractères humanistes des personnages construisent la logique narrative des récits *Corinne ou l'Italie* et *Delphine*. Les romans de Mme de Staël sont la projection d'une volonté de voir le monde. Paul Ricœur voit dans l'expression du volontaire une structure de construction de l'action et du caractère. Toute volonté est une volonté de manifester un désir, de le matérialiser. Ce faisant, les fictions de Mme de Staël sont des mondes qui se manifestent comme volonté et représentation. Se fondant sur le double aspect du volontaire et de l'involontaire comme source motrice de l'action, Paul Ricœur estime :

Qu'elle soit bonne ou mauvaise, la volonté est d'abord la volonté – un acte constitutif de la conscience humaine en tant qu'elle est intentionnelle, conscience de quelque chose. D'où la nécessité de décrire, aussi rigoureusement que possible, les structures et manifestations essentielles du volontaire et de l'involontaire.⁵⁶¹

L'auteure en effet, met en scène sous l'aspect des actes volontaires les aspirations des *Lumières* sous l'illustration de l'idéal humaniste des héros. L'œuvre montre les caractères généreux des personnages et la manière dont ils déterminent par des jugements de la conscience s'il faut agir quand cela est nécessaire. Le caractère du héros chez Mme de Staël prend en considération le rôle qu'il doit jouer dans la vie d'autrui. L'auteure manifeste ainsi une volonté d'agir dont les signes sémantico-stylistiques transparaissent à la lecture. *Corinne ou l'Italie* expose par les actions d'Oswald une volonté qui trouve son origine dans les caractères forgés par les croyances socio-anthropologiques. Paul Ricœur estime que : « [...] pour développer un caractère, il faut raconter plus ; et, pour développer une intrigue, il faut enrichir un caractère. »⁵⁶² L'œuvre s'appuie à présenter à travers les actions les caractères des personnages. La narration souligne dans cette perspective le caractère d'Oswald pour fonder l'origine des actions : « Les indifférents jouissaient de ce caractère, et le trouvaient plein de grâce et de

⁵⁶¹ RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté*, 2, *Finitude et Culpabilité*, *Ibid.* 7.

⁵⁶² RICOEUR Paul, *Temps et récit*, 1. *L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1983. p. 78.

charmes ; [...] »⁵⁶³. Des profiteurs jouissent de la bonté d'Oswald. Plus encore, il y a de la bravoure dans son caractère, le narrateur souligne : « Il avait [...] un caractère mobile, sensible et passionné ; il réunissait tout ce qui peut entraîner les autres et soi-même [...] »⁵⁶⁴ La narration présente sa présence d'esprit même lorsqu'il est affecté par des recommandations de son père :

Une pluie abondante tombait pendant que Corinne et lord Nelvil redescendaient vers la plaine. Leurs flambeaux étaient à chaque instant prêts à s'éteindre. [...] Oswald, inquiet que la pluie ne fit du mal à Corinne, que la lumière ne leur manquât, enfin qu'elle ne fût exposée à quelques dangers, ne s'occupait plus que d'elle ; et cet intérêt si tendre remit son âme par degrés de l'état où l'avait jeté la confiance qu'il lui avait faite.⁵⁶⁵

Le caractère est le résultat d'une interprétation que l'homme porte sur son environnement. Les structures qui ont concouru à sa formation et son éducation participent éventuellement à cette interprétation de sorte que son caractère laisse transparaître ces multiples influences. Mme de Staël attribue aussi à Corinne des éléments moraux et courtois qui soutiennent son caractère. Corinne se monte vertueuse dans le récit et la générosité est un caractère essentiel par lequel l'auteure développe ses actions. C'est le cas lorsqu'une femme vient un soir chez elle alors qu'elle n'attendait personne et se sentait malheureuse :

Un soir qu'elle se croyait prête à partir, une femme fit demander à la voir : elle la reçût, parce qu'on lui dit que cette femme paraissait le désirer vivement. Elle vit entrer dans sa chambre une personne entièrement contrefaite, le visage défiguré par une maladie, vêtue de noir et couverte d'un voile, pour dérober, s'il était possible, sa vue à ceux dont elle approchait. Cette femme ainsi maltraitée par la nature se chargeait de la collecte des aumônes. Elle demanda noblement et avec une sécurité touchante des secours pour les pauvres ; Corinne lui donna beaucoup d'argent, en lui faisant promettre seulement de prier pour elle. La pauvre femme qui s'était résignée à son sort regardait avec étonnement cette belle personne si pleine de force et de vie, riche, jeune, admirée, et qui semblait cependant accablée par le malheur.⁵⁶⁶

Ce passage est dominé par l'imaginaire du don, de la charité et de la bienfaisance aux pauvres qui se lit par le nom commun : « aumônes » ; et les personnes qui en bénéficient « les pauvres ». Dans la culture judéo-chrétienne que Corinne professe, l'on promet les grâces divines à ceux qui fournissent aux nécessiteux une assistance comme c'est le cas de Corinne dans ce passage. Pourtant, l'on pouvait déjà se douter de son action parce que le récit démontre

⁵⁶³ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 28.

⁵⁶⁴ *Op. Cit.* p. 28.

⁵⁶⁵ *Ibid.* p. 339.

⁵⁶⁶ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* pp. 474-475.

par d'autres scènes l'élan de sa bonté. En plus de mettre en avant la bienfaisance du personnage, ce passage met notamment en évidence la philosophie de la volonté par le besoin d'exprimer de la compassion pour une personne malade comme un acte commis de plein gré pour apporter du bien. Cette largesse envers une personne pauvre est louée par la société comme les lois divines et morales. Corinne par son geste fait preuve d'humanisme envers une femme accablée par la nature et les hommes. Au lieu de se renfermer sur le mal qui la ronge, elle parvient à subvenir au besoin d'autrui. De ce fait, elle voit en l'autre le même besoin qu'elle a, celui d'être assistée ; et c'est la raison pour laquelle à la fin de leur échange elle lui demande simplement « de prier pour elle ».

Les traits de caractère de Corinne sont multipliés par les péripéties du récit qui met en scène plusieurs moments lui permettant de montrer des aspects différents de sa personne. L'auteure répond aux critères de la poétique aristotélicienne qui consiste à raconter plus, à montrer plus pour dévoiler davantage d'aspect du personnage. Ecrire des caractères dans les fictions, c'est attribuer à un personnage des attributs humains. Attribuer de la sensibilité au personnage par ses caractères c'est le rendre plus humain. C'est par la description minutieuse de son père qu'Oswald rend ce personnage plus présent, plus sensible et plus noble. Oswald raconte par ses souvenirs :

J'ai été élevé dans la maison paternelle avec une tendresse, avec une bonté que j'admire bien davantage, depuis que je connais les hommes. Je n'ai jamais rien aimé plus profondément que mon père, et cependant il me semble que si j'avais su, comme je le sais à présent, combien son caractère était unique dans le monde, mon affection eût été plus vive encore et plus dévouée. [...] : il avait une sorte d'embarras de son autorité de son autorité paternelle, quand le devoir ne lui commandait pas d'en faire usage. Il redoutait toujours que cette autorité n'altérât la vérité, la pureté d'affection qui tient à ce qu'il y a de plus libre et de plus involontaire dans notre nature, et il avait, avant tout besoin d'être aimé.⁵⁶⁷

La construction narrative de l'identité à travers le caractère se fait à partir du regard d'autrui pour témoigner de la bonté sinon de la rigueur de celui-ci. Dans cet énoncé, le déictique « je » revient dans le texte comme marqueur de personne ; Oswald rend son père responsable de sa bonté et de sa sympathie pour autrui. Il présente son père par des attributs caractériels psychologiques qui laissent entendre de ce père défunt un souvenir chaleureux et agréable. Il érige son père en personnage unique dans son genre qui aimait son fils et le chérissait. Oswald estime par ailleurs que son père est différent du commun des hommes tant il a appris que tous

⁵⁶⁷ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* pp. 305-306.

les hommes ne se ressemblent pas en bonté de caractère. Cet acte de langage d'Oswald émet une force illocutoire qui suggère par l'émotion sentimentale au fils de ressembler à son père par le bien qu'il a fait à son fils. L'autorité paternelle est évoquée de manière telle que le fils retient l'amour de son père pour forger son caractère bienveillant.

Le caractère du personnage est le résultat sensible d'un rapport au monde dont l'influence se traduit par une approche singulière. Oswald croit en des valeurs qui l'incitent à porter attention aux autres. Mme de Staël, à travers ses récits de fiction subordonne l'action accomplie au caractère du personnage pour appuyer la moralité. Le caractère généreux des personnages s'illustre par le don de soi ou le don matériel. Un épisode illustre la générosité de Corinne à travers une qualité donnée par le ciel. Dans ce sens, le récit évoque : « Un savoir qu'elle reçût par le malheur. ».⁵⁶⁸ L'univers du récit se présente au lecteur sous le regard de la volonté et la représentation de l'auteure.

L'univers diégétique de *Corinne ou l'Italie* présente effectivement trois sources majeures à la pensée du monde pour l'homme. Les leviers de la pensée de l'homme à travers le discours de Mme de Staël sont la religion, les lois morales et religieuses et la culture laïque. La nature, c'est l'homme tel qu'il se présente aux confluences des idéologies marquées de son être. L'irradiation pragmatique des faits religieux et culturels dans *Corinne ou l'Italie* permet de marquer l'origine bienfaisante de sa conduite à l'égard d'autrui. On lit en effet le lexique religieux qui entoure la société par les églises, les couvents, les chrétiens, les protestants, les juifs, les anges, le ciel, Dieu. Ces évocations anthroponymiques et onomastiques sont la manifestation d'une volonté appuyée de mettre en avant la concordance du religieux et de l'action harmonieuse. Ces sources religieuses fortifient la conscience religieuse du sujet, c'est Corinne qui professe et réclame dans la partie « *La Semaine sainte* » son appartenance religieuse.

La bonté de cœur à laquelle appelle la religion sert notamment à la cohésion sociale en plus d'être une source d'amour mutuelle pour les hommes. Certes, l'on reconnaît à la société d'émettre des lois pour servir à l'harmonie entre les hommes, mais elle force aussi l'identité de l'être. La convergence de ces idéologies au sein de la conscience conforte les personnages héroïques et l'idée de la vertu à laquelle Montesquieu rattache le respect des lois. La volonté de professer ces croyances devient au niveau scriptural une topique de la constitution humaniste

⁵⁶⁸ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* pp. 474-475.

des personnages. Nous voyons à travers la constitution de ce personnage la composition des idéaux qui participent et la transcendance de l'être.

La première nouvelle intitulée *Mirza ou lettre d'un voyageur* met en évidence l'empathie de Mirza pour Ximéo qui devait être privé de libertés. Dans cette optique, le propos de Mirza s'inscrit dans l'idéologie des Lumières pour dénoncer ce qu'elle estime être « de la barbarie ». Dans la même perspective, les *Cahiers staéliens* abordent la thématique de l'esclavage pour mettre en évidence le combat de Mme de Staël et du groupe de Coppet contre cette pratique. L'introduction de Léonard Burnand donne le ton avec un propos de Jaques Necker qui mettait sous les feux des projecteurs cette pratique qu'il condamne :

Un jour viendra peut-être, Messieurs, où [...] vous jetterez un regard de compassion sur ce malheureux peuple dont on a fait tranquillement un barbare objet de trafic ; sur ces hommes semblables à nous par la pensée, et surtout par la triste faculté de souffrir ; sur ces hommes cependant que, sans pitié pour leurs douloureuses plaintes, nous accumulons, nous entassons au fond d'un vaisseau, pour aller ensuite à pleines voiles les présenter aux chaînes qui les attendent.⁵⁶⁹

Dans son introduction à ce numéro des *Cahiers stéliens*, Léonard Burnand soutient le but de l'œuvre de Mme de Staël est de dénoncer les déviations de l'iniquité humaine et de prendre position en faveur des opprimés. A travers ces dénonciations et la volonté d'assister les faibles, c'est le caractère humanisme de l'empathie que l'on veut mettre en valeur. La nature humaine chez Mme de Staël s'évertue à éprouver de l'empathie pour son alter ego et ressentir ses souffrances. *Mirza ou lettre d'un voyageur* trouve son origine dans sa position sociale contre l'esclavage dont Léonard Burnand déclare :

Dans le sillage de de son père, Germaine de Staël n'a eu de cesse de condamner le commerce négrier, à l'instar de ses enfants et des autres membres de son cercle : en effet, la châtelaine de Coppet, et son fils Auguste de Staël, sa fille et son beau-fils Albertine et Victor de Broglie, ainsi que ses fidèles amis Benjamin Constant et Sismondi ont tous pris ouvertement position contre l'esclavage et joué un rôle significatif dans le mouvement abolitionniste, de la fin des Lumières à la Restauration. Sur trois générations successives, Coppet s'est ainsi imposé comme le haut lieu de réflexion et d'action au service de la cause des Noirs. Ce n'est assurément pas l'un des moindres mérites de ce « creuset de l'esprit libéral. ⁵⁷⁰

⁵⁶⁹ Jacques Necker cité par Léonard Burnand in *Cahiers staéliens*, Paris, Honoré Champion, N° 64, 2014. p. 11. Intitulé *Le Groupe de Coppet face à l'esclavage*.

⁵⁷⁰ BURNAND Léonard, *Cahiers staéliens, Le Groupe de Coppet face à l'esclavage, Idem*. pp. 11-12.

L'extrait de l'article de Léonard Burnand peut en fait bien valoir pour l'œuvre de Mme de Staël dans la perspective où on y lit notamment un soutien appuyé à la cause des opprimées. Ce sont ces principes que Mme de Staël illustre par des récits pour mettre en perspective la nécessité de respecter la dignité humaine. Défendre les noirs, les femmes, des causes naissantes comme le divorce, l'émergence des femmes dans les milieux intellectuels, ce sont autant d'intérêts qu'elle porte parfois contre l'opinion largement établie pour son époque. Son existence comme son œuvre littéraire portent la marque du devoir humaniste.

II.1.10 L'amour comme émanation de réciprocité éthique.

L'amour est au centre de l'intérêt et des principes moraux qui habite la conscience de la personne humaine. Pour les croyants comme c'est le cas de Mme de Staël, ils estiment que Dieu fait de l'amour une loi sensible et consciente qui amène l'homme à considérer l'autre comme soi-même. Dans cette optique, Spinoza constate que Dieu souhaite impulser à l'homme le sentiment de l'amour de son créateur, mais il faut que cet amour émane d'une volonté choisie. Alors il dit dans l'*Ethique* :

L'Amour intellectuel de l'Ame envers Dieu est l'amour même duquel Dieu s'aime lui-même, non en tant qu'il est infini, mais en tant qu'il peut s'expliquer par l'essence de l'Ame humaine considéré comme ayant une sorte d'éternité ; c'est-à-dire l'amour intellectuel de l'Ame envers Dieu est une partie de l'Amour infini auquel Dieu s'aime lui-même.⁵⁷¹

L'amour est un principe de la « Vie bonne » que Paul Ricœur évoque déjà dans son œuvre *Soi-même comme un autre*. Ce n'est que par l'expression ressentie de ce sentiment que l'on parvient à faire de son existence un rêve idéal. En d'autres termes, La vie sans amour serait l'inverse du rêve, le cauchemar. Ainsi, c'est à travers l'amour que se réalise cet objectif.

Or que dit la Règle d'Or ? Lisons-la chez Hillel, le maitre juif de Saint Paul (Talmud de Babylone, Shabbat, p.31.a) : « Ne fais pas à ton prochain ce que tu détesterais qu'il te fait. C'est ici la loi tout entière ; le reste est commentaire. » La même formule se lit

⁵⁷¹ SPINOZA, *Ethique*, Paris-Tel-Aviv, l'Eclat, coll. « Les Classiques de la philosophie », 2005.p.27.

Cité par Robert Misrahi in Introduction générale de L'Ethique.

dans l'Évangile : « Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le semblablement pour eux » (Lc6,31).⁵⁷²

L'homme est un être de sensation au demeurant de son essence. L'art dessine sans cesse à travers des projets intemporels l'expression des caractères amoureux de cet être. La littérature, entre autres domaines artistiques, nous offre en effet une longue histoire de la démonstration de l'éthique amoureuse qui sous-tend l'existence des hommes. La littérature de période antique jusqu'à l'ère classique s'est faite le témoin de l'épanouissement du sentiment de l'amour.

Dans cette même tradition, Mme de Staël à travers ses ouvrages *Corinne ou l'Italie*, *Delphine* et ses ouvrages dramatiques présente l'amour sous l'aspect humaniste par de figures discursives propres à ses constructions sémantiques. En effet, la poétique du discours chez Mme de Staël laisse libre cours à une volonté manifeste de laisser les personnages s'abandonner à leur sensibilité humaniste. Dans cette perspective, ses héroïnes Corinne, Delphine, Agar, Geneviève de Brabant, dévoilent leur nature sensible. On lit par cette volonté d'affiner les traits sensibles des personnages la volonté de monstration d'universalité du ressenti de l'amour. Cette construction poético-discursive présente l'intérêt pour nous de mettre en valeur l'éthique à l'humanité qui sous-tend l'herméneutique de Paul Ricœur. On peut montrer que l'amour se manifeste dans l'œuvre Mme de Staël comme une émanation de réciprocité éthique. Pris sous cet angle, le discours littéraire est une justification à l'exposition des sentiments comme c'est le cas d'espèce de l'amour. Dans cette perspective Mme de Staël fait remarquer à l'introduction de *Delphine* que :

Les événements ne doivent être dans le roman que l'occasion de développer les passions du cœur humain ; il faut conserver dans les événements assez de vraisemblance pour que l'illusion ne soit point détruite ; mais les romans qui excitent la curiosité seulement par l'invention des faits, ne captivent dans les hommes que cette imagination qui a fait dire que les yeux sont toujours enfants.⁵⁷³

Par cette déclaration de l'auteure de *Delphine*, l'on retient en effet que l'univers de la fiction chez Mme de Staël est le lien de l'exaltation de la « condition humaine ». Exprimer cette nature, c'est mettre en évidence l'innocence d'un cœur, c'est se départir du travestissement des apparences. En dépit de l'exposition des sentiments humains, l'œuvre de Mme de Staël présente

⁵⁷² RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Op. Cit. p.254.

⁵⁷³ STAEL Madame de, *Delphine I*, 1802, Paris, GF Flammarion, 2000. p.50.

les attraits littéraires du réalisme. Mais écrire l'amour comme une émanation de la conscience et d'une sensibilité éthique présente des critères. En effet, l'amour peut révéler un intérêt altruiste voire amical sinon du moins affectueux et en désintéret charnel. Cette présentation de l'amour comme le caractère d'une réciprocité présente alors une visée éthique dont l'intéret est l'harmonie. Cet amour de l'autre est au sens de Paul Ricœur la marque de la divinité en l'homme afin qu'il reproduise ce qui lui est recommandé.

Mme de Staël met en valeur cet amour du prochain qui nous amène à nous sentir responsable du destin d'autrui. A travers *Delphine I*, l'on voit Delphine s'inscrire dans une phénoménologie actionnelle dans la mesure où elle veut faire quelque chose pour leur venir en aide. Dans un premier temps, elle organise le mariage de sa cousine Matilde de Vernon. Comme cette dernière a peu de moyens, Delphine qui dispose d'une fortune considérable lui offre une partie de sa fortune. L'héroïne indique que son geste répond à un devoir éthique.

Mais elle n'en reste pas là. Plus tard, c'est en soustrayant Thérèse d'Ervin à un mariage qui la rongait que Delphine s'illustre. Alors que Thérèse, une femme mariée trop jeune, vit solitaire et malheureuse avec un mari d'un caractère froid, Delphine lui vient en aide. Plus loin dans le roman, Delphine prend le parti de Mme de R. jugée sévèrement par des rumeurs outrageuses. Le narrateur présente la conduite qu'on affiche à son endroit par une scène désolante un jour où la société des femmes de son rang devait être reçue par la reine :

Au moment où elle entra dans le salon, mesdames de Sainte-Albe et de Tessin, qui se plaisent assez dans les exécutions sévères et satisfont volontiers, sous le prétexte de la vertu, leur arrogance naturelle ; mesdames de Sainte-Albe et de Tessin quittèrent la place où elles étaient assises, du même côté que madame de R. ; à l'instant toutes les autres femmes se levèrent par bon air ou par timidité de la chambre, madame de Vernon, madame du Marset et moi.⁵⁷⁴

Cet extrait présente la violence sociale qui s'applique à une époque aux personnes ne respectant pas les convenances. Mme de R est par cette exclusion rejetée. L'amour de l'autre s'illustre aussi dans cette scène dans l'intention bienveillante que lui porte Mme d'Albémar. C'est par émotion humaniste et par sympathie qu'elle ressent la douleur de l'autre au point de sauver son honneur en venant discuter avec elle :

Le moment allait arriver où la Reine nous ferait entrer, ou sortirait pour nous recevoir ; je prévis que la scène deviendrait alors encore plus cruelle. Les yeux de madame

⁵⁷⁴ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid.* p. 177.

de R. se remplissaient de larmes ; elle nous regardait toutes, comme pour implorer le secours d'une de nous ; je ne pouvais pas résister à ce malheur, la crainte de déplaire à Léonce, cette crainte toujours présente me retenait encore ; mais un dernier regard jeté sur madame de R. m'attendrit tellement que par un mouvement complètement involontaire, je traversai la salle, j'allai m'asseoir à côté d'elle : oui, me disais-je alors, puisqu'encore une fois les convenances de la société sont en opposition avec la véritable volonté de l'âme, qu'encore une fois elles soient sacrifiées. Madame de R. me reçut comme si je lui avais rendu la vie ; en effet, c'est la vie que le soulagement de ces douleurs que la société peut imposer, quand elle exerce sans pitié toute sa puissance.⁵⁷⁵

Ce passage montre qu'on applique à Mme de R. une attitude répressive totalement méchante et honteuse dans une société portée sur des convenances. C'est par une conduite compatissante du chagrin de cette dame que va s'illustrer Delphine. La position de Delphine paraît des plus enviables au sein de cette société de femmes. Mais elle est atteinte par la douleur que ressent l'autre qu'elle décrit avec beaucoup d'émotions. La description qu'elle fait de l'attitude affligée Mme de R. est empreinte d'un ton pathétique. On note ainsi un vocabulaire de la condamnation : « exécution »⁵⁷⁶, « sévère »⁵⁷⁷, « punir »⁵⁷⁸. Il suit un vocabulaire expressif de la douleur : « confusion »⁵⁷⁹, « cruelle »⁵⁸⁰, « larmes »⁵⁸¹, « implorer »⁵⁸², « malheur »⁵⁸³, « sacrifiées »⁵⁸⁴. Pendant que tout le monde s'accorde à sacrifier au bûcher des normes établies Mme de R., Delphine trouve cette scène abominable et décide de se compromettre pour lui venir en aide.

Le sentiment d'amour voire d'attachement pour son prochain s'illustre notamment dans l'œuvre *Corinne ou l'Italie*. Cette œuvre est un motif d'évocation des émotions de l'homme. A travers cette œuvre se lit les thèmes des passions comme l'amour, l'altruisme, l'empathie, la douleur. L'évocation du don de soi s'illustre dans un premier temps dès

⁵⁷⁵ STAEL Madame de, *Delphine I, Ibid.* pp. 177-178.

⁵⁷⁶ *Op. Cit.* p. 177.

⁵⁷⁷ *Op. Cit.* p. 177.

⁵⁷⁸ *Op. Cit.* p.177.

⁵⁷⁹ *Op. Cit.* p.177.

⁵⁸⁰ *Op. Cit.* p.177.

⁵⁸¹ *Op. Cit.* p.177.

⁵⁸² *Op. Cit.* p.177.

⁵⁸³ *Op. Cit.* p.177.

⁵⁸⁴ *Op. Cit.* p.177.

l'évocation morale d'Oswald Nelvil. Le narrateur donne de ce personnage une description pleine d'abnégation et d'altruisme :

Personne ne se montrait plus que lui compatissant et dévoué pour ses amis quand il pouvait leur rendre service ; mais rien ne lui causait un sentiment de plaisir, pas même le bien qu'il faisait ; il sacrifiait sans cesse et facilement ses goûts à ceux d'autrui ; mais on ne pouvait expliquer par la générosité seule cette abnégation absolue de tout égoïsme ; et l'on devait souvent l'attribuer au genre de tristesse qui ne lui permettait plus de s'intéresser à son propre sort. Les indifférents jouissaient de ce caractère, et le trouvaient plein de grâce et de charmes ; qu'il s'occupait du bonheur des autres comme un homme qui n'en espérait pas pour lui-même ; et l'on était presque affligé de ce bonheur qu'il donnait sans qu'on pût le lui rendre.⁵⁸⁵

La narration montre que ce personnage se préoccupe plus du sort de ses amis que du sien. Cette présentation que le narrateur fait d'Oswald répond à un principe religieux qui occupe d'ailleurs une place importante dans l'œuvre de Mme de Staël : « Aime ton prochain comme toi-même ». Mais il fait bien mieux car il s'occupe mieux des autres que de lui-même. Son attitude est altruiste. L'attitude narrative d'Oswald répond au principe du divin mis en lui par le narrateur réel dont on peut percevoir l'influence des idées religieuses dans la construction des actions de ses personnages. Ainsi le don de soi sous-tend en réalité l'amour du prochain prôné par les textes. On peut encore estimer que l'humanisme dont fait preuve le héros est le résultat de l'existence d'une métaphore vive dans l'esprit du narrateur qui l'insuffle à son ouvrage en y donnant les caractères christiques à ses personnages.

L'héroïne de Mme de Staël fait montre d'une sensibilité avisée envers les autres de sorte que son attitude révèle un amour de la personne propice à l'éthique humaniste. La scène de Corinne au Capitole montre par les témoignages qui lui sont adressés l'amour que l'on ressent pour son prochain. Ainsi, l'on peut soutenir le témoignage du Prince Castel-Forte. Il soutient alors une image sensible de Corinne :

Les lieux que j'ai parcourus avec elle, ajouta la prince Castel-Forte, la musique que nous avons entendue ensemble, les tableaux qu'elle m'a fait voir, les livres qu'elle m'a fait comprendre, composent l'univers de son imagination. Il y a dans tous ces objets une étincelle de sa vie et s'il me fallait exister loin d'elle, je voudrais au moins m'en entourer,

⁵⁸⁵ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p.28.

certain que je serais de ne retrouver nulle part cette trace de feu, cette trace d'elle enfin qu'elle y a laissée.⁵⁸⁶

L'amour que Corinne montre à ses amis et proches est un accompagnement perpétuel ; c'est aussi une sorte de suivi initiatique par le partage de la sensibilité des savoirs. Le témoignage du prince Castel-Forte dévoile la sensibilité de l'âme de Corinne que, par ailleurs, la narration nomme « la Sybille ». ⁵⁸⁷ L'amitié est une expression sensible par laquelle l'on exprime de l'affection à quelqu'un. Dans son ouvrage *Soi-même comme un autre*, Paul Ricœur souligne en effet que l'amitié est un caractère spécifique à l'esprit qui a été conceptualisé par Aristote. En raison de ce constat Paul Ricœur déclare : « D'abord chez Aristote lui-même, l'amitié fait transition entre la visée de « la vie bonne », que nous avons vue se réfléchir dans l'estime de soi, vertu solitaire en apparence, et la justice, vertu d'une pluralité humaine de caractère politique. » ⁵⁸⁸ L'amitié est ainsi un lien social qui permet d'instaurer une bonne vie dans la société. L'œuvre de Mme de Staël présente le thème de l'amitié sous les aspects cités par le philosophe dans l'intention d'une visée propre à exposer l'éthique humaniste de ses personnages. Ainsi, l'amitié en plus d'être un sentiment de fidélité à un individu est un pan de l'amour qu'on exprime à autrui dans le but de construire une relation sociale saine. Ce sont en effet, les caractères que Mme de Staël expose amplement à partir des personnages d'Oswald, Corinne, Lucile, Léonce, Delphine, Agar, Geneviève de Brabant.

II.2 CHAPITRE II : MYTHES FONDATEURS ET CONSCIENCE HUMANISTE

⁵⁸⁶ *Ibid.* pp. 76-77.

⁵⁸⁷ *Ibid.* p. 53.

⁵⁸⁸ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1990.p. 213.

II.2.1 Dieu dans les récits de Mme de Staël.

On voit au siècle des Lumières une évolution importante de la conscience humaine portée à théoriser les règles de conduite en société par des textes comme c'est le cas avec *De l'esprit des lois*, *Du contrat social* de Jean-Jacques Rousseau ou *Qu'est-ce que les Lumières ?* d'Emmanuel Kant. Jusque-là l'autorité royale tire sa régularité de son lien supposé avec Dieu dont le roi est le représentant sur terre dans la monarchie de droit divin. Les hommes sont en effet anthropologiquement liés au caractère divin de leur milieu culturel et social. L'imaginaire culturel s'ancre dans le cœur des hommes et détermine leur parcours phénoménologique. Au XVIII^e siècle dans sa *Critique de la raison pratique*, Emmanuel Kant constatait : « Deux choses remplissent le cœur (-Gemut) d'une admiration et d'une vénération toujours nouvelles et toujours croissantes, à mesure que la réflexion s'y attache et s'y applique : le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi. »⁵⁸⁹

Toutefois, les croyants placent beaucoup d'espoir dans l'attente de la vie éternelle et l'admirent pour cette raison. L'idée du ciel éternel, du paradis et la morale qui est pour Spinoza dans son *Ethique* la voix de Dieu dans l'homme guide ses espoirs autant que ses croyances. L'homme établit un lien entre son existence sociale et celle à venir par un rapport intime avec la divinité de son panthéon anthropologique. Puisque la littérature est selon la formule de Bonald l'expression de la société, la production fictionnelle de Mme de Staël révèle une présentation de son époque. Son œuvre, bien entendu, ne se borne pas à représenter la société afin de coller à une aspiration réaliste de la littérature mais porte une idéologie.

Les idées religieuses constituent une source d'inspiration importante de la visée humaniste dans la construction fictionnelle chez l'auteur. La vie du narrateur en tant qu'observateur attentif des mouvements socio-politiques l'amène à ressentir la part d'héritage dans la société chrétienne de son temps. Elle traduit cet héritage par un savant mélange de cultures. A travers l'idéologie religieuse que les textes mettent en lumière s'illustrent notamment l'essence des dix commandements de la loi chrétienne. Ces lois qui orientent les conditions des comportements sociaux ressemble au principe de la « Règle d'Or », principe de Paul Ricoeur contenu dans l'œuvre *Soi-même comme un autre* à travers laquelle il indique que

⁵⁸⁹ Emmanuel Kant cité par RICOEUR Paul in, *Philosophie de la volonté*, 2, *Finitude et culpabilité*, *Ibid.* p. 122.

la considération consciente d'autrui comme un alter-ego conduit à observer des lois d'assistance et accompagnement d'autrui similaire aux dix commandements

Le thème du divin rejoint celui de la raison pour orienter l'agir des héros au sein des récits. Mme de Staël illustre à travers les réflexions de ses personnages que le respect des préceptes religieux et l'observation de la juste raison sont en adéquation. On lit en effet avec les personnages de Corinne, Oswald, Delphine, Léonce, Geneviève, que la vie religieuse n'exempte pas le croyant de se référer à sa conscience afin d'agir justement. De plus, Claude Lévi-Strauss décèle après ses études que les créations divines trouvent leur origine dans des observations raisonnées des peuples face à leur nature.

Les lois religieuses offrent une caution morale aux personnages qui les appliquent en raison de leur conformité pour préserver le bon vivre social. L'évocation divine dans l'univers diégétique des œuvres de Mme de Staël permet aux personnages tels que Delphine, Corinne, Léonce, Oswald, Sémida, Geneviève de Brabant de mettre en pratique des lois religieuses à travers les actions qu'ils portent. On constate par la pragmatique discursive que les thèmes réguliers des œuvres, l'amour et la justice permettent, en effet, aux personnages de mieux les illustrer. L'illustration de la volonté de justice crée le nœud de l'histoire. Mais c'est l'élément divin à la loi divine qui conduit la suite des actions narratives.

La disposition charitable à l'égard d'autrui que prend l'attrait de la justice s'illustre de même dans *Delphine* par l'héroïsme dont fait montre Léonce de Mondoville pour aider les faibles. A travers les actes performatifs des héros, se construit un récit éthique. Les portraits des personnages dans ce sens sont ponctués d'éléments qui illustrent leur esprit de justice. La justice ainsi est le lien tutélaire qui unit les hommes à la divinité dont ils suivent les prescriptions.

Les pièces de théâtre de Mme de Staël illustrent de même l'esprit de justice. Dans *Agar dans le désert*, Agar accepte que la sanction de mort ne pèse que sur elle. Innocenter une personne innocente est le devoir éthique qui conduit la personne face à l'injustice d'une condamnation aveugle. Dans *La Sunamite*, la culpabilité de la Sunamite est entendue par la divinité qui redonne par justice la vie à l'enfant dans la mesure où la mère a reconnu sa culpabilité.

Amour et justice forment un dyptique recommandé par la Bible dont Paul Ricœur reprend un concept significatif du respect d'autrui : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... et tu

aimeras ton prochain comme toi-même. »⁵⁹⁰ Cette conduite est « la Règle d'Or »⁵⁹¹ que Paul Ricoeur évoque déjà dans *Soi-même comme un autre* à travers la maxime : « fais à autrui ce que tu voudrais que l'on fasse pour toi. »⁵⁹². La conduite éthique prend la disposition de toujours faire le bien à autrui. La conduite des héros de Mme de Staël professe l'amour de Dieu par leur vie religieuse et le respect des règles sociales qui est la forme de vertu mise en évidence dans les récits. Les croyances religieuses laissent entendre que l'homme a été façonné à l'image de Dieu. De ce fait, l'homme est une image de la divinité en ce monde. André Lacoque dans *Penser la Bible* corrobore cette pensée répandue encore au siècle des Lumières en disant : « L'être humain est imago Dei parce que tout en lui est un appel à entrer en communication avec le modèle divin, lui-même totalement « extraverti ». »⁵⁹³ On considère que l'homme est à l'image de son Dieu par la capacité qu'il a de pouvoir reproduire le même amour que l'Être-Suprême. L'expression des sentiments, de la bonté, de la disponibilité sont autant de qualités morales qui mettent en avant la place importante de Dieu dans la vie des personnages staëliens.

La vie religieuse requiert du croyant une observation rigoureuse et raisonnée des préceptes religieux. Mais l'on se demande sur quels éléments d'analyse pragmatiques repose l'existence d'une divinité. Il revient alors à un observateur de constater que les lois religieuses servent effectivement hors du cadre religieux d'abord, puis elles servent de fondement aux lois juridiques laïques. C'est pour cette raison apparente que Claude Lévi Strauss exprime que le dogme religieux tire ses préceptes de quelques observations qui peuvent paraître raisonnables.

Delphine de Mme de Staël présente par les caractères caricaturaux du personnage de Matilde la place essentielle qu'occupe l'adoration de Dieu et l'inflexibilité avec laquelle elle met en lumière la rigueur religieuse du courant catholique au XVIII^e siècle. L'inflexibilité de Matilde se lit dans cette perspective afin de convaincre Delphine de se soumettre à l'autorité cléricale autant pour son bien que pour l'opinion publique :

Je sais que ce langage vous a paru quelques fois ridicule, et que malgré la douceur de votre caractère, douceur à laquelle je rends justice, vous n'avez pu me cacher que vous ne partagiez pas mes opinions sur tout ce qui tient à l'observance de la religion catholique. Je m'en afflige pour vous, ma chère cousine, et plus vous resserrez par votre excellente conduite les liens qui nous attachent l'une à l'autre, plus je voudrais qu'il me fut possible de vous

⁵⁹⁰ RICOEUR Paul, *Amour et Justice*, Paris, Ed. Points, coll. « Essais », 2008. pp. 19-20.

⁵⁹¹ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1990.p. 215.

⁵⁹² RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre. Op. Cit.* p. 215.

⁵⁹³ LACOQUE André, RICOEUR Paul, *Penser la Bible*, Paris, Ed. Seuil, coll. « Points Essais », p.26.

convaincre que vous prenez une mauvaise route, soit pour votre bonheur intérieur, soit pour votre considération dans le monde. ⁵⁹⁴

L'énoncé met en scène Matilde et Delphine qui dévoilent deux visions antagonistes de la spiritualité. La mise en exergue de la dimension cléricale par le groupe nominal « la religion catholique »⁵⁹⁵ révèle la doctrine religieuse de Matilde. Toutefois, son discours offre à Delphine des conseils. Elle se sent attachée à cette femme dont la douceur des manières et du caractère est remarquable à son avis. De sa conception de la vie spirituelle découle une volonté bienveillante, croit-elle, à l'égard de Delphine qui la conduit à faire accepter la religion catholique à Delphine de manière évidente au sein de la société comme le démontrent ses arguments.

Certes, elle estime que la conduite de Delphine est pleine de raison ; mais il manque pour elle l'essentiel d'une vie accomplie, se soumettre à l'autorité de la religion catholique. A travers ce courrier qui dévoile l'intention de Matilde de partager avec Delphine son choix se lit l'importance de la vie spirituelle et la place de Dieu dans sa vie. Le jugement de Matilde provoque une réponse de Delphine qui tend à expliquer son point de vue de la spiritualité. Elle explique comment son interprétation de la religion est différente de celle de Matilde sans toutefois être contraire :

Mon respectable époux, en revenant de la guerre d'Amérique, s'était retiré dans la solitude, et s'y livrait à l'examen de toutes les questions morales que la réflexion peut approfondir. Il croyait en Dieu, il espérait l'immortalité de l'âme ; et la vertu, fondée sur la bonté, était son culte envers l'Être suprême. ⁵⁹⁶

A travers son témoignage, Delphine proclame qu'elle est une déiste qui se soumet au jugement de sa conscience, de sa raison pour conduire ses actions. C'est en ce libre arbitre que se déploie sa morale. En prenant ainsi le témoignage de son époux, Delphine exploite la pensée humaniste liée aux Lumières. Ce témoignage sous-tend la liberté de penser revendiquée par les penseurs du XVIII^e siècle. Cette réflexion naissante se heurte toutefois à l'autorité établie de l'église comme le démontre la ferveur religieuse de Matilde.

⁵⁹⁴ STAEL Madame de, *Delphine I, Ibid.* p. 65.

⁵⁹⁵ *Op. Cit.* p. 65.

⁵⁹⁶ STAEL Madame de, *Delphine I, Ibid.* p. 70.

II.2.2 L'expression de la lamentation et de la purgation : vers une construction des caractères humains.

L'homme bénéficie d'une conscience à la fois pensante et évolutive qui fait de lui le juge de ses actions. C'est le premier élan de la construction de la supplication. Mme de Staël écrit la lamentation, peint les émotions, la purgation du cœur des personnages. La conscience a donc produit la supplication, la lamentation comme une forme de purgation devant celui qui est supérieur. La soumission aux divinités est une reconnaissance de la faillibilité de l'homme. L'expression de la lamentation apparaît à la manière d'une soumission coupable de celui qui cherche la rédemption. Ce motif d'écriture revient fréquemment dans l'œuvre de Mme de Staël.

Sous sa plume, la lamentation se laisse entendre sous la dimension d'un caractère humanisant des personnages dans la mesure où elle est un jalon d'expression de la conscience. L'ensemble de son œuvre dramaturgique, dans ce sens, expose l'expression des jugements de la conscience par la lamentation dès la pièce intitulée *Agar dans le désert*.

Dans le désert alors qu'elle voit son fils agoniser par sa faute, elle se confesse à Dieu :

Il est évanoui, il va mourir ; je ne puis lui donner aucun secours ; le ciel et la terre m'en refusent. Le voyageur du désert ne portera-t-il point ses pas dans ces lieux ? – non, non, aucun être vivant ne saurait y subsister : les oiseaux, les insectes mêmes ont quitté cette horrible solitude ; il n'y a ici qu'un fils et sa mère et le Tout-Puissant les y abandonne. Ah ! Dieu, ai-je mérité une telle douleur ? Je considère ma vie ; sans doute elle fut pleine de faiblesse. L'amour m'aveugla, la vanité me séduisit. Je voulus plaire et régner ; mais au fond de mon cœur, votre image, O mon Dieu ! ne fut jamais effacée. Je vous adorai dans tout ce qui est beau sur la terre, dans tout ce qui est inconnu dans le ciel. Jamais le malheur ne m'a trouvée insensible ; je n'aurais jamais refusé à personne la pitié que j'implore en ce moment. Dieu tout-puissant, telle que j'étais enfin, vous m'avez trouvée digne d'être mère, vous m'avez accordé cette gloire et ce bonheur...⁵⁹⁷

Les lamentations culpabilisantes d'Agar révèlent son impuissance face à la situation qui se présente à elle. Elle et son fils sont dans le désert, son fils meurt peu à peu de soif, alors la mère dont la foi en l'Être-Suprême persiste n'a pas d'autres solutions que d'appeler le secours éventuel de Dieu. Le supplice d'Agar se laisse saisir par l'usage abondant du pronom « je » en relation directe avec des verbes à tonalité pathétique et funeste comme : « mourir », « refuser »,

⁵⁹⁷ STAEL Madame de, *Agar dans le désert*, Ibid. p. 15.

« subsister », « quitter », « abandonner », « punir ». La tonalité de son propos est pathétique et exprime la purgation des sentiments du cœur à la manière d'une résignation coupable des actions posées. La tonalité pathétique est d'autant plus mise en valeur qu'elle revient dans des pièces suivantes afin d'illustrer les sentiments coupables des personnages. C'est en effet le même cas dans *La Sunamite*.

Ce faisant elle brise un pacte longtemps établi par son époux qui lie sa fille à Dieu. Mais sa fille va périr faute de reconnaissance et de péché. Détaché du monde des pêcheurs, le prophète Elisée fait office d'intermédiaire entre Dieu et les hommes et présente à la pécheresse ses fautes. Le lexique employé est celui de la condamnation. Aux pieds de cet homme, la Sunamite s'agenouille, se lamente, regrette ne pas avoir observé les lois divines. L'expression de la culpabilité liée à la purgation par la lamentation l'amène à demander de lui donner la mort car elle est la seule responsable de la luxure de sa maison.

Eh bien ! si j'ai été coupable, je me bannirai de ma maison ; j'irai vivre dans l'obscur cabane de mon père : il ne me restait point d'autre bien, quand tu m'as donné cette fortune dangereuse qui a excité mon ambition pour ma fille. Je ne l'instruirai plus, je ne serai plus avec elle ; seulement, quand les jours de fête elle ira porter au temple les prémices des fleurs et des fruits, je la regarderai passer, et je la bénirai dans mon cœur : la bénédiction de sa mère ne saurait lui faire de mal ; - Va, saint homme ; va près d'elle ! je ne suivrai point tes pas : je vais rester seule ici dans les montagnes. Si je souffre, je croirai que mes maux sont acceptés par l'Eternel à la place de Sémida. J'errerais de loin autour de sa maison, et quand elle sera guérie, mon père, tu feras partir dans les airs une colombe, pour m'en donner le signal : le signal : je la verrai, cette colombe de paix ; je saurai que les jours de ma fille sont assurés, et je me prosternerai pleine de joie devant l'Eternel et devant toi. ⁵⁹⁸

La perte de l'enfant est un thème récurrent dans l'œuvre de Mme de Staël qui marque un motif d'expression du deuil pour la personne disparue. Ce moment est l'instant propice pour les autres d'exprimer leur regret par l'expression de la douleur et des lamentations. L'œuvre de Mme de Staël met en effet l'expression des lamentations à la fois comme l'expression de la culpabilité mais aussi pour exprimer la douleur ressentie à la perte d'un être cher comme c'est le cas dans la tragédie *Agar dans le désert*.

L'expression de la souffrance des personnages de Mme de Staël témoigne d'une sensibilité qui fonde le caractère de l'éthique à l'humanité. La préoccupation de l'état d'autrui revient à ressentir par empathie la douleur de son alter ego et donc à faire le bien à cet autrui

⁵⁹⁸ STAEL Madame de, *La Sunamite*, Ibid. p. 102.

semblable à nous. Dans la notion d'éthique à l'humanité, il s'agit de mettre en évidence le caractère sensible du cœur humain et sa conscience de l'autre. En effet, l'humanisme chez l'homme est une conscience qui soit capable de sentir responsable du bonheur sinon du malheur d'autrui dans la mesure où l'on peut apporter une aide solidaire pour changer la situation. L'autre nous renvoie à nous et c'est par ce caractère émotionnel que l'on ressent sa douleur et la responsabilité de son malheur. C'est un caractère humaniste que Mme de Staël présente lorsqu'elle met en exergue les lamentations culpabilisantes d'Agar et de la Sunamite dans son œuvre.

L'expression du pathos par la lamentation révèle chez l'homme l'expression incontrôlée des sensations et des passions en tant que manifestation d'un caractère humaniste. Ce trait de la dimension humaine s'illustre dans l'œuvre de Mme de Staël depuis *Delphine*, *Corinne ou l'Italie*, *Trois nouvelles* et son œuvre dramatique.

II.2.3 Affirmation de soi et éthique à l'humanité.

Les traités comme *La République* de Platon, *De l'esprit des lois* et *Du Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau soutiennent depuis des siècles que les hommes sont des êtres sociables capables d'éprouver des émotions les uns pour les autres. Partant de ce constat, l'on observe que les hommes partagent entre eux des liens sensibles qui les unissent par les valeurs et les sentiments qu'ils partagent. La littérature prend souvent pour centre d'intérêt les éléments d'appréciation du monde qui unissent les personnages comme source de correspondance entre eux. Le siècle des Lumières magnifie l'expression de son attachement à l'autre par les thèmes de l'amour, du respect, de la compassion et de l'empathie. Exprimer son humanité est en somme une finitude sociale attendue par la communauté dans le but de perpétuer l'image métaphorique vive d'un être divin dont la prérogative est de faire nécessairement le bien.

Les structures humaines de la sensibilité se fondent sur les principes d'observation de l'humanité. L'homme au XVIII^e siècle revendique cette sensibilité qui le différencie de l'animal et qui est aussi à l'origine de son génie créateur. L'affirmation du caractère sensible de l'homme fait l'objet de recherches anthropologiques, artistiques, culturelles, historiques et littéraire. En effet, à cette époque Nicolas de Condorcet constate que l'homme moderne est une synthèse

d'éléments acquis et innés de son milieu social et cosmique. Dans cet élan, il marque dans son ouvrage intitulé *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* :

L'homme naît avec la faculté de recevoir des sensations, d'apercevoir et de distinguer, dans celles qu'il reçoit ; les sensations dont elles sont composées, de les retenir, de les reconnaître, de les combiner, de les conserver ou de rappeler dans sa mémoire, de comparer entre elles ces combinaisons, de saisir ce qu'elles ont de commun et ce qui les distingue, d'attacher des signes à tous ces objets pour les reconnaître mieux, et s'en faciliter de nouvelles combinaisons.⁵⁹⁹

L'homme en phase avec l'esprit d'humanité qui est en vogue au siècle des Lumières fait siennes les facultés découlant des savoirs. L'homme des Lumières est celui qui sait mettre en pratique sa raison ; il est de même capable d'observer dans sa nature une condition sensiblement différente des autres êtres au point de disposer de ses facultés intellectuelles pour se rendre maître et possesseur de la nature. Condorcet reconnaît par ces mots que l'esprit humain a su au cours du temps mettre à profit les sciences afin de faire évoluer la société dans tous les domaines. En mettant en pratique l'esprit de raison, l'homme a fait évoluer son humanité, sa sensibilité de la même manière. L'œuvre de Mme de Staël montre que les personnages de premier plan partagent des valeurs et un goût pour les arts qui les unit.

L'œuvre de Mme de Staël met en scène la sensibilité par une affinité qui fait correspondre les personnages par leur goût pour ce qu'ils apprécient et pour leur conduite. Cette construction systématique se note déjà dans *Corinne ou l'Italie* par Corinne dont l'extrême sensibilité s'oppose à celle de Lucile, qui respecte scrupuleusement les conventions. Cette opposition entre deux personnages dont le premier revendique la condition sensible de son cœur par ses actes, ses passions et un deuxième personnage qui sait réprimer ses sensations au motif du respect des normes s'illustrent notamment avec Delphine et Matilde dans le roman épistolaire *Delphine*.

En même temps que Corinne revendique par ses talents d'être une femme sensible, cette expression du sensible est légitimée par la persistance du mal qui conduit les destins de ces personnages. Par contre l'agir actionnel du sensible se légitime par les nobles causes qu'elle défend. Dès lors qu'on présente cette femme, cette « nymphe »⁶⁰⁰, « artiste »⁶⁰¹, « poète »⁶⁰² au

⁵⁹⁹ CONDORCET Nicolas de, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1795, Paris, Flammarion, 1988.p.79.

⁶⁰⁰ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Idem*. p. 50.

⁶⁰¹ *Op. Cit.* p. 50

⁶⁰² *Op. Cit.* p. 50.

sein de la diégèse, c'est l'art qui la sublime. L'on sait qu'il faut une dose de génie d'inspiration et de sensibilité pour être une artiste reconnue et admirée comme le démontre le couronnement de Corinne au Capitole. L'émotion qui la caractérise laisse, en effet, entendre qu'elle est une femme sensible à la condition d'autrui. Deux faits marquants lors de ce couronnement l'attestent. La narration décrit dans un premier temps l'extrême modestie face à la reconnaissance et aux éloges qu'elle reçoit ; puis l'empathie qui l'atteint face à la douleur d'une personne qu'elle rencontre pour la première fois.

Ce caractère essentiel de la condition humaniste est rendu possible par la volonté de Corinne d'aider et d'assister autrui. La narration affirme sa sensibilité pour le bonheur des autres. C'est en effet ce qu'atteste sans cesse au niveau sémantique ce passage descriptif. Celle qu'on qualifie par les attraits de la grandeur et de la charité réunit en elle les deux conditions de la société la noblesse de cœur et la modestie de la reconnaissance. Il peut paraître antithétique de joindre dans une certaine condition les adjectifs « noble et modeste », pourtant Corinne au sein du récit démontre que ces attributs lui conviennent.

Le lyrisme scriptural se laisse saisir par un vocabulaire de l'éloge pour ce personnage « noble »,⁶⁰³ « modeste »⁶⁰⁴, « courtoise »⁶⁰⁵, « admirée »⁶⁰⁶, « timidité »⁶⁰⁷, « joie »⁶⁰⁸. La narration construit un sentiment affectif entre les personnages Corinne et Oswald et justifie l'admiration des Italiens pour Corinne pour ses talents. Cette scène construit par des sensations le caractère affectif éthique de l'être pensant. L'affirmation spécifique de l'affectivité comme principe éthique du caractère humaniste se lit chez Corinne au fur et à mesure qu'elle apprend à connaître Oswald et éprouve de l'empathie pour lui. A travers la pragmatique discursive, l'on constate que Corinne partage la même sensibilité humaniste qu'Oswald. Ainsi s'établit une affinité sensible entre Corinne et Oswald.

C'est ce caractère émotionnel qui la fait fondre en larmes lorsqu'on lui fait le récit de l'aventure périlleuse d'Oswald à Ancome. Le récit que rapporte le comte d'Erfeuil de ce concile et empreint de compassion, d'intérêt et d'amour :

- Il est triste, m'a dit Corinne ; il a perdu sans doute une personne qui lui était chère. De qui porte-t-il le deuil ? [...] Le prince Castel-Forte dit qu'il ignorait quel était cet

⁶⁰³ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Idem*. p. 52.

⁶⁰⁴ *Op. Cit.* p 52

⁶⁰⁵ *Op. Cit.* p 52.

⁶⁰⁶ *Op. Cit.* p. 52.

⁶⁰⁷ *Op. Cit.* p. 52.

⁶⁰⁸ *Op. Cit.* p. 52.

Anglais ; et Corinne, se retournant avec vivacité vers moi, s'écria : N'est-il pas vrai, monsieur lui répondis-je, c'est lui ; et Corinne, s'écria : N'est-il pas vrai, monsieur, que c'est lord Nelvil ?

- Oui, madame, lui répondis-je, c'est lui ; et Corinne alors fondit en larmes.⁶⁰⁹

Le narrateur laisse parler par l'émotion de Corinne la conscience et la reconnaissance des hommes pour la bravoure d'Oswald. Son émotion est, en fait, la marque d'une admiration pour Oswald. Elle a trouvé un homme digne de recevoir son admiration pour sa bienveillance parce qu'elle démontre la même qualité. En lui, elle reconnaît des valeurs, le courage, la bravoure qu'elle montre dans la diégèse. La tonalité pathétique de cet énoncé donne à Corinne la sensibilité humaniste qui ponctue l'œuvre de Mme de Staël et s'illustre par des champs sémantiques du sentiment. En dehors du personnage de Corinne, le roman de Mme de Staël contient une abondante description des sensations qu'on perçoit aussi chez Oswald, ne serait-ce que par l'abondance des souvenirs nostalgiques qu'il entretient sur l'image de son père disparu. L'émotion qu'il laisse transparaître dans ce cas est une transposition du discours de la conscience, de ses reproches et de sa culpabilité. A travers le récit, des actes de bravoure d'Oswald s'écrit l'émotion du corps de Corinne comme le motif de l'écriture des sensations. Exprimer l'émoi procède donc d'une considération de l'autre qui ramène à sa propre expression de l'empathie.

On lit à travers cette manière de susciter l'expression des penchants du cœur une visée éthique qui apparaît également dans *Delphine*. Le caractère chevaleresque d'Oswald et de Léonce provoque l'admiration de Corinne et de Delphine qui s'amplifie par l'amour. Ce sentiment fait alors paraître de façon sublimée des actes de courage, certes, nobles de sorte que Paul Ricoeur pourrait exprimer que : « Le sentiment est le lien de tous les masques, de toutes les dissimulations, de toutes les mystifications ; ne le savions-nous pas avant Freud, par La Rochefoucauld et Nietzsche ? »⁶¹⁰

L'affirmation de la sensibilité se présente comme un motif de créativité à travers les écrits de Mme de Staël par l'expression d'une vertu qui révèle et distingue l'âme au point de mettre au-dessus du commun l'homme vertueux, capable d'accomplir le juste et le bien entre les hommes, comme dans *Delphine* à travers l'accomplissement des actes de Delphine. Delphine est un être désintéressé qui sait s'émouvoir et s'éprendre des autres. Cette jeune veuve

⁶⁰⁹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* pp. 78-79.

⁶¹⁰ RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté*, *Ibid.* pp. 131-132.

d'une tendresse extrême jouit d'une capacité analytique empreinte d'humanisme. Sa bienveillance ne se borne pas aux attentes exercées par la doctrine religieuse mais en la libre expression de sa maturité intellectuelle. Cette volonté d'exercer le bien en fonction de son analyse soulève les vives contestations de la société comme le montre la critique de Matilde de Vernon à son égard. Cela ne manque pas de l'émouvoir au point de déplorer une telle réaction en dépit de la bienveillance qu'elle exerce non pas pour de simples sentiments religieux mais surtout pour obtenir la paix de sa conscience. L'intention dégagée du discours de Mme de Staël met en avant l'émotion de Delphine comme le montre ce passage :

J'ai de la peine à contenir, ma cousine, le sentiment que votre lettre me fait éprouver ; je devrais ne pas y céder, puisque j'attends de vous une marque précieuse d'amitié ; mais il m'est impossible de ne pas m'expliquer une fois franchement avec vous ; je veux mettre un terme aux insinuations continuelles que vous me faites sur mes opinions et sur mes goûts ; vous estimez la vérité, vous savez l'entendre ; j'espère donc que vous ne serez point blessée des expressions vives qui pourront m'échapper dans ma propre justification. ⁶¹¹

Cet énoncé de *Delphine* révèle de la confusion et de la peine. A travers la réponse que Delphine adresse à Matilde faisant suite à sa critique et à son mauvais jugement au sein de la société, Delphine émue apporte son ressenti sur cette situation. Delphine, blessée par la condescendance de Matilde à travers son courrier par un lexique pathétique dont on relève le champ lexical du mal-être par les noms communs : « la peine »⁶¹², « malheureuse »⁶¹³, « la tristesse »⁶¹⁴, « la peine »⁶¹⁵, « mélancolie »⁶¹⁶. Ces noms soulignent un ensemble de sentiments qui traversent Delphine. Plus encore, les adjectifs : « blessée »⁶¹⁷, « effrayée »⁶¹⁸, « mal »⁶¹⁹ révèlent son état. Elle est bouleversée. En effet, elle fut blessée par ce courrier qui lui semble être une trahison par quelqu'un qu'elle aime de bon cœur. Puis les verbes : « craindre »⁶²⁰, « inquiéter »⁶²¹ renforcent ce champ lexical de l'inquiétude de l'héroïne qui s'étonne de la mauvaise compréhension de sa conduite sociale. Par les microlectures que nous pouvons

⁶¹¹ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid.* pp. 67-68.

⁶¹² *Ibid.* p. 67.

⁶¹³ *Ibid.* p. 68.

⁶¹⁴ *Op. Cit.* p. 68.

⁶¹⁵ *Op. Cit.* p. 68.

⁶¹⁶ *Op. Cit.* p. 68.

⁶¹⁷ *Op. Cit.* p. 68.

⁶¹⁸ *Op. Cit.* p. 68.

⁶¹⁹ *Ibid.* p. 70.

⁶²⁰ *Op. Cit.* p. 68.

⁶²¹ *Op. Cit.* p. 68.

effectuer sur le courrier de Delphine s'illustre le thème de la sensibilité qu'elle présente afin de mettre en lumière ses peines.

II.2.4 Société et puissance sclérosante de l'humanité.

L'univers diégétique chez Mme de Staël représente une société soumise aux codes. On y lit, en effet, mis en valeur la bienséance, les convenances, le respect culturel, ces éléments concourent à une harmonie sociale voulue par des idéaux sociaux. Pourtant le parcours littéraire de Mme de Staël depuis ses œuvres de jeunesse ses *Trois nouvelles* et ses romans *Corinne ou l'Italie* et *Delphine* dessinent un projet scriptural qui décrit la violence psychologique de la société conformiste sur l'épanouissement individuel. Les traditions sont un poids dont l'expression abusive broie l'expression éthique et humaniste des êtres.

Le XVIII^e siècle marque le tournant historique d'une explosion dans l'esprit des hommes. La période est une sorte de laboratoire qui inaugure des critiques sur les normes établies. Les dogmes s'élèvent au sein des sociétés humaines par l'autorité mythique tirée des religieux afin de fonder des communautés où règnent le bon et le juste. Toutefois, il s'élève des voix dissidentes qui utilisent l'art pour critiquer une autorité qui semble dévier de ses principes fondateurs. Il semble en effet que les dogmes perdent au siècle des Lumières leur matière éthique au profit d'une volonté de puissance sclérosante chrétienne.

Cette société majoritairement chrétienne qui rejette les minorités et qui vit sur le principe unificateur du bien et du juste trouve dans l'œuvre de Mme de Staël une critique de son principe d'autorité exclusive. En effet, l'autorité oppressive dans les textes de fiction de Mme de Staël révèle une tension entre l'entité religieuse et sociale et les hommes qui expriment un mal-être, des scléroses et des angoisses multiples. Des textes de cette époque affirment au niveau scriptural les tourments des personnages face aux multiples dogmes de la société, ce sont entre autres *Olivier ou le Secret*⁶²² et *Edouard*⁶²³ de Claire de Duras, *Les Lettres*

⁶²² DURAS Claire de, *Ourika, Edouard, Olivier ou le Secret*, 1821, Ed. Marie-Bénédicte Diethelm, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2007.

⁶²³ DURAS Claire de, *Edouard*, 1785, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2007.

*persanes*⁶²⁴ de Montesquieu, *La Jeunesse du commandeur*⁶²⁵ de l'Abbé Prévost. Ces œuvres traitent des douleurs, des angoisses et de l'exil intérieur des personnages confrontés à la lutte des classes, aux violences psychologiques et aux tensions de la société. Les observateurs de la société du XVIII^e siècle constatent des tensions effectives entre les hommes et l'autorité, l'historien Claude Mazauric dans son ouvrage intitulé *Sur la Révolution française*, déclare que :

Les historiens libéraux, démocrates et modérément démocrates, considèrent que la Révolution couronne une longue évolution au travers de laquelle s'émancipe l'homme : ainsi la Révolution en proclamant les Droits de l'homme réalise une sorte d'achèvement de l'humanité.⁶²⁶

L'homme n'arrive plus à s'épanouir sous la domination irrationnelle du clergé dont il souhaite s'émanciper. Le foisonnement de pensées évolutives donne à ce besoin d'exister librement un écho sans cesse grandissant. Ainsi Emmanuel Kant légitime la critique des lois spirituelles et des mœurs à travers la *Critique de la raison pure*⁶²⁷ (1781). La critique entame un besoin de chercher la vérité des présuppositions naissantes de l'ordre établi par la religion. Ces lois, confrontées au scepticisme de l'homme, se trouvent fragilisées. Alors des limites constatées de la religion naît une opposition systématique qui trouve déjà une impulsion sous le postulat cartésien de remettre en cause ce qui n'a pas au préalable été soumis à l'analyse de la rationalité.

Dans le *Discours de la méthode*, Descartes estime que : « Le bon sens est la chose au monde la mieux partagée. Et chacun pense en être si bien pourvu que, ceux mêmes qui sont les plus difficiles à contenter en tout autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils n'en ont. »⁶²⁸ Le bon sens prôné et mis en valeur par l'humanisme des Lumières de manière systématiquement indépendante de la religion trouve une illustration narrative dans l'œuvre de Mme de Staël. A travers *Delphine*, se lisent les thèmes de la tension, de l'oppression, des tourments. La présentation du personnage de Delphine par l'exercice des raisonnements qui révèlent les idéaux des Lumières exprime le bon sens attendu des hommes. A travers son roman *Mme de Staël* met en scène les tensions perpétuelles existantes entre les prédicats rationnels

⁶²⁴ MONTESQUIEU, *Les Lettres Persanes*, 1721, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003.

⁶²⁵ PREVOST l'Abbé, *La Jeunesse du commandeur*, 1741, Ed. Rene Demoris, Erik Leborgne, Paris, GF Flammarion, 2005.

⁶²⁶ MAZAURIC Claude, *Sur la Révolution française, Contributions à l'histoire de la révolution française*, 2^e édition, Paris, Messidor Editions sociales, 1988. pp. 67-68. [1970].

⁶²⁷ KANT Emmanuel, *Critique de la raison pure*, 1781, Ed. Ferdinand Alquié, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1990.

⁶²⁸ DESCARTES René, *Discours de la méthode*, 1637, Ed. Frédéric de Buzon, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1991.

fondés sur l'immanence et le matérialisme de la raison contre l'imaginaire du monde religieux. Le personnage de Delphine dans cette perspective est présenté par la narration comme la femme des Lumières qui sait analyser, juger et décider. Delphine est le modèle de personnage prôné par les idéaux des Lumières. Instruite et indépendante comme Corinne Edgermond et Sapho, les autres héroïnes de Mme de Staël, son action phénoménologique la conduit à incarner l'esprit des Lumières.

Sa présentation narrative contraste largement avec celle de Matilde. En effet, cette jeune femme froide et pieuse ne limite son point de vue qu'aux prérogatives existentielles qu'accorde la religion. Elle mène une existence détachée de toutes passions et d'attachement pour son prochain. La description qu'on fait de Matilde porte à entendre que c'est une mauvaise personne. Pendant que Delphine rétorque à Matilde pour se justifier sur sa conduite, son courrier révèle implicitement Matilde :

[...] ma chère cousine, souffrez que je vous le dise : vous aviez peut-être besoin d'une règle plus rigoureuse pour réprimer un caractère moins doux ; mais ne pouvons-nous donc nous aimer malgré la différence de nos goûts et de nos opinions ? Vous savez combien je considère vos vertus ; ce sera pour moi un vif plaisir de contribuer à rendre votre destinée heureuse ; mais laissez chacun en paix chercher au fond de son cœur le soutien qui convient le mieux à son caractère et à sa conscience ; imitez votre mère, qui n'a jamais de discussion avec vous, quoique vos idées diffèrent souvent des siennes.⁶²⁹

Plus loin, Delphine décrit le caractère de Matilde à mademoiselle d'Albémar. Elle écrit :

Après y avoir bien réfléchi je crus que la religion, et une religion positive, était le seul frein assez fort pour dompter le caractère de Matilde ; ce caractère aurait pu contribuer utilement à l'avancement d'un homme ; il présentait l'idée d'une âme ferme capable de servir d'appui, mais les femmes, devant toujours plier, ne peuvent trouver, dans les défauts et dans les qualités mêmes d'un caractère fort, que des occasions de douleur. Mon projet a réussi : la religion, sans avoir entièrement changé le caractère de ma fille, lui a ôté ses inconvénients les plus graves ; et comme le sentiment du devoir se mêle à toutes ses résolutions, et presque à toutes ses paroles, on ne s'aperçoit plus des défauts qu'elle avait naturellement que par un peu de froideur et de sécheresse dans les relations de la vie jamais par aucun tort réel. Son esprit est assez borné ; mais, comme elle respecte tous les préjugés et se soumet à toutes les

⁶²⁹ STAEL Madame de, *Delphine I*, *ibid.* p. 71.

convenances, elle ne sera jamais exposée aux critiques du monde : sa beauté qui est parfaite, ne lui fera courir aucun risque ; car ses principes sont d'une inébranlable austérité.⁶³⁰

Mme de Staël illustre une société qui oriente le comportement des gens notamment sous l'effet d'une pression sociale. L'échange polémique entre Matilde et Delphine montre une vision dogmatique de l'attitude à adopter en communauté et une autre revendiquant le droit d'observer un certain bon sens pour orienter le comportement social. Dans cette optique, Matilde défend l'autorité religieuse dont elle applique les lois dans son existence. Par les présentations concomitantes de Delphine et Sophie de Vernon sur Matilde, la religion se trouve en elle une servante qui applique avec une rigueur intolérable les prescriptions religieuses à sa vie au point de juger le comportement des autres. Elle incarne l'oppression cléricale que les Lumières condamnent par les arguments avancés par Delphine. En effet, Delphine défend une pensée du divin et plus largement de la religion reflétant la liberté de penser.

Inversément, Matilde porte l'idée d'une religion qui proscrie les formes d'épanouissement intellectuel et social. Dans ce sens, le courrier de Matilde sous-tend l'expression d'une réalité dogmatique dont le jugement qu'elle exprime sur la conduite sociale de Delphine est condamnable :

Je m'en afflige pour vous, ma chère cousine, et plus vous resserrez par votre conduite les liens qui nous attachent l'une à l'autre, plus je voudrais qu'il me fut possible de vous convaincre que vous prenez une mauvaise route, soit pour votre bonheur intérieur, soit pour votre considération dans le monde.⁶³¹

Le propos de Matilde est teinté d'ironie dans la mesure où elle déclare de manière voilée à Delphine qu'elle sera malheureuse si elle ne borne pas sa conduite sociale à celle d'une femme soumise aux conventions de conduite de l'époque. La bonté de Delphine fait l'unanimité, elle le reconnaît dans une moindre mesure : « [...] je serai toujours prête à publier ce que vous faites pour moi, si vous le désirez »⁶³². Ainsi, Matilde s'élève contre ce que les personnes faisant montre de raison appellent les Lumières. Ses arguments exposent au niveau sémantique une poétique de la répression et de l'autorité. En dépit du fait qu'elle concède à Delphine une bonté remarquable, elle cède pourtant à l'intention de réprimer cette femme qui

⁶³⁰ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid.* p. 78.

⁶³¹ *Op. Cit.* p. 65.

⁶³² *Op. Cit.* p. 65.

se fait remarquer par ses talents intellectuels. Dans cette perspective, elle hiérarchise son discours en procédant par une approche affective puis répressive.

Le courrier de Matilde sous-tend un vocabulaire flatteur afin de faire accepter que sa bonté tient du devoir moral qu'elle a de partager ses biens avec la famille de son défunt époux M. d'Albémar. Dans cette optique on peut lire : « vos bienfaits »⁶³³, « votre excellente conduite »⁶³⁴. Par la suite, on note un ensemble de groupes nominaux pour flatter Delphine. Il revient à Delphine de répondre à ces jugements par son esprit éclairé donnant ainsi à Matilde une réponse cinglante. Les Lumières de Delphine éclairent par son argumentaire l'ignorance de Matilde car elle se fige sur des archétypes biaisés. Le courrier de Delphine la lance dans une conquête d'instruction où elle défend son interprétation de la religion et montre les limites du jugement de Matilde.

Le courrier de Delphine professe les idées des Lumières. En effet, à travers son discours se lit le rejet dogmatique de l'autorité religieuse contraire à la volonté du siècle de donner libre recours aux influences de la raison. Pour autant, elle émet des arguments qui laissent transparaître à l'évidence son état d'esprit. D'abord, elle justifie sa bonté, sa délicatesse à l'égard du monde non par le sentiment d'obligation, mais par sa bonté d'âme et sa passion humaniste à secourir quiconque pourrait avoir besoin de son aide. Et, faire de la raison le guide de son action phénoménologique n'a rien de contraire avec les principes bienveillants de la religion, estime-t-elle. C'est dans cette perspective qu'elle attribue aux âmes élevées le sentiment du devoir d'aider ceux qui en ont besoin. C'est aussi ce qui justifie dans son discours son cadeau à Matilde.

La tension discursive établie entre les déclarations de Matilde et Delphine mettent en avant les capacités de raisonnement de Delphine éclairée par les postulats de Paul Ricoeur. Delphine pense qu'il est légitime de croire en se fondant sur les seuls principes de la raison pure et pratique qui donne dans ce cas un écho à l'hypothèse de Spinoza d'un Dieu qui s'exprime à travers le bon sens de l'homme. Delphine ne considère les actions que par ce qu'elles ont de juste fondamentalement. C'est pour cette raison qu'elle considère la religion d'après les études philosophiques de son défunt époux et conduit ses actions par cette capacité de juger du bien de ses actes. Cette position peut être illustrée par le propos de Paul Ricoeur contenu dans *Du texte à l'action* : « De la même manière qu'un texte détache de son auteur, une action se détache

⁶³³ *Op. Cit.* p. 65.

⁶³⁴ *Op. Cit.* p. 65.

de son agent et développe ses propres conséquences. Cette autonomisation de l'action humaine constitue la dimension sociale de l'action. »⁶³⁵ L'importance de s'approprier l'idée de la religion conduit les actions sociales des protagonistes. De ce fait, Matilde est guidée par un devoir social qui est de soumettre à Delphine sa conception, par ailleurs largement partagée, de la vie chrétienne.

II.2.5 La faillibilité humaine par l'antagonisme des caractères.

La faillibilité est un caractère qui fonde l'esprit humaniste comme la reconnaissance de ses limites ; limites liées au temps et à la perfectibilité. Si le XVIII^e siècle revendique l'appellation symbolique des Lumières, c'est bien dans le but de marquer un contraste marquant avec les ténèbres que l'on rapproche symboliquement de l'ignorance. La nature est régie par des lois antithétiques. Les lois sensées organisées la vie des hommes font l'objet d'interprétations religieuse et philosophique. Ainsi, nommer un siècle, le siècle des Lumières revient à l'opposer en principe aux ténèbres des siècles précédents. Nous voulons mettre en évidence dans l'œuvre de Mme de Staël l'humanisme des personnages par la faillibilité des caractères que l'auteure met en scène.

Dans cette perspective, les œuvres de Mme de Staël rendent perceptible la conduite des hommes en reproduisant des caractères conformes à la vertu sociale et des caractères faillibles qui sont inconformes à la vertu. Les sociétés humaines dont l'auteure est manifestement le témoin offre une exposition dialectique du caractère humain par ce qui l'honore et dans le même temps par ce qui le déshonore. Mme de Staël puise ainsi dans les phénomènes sociaux des motifs qui concourent à la création d'un système en rapport avec la société réelle. Dans cette perspective, la compréhension des éléments sémiotiques profonds permet d'expliquer son œuvre et de comprendre la société de l'auteure.

L'univers des textes livre des caractères attribués aux personnages afin de mettre en scène l'antagonisme des caractères humains. Deux axes au sein des œuvres de fiction *Trois nouvelles*, *Delphine*, *Corinne ou l'Italie* se révèlent, celui des héros et celui des opposants.

⁶³⁵ RICOEUR Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », pp. 216-217.

Selon qu'ils appartiennent à un axe, les héros mettent en lumière par une sémiologie sémantico-stylistique la perfectibilité, la vertu et le bien. Inversement, le second met en scène par d'autres personnages la faillibilité, le vice et le mal. Entre le texte et le monde s'établit inévitablement un lien de référence et de projection soutenu par un discours. C'est le cas dans *Corinne ou l'Italie* qui met en avant par les personnages Corinne, Oswald, représentatifs du bien, de la vertu et de la perfectibilité.

A travers ces personnages se manifeste un imaginaire social des religions notamment de la religion judéo-chrétienne afin de correspondre aux intentions du bien, de la vertu et de la perfectibilité. Ces caractères humanistes des personnages Corinne et Oswald, plus largement dans l'œuvre de Mme de Staël, de Léonce, Delphine, Mirza, Agar, Geneviève mettent en avant le domaine de l'imaginaire des idées qui renforcent les conduites des hommes. Mme de Staël emploie de nombreux procédés de figuration narrative qui suscitent une imagination chez le lecteur qui l'entraîne à puiser dans les références latentes de sa culture religieuse et culturelle afin de comprendre l'enjeu des actes héroïques. Dans ce sens, les héros chez Mme de Staël assument des actes de bravoure souvent périlleux qui les rendent admirables.

Pour ce faire, les héros, Léonce, Oswald, Delphine, Corinne sont des porteurs d'actions éthiques. Dans cette perspective, le parcours des actions devient un processus de démonstration qui évoque au-delà du personnage cité des valeurs éthiques et humanistes. On constate par ces épisodes narratifs une résurgence héroïque de la bravoure et de la quête du bien. Dans cette perspective, Paul Ricoeur constate que le récit de fiction opère à travers la sémantique une suggestion imaginative au lecteur par les théories de l'imagination : « La conséquence pour la théorie de l'imagination est considérable. Elle conserve la transition du sens à la référence dans la fiction. »⁶³⁶ Les actes héroïques qui évoquent la résurgence de l'imaginaire pour mettre en valeur le bien, la bonté, l'amour de l'autre sont nombreux. On peut en effet considérer ce passage de la narration de *Corinne ou l'Italie* :

Deux ou trois fois dans le passage de Harwich à Embden, la mer menaçait d'être orageuse ; lord Nelvil conseillait les matelots, rassurait les passagers, et quand il prenait pour un moment la place du pilote, il y avait dans tout ce qu'il faisait une adresse et une force qui ne devaient pas être considérées comme le simple effet de la souplesse et de l'agilité du corps, car l'âme se mêle à tout.⁶³⁷

⁶³⁶ RICOEUR Paul, *Du texte à l'action*, *Ibid.* p. 246.

⁶³⁷ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 31

L'altruisme du héros et sa volonté d'illustrer les caractères de perfectibilité chez l'homme se lit notamment dans la nouvelle de Mme de Staël *Mirza ou Lettre d'un voyageur* : « Ma haine ! me répondit-elle ; ne la crains pas, [...] ; il y a des cœurs qui ne savent qu'aimer, et dont toute la passion ne se retourne que contre eux-mêmes. »⁶³⁸ Un cœur qui ne sait exprimer que l'amour à l'autre, voici une attente manifeste d'un auteur humaniste dont le but est d'illustrer le bien, le bon, le beau et le juste. Le personnage de Mirza est une représentation idéaliste de ce que la personne devrait manifester à l'égard de son prochain. Un autre personnage illustre le don de soi jusqu'à la mort dans l'œuvre de Mme de Staël *Delphine* : Léonce. Par son action sociale, son investissement à défendre la cause juste, de faire le bien se lit l'action de la perfectibilité humaine. Mme de Staël confère à Léonce les topiques de la justice dans le but d'illustrer la perfectibilité. Tout au long de la diégèse les prédicats éthiques de ce jeune officier sous-tendent son intégrité morale et sociale. Ces attributs nous sont présentés par le portrait que les autres personnages dressent de lui dans le but de mettre en évidence justement son intégrité. Ainsi, l'on constate à travers le propos de Mme de Lebensei l'empathie véritable et profonde de Léonce pour le sort d'autrui :

[...] Je ne pourrai jamais te peindre la reconnaissance qui animait les regards de Léonce, à chaque mot qu'elle disait. Depuis que nous craignons pour la vie de Delphine, j'ai pris pour monsieur de Mondoville un intérêt véritable ; chaque jour il m'a donné une preuve nouvelle de la sensibilité la plus profonde. [...] Souvent il se plaçait devant elle en l'observant avec des regards fixes, si perçants, qu'il pressentait tout ce qu'elle allait éprouver, et rendait compte de son mal aux médecins avec une sagacité, une sollicitude, qui étonnait leur longue habitude de la douleur. As-tu remarqué l'autre jour l'art avec lequel il les interrogeait, son besoin de savoir, ses efforts pour écarter une réponse funeste ? j'étais convaincue, en le voyant, que si les médecins lui avaient prononcé que Delphine n'en reviendrait pas, il serait tombé mort à leurs pieds.⁶³⁹

Cet extrait nous permet par sa portée significative de montrer que le personnage Léonce suit des principes éthiques de disponibilité, de sympathie et de compassion. Par ces traits caractéristiques du personnage vis-à-vis de Delphine se lisent les thèmes du bien, de la bonté, de l'amour qui sont attribués au niveau de la disposition sémantique à l'homme perfectible. L'homme perfectible est celui qui, d'après les postulats de Mme de Staël respecte les idéaux religieux, éthiques et les lois. Le texte qui met en valeur la bonté de Léonce est en lui-même une confidence que Mme de Lebensei envoie à son époux et témoigne de l'attitude

⁶³⁸ STAEL Madame de, *Trois nouvelles, Mirza ou lettre d'un voyageur, Ibid.* p. 33.

⁶³⁹ STAEL Madame de, *Delphine II*, présenté et commenté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000. p. 14.

admirable de Léonce. En effet, Delphine étant malade, Mme de Lebensei s'inquiète pour elle. Mais dans cette circonstance Léonce vient aider Delphine.

La supposition de Mme de Lebensei montre l'engagement de Léonce pour servir Delphine. Le service rendu à quelqu'un est un égard moral pris pour cette personne qui témoigne dans une certaine mesure de l'éthique de la personne. En cela, Paul Ricœur estime dans *Soi-même comme un autre* que les actions par lesquelles on s'engage de façon performative à faire le bien témoignent de la considération qu'on a pour autrui. C'est comme une altérité qui peut avoir et ressentir les mêmes besoins que nous-mêmes.

L'empathie qui entraîne Léonce à ressentir et partager le mal de Delphine met en évidence cette considération. La bonté de cœur de Léonce se lit dans un lyrisme pathétique, l'affection et le noble sentiment de son amour pour Delphine. Ce sentiment engage son entière disposition et l'amène à ressentir presque comme Delphine la douleur qu'elle éprouve. La narration décrit ce fait qui unit au plus profond de chaque être les qualités de l'humanité. Ses actions, ses paroles, mêmes ses silences révèlent les caractères les plus nobles de l'homme.

L'œuvre de Mme de Staël nous dévoile ces caractères antagonistes. Les anthropologues observent de la société que les comportements humains ont été calqués sur les modèles religieux et spirituels. A travers le mythe judéo-chrétien, pour ne citer que ce dernier, l'on oppose Dieu au Diable. L'un répand le bien, le beau et l'autre la mal et le vice. Ce qui peut apparaître pour certain comme une métaphore trouve un point d'ancrage démonstratif dans l'œuvre de Mme de Staël par les personnages de Mme de Vernon et Mme Edgermond principalement.

Delphine présente Matilde de Vernon comme une femme hypocrite dont le seul but dans l'amitié qu'elle entretient avec Delphine est de s'en servir financièrement. Ainsi, à l'insu de Delphine elle fait courir des rumeurs compromettantes sur l'honneur de la jeune veuve. Pourtant, Mme de Vernon n'hésite à recourir à sa bonté pour régler ses dettes. Elle va même jusqu'à témoigner de la bonté de la jeune femme ce qui souligne son hypocrisie. Dans le schéma actanciel de ces œuvres, le deuxième personnage qui apparaît dans l'axe des opposants est Mme Edgermond. La narration montre comment elle se joue de l'émotivité d'Oswald pour lui faire épouser sa fille au détriment de Corinne avec qui, il s'était déjà engagé dans une relation. Toujours dans le but de nuire à Corinne, elle tente de faire comprendre à Oswald qu'une artiste, une femme qui montre ses talents devant des hommes ne peut pas être une bonne épouse. *In*

fine, l'utilisation narrative des personnages mauvais renforce la conviction et la vertu des personnages héroïques.

II.2.6 Le lyrisme émotionnel et éthique humaniste.

Mme de Staël observe que l'esprit humain en tout lieu est prompt à s'émouvoir et à exprimer des sentiments. Son œuvre reflète cela par la diversité des nationalités et les cultures des personnages qui laissent libre recours à leur cœur d'exprimer l'amour : un sentiment d'universalité. C'est qui fait observer à Emmanuel Kant que l'homme : « [...] possède, avec le pouvoir de faire du bien aux autres, celui de porter toujours en lui-même un sentiment heureux, pouvoir qui rend une grande partie de son bonheur indépendant du sort, et avec lequel il peut, et braver la mort, et supporter tous les maux de la vie ». ⁶⁴⁰ A travers le propos de Kant se met en valeur l'intimation de l'homme à exprimer des sensations émotionnelles. C'est ce que représente Mme de Staël à travers son œuvre littéraire par le lyrisme dont elle fait montre. Il s'entend comme la manière passionnée et poétique d'allier l'émotion des personnages avec la rythmique de l'écrit.

La lecture de *Corinne ou l'Italie* montre une continuité chez les personnages dans la façon de vivre et de sentir les passions. Le lyrisme émotionnel se ressent notamment dans la façon de communiquer les sentiments que Mme de Staël suscite chez le lecteur. Le récit met en scène une histoire amoureuse passionnelle entre Corinne, une artiste italienne et Oswald un noble Anglais. Les jeunes gens sont si amoureux que les autres personnages les imaginent former le couple parfait. Cependant, des obstacles culturels et sociaux s'élèvent contre leur amour. Alors qu'ils sont émotionnellement engagés, des accords familiaux les contraignent à vivre séparés. A cet égard, le lecteur s'étonne d'un engagement pris entre les parents d'Oswald et de Lucile qui conduit Corinne à mourir de chagrin parce que ce contrat l'écarte de la vie d'Oswald. On s'émeut d'une injustice faite à Corinne et Oswald. Cela interpelle la conscience

⁶⁴⁰ KANT Emmanuel, *Théorie des sentiments moraux ou Essai analytique sur les Principes des jugements que portent naturellement les hommes, d'abord sur les Actions des autres, et ensuite sur leurs propres Actions : Suivi d'une dissertation sur l'Origine des langues*, par Adam Smith, traduit de l'anglais, sur la septième et dernière édition, par S. Grouchy, Veuve Condorcet. Elle y a joint huit lettres sur la sympathie, t. 2. (Paris, F. Buisson, 1798), p. 439. Cité par Jean-Paul de Lagrave in *La Revue Dix-huitième siècle* n° 36, 2004, p. 87.).

et son affectivité éthique. Une lettre de Corinne offre le condensé de leurs sentiments et des obstacles qui se sont dressés entre eux :

S'il ne fallait pour vous voir que vous pardonner, je ne m'y serais pas un instant refusé. Je ne sais pourquoi je n'ai point de ressentiment contre vous, bien que la douleur que vous m'avez causée me fasse frissonner d'effroi. Il faut que je vous aime encore pour n'avoir aucun mouvement de haine ; la religion seule ne suffirait pas pour me désarmer ainsi. J'ai eu des moments où ma raison altérée ; d'autres, et c'étaient les plus doux, où j'ai cru mourir avant la fin du jour par le serrement de cœur qui m'oppressait ; d'autres enfin où j'ai douté de tout, même de la vertu ; vous étiez pour moi son image ici-bas, et je n'avais plus de guide pour mes pensées comme pour mes sentiments, quand le même coup frappait en moi l'admiration et l'amour. ⁶⁴¹

Cet extrait présente avec lyrisme l'étendue des sentiments de Corinne pour Oswald. Le jeune homme a trahi son amour. Pourtant, elle lui a déjà accordé son pardon parce que son cœur ne peut pas exprimer autre chose que de l'amour et de la compassion. Nous pouvons justifier son attitude par le propos de Mirza dans *Trois nouvelles* : « [...] il y a des gens qui ne savent qu'aimer, et dont toute la passion ne se retourne que contre eux-mêmes. »⁶⁴² Le lyrisme de cet énoncé se manifeste par le thème de amoureux. En effet, Corinne est toujours amoureuse d'Oswald alors même qu'il a dû épouser une autre femme. Le sentiment de l'amour reste réciproque pour les deux personnages et ils le témoignent. La narration est mélodieuse dans l'art qu'elle a de parler de la mort et de la souffrance en atténuant leurs portées par la puissance symbolique de l'amour et du pardon. On lit par le pardon de Corinne la grandeur de son éthique humaniste.

L'émotion, par son lyrisme évocateur vient aussi enrichir le roman *Delphine*. Le récit de *Delphine* présente les thèmes de l'amour, de la promenade, mais aussi le chagrin, la douleur, la mélancolie qui sont des traits caractéristiques atténués par l'humanisme qui demeure dans le cœur des personnages et dans leurs actions. La perte de l'être aimé ponctue l'expression du lyrisme de cette œuvre. Lors de la condamnation de Léonce, Delphine s'émeut aux larmes, elle divague et a des hallucinations. Dans cet instant, elle écrit :

Tu me quittes, tu pars ... je te suivrai... mais, barbare, tu m'as caché ta route... je ne sais où te chercher sur la terre ; jamais sur la terre, jamais tant de cruauté !... l'infortuné, non il n'est pas cruel, il va mourir ... Je veux te retrouver... je veux te dire ... mais seule, où courir ? quel isolement affreux ! ah ! mon Dieu ! mon Dieu, un secours, un appui... On me

⁶⁴¹ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 571.

⁶⁴² STEAL Madame de, *Trois nouvelles, Mirza ou Lettre d'un voyageur*, *Ibid.*, p. 33

demande ; qui veut me voir ? Ce n'est pas lui, qui donc ? Oh ! divine Providence, m'avez-vous exaucée ? C'est un ami, c'est monsieur de Serbellane.⁶⁴³

L'expression des émotions souligne la condition sensible de l'homme. La considération que Delphine a pour Léonce s'exprime par sa douleur, sa compassion et son envie de le suivre dans l'au-delà. L'évocation de la mort présente du lyrisme par le désir de Delphine de donner une suite à cette relation : « je te suivrai ». Cette déclaration performative résonne comme une promesse de continuité. Le narrateur parvient à convaincre du motif de la douleur par l'atrocité de l'exécution de Léonce. En effet, cette sanction capitale soulève la cruauté de la loi face au manque de respect de l'essence suprême qu'est la vie humaine. En recourant à cette lourde sanction, le narrateur marque la séparation tragique qu'elle opère dans la vie des personnages. Cette affection se laisse saisir par le choc émotionnel que ressent Delphine qui y croit à peine. La sémantique du discours montre à cet effet son interlocution marquée par des arrêts soudains dans l'expression rendus par les points de suspension successifs. Mme de Staël met en scène la sensibilité des personnages à travers l'expression du pathos en réponse à la violence sociale. C'est l'occasion pour elle, à travers son œuvre de porter ses critiques contre l'oppression sociale et la peine de mort.

II.2.7 Le caractère de l'action : nature rationnelle de la pensée.

Soulever dans notre étude la question de la rationalité de la pensée pour conduire à la phénoménologie de l'action dans l'œuvre de Mme de Staël revient notamment à mettre en valeur la rationalité scientifico-technique des personnages qui conduisent le schéma des actions desdites œuvres. Les actions des personnages sont rendues intelligibles par des croyances, des cultures qui soumettent les intentions des hommes. Nous voulons mettre en évidence, arrivé à cette partie de notre étude, ce qui préside au niveau de la conscience à la réalisation d'une action dans les œuvres de Mme de Staël. La narration de *Corinne ou l'Italie* présente une héroïne et un héros touchés par empathie par ce qui peut arriver aux autres. Ainsi, l'on voit Corinne prendre des dispositions afin de faire apprécier à Oswald son voyage en Italie. Elle organise des spectacles afin que les gens passent des moments agréables. Elle se retient de dire des vérités

⁶⁴³ STAEL Madame de, *Delphine II*, *Ibid.* p. 302.

qui peuvent blesser lors des débats. Ces dispositions éthiques de Corinne présentent un caractère de raisonnement pratique. Oswald dans cette perspective, sert aussi les autres en mettant sa propre personne à la disposition des hommes. A travers *Soi-même comme un autre* de Paul Ricoeur, on retient que l'homme peut contribuer au bonheur des autres à travers son action sociale. Pour cette raison, Oswald est prêt à sacrifier sa personne pour contribuer au bonheur des autres. C'est pour cette raison qu'il soutient des amis pendant la guerre qui se passe en France alors qu'il plus en danger en tant qu'Anglais.

La narration nous montre comment il va jusqu'à épouser Lucile afin que Mme Edgermond se sente apaisée de quitter le monde en ayant scellé l'union de sa fille avec un homme respectable. Le roman éponyme *Delphine* présente à travers l'héroïne Delphine l'intérêt humaniste qu'elle porte au bonheur des autres. On peut lire les mêmes prédicats éthiques dans la mesure où elle se met à la disposition des autres, comme le montre cette déclaration de Delphine :

J'entre dans le monde avec un caractère bon et vrai, de l'esprit, de la jeunesse et de la fortune ; pourquoi ces dons de la providence ne me rendraient-ils pas heureux ? [...] La morale et la religion du cœur ont servi d'appui à des hommes qui avaient à parcourir une carrière bien plus difficile que la mienne : ces guides me suffiront. [...] Nous aimons toutes [...] un être bienfaisant, vers lequel nos âmes s'élèvent ; c'est assez de ce rapport, c'est assez de ce lien qui réunit toutes les âmes sensibles dans une même pensée, la plus grande et la plus fraternelle de toutes. ⁶⁴⁴

Par ces mots, Delphine tient à attester des sentiments qui conduisent ses œuvres dans le monde. Ainsi, pour elle le « bon » et le « vrai » sont les maîtres-mots qui guident son existence. Plus encore, ces mots mettent en évidence les notions éthiques de justice, de morale, d'honnêteté. Sa morale est autant la résultante de son amour pour le bien que la religion de la justice. Aussi, accepte-t-elle les préceptes religieux en ce qu'ils fondent des principes de vie reposant sur des lois justes pour tous.

Le postulat de Paul Ricoeur de « raison d'agir » sous-tend les dispositions morales des personnages dans l'œuvre de Mme de Staël pour conduire leurs actions. Nous estimons que les caractères éthiques incitent puissamment les héros à se mettre à la disposition des autres pour faire le bien. C'est cela leur raison d'agir phénoménologique dans les récits qu'il s'agisse de

⁶⁴⁴ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid.* p. 71.

Corinne, Oswald, Léonce, Delphine, Geneviève ou Mirza. Paul Ricœur présente ainsi ce qu'il postule comme raison d'agir :

Au niveau de la théorie de l'action, le concept de raison pratique s'identifie aux conditions d'intelligibilité de l'action sensée, en entendant par action sensée celle dont un agent peut rendre compte- *logon didonai*- à un autre ou à lui-même, de telle sorte que celui qui reçoit ce compte rendu l'accepte comme intelligible. ⁶⁴⁵

Les actions menées par les héros sont sensées parce qu'elles reposent sur les valeurs de justice et de morale. Alors l'intelligibilité des actions reposent sur les valeurs sensibles du cœur et de conscience. Dans cette perspective, l'on constate que Mme de Staël établit un lien entre la fiction et la réalité par l'usage des valeurs éthiques afin qu'elles influencent la conscience du lecteur. L'œuvre suggère par sa pragmatique de l'action orientée en faveur du bien plusieurs niveaux de sens dont celui de la considération d'autrui. A travers la déclaration précédente de Corinne, c'est la volonté de servir autrui qu'exercent les personnages Corinne, Delphine, Oswald, Léonce sous la condition de la raison pratique.

Ces actions volontaires révèlent la conscience qu'ils ont de leur alter ego qui est une conscience biologique comme soi. Paul Ricœur fonde la question de l'identité de l'homme sur l'analyse rationnelle du soi comme un égo-biologique mais analogique de l'autre. Cela l'amène à voir l'autre comme une identité analogique qui peut conduire le sujet pensant en cas de nécessité à penser qu'il peut avoir les mêmes besoins que moi. Cette observation oriente l'action rationnelle des héros chez Mme de Staël. Enfin, retenons cette citation de Paul Ricœur dans *Soi-même comme un autre* : « Ceux que je connais et ceux que je ne connais pas sont aussi des moi comme moi. L'homme est mon semblable, même quand il n'est pas mon prochain, surtout quand il est mon lointain. »⁶⁴⁶

L'idée de l'autre et la conscience qu'on a d'être son alter ego autant qu'il est le nôtre nous conduit à produire des actions bienfaitantes en cas de nécessité. On lit l'illustration de cette pensée dans l'œuvre de Mme de Staël par les dispositions prises par les héros afin de secourir les autres. Dans le roman *Delphine*, la narration présente Oswald, un jeune homme de vingt-cinq ans comme quelqu'un de très spirituel et pénétré de justice. Il n'hésite pas à se mettre en avant quand sa conscience le lui commande. En effet, il ne laisse personne corrompre ses principes. C'est d'ailleurs pour cela qu'on l'admire dans l'opinion publique. Il conseille les

⁶⁴⁵ RICOEUR Paul, *Du texte à l'action*, *Ibid.* p. 264.

⁶⁴⁶ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, *Ibid.* p. 326.

autres personnes comme il aurait fait lui-même comme en témoigne ce passage d'un Espagnol qui démontre qu'il prend à cœur les malheurs des autres :

Monsieur de Mondoville aurait peut-être dû laisser son cousin se décider seul ; mais il l'a conseillé comme il aurait agi, il s'est mis en avant autant qu'il lui a été possible pour détourner le danger sur lui-même ; et peut-être ne sera-t-il que trop prouvé dans la suite qu'il y est bien parvenu.⁶⁴⁷

Ce passage met en évidence l'intersubjectivité qui conduit l'action de Léonce. Ce qui nous interpelle, c'est la réflexivité du conseil que Léonce apporte à l'autre, on dit « [...] il l'a conseillé comme il aurait agi ». Cette séquence traduit que Léonce agit comme s'il était lui-même engagé par la menace proférée contre son cousin, Charles de Mondoville parce que cet homme était prêt à épouser une femme de mauvaises mœurs. Toutefois, son action reste éthique parce qu'il a une raison d'agir morale. En effet, le motif de son action nous ramène au postulat ricoeurien qui incite à penser l'autre comme soi-même qu'il soit mon prochain ou pas. Ce personnage de Mme de Staël révèle une conscience sentimentale pour l'homme. Le partage des sentiments permet à l'homme de se sentir moins seul dans le monde car la réciprocité de cette sensation entretient l'amour mutuel entre les hommes.

Pris sous cet angle, c'est l'expression du sentiment qui conduit le personnage Léonce à agir. Dans cette perspective, le philosophe Paul Ricœur estime que :

La fonction universelle du sentiment est de relier ; il relie ce que la connaissance scinde ; il me relie aux choses, aux êtres, à l'être ; tandis que tout le mouvement d'objectivation tend à m'opposer un monde, il unit l'intentionnalité qui me jette hors de moi à l'affection par quoi je me sens exister ; aussi est-il toujours en deçà ou au-delà de la dualité du sujet et de l'objet.⁶⁴⁸

Les sentiments unissent les hommes au lieu de les désunir. C'est cette force d'attraction qui pousse l'un vers l'autre Corinne et Oswald, comme Delphine et Léonce. L'amour, la sympathie, la compassion sont autant de ces sentiments qui invitent les personnages des récits de *Corinne ou l'Italie* et *Delphine* à se rapprocher.

⁶⁴⁷ STAEL Mme de, *Delphine I*, *Ibid.* pp. 99.100.

⁶⁴⁸ RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté*, *Ibid.*, p. 182.

II.2.8 Le retour du divin comme caution humaniste.

Dans cette perspective, l'œuvre de Mme de Staël dévoile par l'action des personnages le rôle accordé à la raison pratique dont la croyance spirituelle devient la source de motricité. En effet, les principes de vie en communauté découlent d'une idéologie religieuse qui a su s'imposer aux hommes. On remarque que les éléments éthiques que Paul Ricœur évoque dans l'œuvre *Soi-même comme un autre*, à savoir « ne pas tuer », « ne pas voler », sont autant de règles religieuses qui fondent les principes sociaux de vie entre hommes.

Toutefois, il peut arriver que le sujet pensant respecte les principes religieux sans être pour autant croyant. Dans ce cas d'espèce, il s'agit d'éthique humaniste. De cette réflexion découle l'action sociale des personnages tels que Corinne, Delphine, Oswald, Léonce, Mirza, Paulin, Adélaïde, Geneviève. Au sein de l'univers diégétique de Mme de Staël, les raisons d'agir s'inscrivent notamment dans l'idéologie divine. Les microlectures des œuvres *Corinne ou l'Italie*, *Delphine*, *Trois nouvelles* révèlent une sensibilité abondante de l'univers fictionnel envers « l'Être-Divin ».

Les récits justifient en substance la profondeur morale des héros par la caution de leur foi en un modèle éthique inspiré de la religion. Cependant, les personnages sont libres de recourir à leur esprit d'analyse afin d'agir sans engager l'idéal religieux. En ce sens, Mme de Staël déclare à travers Delphine : « La morale et la religion du cœur ont servi d'appui à des hommes qui avaient à parcourir une carrière bien plus difficile que la mienne : ces guides me suffiront. »⁶⁴⁹ Le cœur est le centre des émotions que l'homme démontre pour son prochain. La morale vient en appui de la conscience éthique afin d'accomplir de actes justes. En joignant la morale au cœur, Delphine ne prône une raison d'agir qui n'a pas d'autres prétexte que le ressenti émotionnel en accord avec sa conscience.

De ce fait, bien qu'étant croyante elle-même, elle détache l'idéologie religieuse de l'action bienveillante qu'elle peut conduire à l'endroit de quelqu'un. Son propos entre en résonance avec les postulats de Paul Ricœur formulés sous l'appellation de « Raisonnement pratique » et de « raison d'agir ». Ces éléments précèdent l'action et en apportent la légitimité sous un ensemble de questions éthiques pour les conforter. Dans ce cas, même le désir d'aider

⁶⁴⁹ STAEL Mme de, *Delphine I, Ibid*, p. 71.

trouve de la légitimité après cet examen préalable convient d'être acceptable. Le philosophe écrit dans *Du texte à l'action* :

Au niveau de la théorie de l'action, le concept de raison pratique s'identifie aux conditions d'intelligibilité de l'action sensée, en attendant par action sensée celle dont un agent peut rendre compte –logon didonai – à un autre ou à lui-même, de telle sorte que celui qui reçoit ce compte rendu l'accepte comme intelligible. L'action peut donc être « irrationnelle » selon d'autres critères que nous aurons à considérer plus loin : elle demeure sensée dans la mesure où elle rencontre les conditions d'acceptabilité établies dans une certaine communauté de langage et de valeur. Ces conditions d'acceptabilité sont celles auxquelles doivent satisfaire nos réponses à des questions telles que : que faites-vous ? Pourquoi, en vue de quoi le faites-vous ? ⁶⁵⁰

A travers ce passage, le philosophe soulève la question des conditions d'intelligibilité et d'acceptation d'une action conduite à son terme. Les critères d'intelligibilité d'une action ou ce qui conduit la raison dans le sens de sa mise en pratique sont des idéologies, voire dans une moindre mesure le désir de l'homme dans la mesure où il est moralement acceptable. Delphine met en pratique au sein de l'univers diégétique les concepts d'Emmanuel Kant de raison d'agir et de raisonnement pratique. Lors de son débat sur la religion avec Matilde, Delphine estime avoir la capacité de juger de manière raisonnable pour conduire son existence par l'enseignement qu'elle a reçu de son défunt époux. Elle considère par conséquent dans cet élan qu'en plus d'épouser l'idéologie religieuse, elle reste juge pour conduire ses actes sociaux en se référant à l'examen de sa conscience et de son cœur.

Cela se manifeste dans la diégèse par son intervention dans la vie de Thérèse d'Ervins. Cette femme est retenue dans l'endroit le plus reculé du monde par un époux des plus détestables comme le prouve l'animosité des villageois à son égard. Peu instruite et triste en ménage, elle désire plus que tout au monde se défaire d'un lien qui la retient prisonnière. Delphine se sent investie du devoir de sauver cette femme à une époque où l'autorité, le préjugé et la tradition font l'homme. Parallèlement elle prend des dispositions pour organiser le mariage de Matilde qui n'a pas de ressources. Trompée et calomniée, elle se rend au chevet de Mme de Vernon. A travers cette lettre se montre de sa générosité pour une femme qui l'a trompée et calomniée. Même si elle est consciente désormais de la perfidie de cette femme, c'est par l'acte du pardon qu'elle s'illustre pour assister cette femme sur le point de mourir :

⁶⁵⁰ RICOEUR Paul, *Du texte à l'action*, *Ibid.* p. 264.

Ah ! mon Dieu ! que j'étais loin de prévoir l'évènement qui me rappelle à l'instant même à Paris. La pauvre madame de Vernon ! Il ne me reste plus de traces de mon ressentiment contre elle, je me reproche même ... ne je sais ce que je me reproche ; mais je serai bien malheureuse d'avoir été brouillée avec elle, si je ne puis la revoir encore, la soigner, lui prouver que j'ai tout oublié. Je crains de perdre un moment même avec vous, ma chère Louise, je vous envoie la lettre de madame de Mondoville, et je pars.⁶⁵¹

La lettre de Delphine, destinée ici à Mlle d'Albémar révèle son intégrité morale. Malgré la calomnie et les abus dont elle a été victime, elle se préoccupe de l'état de Sophie de Vernon malade et proche de la mort. Le lexique de la compassion qui ponctue ce courrier « La pauvre madame de Vernon », prend son ampleur accompagnée de son action sociale. En effet, la jeune femme se précipite pour secourir celle qui a besoin de son aide. Cette volonté d'agir pour le bien de l'autre, cette action sociale répond aux critères de solidarité idéologiques de l'héroïne. Ces actions bienveillantes de Delphine sont les éléments significatifs de la portée éthique de son action. De plus, l'on peut pratiquer une action sociale sur la base des normes sociales comme il est juridiquement recommandé d'assister les personnes en danger. Puisque Mme de Vernon est en danger de mort et que Delphine a les moyens de la secourir, elle le fait. La bonté de son cœur dépasse les émotions serviles de la rancœur. La lettre s'achève par une action qui marque une chute dans l'accomplissement de la volonté de l'héroïne « Je pars ». Cette phrase clôt l'intention de Delphine d'aller apporter son aide à madame de Vernon.

II.2.9 Les institutions.

L'œuvre de Mme de Staël est un instrument tendu à la société pour servir de base de réflexion aux institutions pour favoriser les libertés. Ecrire est pour elle un acte d'engagement qui lui permet de servir la société dans le but d'influencer les institutions éthiques et sociales. A maints égards, on peut juger son œuvre comme une extension du raisonnement pratique de l'auteure. Mme de Staël veut répandre la vertu dans la société par l'effet de la persuasion que la littérature peut apporter aux consciences. Dans cette perspective, écrire est pour Mme de Staël l'extension de son raisonnement pratique. Paul Ricoeur qui s'intéresse aux mécanismes de l'action estime que le raisonnement pratique participe des mesures prises par le

⁶⁵¹ STAEL Madame de, *Delphine*, *Ibid.* p. 335.

sujet pensant pour rétablir la liberté : « La raison pratique, dirai-je, est l'ensemble des mesures prises par les individus et les institutions pour préserver ou restaurer la dialectique réciproque de la liberté et des institutions, hors de laquelle il n'est pas d'action sensée. »⁶⁵². L'action sociale de Mme de Staël prend tout son sens par la légitimité qu'elle tire de l'institution littéraire pour lui servir dans un premier temps mais pour servir aussi aux institutions religieuses, culturelles, artistiques et juridiques.

Cette société dans laquelle Mme de Staël vit en rapport avec les droits des hommes. Ces mouvements provoquent naturellement chez cette femme écrivaine et théoricienne, par ailleurs très présente dans la vie politique, des réflexions utilisées en politique et dont l'ambition participe à la construction des institutions. Dans son élan, elle rédige : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales, Des circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France, De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* (1796). Par la titrologie de ces ouvrages, est sous-tendue le souci d'apporter sa part de réflexion à la société moderne mais aussi au bonheur des individus. Ces éléments se lisent dans son œuvre tant littéraire que théorique.

Ainsi, à travers la conscience et la considération de l'altérité, le personnage pensant dans l'univers diégétique déploie les topiques de l'humanisme pour influencer les consciences institutionnelles. En effet, les œuvres de Mme de Staël ne serait-ce qu'à travers *Corinne ou l'Italie* et *Delphine* mettent en scène la volonté de faire du bien d'autrui comme raison d'agir sociale et raison de se penser utile. Elle pense comme une nécessité que la littérature entre dans un rapport d'influence mutuelle avec les institutions dont la littérature et les arts seraient la conscience de ces institutions. Les institutions sont les lieux légitimes de centralisation de l'autorité du peuple. C'est par elles que les idéologies trouvent un écho favorable pour enfin se répandre dans le peuple.

Dans cette perspective, les idées d'intellectuels ne peuvent atteindre une large population qu'avec l'assentiment de l'Etat qui est l'institution suprême dans la mesure où c'est là que s'exerce le pouvoir de l'ensemble. Dans la mesure où, Mme de Staël se veut être un chantre du bonheur des individus comme le démontre un de ses ouvrages, elle écrit pour proposer une vision de la vertu sociale. Sa biographie démontre, notamment avec l'œuvre de

⁶⁵² Ricœur Paul, *Du texte à l'action*, *Ibid.* p. 285.

Michel Winock intitulée *Mme de Staël*⁶⁵³ qu'elle entretient des discussions politiques dans ce sens avec des hommes à travers l'Europe. Les institutions ont fini d'être légitimées par Paul Ricoeur qui voit en elles l'instance suprême qui rend possible l'humanisme social par sa raison d'agir. Dans ce sens, le philosophe reprend un principe de philosophie politique de Max Weber dans *Du texte à l'action* : « l'Etat, c'est par excellence l'institution qui repose sur la croyance en la légitimité à user de la violence en dernière instance. »⁶⁵⁴

Mme de Staël a bien conscience de l'autorité des institutions. Elle le reconnaît et pense que l'écrivain doit assumer sa part de responsabilité par cette déclaration : « L'écrivain doit être responsable. »⁶⁵⁵ En conscience de la responsabilité qu'elle a d'être une personne de savoir, son œuvre devient le processus d'un engagement social. Ce faisant, l'œuvre de Mme de Staël fait du discours religieux, social, culturel ou moral un argument de force pour montrer une origine de l'éthique des hommes. En effet, elle présente un monde diégétique qui évoque toujours à des degrés divers la religion monothéiste, l'action sociale, la culture, la conscience éthique. Ses personnages sont des chrétiens catholiques sinon protestants, ils accomplissent des actes bienveillants et portent des valeurs morales. Dans son œuvre *De la Littérature*, elle montre que la morale religieuse concourt à améliorer la conscience sociale des hommes en cette déclaration :

Les prédicateurs éclairés ont toujours présenté la morale religieuse comme un moyen d'améliorer l'espèce humaine ; j'ai tâché de prouver que les préceptes du christianisme y avaient contribué efficacement.⁶⁵⁶

De plus, elle conforte les personnages Corinne et Delphine dans l'acceptation d'une morale religieuse par des scènes de culte. Les actions menées par les personnages féminins montrent qu'elle se soumettent aux lois religieuses et exercent le bien notamment pour des raisons humanistes. Aussi, montre-t-elle chez Oswald et Léonce la recherche de spiritualité religieuse en guise de gage moral. Le roman *Corinne ou l'Italie* confie au lecteur ce besoin du personnage qui cherche des raisons à sa vie par le biais du culte : « Le désir de connaître et d'étudier la religion d'Italie décida lord Nelvil à chercher l'occasion d'entendre quelques-uns des prédicateurs qui font retentir les églises de Rome pendant le carême. »⁶⁵⁷ La connaissance et la pratique des principes religieux sous-tendent les actions des personnages. Outre

⁶⁵³ WINOCK Michel, *Madame de Staël*, Paris, Ed. Hachette, 2012.

⁶⁵⁴ RICOEUR Paul, *Du texte à l'action*, *Ibid.* p. 379.

⁶⁵⁵ STAEL Madame de, *De la littérature*, *Ibid.* p. 17.

⁶⁵⁶ STAEL Madame de, *De la littérature*, *Ibid.* p. 61.

⁶⁵⁷ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 258.

l'institution religieuse, Mme de Staël aborde des questions d'ordres culturelles et politiques tout au long de son œuvre.

Elle n'hésite pas à donner ses opinions par le truchement de son salon qui rencontre un vif succès dans la classe politique. C'est par ailleurs ce que rapporte Michel Winock dans sa biographie. Par des témoignages concordants, il s'avère qu'elle aborde les questions relatives à la fédération des états européens. Elle réunit des nationalités éclectiques comme le montrent des scènes dans le roman *Corinne ou l'Italie* et *Delphine*. Ses différentes biographies comme *Dix années d'exil*, montrent son souci marqué en politique contre l'autorité de Napoléon Bonaparte. A travers le roman épistolaire *Delphine* elle aborde des faits relatifs à la politique tel que le mariage, le divorce, la vie conjugale, les libertés des femmes.

Delphine est victime d'une discrimination sociale par les rumeurs qu'on fait courir sur elle pour lui ôter le droit d'aimer Léonce. En tant que jeune veuve, Delphine vit une solitude qui ne trouve d'agrément que dans la compagnie de Mme de Vernon qu'elle considère avec beaucoup d'admiration comme : « [...] la femme du monde dont l'esprit et les manières m'attachent et me captivent le plus. »⁶⁵⁸ La violence sociale qu'exercent les gens sur Delphine est une critique que Mme de Staël présente aux institutions politiques afin qu'elles représentent les droits de la femme au XVIII^e siècle. Par la chronique qui lie Delphine à Thérèse d'Ervin, on lit une critique de l'institution du mariage. Par la vie de Thérèse, elle montre comment des faits socio-culturels affirment les femmes.

Le récit présente une confidence de Thérèse à Delphine : « Depuis six mois, elle m'a souvent écrit qu'elle souffrait, qu'elle était malheureuse, [...] »⁶⁵⁹ Le malheur de Thérèse est un moyen d'évoquer des faits sociaux qui doivent être débattus en politique. Mais en plus de cela, la littérature est aussi le lieu propice pour elle de rendre légitime la femme dans l'institution artistique et intellectuelle par la reconnaissance qu'on accorde de Corinne, de Delphine ou encore à Mirza. Ainsi, l'œuvre de Mme de Staël peut être perçue comme un débat légitime sur les bases d'une société égalitaire et un engagement politique à défendre l'individu de toute forme d'oppression.

⁶⁵⁸ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid.* p. 62.

⁶⁵⁹ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid.* p. 88.

II.2.10 Différents instincts maternels

Le discours littéraire est bien souvent l'occasion pour les écrivains d'aborder des questions d'ordre social. Le thème de la maternité appartient dans ce cas au rang des motifs thématiques de l'œuvre de Mme de Staël. Arrivé à ce niveau de notre démonstration, nous voulons mettre en lumière une condition qui rend sensible l'auteure en ses doubles qualités d'auteure et de mère. On peut donc dans une large mesure considérer qu'il y a dans une œuvre un peu de subjectivité qui fonde son parti pris en faveur des femmes. Au cours du XVII^e et du XVIII^e siècle, sous l'Ancien Régime l'on voit naître différentes formes d'éducation destinées aux enfants et à la famille. Derrière ces méthodes de formation de l'esprit, les femmes jouent un rôle important.

Dans cette littérature sociale et culturelle qui forme l'esprit, la mère est présentée par les institutions comme le parent sensible qui protège et éduque les enfants. Cette topique se lit notamment dans l'œuvre de Mme de Staël par les mères : Mme de Vernon, Mme Edgermond, Thérèse d'Ervins, Agar, la Sunamite, Geneviève de Brabant. A travers l'instinct maternel s'illustre une personne rendue sous la plume de Mme de Staël garante de la transmission des valeurs sociales, de l'amour du prochain, de l'empathie et plus largement d'émotion. Pour se rendre compte de la véracité de notre assertion, plusieurs pièces de théâtre de Mme de Staël viennent en appui à notre propos.

Ainsi, l'enfant est un *alter ego* qui suscite chez la mère une sensibilité accrue en raison du lien consanguin et du devoir de protection de l'enfant. Ce dernier devient une raison de vivre et non plus simplement une raison d'agir dans la mesure où toute l'affection que la mère exprime est tournée vers cet être. Cette affection est dévoyée dans *La Sunamite*. En effet, l'affection que la Sunamite porte à Sémida est condamnée par la loi divine pour son caractère extrême et déviant du culte à l'Être-Suprême :

Semida est une créature céleste ! tu prends pour de la tristesse ce recueillement de l'âme, qui lui fait devenir deviner ce que l'âge apprend aux autres. Elle n'a point, il est vrai, l'insouciant gaité de l'enfance, mais la douceur des se peint toujours sur son front. ⁶⁶⁰

⁶⁶⁰ STAEL Madame de, *Œuvres complètes*, *Ibid.* p. 103.

On remarque qu'elle vit par Sémida des plaisirs par procuration lorsque qu'elle conduit son enfant dans ces joies déviantes.

L'instinct maternel exprime par principe un amour désintéressé, un parti pris pour l'enfant, voire une manière de vivre pour le bon plaisir de l'enfant et pour ses intérêts. La mère ne cherche que le bonheur de l'enfant comme le démontre le sacrifice de Geneviève de Brabant. Celle-ci se retire vivre dans une caverne, éloignée de toute civilisation afin que son enfant grandisse dans la quiétude.

Le sacrifice de la mère ne trouve satisfaction, en fait, que par le bonheur de l'enfant. Ainsi, quand l'enfant meurt, sa propre vie perd tout son sens au point que la mère demande soit de perdre elle aussi la vie soit qu'elle prenne la place de l'enfant dans la mort. Cette demande est mise en scène par l'auteure déjà dans *Agar dans le désert*. L'instinct maternel est poussé au mécanisme sacrificiel quand la mère s'offre en sacrifice ou offre de quelque manière de ce soit quelque chose.

Elle peut aussi tricher, tromper pour venir en aide à son enfant contre le sort d'une tierce autre personne. Dans *Corinne ou l'Italie*, Mme Edgermond s'adonne à la tromperie afin de marier sa fille. Le récit révèle qu'elle apprend d'Oswald qu'il veut épouser Corinne, mais elle use de l'apitoiement pour sensibiliser Oswald au destin de sa fille et de le détourner de son vœu et de celui de Corinne. La même volonté de préserver son enfant se montre à travers l'action de Mme de Vernon dans *Delphine*. A travers la narration, l'on découvre que la relation mère-fille est tout ce qu'il y a de plus classique. Delphine entretient cependant des rapports bien plus chaleureux avec Mme de Vernon que sa fille. Toutefois, l'instinct maternel amène Mme de Vernon à trahir l'affection de Delphine en se servant d'elle dans le but de marier sa fille au détriment des sentiments réciproques de Léonce et de Delphine.

Le caractère particulier du sentiment permet de saisir l'action des mères dans la perspective de leur action. En effet, le sentiment d'amour de la mère pour l'enfant borne l'action de la mère au seul bonheur de son enfant. Cela explique dans une certaine mesure la trahison de Mme de Vernon à l'égard de Delphine et de Mme Edgermond à l'égard d'Oswald. L'action de la mère dans l'œuvre de Mme de Staël suscite l'intérêt d'un regard herméneutique à bien des égards. Il faut voir dans un premier temps au niveau de la sémantique textuelle l'expression des sentiments de la mère pour l'enfant, la reproduction de l'amour du divin pour ses enfants. Cette affection propre d'une éthique humaniste évidente, poussée par ailleurs au sacrifice met en

lumière la détermination pour la mère de se mettre au service d'une autre personne même si cette autre personne est de fait son enfant.

Au-delà du lien consanguin, ce sont des corps par des identités identifiantes qui sont mis en scène. L'instinct maternel, par sa volonté de disposer de son corps pour satisfaire le bien d'un autre corps, est un acte performatif. Les actes posés mettent notamment en évidence le caractère volontaire de leurs actions comme en témoigne le sacrifice d'Agar pour sauver Ismaël, dans un premier temps elle se prive de boire afin que l'enfant boive ce qu'il faut pour vivre ; deuxièmement elle demande à Dieu de prendre sa vie et ressusciter son enfant lorsqu'il meurt. Par l'action du volontaire peut se mettre en évidence la recherche d'une possibilité de contrainte qui aurait amené les mères à poser leurs actions de trahison et de soutien à leur enfant. Mais même quand Geneviève de Brabant a des difficultés énormes elle ne faiblit pas garde la prérogative d'être responsable de ses actions.

Outre, la possibilité de lire le volontaire dans l'action du personnage maternel pour exercer une éthique humaniste, il ressort de notre observation que les actions sont aussi conduites par les sentiments moraux. En effet, l'herméneutique ricoeurienne peut être perçue comme une théorie des sentiments moraux. Elle permet au lecteur d'examiner comment leur implication émotionnelle met en évidence les sentiments exposés comme force d'orientation du texte. Le dévouement maternel est un des sentiments mis en valeur par la narration pour démontrer l'attachement émotionnel qui les lie aux enfants. Cette topique de l'instinct maternel est notamment mise en évidence par Marie-Emmanuelle Pagnol-Diéval dans son article intitulé : *Maternité idéale* dans le théâtre de Mme de Staël. Elle souligne :

On s'accorde pour reconnaître au XVIIIe siècle, sinon l'invention d'une relation de tendresse entre parents et enfants, du moins la nouveauté de sa représentation en littérature et en peinture. Le théâtre des familles de Mme de Staël n'échappe pas à cette évidence, en mettant en place une relation forte entre la mère et l'enfant. La tendresse qui s'y exprime est avivée par le nombre réduit des personnages, l'intrigue et le genre théâtral de tonalité lyrique.⁶⁶¹

L'œuvre de Mme de Staël, notamment son œuvre théâtrale est le lieu des innovations thématiques du dix-huitième siècle en littérature. En effet, parents et enfants entretiennent des liens d'amour mutuel. Comme on peut le voir dans *Geneviève de Brabant*, *La Sunamite* ou *Agar dans le désert*, parents et enfants cherchent à se plaire. Chacun veut rendre l'existence de l'autre

⁶⁶¹ PLAGNOL-DIEVAL Marie-Emmanuelle, *Maternité idéale dans le théâtre de madame de Staël in Cahiers staëliens*. « Est-ce sérieusement que vous me haïssez ? », Paris, Ed. Honoré Champions, No 53, 2002.p.184.

agréable. Geneviève consent à des sacrifices pour sa fille. Mais ce désir de rendre la vie de l'enfant agréable n'est pas exclusif. L'enfant aussi veut plaire à sa mère et lui être autant agréable. Dans *La Sunamite*, Sémida danse pour plaire à sa mère même si son esprit d'enfant pieuse se sent mal de danser et de s'exposer. L'intention de Sémida est de rendre agréable l'existence de sa mère comme Ismaël, dans *Agar dans le désert*.

L'humaniste de l'instinct maternel s'exprime par l'attachement que sous-tend l'expression des désirs maternels. Elles vivent par l'enfant et pour l'enfant. Si l'instinct maternel existe par le lien filial envers l'enfant, la mère se pense aussi dans l'univers du récit chez Mme de Staël étroitement dans un rapport avec son enfant. C'est dire à quel point le lien mère enfant met en avant l'instinct maternel conduit par l'émotion plutôt que par la raison. Ce qui justifie la notion d'instinct est bien l'absence marquée d'une réflexion pour présider à l'accomplissement d'une action. En dépit de cela, ce caractère maternel justifie à lui-seul la raison d'agir d'une mère pour protéger son enfant. Ainsi, vu sous l'angle du philosophe Paul Ricoeur dans *Du texte à l'action*, « la raison d'agir » est ce qui suffit à comprendre l'aboutissement d'une action si on le confère à la conscience. Il le dit en ces termes :

Au niveau de la théorie de l'action, le concept de raison pratique s'identifie aux conditions d'intelligibilité de l'action sensée en entendant par action sensée celle dont un agent peut rendre compte-logon didonai-à un autre ou à lui-même, de telle sorte que celui qui reçoit ce compte l'accepte comme intelligible. L'action peut donc être « irrationnelle » selon d'autres critères que nous aurons à considérer plus loin : elle demeure sensée dans la mesure où elle rencontre des conditions d'acceptabilité établies dans une certaine communauté de langage et de valeur.⁶⁶²

L'instinct maternel, si l'on en croit les mots du philosophe est une condition d'acceptabilité de l'action de préservation d'un enfant par sa mère.

II.2.11 Narration des sensations et du pathos.

Si le discours littéraire s'accorde pour fonder son inscription dans un courant de pensée, l'on peut dans cette perspective concéder à Mme de Staël de s'accommoder des

⁶⁶² RICOEUR Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », p. 264.

principes fondateurs de l'école de pensée humaniste, ne serait-ce que pour les raisons d'agir de ces héros. Cependant, son art de la narration montre bien plus de spiritualité et de transcendance pour que l'on s'attarde trop sur l'action phénoménologique des personnages en présence dans les diégèses. L'œuvre met en scène un discours de la conscience qui laisse entendre au lecteur la conscience éthiques des personnages. L'expression de celle-ci se remarque au niveau diégétique par l'expression du pathos. Rappelons que l'expression du pathos est ce qui dans le récit est propre à susciter l'émotion par l'empathie, la compassion, les larmes. Cette marque de douleur à l'égard du destin d'une autre personne que soi est une marque considérable de l'estime voire de la considération qu'on a pour autrui. Anne Coudreuse constate l'abondance des pleurs dans la littérature du XVIII^e siècle dans son livre : *Le goût des larmes au XVIII^e siècle* :

Au XVIII^e siècle, les hommes et les femmes pleurent au théâtre, en lisant des romans, en écrivant des lettres. Les retrouvailles entre deux amis, surtout quand l'un d'eux s'appelle Diderot, sont toujours chaleureusement démonstratives et souvent baignées de larmes. L'émotion se montre et se démontre par toutes sortes de signes verbaux ou gestuels et se transmet comme par contagion. Les larmes ne sont pas condamnées au secret honteux de l'intimité, car il n'est pas indigne de pleurer en public, bien au contraire : il s'agit d'un moyen infaillible de manifester sa sensibilité et de prouver ainsi les vertueuses qualités de son âme.⁶⁶³

Ces caractères se transmettent de l'homme à la fiction. Représenter le pathos, de ce fait, est une marque de réalisme en fiction. A travers ses personnages féminins, Mme de Staël rend compte de ce caractère humaniste. Elle exprime par l'expression des pleurs ou des lamentations le pathos narré dans tous les récits. A travers le personnage Corinne, les lamentations face au sort d'autrui montrent que l'homme est une source d'expression des sentiments humanistes. Alors Corinne pleure en guise de signe extérieur d'émotion : « Ces paroles étaient dures, elles blessèrent profondément Corinne ; et se levant aussitôt, les yeux remplis de larmes, elle sortit de la chambre et retourna subitement chez elle. »⁶⁶⁴ L'œuvre est empreinte de pathétisme émotionnel pour faire surgir la douleur des personnages.

Les destinées des héros sont confrontées aux violences de la société dont le résultat manifeste est le malheur puis, la mort de Corinne. Les pleurs se manifestent à cet effet pour exprimer sa désolation. Cette déception est due aux remarques désobligeantes d'Oswald à son égard pour avoir donné un concert. La réaction de l'héroïne exprime la blessure, le choc qu'elle

⁶⁶³ COUDREUSE Anne, *Le goût des larmes au XVIII^e siècle*, Paris, Presses Universitaire de France, 1999. p.1.

⁶⁶⁴ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 154.

ressent face à ces remarques. Les pleurs sont l'expression du mal provoqué par les paroles venues d'une personne chère à son cœur.

L'usage narratif du pathos est un motif récurrent dans *Delphine*. Dans ce roman l'héroïne aide souvent ceux qui le désirent. Cette aide se révèle être un acte social dans la mesure où, en tant que membre d'une communauté sociale, elle offre ce qu'elle possède en vue de régler un déséquilibre de la société. Dans cette perspective, sa façon d'agir dévoile la portée de sa volonté de faire le bien. C'est ce qui la conduit à de nombreuses reprises à s'exposer. Delphine dévoile sans feintes ses émotions. C'est aussi le cas lorsqu'elle est meurtrie, comme le jour du mariage d'Oswald. Elle décrit après cet événement sa tristesse et sa douleur à Mlle d'Albémar :

[...] Je n'avais pas encore osé lever les yeux ; mais quand les sons eurent cessé, cette douleur déchirante qu'ils avaient un moment suspendu, me saisit de nouveau ; je vis Léonce à la clarté des flambeaux, pour la dernière fois sans doute je le vis ! Il donnait la main à Matilde, elle était belle, car elle était heureuse ; et moi, mon visage couvert de pleurs ne pouvait inspirer que de la pitié.

Léonce, est-ce encore une illusion de mon cœur ?⁶⁶⁵

La tonalité qui découle de cet extrait est pathétique par l'expression de la douleur que Delphine éprouve de voir l'homme qu'elle aime épouser une autre femme. Elle décrit la scène de son malheur et le seul sentiment: « cette douleur déchirante ». Mais l'amour qui l'habite reste un sentiment si présent que le monde semble s'effondrer pour elle. Elle est lésée par le mariage de Léonce avec Matilde. L'expression visible de la douleur de Delphine sont ces « pleurs » qui, dit-elle, peuvent inspirer la pitié à la vue des autres personnes. Elle pleure en effet cet être qu'elle perd par le biais du mariage. L'humanisme de Delphine s'exprime donc par cet ensemble d'émotion que sont la peine, le regret et les pleurs. Le regret de Delphine est dû à l'impossibilité de vivre son amour avec cet homme qui l'aime autant qu'elle l'aime. Il plane déjà comme un sentiment de mort tant la description de cet événement suscite le malheur des personnages. Delphine, comme Léonce, sont contre ce mariage. En ce sens, la solitude et le manque d'amour qui en découle sont un mal vécu dans la chair de Delphine. C'est cette perspective qui s'offre aux héroïnes de Mme de Staël, Corinne et Delphine. Cet échec de la passion amoureuse se lit également dans ses nouvelles *Mirza ou lettre d'un voyageur*, *Pauline de Gercourt*.

⁶⁶⁵ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid.* p. 204.

Dans la continuité de notre réflexion, on remarque que le lieu de l'action, en l'occurrence une église où se fait la trahison à l'amour de Delphine, le lieu de sa crucifixion symbolique n'est pas tout à fait un hasard. Elle n'a pas connu la maternité, et n'excelle que pour des choses transcendantes. Ces valeurs qu'elle confesse la mettent *ipso facto* dans la dimension christique dont l'accomplissement est la trahison symbolique de Léonce, qui pourtant, l'aime aussi.

L'expression du pathétique comme marqueur du ressenti humaniste des personnages prend une ampleur importante dans l'œuvre théâtrale de Mme de Staël. La douleur est le référent fondamental de l'humanité pour les personnages Agar, Geneviève, Sapho, la Sunamite. Avec la description de l'apitoiement des personnages, la repentance par le biais de la conscience s'appuie sur la reconnaissance de cette faute. Dans cette perspective, le pathos est l'effet remarquable de la reconnaissance de la culpabilité. Les pleurs et les lamentations sont le châtement moral que l'homme s'inflige pour payer son erreur devant la société. Cet effet apparent est la caution d'un châtement morale accepté et infligé par soi-même. Cela se manifeste d'ailleurs dans *Agar dans le désert*, *La Sunamite* et *Geneviève de Brabant* par des confessions soit devant Dieu, soit devant les hommes.

Les descriptions de repentance sont des rituels de purification qui entourent la croyance religieuse. Cet état, plus qu'une situation émotionnelle de repentance, est aussi une recherche de purification pour accéder à un jugement clément. L'intérêt porté à la religion et à Dieu cristallise en effet les actions de ces héroïnes depuis Delphine, Corinne, Geneviève, jusqu'à Agar. Ce fait appelle une convergence du comportement de ces femmes à rechercher et à affirmer leur repentance auprès de l'Être-Suprême, même si les héroïnes n'ont pas nécessairement provoqué le malheur qui les conduit aux lamentations, elle ont en fait été trahies.

II.2.12 La prière dans les récits.

La prière est le lien qui unit l'homme à l'entité divine en laquelle il croit. Cette pratique culturelle intervient dans l'œuvre de Mme de Staël sous diverses formes et participent à l'évolution actancielle des personnages. A travers le motif de la prière dans les récits se lit en filigrane l'imaginaire anthropologique de la société de l'auteure. En effet, les personnages

entretiennent un lien d'influence et autant d'échange avec leur milieu social. En effet, à travers la prière s'entend un lien entre le niveau sémantique des termes de référence « Dieu »⁶⁶⁶, « Être bienfaisant »⁶⁶⁷, « l'Être Suprême »⁶⁶⁸ et le niveau herméneutique que ce nom et ces périphrases évoquent. Ces éléments discursifs permettent au croyant de garder un lien avec le monde transcendant de sa croyance. Ainsi, l'on constate dans le décor une profusion d'éléments religieux dans le roman *Corinne ou l'Italie*. L'univers de ce récit met en scène des personnages en Italie et en Angleterre, avec des sociétés de référence, très croyantes et attachées à leurs valeurs culturelles, qu'ils soient catholiques ou anglicans.

Cette foi en un idéal est un lien commun. Cette dimension anthropologique s'illustre dans le roman par les héros Corinne et Oswald. Les attentes de la prière sont la promesse du bonheur comme une totalité de satisfaction. Nous pouvons même dire que la religion est pour l'homme le champ total de motivation qui sous-tend les actions des hommes. La narration illustre la quiétude et l'apaisement spirituel du culte religieux face aux « intérêts vulgaires du monde »⁶⁶⁹ dans l'œuvre :

Pendant qu'Oswald était absorbé par les réflexions que faisaient naître tous les objets qui l'entouraient, il vit entrer dans la tribune des femmes, derrière la grille qui les sépare des hommes, Corinne qu'il n'espérait pas encore, Corinne vêtue de noir toute pâle de l'abstinence, et si tremblante dès qu'elle aperçut Oswald qu'elle fut obligée de s'appuyer sur la balustrade pour avancer : en ce moment le *miserere* commença.

Les voix, parfaitement exercées à ce chant antique et pur partent d'une tribune au commencement de la voûte ; on ne voit point ceux qui chantent ; la musique semble planer dans les airs ; à chaque instant la chute du jour rend la chapelle plus sombre : ce n'était plus cette musique voluptueuse et passionnée qu'Oswald et Corinne avaient entendu huit jours auparavant ; c'était une musique toute religieuse qui conseillait le renoncement à la terre. Corinne se jeta à genoux devant la grille et resta plongée dans la plus profonde méditation ; Oswald lui-même disparût à ses yeux. Il lui semblait que c'était dans un tel moment d'exaltation qu'on aimerait à mourir, sa la séparation de l'âme d'avec le corps ne s'accomplissait point par la douleur ; si tout à coup un ange venait enlever sur ses le sentiment et la pensée, étincelles divines qui retourneraient vers leur source la mort ne serait pour ainsi dire alors qu'un acte spontané du cœur, qu'une prière plus ardente et mieux exaucée.⁶⁷⁰

⁶⁶⁶ STAEL Madame de, *Delphine I*, *Ibid.* p. 70.

⁶⁶⁷ *Ibid.* p. 71.

⁶⁶⁸ *Op. Cit.* p. 70.

⁶⁶⁹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 267.

⁶⁷⁰ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* pp. 265-266.

Le cérémonial religieux comme le mouvement de la prière consacrent une attitude sacrée des hommes envers leur Seigneur. Les vœux et les recommandations qui découlent de cet acte planifient l'existence du croyant. On constate à travers l'œuvre de Mme de Staël que cette inclination devant la divinité répond à plusieurs attentes. En effet, la prière permet de purger le cœur de ses sensations, elle permet de trouver la quiétude ; elle permet de se repentir devant un tribunal céleste toujours clément.

Le mouvement de la prière et du repentir sont un lieu corrélationnel qui s'illustre dans le texte par les champs lexicaux de l'orthodoxie religieuse. En effet, on note un sens significatif à travers les descriptions suivantes :

C'est le soir et avec les lumières presque éteintes, que les prédicateurs à Rome se font entendre pendant la semaine sainte dans les églises. Toutes les femmes alors sont vêtues de noir, en souvenir de la mort de Jésus-Christ ; et il y a quelque chose de bien touchant dans ce deuil anniversaire, renouvelé tant de fois depuis tant de siècles. C'est donc avec une émotion véritable que l'on arrive au milieu de ces belles églises, où les tombeaux préparent si bien à la prière ; mais le prédicateur dissipe presque toujours cette émotion en peu d'instant. ⁶⁷¹

Les descriptions des moments de solennités religieuses célébrées par les croyants ajoutent à la dimension religieuse l'inclination des hommes. A travers ces lignes se montre la codification qui témoigne du respect des hommes pour leur dieu. La tonalité descriptive de ce passage met en avant le champ lexical de la religion (les prédicateurs⁶⁷², Rome⁶⁷³, la semaine sainte⁶⁷⁴, églises⁶⁷⁵, prière⁶⁷⁶, et le nom propre Jésus-Christ⁶⁷⁷). Ce caractère de croyance est le fait de Corinne comme il l'est pour Oswald ; ils ont la foi.

L'imaginaire du divin est un caractère anthropologique dans la mesure où la culture des peuples humains conduit l'homme à aborder la divinité avec la sensibilité d'un lien filial. Les personnages ressentent un sentiment affectif vis-à-vis de cet être omniscient et se repentent de ne pas respecter ses consignes à certaines occasions. Les descriptions abondantes dans le récit mettent en avant le caractère religieux et offrent une vue d'ensemble de cette métaphore

⁶⁷¹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 259.

⁶⁷² *Ibid.* p. 250.

⁶⁷³ *Op. Cit.* p. 250.

⁶⁷⁴ *Op. Cit.* p. 250.

⁶⁷⁵ *Op. Cit.* p. 250.

⁶⁷⁶ *Op. Cit.* p. 250.

⁶⁷⁷ *Op. Cit.* p. 250.

religieuse chez l'homme. L'abondance du vocabulaire religieux conforte l'image religieuse de la société diégétique au niveau herméneutique comme le montre les relevés lexicaux.

Au niveau herméneutique, la vie héroïque des personnages, les lieux de culte, l'évocation du divin ancre les personnages dans la suite du modèle religieux de Jésus-Christ. Cette éthique religieuse colle à l'éthique factuelle des personnages de Mme de Staël Corinne, Delphine, Sapho, Geneviève de Brabant, Mirza, Sémidia, Agar, Léonce et Oswald. Dans cette perspective, le caractère par lequel s'ouvre chacun des personnages cités précédemment s'identifie à une ressemblance avec une image mythique vécue comme une métaphore-vive.

Plus encore, Paul Ricoeur considère qu'à travers le mot se transmet une unité de base signifiante appuyée par un champ lexical qui peut le conforter et légitimer une orientation interprétative. Dans ce sens, à travers son œuvre *La Métaphore vive*, il postule que :

La rhétorique de la métaphore prend le *mot* pour unité de référence. La métaphore, en conséquence, est classée parmi les figures de discours en un seul mot et définie comme trope par ressemblance ; en tant figure, elle consiste dans un déplacement et dans une extension du sens des mots ; son explication relève d'une théorie de la substitution.⁶⁷⁸

La pragmatique discursive disposée par Mme de Staël met en effet en scène une profusion de termes de piété, de repentance et de communication avec le divin sous diverses formes. Corinne, une femme vertueuse et humble exerce pour les autres une bonté remarquable. Elle exerce sa religion, se met à la disposition des autres et meurt innocente pour couronner son parcours. Delphine vit en exerçant la plus large bonté à l'égard de ses congénères, malgré cela elle est honnie, trahie et calomniée. Mais, comme un ordre divin cette femme meurt en se repentant de sa conduite hypocrite. Delphine exerce la bonté la plus large non pas pour la reconnaissance des hommes, mais pour trouver grâces aux yeux de Dieu. La mort de Delphine par empoisonnement à la fin du récit semble plus être une offrande de sa propre personne qu'un suicide égoïste.

Le suicide de Delphine est un paradoxe dans la mesure où le suicide est interdit par la religion. Cependant, son suicide est une offrande qu'elle fait à Léonce dans le but de lui servir de nouveau dans l'au-delà. Cet acte est présente comme un accompagnement et une volonté de servir autrui. On lit à travers cet acte l'expression de la bonté de Delphine.

⁶⁷⁸ RICOEUR Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », p. 7.

En fait, elle se sent coupable et blessée par la sanction capitale qui pèse sur Léonce, condamné à tort à mort. Se sentant incapable de vivre sans l'homme qu'elle a tant aimé et admiré, elle décide de le suivre dans la mort afin qu'ils soient unis dans l'au-delà pour l'éternité. Le champ lexical du divin emplit la fin de la narration de la mort de Delphine par une pragmatique spirituelle à laquelle les personnages remettent leur destin. Pour accompagner Léonce jusqu'au lieu de son exécution à la place du curé, elle déclare :

Léonce, dit-elle, en se retournant vers lui, la religion donne aux malheureux qui marchent au supplice un ami pour les consoler, veux-tu que je sois cet ami ? Je te parlerai comme lui, au nom d'un Dieu de bonté : un instant, je n'en fus pas digne, un instant j'ai douté ; et trouvais le malheur qui m'accablait plus grand que mes fautes ; mais à présent, les espérances religieuses sont revenues dans mon cœur : le ciel me les rendues, je te les ferai partager. ⁶⁷⁹

La prière apparaît aux hommes à travers l'univers diégétique de Mme de Staël comme un réflexe instinctif de soumission par lequel on recherche la clémence de l'autorité suprême. Mais les récits *Corinne ou l'Italie*, *Delphine* et *Trois nouvelles* de Mme de Staël révèlent une dimension de l'être faillible. Vivre selon les règles sous-entend éventuellement que l'homme transgresse l'autorité avant et après l'établissement de celles-ci. Les croyants nomment cela, le péché ; la subsistance du mythe adamique qui implique le rejet du paradis leur donne des raisons de demeurer dans la droite ligne des prescriptions. Toutefois, les écarts de conduite sanctionnés par le mythe de l'enfer justifient la recherche du pardon de Dieu par la prière. A partir de cette recherche du pardon, de l'apaisement et de l'observation des lois se justifie la présence d'une métaphore imagée par l'usage des périphrases « Dieu tout puissant », puisqu'elle opère une résurgence mythique.

⁶⁷⁹ STAEL Madame de, *Delphine II*, *Ibid.* pp. 326-327.

Conclusion partielle :

Au terme de notre analyse qui a porté sur les rapports d'influences de l'éthique, entendue comme une pensée des permissions et des prescriptions au cours des Lumières, il ressort que Mme de Staël procède à un savant mélange des concepts au sein de son œuvre. En effet, le discours de l'auteure révèle au niveau sémantico-stylistique un usage régulier de la raison dans le but de mettre en valeur l'héritage moral des Lumières. A travers le caractère héroïque, altruiste des personnages se lit la mise à disposition de l'homme pour servir volontairement son prochain. Le XVIII^e siècle a donc consacré ses efforts à créer une société où les hommes fédèrent leurs forces pour servir l'intérêt commun.

A travers les étapes de commentaires successives de cette partie, nous avons ainsi voulu démontrer que Mme de Staël illustre les idées des Lumières que les postulats philosophiques Paul Ricœur tels que : la considération d'autrui, la raison d'agir, le raisonnement pratique sous-tendent effectivement à travers l'action phénoménologique des héros. Prise sous cette dimension herméneutique, l'action est au centre de notre attention d'analyse du discours littéraire chez Mme de Staël. En effet, elle opère un renversement par le choix du genre de personnage qui accomplit des actes héroïques. En disposant des femmes, non pas simplement comme des héroïnes, mais comme des femmes capables d'assumer des batailles, elle met en évidence l'évolution des Lumières. En ce sens, la religion et la raison demeurent en toute logique les pierres d'achoppement du tracé éthique de l'auteure.

Dans l'univers du récit des œuvres de Mme de Staël, on peut voir éventuellement dès *Corinne ou l'Italie*, *Delphine*, *Agar dans le désert*, *La Sunamite*, *Geneviève de Brabant* que la captation et l'usage de la croyance religieuse apportent une dimension supplémentaire à l'intégrité morale des personnages. Dans l'introduction de l'œuvre de Mme de Staël *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Gérard Gengembre et Jean Goldzink constatent en effet que : « Le facteur religieux n'est pas moins important : on sait que Mme de Staël, comme son père, ne concevait pas l'ordre social authentique sans cohésion religieuse. »⁶⁸⁰ La spiritualité irradie l'œuvre de Mme de Staël.

⁶⁸⁰ Gérard Gengembre et Jean Goldzink in STAEL Mme de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, *Ibid.* p. 35.

Toutefois, elle s'attaque aux différentes difficultés rencontrées par les hommes dans leur existence comme l'impossibilité de vivre une relation amoureuse avec une femme de condition différente, l'égalité parmi les hommes, les normes sociales, l'exclusion sociale, l'oppression dogmatique. L'épanouissement des hommes est autant tributaire des lois étatiques que de la volonté des hommes d'observer des principes. Ce sont ces valeurs humanistes qui transcendent les normes autant juridiques que religieuses que ses héroïnes mettent effectivement en valeur. En effet, on trouve à ses héroïnes une qualité fondamentale des recherches philosophiques du XVIII^e siècle : la raison. Si le philosophe Emmanuel Kant considère la raison comme un tribunal auquel on défère la prise de décision, les personnages la mettent en pratique pour conduire leurs actes avec l'accord de leur raisonnement.

On lit à travers l'œuvre de Mme de Staël les topiques d'une construction argumentative basée sur l'humanisme et notamment l'action sociale. Par l'enchaînement des actions avec Corinne, Delphine et Mirza, s'est opéré un renversement de la posture chevaleresque sous les traits féminins. Ces femmes, par des actes de discours, ont démontré l'évolution de la conscience sociale par l'assistance à autrui. Dans ce sens, c'est l'affection, la bonté et l'altruisme qui sous-tendent l'évolution des actes des héros où l'on peut retrouver des postulats de Paul Ricœur sur la considération d'autrui en s'appuyant sur la théorie des actes du discours. Le travail d'analyse de la conscience narrative des personnages a souvent montré l'intérêt des héros à la condition de l'autre. Cette volonté consciente s'illustre dès l'incipit des récits *Corinne ou l'Italie*, *Delphine* et plus largement dans les nouvelles et les pièces de théâtre.

Des traits saillants attirent l'attention du lecteur dans l'œuvre de Mme de Staël. C'est entre autres la prépondérance donnée à l'écriture de l'émotion comme d'un amour de Soi à l'autre. Les textes dans cette perspective, *Corinne ou l'Italie*, *Delphine*, *Trois nouvelles*, et les pièces de théâtre visent moins à caractériser l'homme à la manière d'une source émotionnelle, qu'à signifier la valeur humaniste qu'il éprouve pour autrui. La morale et l'éthique se combinent à travers la volonté de porter à autrui le bien. C'est en vertu de cela que l'auteure dit : « [...] Les hommes ne se ressemblent entre eux que par l'affection, ou le calcul ; mais tout ce qui est naturel est varié. ».⁶⁸¹ A travers ce postulat, l'auteure met en valeur un fait essentiel de l'être doué de raison, c'est l'émotion qui l'habite. En effet, seul le cœur de l'homme parmi tous les autres êtres de la création est capable d'éprouver un ressenti sensitif.

⁶⁸¹ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 39.

Dans la continuité de cette logique, la volonté manifeste des héros et des héroïnes se lit à travers l'expression des sensations. La volonté pragmatique des actions est guidée par l'amour de l'autre. Il s'agit parfois d'amour platonique qui n'engage que la sympathie, parfois il s'agit d'un engagement émotionnel pour une personne aimée. Cette deuxième éventualité nous intéresse dans la mesure où d'elle découlent les autres sensations ; mais surtout parce que par l'expression de l'amour se dessine l'origine phénoménologique qui entraîne les personnages dans le tourbillon d'un enchaînement qui va produire l'ensemble du récit. On ne peut pas entrer dans l'œuvre de Mme de Staël en se délestant d'une interprétation symbolique du fait narratif d'autant que la perspective herméneutique n'est pas exempte de ce regard mythique même si Paul Ricœur voit dans l'action du sujet quelque chose qui le dépasse et qui se fonde sur un imaginaire social.

**TROISIEME PARTIE : MADAME DE STAËL :
SOI-MEME COMME UNE AUTRE.**

INTRODUCTION PARTIELLE.

Le sens métaphorique du discours est l'analogon par lequel la narration utilise des éléments de l'imaginaire social pour créer une source d'inspiration à l'action héroïque dans l'œuvre. Ecrire devient alors une action soumise aux conditions de la volonté pour signifier par les thèmes que l'œuvre touche une signification voulue par l'auteur. Dans ce sens Paul Ricoeur estime que :

Il n'existe pas, en effet, de signification qui égale ce qu'elle vise ; comme l'étude des symboles primaires de la fable l'a déjà suggéré, c'est toujours à partir d'un quelque chose qui joue le rôle d'analogon que le symbole symbolise ; la multiplicité des symboles est la conséquence immédiate de leur servitude à l'égard d'un matériel d'analogon, dont l'ensemble est nécessairement limité en extension et dont chacun est également limité en compréhension.⁶⁸²

L'institution littéraire, pour Mme de Staël, est le lieu des affrontements entre toutes les institutions. En dépit des conflits évidents que sous-tend la recherche des symboles dans son œuvre, il demeure évidemment un souci constant d'écrire l'autre, l'homme, l'être social tel qu'il devrait être pour une société éthique. Dans la troisième et dernière partie de notre recherche, nous voulons montrer justement que la société française au XVIII^e siècle manifeste par tous les moyens son besoin de rompre avec les conventions du passé. Les hommes cherchent une société plus égalitaire. Dans cette perspective sociale et en vertu de son rôle d'écrivain, Mme de Staël défend des idées progressistes. Ce caractère de l'œuvre met en scène l'émotion, l'empathie envers l'autre. L'auteure incite le lecteur à l'élévation de l'esprit humain. C'est par cette raison qu'elle prend comme pierre d'achoppement la vertu, l'affection pour autrui et la vérité.

C'est de cette volonté humaniste qu'émane sa réflexion : « Il vaut mieux pour le genre humain que les lumières soient généralement répandues. »⁶⁸³. Ce siècle qui se veut être celui de la raison partagée, considère que ceux qui savent ont le devoir de transmettre. La connaissance fait l'objet d'une course effrénée parmi les hommes. Les hommes distingués par leurs capacités croient sans cesse et dans cet élan d'évolution sociale, les sciences gardent toujours pour finitude de leur recherche l'apport dans la vie des hommes. Les techniques permettent de

⁶⁸² RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté, 2, Finitude et Culpabilité*, Paris, Points, coll. « Essais », 2009. p. 378.

⁶⁸³ STAEL Mme, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Présenté et annoté par Jean Goldzink et Gérard Gengembre, Paris, Flammarion, 1991, p. 102.

repousser les limites du monde et de mieux connaître les territoires extrêmes. Cette fièvre exploratrice touche Mme de Staël pendant ses dix années d'exil où elle décide de visiter l'Allemagne ; comme une anthropologue, elle compose *De l'Allemagne* pour la découverte d'une culture, d'une richesse méconnues en France à cette époque. Elle voyage par la même occasion en Prusse, en Angleterre et en Italie et s'enthousiasme de la culture de cette nation dont elle dessine à grand traits les contours culturels et spirituels à travers *Corinne ou l'Italie*.

Pourtant, partout elle sent le joug constant de l'oppression politique peser sur son existence et ses prérogatives d'individu, de citoyenne et d'artiste. Sous l'Empire, elle côtoie des peuples qui comme elle, vivent sous cette emprise politique qu'elle combat ardemment par ses écrits souvent censurés par le régime napoléonien.

La littérature devient le lien et le médiateur mis au service de l'unification des hommes. Dans ce sens, Mme de Staël prend pour traits saillants de ses discours littéraires les caractères de l'homme, la considération de la condition humaine, la volonté d'agir et l'action sociale. Elle illustre dans *Corinne ou l'Italie* les vicissitudes de Corinne et Oswald, mais plus encore l'héroïsme qui inspire ces personnages. Leur action phénoménologique est un motif valable de croire en la grandeur de l'homme vertueux, qui respecte les lois, la vie et les valeurs. De même, la diégèse de *Delphine* montre Delphine et Léonce comme des êtres faisant montre d'amour, d'humanisme et de respect pour autrui. A travers *Soi-même comme un autre*, Paul Ricœur constate qu'il y a au sein de la société des structures qui favorisent la bonté, la bienveillance et l'amour du prochain. L'herméneutique ricoeurienne s'inscrit dans la critériologie des théories structuralistes. Ces éléments sont démontrés dans l'œuvre et conduisent Delphine et Léonce à faire le bien et à considérer autrui comme un alter-ego. C'est dans cette perspective Delphine écrit: « J'ai craint de t'agiter trop vivement par un entretien, j'ai préféré de t'écrire pour te rassurer, pour te dire même que tu étais libre, oui ! libre de me quitter ! »⁶⁸⁴

On lit par ces mots, la considération d'autrui, de ses droits et de la liberté que Léonce a d'exprimer son affection comme bon lui semble. Par son discours, l'auteur souligne que chaque individu doit être considéré comme tel et non comme un objet de servitude, voire un être dénué d'émotions. Elle veut remettre au cœur des échanges entre les personnes l'amour de l'individu comme une autre dimension de soi. C'est cet intérêt sentimental, sociologique et psychologique porté à l'être qui interpelle les concepts du philosophe Paul Ricœur pour orienter de manière raisonnée et méthodique l'interprétation des textes de Mme de Staël. La plurivocité

⁶⁸⁴ STAEL Mme de, *Delphine II*, présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000. p. 12.

d'intérêts thématiques qui jalonnent le discours incite à s'intéresser à la description des étapes conduisant à la phénoménologie de l'action dans son œuvre. Dans cette perspective, c'est l'herméneutique de Paul Ricoeur qui conduit notre démarche pour mettre en évidence la volonté des héros chez Mme de Staël à porter une attention bienveillante à autrui.

Corinne pense son action, cherche des moyens de la mettre en pratique et parvient à la réaliser, qu'elle vient en aide à Mme d'Ervin, ou quand elle veut préserver le bonheur de Lucile Edgermond. Il y a au moins trois instances de réflexions, selon Paul Ricoeur, qui conduisent à l'action pour attester de son caractère bienveillant. L'auteur illustre par le biais des personnages une volonté de conduire l'opinion publique vers des mœurs policées. C'est dans ce but que Montesquieu défend l'idée de vertu humaine par le respect des lois de la société. Le respect des normes, en somme, c'est cela l'éthique de la conscience humaine. Entrer dans l'œuvre de Paul Ricoeur révèle sous une nouvelle lumière l'œuvre de Mme de Staël. En effet, l'on remarque par les éléments du discours que l'action dans la diégèse est annoncée par une attitude, une réflexion, une idéologie et que l'action qui s'ensuit est la manifestation de cette pensée. Entre ces considérations phénoménologiques et l'accomplissement pragmatique, l'action est elle-même soumise à des jugements de valeurs.

Les récits des œuvres chez l'auteur du XVIII^e siècle mettent en évidence la force de persuasion sur l'imaginaire forgé par les structures sociales comme la religion, les lois, les mœurs et les arts. Ces structures de l'imaginaire permettent un discours de certitude sur l'existence de Dieu comme c'est le cas de Matilde de Vernon ; cette attitude permet aussi une discussion dialectique pour faire de la bonté la raison fondamentale d'agir. Ces éléments de la diégèse permettant d'analyser dans un temps que l'accomplissement des actions tient d'une volonté d'agir soumise non pas simplement à la religion à la reconnaissance de soi dans l'alter-ego que représente autrui ontologiquement. On y voit la forme de morale que se donne le personnage par ses positions idéologiques jusqu'à l'accomplissement de son action. C'est de cette conscience que prennent racine les volontés et les désirs héroïques des personnages.

Aucune loi, aucune règle sociale ne doit priver l'homme de sa liberté. La privation sociale conduit inévitablement au malheur si l'on ne parvient pas à se libérer sinon à se révolter si l'on veut se donner de vivre en toute liberté. Pour soutenir ses idées, Mme de Staël a dû faire face à de nombreux dangers. Elle a failli être assassinée ; elle a été longtemps exilée. Pourtant, consciente de son devoir elle a contribué de lutter pour ses idées. Dans un second temps, ce sont

ces principes mis en évidence par l'action phénoménologique des personnages qui sous-tendent les idéaux posés par Mme de Staël dans son œuvre.

III.1 CHAPITRE I : PARCOURS DES ACTIONS ETHIQUES DE CORINNE ET DELPHINE.

III.1.1 Ouverture à la pensée au bien d'autrui.

Paul Ricoeur aborde la question du « bon vivre » à travers *Soi-même comme un autre* sous la nécessité que chacun se sente responsable du bonheur d'autrui. Le discours littéraire présente des montages sémantiques qui mettent en scène la sollicitude pour rendre visible l'idée d'une conscience humaniste chez Mme de Staël. *Delphine* dans cette perspective révèle à la lumière de nos lectures la magnanimité de l'héroïne :

Je pardonne beaucoup, par exemple, à ceux qui souffrent, de quelque manière que ce soit. On ne sait pas quel ravage le malheur produit dans le cœur ; je ne suis sévère que pour la prospérité, et c'est bien rarement qu'on la rencontre ; il y a tant de souffrances cachées au fond de l'âme ! Mon ami, il faut beaucoup plaindre, car la plupart des torts sont précédés par de grandes douleurs.⁶⁸⁵

En allant plus loin dans la recherche du sens de l'éthique humaine et du souci qu'on accorde au bien-être d'autrui par son action, Mme de Staël forge une œuvre dans laquelle se montre la considération portée au destin d'autrui. On lit la compassion dans le cœur de Delphine et l'indulgence dans les écarts que les hommes peuvent commettre. Le parcours actanciel des héros répond à la maxime kantienne : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité, aussi bien en toi-même qu'en autrui, toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen. »⁶⁸⁶. Paul Ricoeur estime que :

La fiction narrative [...] « imite » l'action humaine en ce qu'elle contribue à remodeler ses structures et ses dimensions selon la configuration imaginaire de l'intrigue. La fiction a ce pouvoir de « refaire » la réalité et plus précisément, dans le cadre de la fiction narrative, la réalité praxique, dans la mesure où le texte vise intentionnellement un horizon de réalité nouvelle que nous avons pu appeler un monde. C'est ce monde du texte qui intervient dans le monde de l'action pour le configurer à nouveau ou, si l'on ose dire, pour le transfigurer.⁶⁸⁷

L'action que mène un personnage manifeste la volonté d'agir pour reconduire la norme et le monde tel qu'on se le représente. En désignant la pensée comme source motrice

⁶⁸⁵ STAEL Mme de, *Delphine II*, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000. p. 343.

⁶⁸⁶ KANT Emmanuel cité par FOEUSSEL Michael in La Revue, *L'OBS, Comprendre les grands philosophes*, No 101, Les Hors-séries, avril, 2019. p. 56.

⁶⁸⁷ Ricoeur Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », p. 27.

d'une action phénoménologique, celle-ci présente des prédicats d'intentionnalité qui la conduise comme la volonté de faire le bien, la conscience des besoins de l'autre puisque l'autre est donc un soi, un autrui.

Au-delà de l'action conduite, il y a bien sûr l'idéal humaniste qui jalonne le récit. *Delphine* illustre les principes de l'héroïsme par : « [...] des règles de conduite qui devaient me guider dans toutes les situations de la vie ; [...] »⁶⁸⁸ Ainsi, l'on s'aperçoit que la conduite de Delphine est guidée par des règles qu'elle a héritées des réflexions de son défunt époux qui passe pour être, selon les témoignages convergents, un humaniste :

Mon respectable époux, en revenant de la guerre d'Amérique, s'était retiré dans la solitude, et s'y livrait à l'examen de toutes les questions morales que la réflexion peut approfondir. Il croyait en Dieu, il espérait l'immortalité de l'âme ; et la vertu, fondée sur la bonté, était son culte envers l'Être Suprême.⁶⁸⁹

La pensée de Delphine est guidée par des réflexions que la religion incorpore et approfondit. Ainsi, elle tire l'éthique de sa conduite, de ses réflexions morales d'abord et éventuellement de la religion. Le caractère éthique de ce témoignage est soutenu par le champ lexical de la vertu puis qu'elle emploie des noms communs : « morales »⁶⁹⁰, « vertu »⁶⁹¹, « bonté »⁶⁹². Elle manifeste par ce fait la volonté appuyée de pérenniser une réflexion approfondie dont l'essence par l'action est humaniste. La pensée germe d'une culture donnée aux hommes pour être un modèle de conduite qui guide leurs actions dans leur apport au monde. On lit à travers *La Métaphore vive* de Paul Ricœur que le mythe judéo-chrétien est une résilience de l'imaginaire des hommes ayant vécu au sein des cultures chrétiennes au point que leurs actions s'imprègnent naturellement de la vertu religieuse.

Le philosophe justifie ce déplacement sensoriel en ces termes :

Le sens littéral est celui qui tient aux mots pris à la lettre, aux mots entendus selon leur acception dans l'usage ordinaire : c'est par conséquent celui qui présente immédiatement à l'esprit de ceux qui entendent la langue ». « Le sens spirituel, sens détourné ou figuré d'un assemblage de mots, est celui que le sens littéral fait naître dans l'esprit par les circonstances du

⁶⁸⁸ STAEL Madame de, *Delphine I, Ibid*, p. 73.

⁶⁸⁹ *Op. Cit.* p. 70.

⁶⁹⁰ *Op. Cit.* p. 70.

⁶⁹¹ *Op. Cit.* p. 70.

⁶⁹² *Op. Cit.* p. 70.

discours, par le ton de la voix ou par la liaison des idées exprimées avec celles qui ne le sont pas.⁶⁹³

Le sens littéral des romans *Corinne ou l'Italie* et *Delphine* dévoile en effet la bonté et la bienveillance des héros, Corinne, Oswald, Delphine et Léonce. Mais des signes linguistiques et anthropologiques, notamment religieux sous-entendent la perception d'un sens spirituel. Corinne et Delphine révèlent des pensées vertueuses ; toutefois elles sont victimes de trahisons, et meurent affligées de douleur. La manière de penser le monde et son rapport à autrui résulte d'un parcours anthropologique durant lequel l'existence au sein d'une communauté oriente la conception individuelle par ses multiples croyances partagées. Mme de Staël en sa qualité de lectrice de l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau manifeste *de facto* un intérêt pour l'entraide qui revient comme point focal chez Rousseau par le biais de l'œuvre *Du Contrat social*.

Les actions des héros coïncident avec le respect de deux notions, celle du droit et celle de l'intérêt de la personne afin qu'elles jouissent de l'action sans atteindre au bonheur d'autrui. Dans cette perspective, nous allons analyser deux scènes respectivement dans *Corinne ou l'Italie* puis dans *Delphine*. Plus loin on verra comment celles-ci correspondent à une considération de l'Être prescrite par la « Règle d'or » et à une philosophie de la volonté chez Paul Ricœur. Dans *Corinne ou l'Italie*, l'intérêt d'Oswald se porte vers la personne du comte d'Erfeuil qui est ruiné après avoir soutenu financièrement un vieil oncle jusqu'à sa mort. Pour la culture occidentale influencée par la culture et la religion pour lesquels le « Bien » est la valeur suprême qui doit guider l'homme de vertu ; on peut penser faire le bien est un caractère à appliquer au personnage comme c'est le cas d'Oswald qui est un personnage vertueux. Ainsi, on lit son emportement à l'imagination lorsqu'on lui parle du comte d'Erfeuil :

Les souvenirs les plus douloureux de Lord Nelvil étaient attachés à la France, néanmoins il était exempt des préjugés qui séparent les deux nations, parce qu'il avait eu pour ami intime un Français et qu'il avait trouvé dans cet ami, la plus admirable réunion de toutes les qualités de l'âme.⁶⁹⁴

La description qu'on fait du comte d'Erfeuil montre que c'est un homme de grande bonté. La volonté de faire le bien que sous-tend l'action des deux hommes montre des personnages scrupuleux. Le souvenir que le comte d'Erfeuil fait surgir spontanément dans l'esprit d'Oswald est cause de sa bonté autant que l'esprit de bonté qui découle de son caractère.

⁶⁹³ FONTANIER Pierre cité par Paul Ricœur in *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1975. p. 70.

⁶⁹⁴ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 34.

Il considère déjà cet homme comme un ami parce qu'il présente des caractéristiques aimables et similaires à ses propres principes. Par ces traits, il a envie de perpétuer l'amitié qu'il a éprouvée mais cette fois avec le comte d'Erfeuil. Au-delà de cette volonté, le sentiment amical qui se dégage de ces lignes met en avant une volonté humaniste de considérer l'autre comme un proche. En effet, la narration fait du comte d'Erfeuil un homme altruiste : « Cet homme avait supporté la perte entière d'une très grande fortune avec une sérénité parfaite ; il avait vécu et fait vivre par son talent pour la musique, un vieil oncle qu'il avait soigné jusqu'à sa mort ; [...] ». ⁶⁹⁵ Le bon sens d'Oswald ne peut qu'en être admiratif et il sacrifié sa solitude à la compagnie du comte qu'il veut pour ami. Entre ces personnages se présente une philosophie de la volonté par l'expression humaniste de l'affectivité à l'égard d'autrui, puis des scrupules de la conscience. La situation que traverse le comte d'Erfeuil après son soutien pour son oncle provoque la compassion d'Oswald parce que le comte en effet « avait supporté la perte entière d'une très grande fortune ». La condition de cette perte étant moralement louable, cela provoque l'intérêt d'Oswald pour l'aider à son tour comme il l'a fait pour son oncle. Oswald étant un homme de scrupule, il s'impute, par le souvenir de son ami français, le devoir de l'aider et de pérenniser par cette occasion l'idéologie éthico-religieuse puisqu'il est croyant et que faire le bien sous-tend sa foi.

Cette pensée conduit l'action phénoménologique d'Oswald afin de plaire à Dieu puisqu'il faut poser des actions de mérite. On lit par l'observation d'une vie faite d'honnêteté que le scrupule peut revêtir une dimension obsessionnelle pour l'homme. Dans le cas de Léonce, l'éthique dont il fait montre sur sa vision de l'existence puisqu'il est convaincu de bien faire et de bien agir dans la mesure où sa conduite respecte les lois sociales et religieuses, il veut la partager coûte que coûte avec les autres au point quelquefois de froisser les personnes peu scrupuleuses comme c'est le cas de Mme de Vernon et de Mr. de Valorbe.

Léonce est un homme qui incarne la vertu et la droiture en tout ce qu'il fait. Même si sa vie en dépend, il assume ses actions. Il se montre très franc dans une affaire qui implique son cousin et puisque le cousin se verra odieusement sanctionné par une autorité de la cour, il paye le dédommagement afin de lui rendre ce qu'il a perdu. Mais on voit dans son attitude un acharnement à être honnête qui l'écarte des gens qui veulent attirer les faveurs des nobles sur eux. Il s'avère que l'antagonisme des caractères de Léonce et de la société aristocratique se présente comme une lutte entre la vertu et la perfidie. Monsieur Clarimin qui est un proche de

⁶⁹⁵ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* pp. 33-34.

Léonce présente l'homme avec tous les attraits moraux et physiques : « [...] qui le caractérisent comme la plus noble des créatures. »⁶⁹⁶ Ce témoignage se confirme face au mariage sans amour qu'il consent avec Matilde de Vernon. Puisqu'il a donné sa parole à l'église d'honorer cette femme devant Dieu et devant les hommes, il va honnêtement assumer son engagement parce que cette conduite est celle qu'imposent les lois morales et religieuses.

Lui-même étant un homme de scrupule, il respecte la parole donnée par principe. Sa conduite a le mérite de répondre aux attentes d'une conduite pensée par la vertu religieuse et sociale. Il y a dans le fait d'honorer cette parole la condition éthique de la matérialisation de son engagement à rendre inaltérable un serment prononcé symboliquement devant Dieu et devant les hommes. Et puisque cet engagement implique le bonheur de Matilde dont il s'est rendu garant, pèse alors sur lui la responsabilité d'adoucir son existence même si c'est en fait Delphine qu'il aime.

Les principes de pensée lient Léonce et Delphine et l'observation de monsieur Barton le laisse entendre : « Enfin monsieur Barton, se plaisant tous les jours plus avec moi, me laissa entrevoir avant-hier à la fin de notre conversation, qu'il ne croyait pas le caractère de Matilde propre à rendre Léonce heureux, et que j'étais la seule femme qui lui eût paru digne de son élève. »⁶⁹⁷ Cette observation vient malgré tout dans un contexte où les engagements entre les familles sont déjà pris. Léonce a de plus conseillé son cousin pour une relation avec une femme dont la réputation était déjà entachée par ses aventures dans la société. La réputation de Matilde par contre ne souffre d'aucune ambiguïté. Rien ne pourrait justifier que Léonce rompe le contrat de mariage. L'action finie résulte d'une imitation réflexive dont tous les hommes portent l'empreinte dans leur imaginaire social. Dans le cas de Léonce, le scrupule qu'il observe sur le traitement qu'il doit à Matilde en est la démonstration patente. Cet homme, même meurtri par l'affection qu'il porte à une autre femme conserve, du respect éthique pour cette femme envers laquelle il a contracté un pacte social reconnu son mariage. C'est dans cette optique que les symboles religieux et socio-anthropologiques abondent dans l'œuvre de Mme de Staël pour dessiner un individu honnête tels les héros de ses œuvres de fiction. Les personnages nobles sont reconnus comme tels à cause de leur bonté d'esprit. C'est bien par cette qualité que les héros chez Mme de Staël retiennent l'attention des adjuvants et de leurs ennemis.

⁶⁹⁶ STAEL Mme de, *Delphine I*, Ibid. p. 104.

⁶⁹⁷ STAEL Mme de, *Delphine I*, Ibid. p. 104.

III.1.2 Règles sociales et conduite des personnages

L'œuvre de Mme de Staël offre des éléments symboliques que nous voulons relever pour atteindre le sens caché, ce sens latent que l'auteure n'a pas pu dire ouvertement à cause de la censure. L'univers diégétique des romans *Corinne ou l'Italie*, *Delphine* et *Trois nouvelles* met en avant des normes sociales établies et partagées auxquelles Mme de Staël oppose la conduite des personnages face à un contraste saisissant entre deux pôles comportementaux. On y décèle une volonté réfléchie de l'auteure de contester l'ordre. En effet, l'oppression sociale sur la femme jalonne le discours de *Corinne ou l'Italie*, comme le soutient la déclaration de Mme de Edgermond : « [...] je ne fais aucun cas des talents qui détournent une femme de ses véritables devoirs. Il y a des actrices, des musiciens, des artistes enfin pour amuser ; mais pour des femmes de notre rang, la seule destinée, c'est de se consacrer à son époux et de bien élever ses enfants. »⁶⁹⁸ Voici ce qui conditionne l'existence des femmes par exemple. Mais l'auteure est une lectrice assidue de Jean-Jacques Rousseau et on lui reconnaît dans cet élan d'être une des premières femmes critiques littéraires de l'œuvre de ce philosophe avec l'ouvrage *Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*.

L'influence de l'écrivain et philosophe des Lumières transparait d'autant plus derrière cette déclaration : « Renoncer à sa liberté c'est renoncer à sa qualité d'homme, aux droits de l'humanité même à ses devoirs. »⁶⁹⁹ La liberté est pensée comme un fondement essentiel de l'épanouissement social. Car d'elle découle le droit de choisir ses dirigeants, ses lois et ses institutions. De la privation de libertés découlait tous les maux. Ainsi, la conduite des personnages tels que Corinne, Oswald, Delphine, Léonce paraît comme une protestation à l'ordre établi par la société et notamment le clergé. Dans cette perspective, la réponse cinglante d'Oswald relève de l'opposition face à cette pensée : « - Le monde eut été bien aride, madame, répondit Oswald, si l'on n'avait jamais conçu ni le génie, ni l'enthousiasme, et qu'on eût fait de la nature humaine une chose si réglée et si monotone. »⁷⁰⁰

⁶⁹⁸ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 458.

⁶⁹⁹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du Contrat social*, présenté et annoté par Bruno Bernardi, Paris, GF Flammarion. 2001. p. 47.

⁷⁰⁰ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 459-460.

La conscience que l'homme a de son rapport à autrui prend le sens du devoir social sous les propositions de Jean-Jacques Rousseau et de Montesquieu. En effet, Mme de Staël écrit la coopération à la manière d'un outil essentiel du bien vivre en communauté de sorte que chaque tâche accomplie par l'un bénéficie à l'autre au demeurant et continuellement. La mutualité des efforts dans cette perspective est un devoir qui concourt au bonheur de chacun. Le respect du devoir social prend la dimension de la vertu sous le postulat de Montesquieu.

L'œuvre de Mme de Staël se révèle être un savant héritage des Lumières dont on décèle aisément les grands concepts éthico-sociaux de son temps. Les principes et lois fondamentales de l'esprit humain sont les traits saillants de l'œuvre que l'on lit comme une éthique des caractères humanistes. Toute société vit et grandit selon des lois écrites et des conduites culturelles tacites, parfois non écrites mais reconnues de tous comme un héritage anthropologique. Les lois sont effectivement écrites pour orienter la vie sous la contrainte juridique. Cependant, les mœurs culturelles font l'objet d'une transmission orale et éducative non écrite. C'est le cas par exemple du principe moral qui condamne le fait d'avoir une relation intime avec deux femmes de la même famille. Cette règle sociale tacite atteint à la fois Oswald dans le roman *Corinne ou l'Italie* puis Léonce dans *Delphine* et détermine la frustration et les et les chagrins des personnages.

La conduite est aussi rationalisée de telle sorte que celle ou celui qui s'en écarte paraît sur le coup absurde et bouleverse l'ordre établi. Dans *Corinne ou l'Italie*, Oswald et Corinne entretiennent une affection amoureuse réciproque. Mais celle-ci est mise à mal par la présence dans la vie d'Oswald de Lucile qui n'est autre que la sœur de Corinne. Dans le cas d'une éventuelle relation, il serait indécent de quitter une sœur pour une autre. Même si on lit à travers la narration un amour profond entre ces deux personnes, on peut voir comme Marmontel : « Quand l'affection est mutuelle à un même degré, [...] c'est [...] la transfusion et la coexistence de deux âmes. »⁷⁰¹ L'amour unit Corinne et Oswald comme le prouve cette déclaration enchantée de Corinne lors du départ d'Oswald pour l'Angleterre : « Je n'ai pas une idée qui ne soit unie à toi. Si j'écris quelques lignes où mon âme se répande, c'est toi seul qui m'inspires, comme mon dernier souffle sera pour toi. »⁷⁰². La preuve de cette réciprocité amoureuse est donnée par la réplique d'Oswald : « - Pourquoi, dit-il à Corinne, pourquoi

⁷⁰¹ MARMONTEL Jean-François de, cité in *Dictionnaires des citations littéraires, Ibid.* p. 8.

⁷⁰² STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie, Ibid.* p. 442.

n'irions-nous pas au temple avant mon départ, pour prononcer le serment d'une union éternelle ? »⁷⁰³.

L'amour amène les gens à s'unir en corps et en esprit comme c'est le cas avec ces deux protagonistes. Leurs volontés s'unissent pour former un couple comme les admirateurs de Corinne le croient. Mais à cet amour s'oppose une volonté conservatrice émise par le père d'Oswald qui condamne le destin de Corinne. Il commande dans son testament à Oswald de ne pas s'unir un jour à Corinne. Dans ce moment de consternation qui s'ensuit, les lamentations d'Oswald sont décrites par une tonalité pathétique :

Quand Oswald eut lu la lettre de son père, remise par M. Dickson, il fut longtemps le plus malheureux et le plus irrésolu de tous les hommes. Déchirer le cœur de Corinne, ou manquer à la mémoire de son père, c'était une alternative si cruelle qu'il invoqua mille fois la mort pour y échapper ; enfin il fit encore ce qu'il avait fait tant de fois, il recula l'instant de la décision, et se dit qu'il irait en Italie, pour rendre Corinne elle-même juge de ses tourments et du parti qu'il devait prendre.⁷⁰⁴

L'obéissance au père est un devoir formulé dans la Bible au livre d'Éphésiens : « Enfants, obéissez à vos parents, [dans le Seigneur,] car cela est juste. Honore ton père et ta mère afin que tu sois heureux et que tu vives longtemps sur la terre. »⁷⁰⁵ L'autorité parentale étant d'une puissance quasi divine pour ce fils croyant qui ressent le devoir de l'obéissance, sa conduite désormais ne lui appartient plus. Le vœu paternel résonne comme un commandement irrémédiable pour Oswald. Cette lettre est un élément décisif qui va l'amener à considérer Lucile dans une intention relationnelle. Le courrier devient ainsi dans le récit des événements un actant dans le déroulement du schéma narratif qui vient perturber les intentions relationnelles qu'avaient Oswald et Corinne. La puissance de cette lettre détourne déjà Oswald de Corinne au point de lui faire songer à épouser Lucile comme les parents l'avaient déjà prévu. Le respect est un principe éthique réunissant les perspectives des vies des hommes qui sont ainsi soumis à cette norme pour guider leur vie. C'est bel et bien par respect qu'Oswald rompt à contre cœur sa relation avec Corinne pour épouser Lucile, choisie dès l'enfance par son défunt père.

Parler de respect et d'une éthique du comportement social, c'est aussi mettre en exergue l'action phénoménologique de Léonce de et de Delphine dans le roman éponyme par le biais d'une quête émotionnelle respectueuse d'autrui et des valeurs morales. Ce roman est

⁷⁰³ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 443.

⁷⁰⁴ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 472.

⁷⁰⁵ *La Bible*, Ed. Société Biblique de Genève, Ephésiens chapitre 6 verset 3, p. 769. 2007.

une démonstration patente de l'amour écorné par le regard social sur les individus. Delphine organise par bonté le mariage de sa cousine Matilde. Mais cette femme présente un caractère rigide qui ne convient pas avec le penchant que Léonce a de faire du bien autour de lui. Cet antagonisme caractériel est la raison du désamour de Léonce pour cette femme qu'il va épouser sous les contraintes de sa famille et de la famille de son épouse. A la suite de ce mariage sans amour, les deux protagonistes vont entretenir un amour passionnel mais chaste et respectueux dans une certaine mesure de l'engagement marital de Léonce. Même quand le malheur foudroie Léonce en lui arrachant à la fois son épouse et son enfant, ils n'ont pas consacré leur amour devant la société par respect des normes. Ils sont soumis à la loi pesante du regard et du jugement dont la narration montre par des éléments significatifs qu'ils se soumettent au jugement. Mme de Staël présente une société humaine normalisée dans l'ensemble de ses fictions par des normes et des conduites actionnelles.

III.1.3 Narrativité du lyrisme amoureux

L'œuvre de Mme de Staël met en jeu à travers l'intérêt des courants idéologiques de son époque la source du bonheur qu'est l'amour. En étudiant l'ensemble des fictions, Simone Balayé, dans *Madame de Staël, lumières et liberté*⁷⁰⁶, voit aussi dans l'œuvre de Mme de Staël du romantisme avant son avènement quelques années plus tard. Elle conçoit quelque chose de particulier dans sa façon d'écrire l'amour, une dimension morale à exprimer l'amour. Ce postulat va avec les hypothèses de Paul Ricœur sur les principes éthiques qui dirigent la conscience de l'homme au point d'aimer et de protéger autrui de la même manière qu'on se préserve du danger, c'est un principe qu'il émet déjà dans *Soi-même comme un autre* par le biais de la Règle d'or. Dans les romans *Delphine*, *Corinne ou l'Italie* ou dans *Trois nouvelles*, *Geneviève de Brabant*, l'évocation du désir d'aimer est un motif d'évocation central à la mobilité des personnages.

Oh ! Delphine, être que j'adore ! ange de jeunesse et de beauté ! relève-toi ! Ne te laisse plus abattre, comme si ma passion coupable avait humilié l'âme sublime qui sut en triompher ! Delphine ! depuis que je t'ai vue prête à remonter dans le ciel, je te considère

⁷⁰⁶ BALAYE Simone, *Madame de Staël, Lumières et Liberté*, Paris, Klincksieck, 1979.

comme une divinité bienfaisante qui recevra mes vœux, mais dont je ne dois pas attendre des affections semblables aux miennes.⁷⁰⁷

L'extériorisation de l'amour vers une autre personne que soi devient pour la conscience humaine une force irréversible. Ce trait façonne le caractère de la personne comme un attrait distinctif. De ce fait, aimer procède d'une critériologie de la condition humaine de sorte que la capacité d'aimer est un élément de l'éthique humaniste. C'est une force incontrôlable qui épuise et ronge le sujet dans certaines conditions de relations amoureuses. L'œuvre de Mme Staël illustre de cette manière par un topos de séduction entre Oswald et Corinne, entre Léonce et Delphine, entre Mirza et Ximéo que l'amour s'érige comme une force grandissante qui prend une place prépondérante dans la vie des personnages. Dans *Corinne ou l'Italie*, la construction du sentiment se fait dès lors qu'on crée une image d'idéal féminin autour de la personne de Corinne pour Oswald. Dans *Delphine*, c'est l'inverse qui se produit en sublimant le personnage masculin aux yeux de Delphine lors d'une fête dont elle reçoit le témoignage de la bravoure et de l'honnêteté de Léonce.

L'adjectivation méliorative des personnages de Corinne et Léonce construit les jalons du schéma amoureux dans les romans. On ne connaît encore ces personnages que par leurs attributs qualifiants et pourtant cela suscite le plus grand intérêt déjà. L'attrait de ce sentiment partagé parmi les hommes conduit les personnages à un parcours durant lequel ils doivent en effet mettre en valeur la prudence, l'honnêteté et la justice pour vivre dans le bonheur. Dès l'antiquité, Epicure identifia des éléments fondamentaux pour parvenir au bonheur :

Il est impossible de vivre agréablement sans justice. La vie de celui qui pratique l'excellence de ces vertus se passe toujours dans le plaisir, de sorte que l'homme qui est assez malheureux pour n'être ni prudent, ni honnête, ni juste, est privé de tout ce qui pouvait faire la félicité de ces jours.⁷⁰⁸

L'amour possède cette capacité de permettre à chaque personne amoureuse d'aimer autrui autant sinon plus que soi. Cela se manifeste dans la relation entre Oswald et Corinne. Pour Oswald, cet amour naissant le sort de sa tristesse due au regret de son père décédé ; son imagination s'imprègne d'une sublimation de Corinne comme le montre la narration qui décrit comment il est subjugué par cette femme :

⁷⁰⁷ STAEL Madame de, *Delphine II*, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000. p. 12.

⁷⁰⁸ Epicure cité in *La Revue, La Presse littéraire, Ils pensent le monde d'aujourd'hui, Ces grands écrivains et philosophes qui ont tout à nous apprendre*, N° 5, Laffont Presse, Avril, Mai, Juin, 2019. p. 63.

Son attitude sur le char était noble et modeste : on apercevait bien qu'elle était contente d'être admirée ; un sentiment de timidité se mêlait à sa joie, et semblait demander grâce pour son triomphe ; l'expression sa physionomie, de ses yeux, de son sourire, intéressait pour elle, et le premier regard fit de lord Nelvil son ami, avant même qu'une impression plus vive le subjuguât.⁷⁰⁹

Cette scène montre comment deux êtres sentimentalement isolés dans la foule se retrouvent sous l'intérêt du motif de l'amour. Ce sont des impressions qui ancrent le sentiment dans le cœur avant de mieux se connaître. La timidité de Corinne et la tristesse d'Oswald montrent que les protagonistes se sentent seuls dans le monde. En ce sens l'amour vient briser la solitude sentimentale des héros. L'amour se révèle comme un remède à la solitude, à la tristesse et au mal-être. Les deux personnages prennent cet amour naissant comme une source de changement et d'appréciation de l'existence. Ici la séduction est mutuelle.

C'est d'abord par un sentiment d'étonnement que l'image de Corinne entre dans l'esprit d'Oswald puisque c'est une femme et que dans son pays les femmes ne sont pas associées au monde des arts. Les Anglais sont décrits comme des conservateurs : « Il n'y avait certainement rien de plus contraire aux habitudes et aux opinions d'un Anglais que cette grande publicité donnée à la destinée d'une femme ; [...] ».⁷¹⁰ Ce sentiment crée tout l'intérêt d'aller découvrir cette personne qui va en un échange de regard ancrer une grande admiration dans le cœur d'Oswald malgré les divergences de culture. Dans la foule, acclamée par les Italiens qui lui attribuent un talent de renom, Corinne suscite de l'admiration et celle-ci va grandir avec sa prestation au point qu'Oswald est subjugué par cette femme qu'il connaît à peine.

Mme de Staël décrit cette construction de façon réciproque entre les personnages Oswald et Corinne, Léonce et Delphine, Mirza et Ximéo. La volonté d'exprimer la passion amoureuse avec autant d'envie et de pudeur amène l'amour à demeurer au stade d'un désir inassouvi par les protagonistes. Outre la volonté de s'unir à laquelle s'opposent d'autres personnages, schématiquement les opposants que sont Mme de Vernon et Mme Edgermond principalement, le désir amoureux demeure au stade du désir parce qu'il y a cette distance persistante entre les personnages en dépit de l'expression de la volonté d'agir contre les mœurs. Il y a donc rapprochement par le fait de l'amour, mais un rapprochement qui reste au stade

⁷⁰⁹ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 52.

⁷¹⁰ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 49.

affectif, ce qui par ailleurs intensifie l'expression du désir afin que se réalise la volonté des amoureux.

J'ai craint de t'agiter trop vivement par un entretien, j'ai préféré de t'écrire pour te rassurer, pour te dire même que tu étais libre, oui ! libre de me quitter ! Si tu mon supplice, si mon désespoir..., je ne veux point t'effrayer, je t'ai rendu le pouvoir absolu, à quelque prix que ce soit, tu peux en user : mais quand je te jure par tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, de te respecter comme un frère, Delphine, pourquoi changerais-tu rien à notre manière de vivre ? Ne frémis-tu pas à l'idée de ces résolutions nouvelles qui bouleversent l'existence, quand tout est si bien ! Coupable que je suis ! Pourquoi n'ai-je pas toujours pensé ainsi ? ⁷¹¹

Ces amours sont des amours contre les mœurs à cause des bases sur lesquelles se fondent ces relations. En effet, Corinne est jugée dès l'enfance comme trop désinvolte pour faire le bonheur d'un homme et pour faire une bonne épouse parce que le père d'Oswald appartient à une culture qui enferme la femme dans un rôle déterminé et des conduites strictes. Ce jugement sommaire est un élément de structure de l'œuvre littéraire chez Mme de Staël qui présente de cette manière la rigidité de la culture sociale de son temps. C'est par ce ailleurs ce qui contraint l'amour entre les personnages de demeurer à un stade similaire à la *fine amor*.

Le lyrisme apoétique des textes de Mme de Staël met en valeur le thème de l'amour. Dans *Delphine*, la description des pensées, des émotions, du paysage émet une tonalité lyrique qui sous-tend l'émotion de Léonce et Delphine. La narration décrit une séquence qui traduit l'émotion sensuelle des personnages :

Léonce et Delphine se promenaient ensemble dans ce beau pays de la Suisse, où la nature est si poétique. Ils en sentaient les merveilles avec délices ; quelquefois ils s'arrêtaient pour considérer les accidents des nuages au milieu des montagnes ; ils regardaient tomber les torrents, et trouvaient je ne sais quel charme dans le frémissement qu'inspire une nature sombre, dans le besoin qu'elle donne de s'appuyer l'un sur l'autre, et de pleurer le désert par nos sentiments et nos espérances.⁷¹²

Le thème de la promenade vient en soutien à l'intention narrative d'exprimer l'apaisement des personnages. Il règne dans ce moment d'exaltation un sentiment de de quiétude lié à l'amour de Léonce et Delphine. C'est pour cette raison que le paysage est décrit dans une pureté essentiellement naturelle. A travers la nature, à travers cette beauté innocente et intemporelle des choses, les personnages trouvent un lieu propice à l'expression de la poésie.

⁷¹¹ STAEL Mme de, *Delphine II*, Présenté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000. p. 12.

⁷¹² STAEL Mme de, *Delphine II*, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000. p. 343.

Dans ce monde merveilleux, le schéma inexorable de l'évolution du temps semble s'être arrêté pour le bonheur de deux êtres innocents et amoureux. Exprimer un amour, si pur, si tendre et si songeur rapproche Delphine et Léonce de l'éthique humaniste.

III.1.4 Herméneutique du sujet porteur de l'action.

Le soi, cette personne identifiante par laquelle s'exprime la personne dans le discours littéraire se présente sous la plume de Mme de Staël avec beaucoup de sensibilité aux regards de l'empathie du discours tenu à la première personne et les pronoms inclusifs tels que « nous » et « on ». La personne assume au regard de la société dans laquelle elle vit une responsabilité et des devoirs qu'elle veut porter par la force de ses possibilités. Dans cette perspective, on lit à travers le soi la volonté de se mandater pour changer une situation. C'est ce que Paul Ricœur aborde à travers la notion de « soi mandaté ». Ce soi, cette personne qui s'identifie avec la capacité de porter une responsabilité révèle une conscience sous-jacente de pouvoir apporter du bien à autrui. Cela précède alors une volonté manifestée, celle de porter une responsabilité phénoménologique, une responsabilité en mouvement pour modifier au moins le monde tel qu'il apparaît à un moment donné. Le soi se pense dans le monde et dans un rapport social avec les autres, avec autrui, avec ses alter-ego. Au sein de cette communauté existante, l'individu identifié par le soi comme c'est le cas lorsqu'on use des pronoms « je », « nous », « on » exerce l'expression de son lien au monde pour marquer son appartenance à ce monde pour lequel il veut vivre et se sentir bien.

Le soi porte la marque d'une éthique humanisée par les attraits de la bienveillance, de l'amour d'autrui, de la sympathie et de la disponibilité dans l'univers diégétique de Mme de Staël en apportant avec régularité des jugements d'abord, puis une volonté de modifier le monde tel qu'il lui apparaît. La volonté du soi s'exprime en effet, par l'usage marqué des actes de langage, définis comme performatifs par J.L Austin. Il s'agit de mettre en exergue des actes de langage qui expriment expressément la volonté manifeste de produire un acte par son désir pour servir quelqu'un. Toute l'œuvre littéraire de Mme de Staël pose ces actes de langage pour mettre en valeur la volonté d'action des héros. C'est le cas dans *Delphine* par ces énoncés qui traduisent une volonté d'agir : « [...] je m'engage donc à tout ce que la religion et la vertu

exigent d'une personne [...] »⁷¹³, « je veux », « je peux », etc. A travers *Delphine*, on voit Mlle d'Albémar assumer les prises de décision de l'existence de Delphine comme si c'était la sienne. Elle assume même dans un moment d'indécision de conseiller Delphine sur la destinée de sa relation avec Léonce :

J'aime mieux vous écrire que vous parler, ma chère Delphine ; je ne veux pas prolonger votre anxiété, et je ne me sens pas la force, ce soir, après les heures que je viens de passer avec Léonce, de soutenir une émotion nouvelle. Vous avez voulu que je fusse l'arbitre de votre sort, est-ce par faiblesse, est-ce par courage que vous l'avez souhaité ? je n'en sais rien, mais, quoi qu'il dût m'en coûter, je ne pouvais me résoudre à repousser votre confiance ; et puisque j'ai fait de votre destinée la mienne, j'ai presque le droit d'intervenir dans la plus importante décision de votre vie.⁷¹⁴

L'expression du soi traduit la continuité dans le monde réel d'une idéologie. On voit transparaître dans l'expression de l'identité pragmatique du soi, un lien immatériel au monde des idées. A travers un acte de langage, on constate l'expression d'une volonté performative : « Je ne fais pour l'opinion, vous le savez ; j'ai de bonne foi les sentiments religieux que je professe ; si mon caractère a quelquefois de la raideur, il a toujours de la vérité ; mais si j'étais capable de concevoir l'hypocrisie, je crois tellement essentiel pour une femme de ménager en tout point l'opinion que je lui conseillerais de ne rien braver en aucun genre, [...] »⁷¹⁵ Par cette déclaration, elle exprime suivre un modèle de conduite qui ne se soumet pas à la critique sociale mais à la raison qui la conduit. Le personnage exprime à travers l'idéologie qui la conduit qu'elle s'inspire de sa croyance comme d'un processus par lequel on peut capter des éléments fondateurs d'une culture de la morale publique. On lit à travers l'extrait de *Delphine* la confiance que l'héroïne place en quelqu'un, mais aussi la volonté de Mlle d'Albémar de conduire le destin de Delphine avec la disposition bienveillante d'un amour sororal. L'action phénoménologique assumée par la personne identifiante procède ainsi des prérogatives des jugements de son idéologie.

Le siècle des Lumières naît sur la volonté manifeste des aspirations philosophiques de penser le bien de l'homme à travers les idées du pragmatisme de la raison que Mme de Staël illustre dans son œuvre littéraire. Au sein de la société humaine, les volontés sont réunies pour opérer une œuvre plus grande que l'œuvre individuelle, les personnages de Mme de Staël portent des idéaux au-dessus de leur intérêt personnel pour instaurer un bonheur partagé parmi

⁷¹³ STAEL Mme de, *Delphine I, Ibid.* pp. 64-65.

⁷¹⁴ STAEL Madame de, *Delphine II, Ibid.* p. 22.

⁷¹⁵ STAEL Mme de, *Delphine I, Ibid.* p. 66.

la communauté. Dans cette perspective, la considération de soi accompagne le personnage vers la considération d'autrui par un processus de volonté d'agir pour l'autre. Mme de Staël construit une diégèse au sein l'homme responsable du bonheur de son semblable.

Ces manières se lisent en effet, dans l'œuvre de Mme de Staël par le souci constant des personnages tels que Corinne, Delphine, Oswald, Léonce, Mirza qui ont le souci d'aider les autres. Ces actes accomplis en conscience démontrent une volonté manifeste de résoudre des situations. Au-delà de l'acte accompli, les jugements de conscience qui guident l'action occupent dans la conscience du personnage la place originelle de l'action phénoménologique.

Partant de cette perspective, pour les humanistes tels qu'Emmanuel Kant, l'idée de Dieu n'est plus au XVIII^e siècle un concept de vérité absolu et irréfutable mais un prérequis pour fonder une organisation du monde sur un soubassement commun. Même si les penseurs reconnaissent que l'idée de Dieu ne peut pas être appréhendée dans sa vérité idéologique, cette idée apporte aux savoirs de l'homme des prérequis pour parvenir à une vie sociale organisée sur cette croyance. A travers *Delphine*, l'héroïne éponyme se met en scène dans une lettre où elle argumente par un procédé réflexif l'idée d'une croyance en Dieu qui n'est pas soumise à la religion, mais à l'action de l'homme par son action sociale. Ce roman met en lumière l'idéal humaniste par volonté de penser le bonheur d'autrui aussi bien que le sien. En fait, les deux personnages principaux, Delphine et Léonce, montrent l'esprit de grandeur christique qui enveloppe ceux qui pensent au bien d'autrui.

Le parcours des héros témoigne de ce penchant à proposer un humanisme empreint de l'idéologie des Lumières. Delphine et Léonce agissent en effet avec la même intention et la même énergie qu'ils le feraient pour eux-mêmes. L'intention d'exprimer de la bonté montre à quel point l'intérêt qu'on a pour soi ne se dissocie pas de l'intérêt qu'on peut avoir pour l'autre. Dans cette perspective, la bonté de Delphine est démonstrative par les dépenses ostensibles qu'elle réalise pour faire le bonheur des autres. Le soi porte là le sacerdoce de sa foi qui tente toujours de se laver de la souillure du péché par l'exercice du bien envers le prochain. La présence dans le monde résulte de la chute du péché dont il faut se soustraire au prix d'actes honorables, explique Paul Ricoeur dans *Penser la Bible*.

Corinne, Delphine, Oswald, Léonce, tous présentent la miséricorde, la lenteur à la colère, les grâces, la fidélité, la tolérance. Le siècle des Lumières veut défendre l'idée de tolérance par la volonté d'amener les hommes à vivre dans la cohésion. Cela dit, Corinne, Delphine et Sapho tolèrent les fautes commises contre elles avec compassion pour ceux qui les

commettent afin d'illustrer le fait que la sagesse permet au cœur de comprendre la faillibilité de l'homme et de pardonner plus facilement les erreurs. Le moi identitaire se présente comme parangon d'une idéologie, celle de l'humanisme et de la religion par la bonté qu'exprime par exemple Delphine à l'égard de Mme de Vernon qui l'a déçue auparavant.

La pratique religieuse comme la réflexion humaniste manifestent sa pensée et sa façon de concevoir l'expression du moi par rapport à autrui. Le « moi » est celui qui pratique l'harmonie sociale par ses convictions et par un rapport de bienveillance au monde comme c'est le cas de Corinne ou de Delphine. Les actes qu'on pose sont la manifestation de la représentation du monde perçu sous le rapport à une idéologie en l'homme. Delphine présente tout au long de la diégèse de l'œuvre trois mouvements idéologiques perceptibles : la religion, l'humanisme et les Lumières. Comme Delphine, Corinne pardonne Oswald pour n'avoir pas tenu sa promesse de l'épouser. Ce trait de bonté conduit à exprimer le « soi » à travers d'une identité capable de faire la promotion de la conscience.

III.1.5 Le paradigme biographique des héroïnes

L'œuvre littéraire de Mme de Staël présente des processus multiples de construction d'une phénoménologie de l'action. Notre idée est d'observer l'action comme le résultat d'un jugement à divers degrés du personnage pour montrer comment la décision actionnelle est prise et justifie de la probité du personnage. L'auteure présente des personnages dont la conscience est le seul guide qui conduit à l'accomplissement d'une action, c'est le cas de Corinne, Oswald, Delphine, Léonce et Mirza. Toutefois, la conscience comme nous le montrent les structures sociales représentées dans les textes apportent des éléments décisifs à cet accomplissement. Dans *Corinne ou l'Italie*, Corinne est une femme instruite et dont le goût pour les arts présente une imprégnation des principes artistiques, philosophiques et humanistes qui laisse présager par anticipation des actions bienveillantes futures de Corinne.

La naissance, l'enfance, l'apprentissage, le parcours social, l'intérêt idéologique et la pratique religieuse d'un être sont des éléments fondamentaux de son être et de vie sociale. Ces sources de l'imaginaire socio-culturel concourent à la formation d'une personnalité identifiable. Dans l'univers diégétique de Mme de Staël, l'auteure confère aux personnages de premier plan

des éléments biographiques qui laissent présager de leur action à venir. De fait, nous lisons dans la transmission des attributs biographiques explicitement évoqués d'un personnage des fondements d'une éthique humaniste de laquelle on trouve l'origine de l'action sociale des personnages et de leur engagement. Dans le recueil de nouvelles *Trois nouvelles*, la nouvelle *Mirza ou l'être d'un voyageur* de Mme de Staël confère au personnage Mirza par l'apprentissage de la culture française, de la philosophie un élément de biographie qui laisse augurer du raisonnement pur et pratique et de l'humanisme de Mirza. En effet, sa culture étonne profondément Ximéo qui aimerait connaître l'origine d'une telle faculté de penser et de s'exprimer. C'est, non sans démonstration de son enthousiasme, qu'elle exprime à Ximéo l'origine de son savoir :

Cessez d'être surpris, [...], un Français établi au Sénégal, mécontent de son sort et malheureux dans sa patrie, s'est retiré parmi nous ; ce vieillard a daigné prendre soin de ma jeunesse, et m'a donné ce que les Européens ont de digne d'envie : les connaissances dont ils abusent, et la philosophie dont ils suivent si mal les leçons. J'ai appris la langue des Français, j'ai lu quelques-uns de leurs divers, et je m'amuse à penser seule sur ces montagnes.⁷¹⁶

Cet énoncé montre que Mirza est une héritière des qualités qui élèvent les nations européennes. Elle magnifie par son savoir la culture, l'art oratoire et la philosophie. L'univers du texte fait référence à une histoire sur l'île de Gorée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, ce faisant l'idéologie partagée est celle de la raison qui se manifeste par ailleurs par l'œuvre du sacrifice de Mirza qui s'offre en esclavage pour que soit épargné Ximéo qu'elle aime. Etant héritière des pensées philosophiques des Lumières, son esprit est élevé et cultivé par des connaissances humanistes. Elle prend, par empathie, le devoir de se mettre à la place d'une autre personne parce qu'elle comprend sa douleur pour détourner sur elle le sort d'un malheur. Cette attitude est l'expression d'une haute considération d'autrui qui s'exprime dans le texte la personne identifiante « je » utilisé pour Mirza qui défend Ximéo contre un sort désolant. « [...] souffrez que je sois esclave à la place de Ximéo. », ⁷¹⁷ dit-elle. L'héroïsme dont elle fait montre par cette action met en lumière la considération d'autrui par les mêmes besoins qu'on peut avoir ; c'est une considération d'autrui comme soi. De cette manière, elle met en avant l'éthique humaniste des textes de Mme de Staël.

⁷¹⁶ STAEL Madame de, *Mirza ou Lettre d'un voyageur*, in *Trois nouvelles*, Paris, Gallimard, Coll « Folio », 2009. p. 28.

⁷¹⁷ *Idem.* p. 36.

Cette attitude est l'expression des idéaux humanistes diffusés par les Lumières. Elle exprime par la perspective des théories de Paul Ricœur « le soi mandaté ». Ce « soi », c'est l'individu comme ici le cas de Mirza qui prend comme mandat de défendre un faible en réponse des idéologies philosophiques dont elle fait montre dans l'univers du texte. C'est aussi l'expression d'une haute estime de l'autre comme son alter ego.

La lecture de l'œuvre de Mme Staël présente souvent des éléments de convergence entre le narrateur réel, Mme de Staël et ses héroïnes. Les remarques, en effet, dressées par Simone Balayé, Béatrice Didier ou encore Ghislain de Diesbach montrent bien que l'auteure puise dans son action politico-sociale des actions qu'elle attribue à ses héroïnes. Dans le même temps sur le plan idéologique, ces femmes assument dans l'univers diégétique des positions défendues par Mme de Staël. Dans cette perspective, suivre le parcours autobiographique de Mme de Staël convient pour comprendre ses projets politiques déclinés dans *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Cela dit, l'on constate au-delà de ces projets et de cette volonté d'agir, une considération de la personne qui nous ramène aux aspirations de l'orientation de notre recherche, l'éthique à l'humanité.

Elle constate que les motifs moraux modifient dans un but avoué les orientations de la littérature. La loi devient pour la société une orientation fondamentale portant à consolider la vertu. En se conformant aux lois et conduites sociales, les personnages de Mme de Staël sont vertueux. Ces aspirations humanistes interpellent Mme de Staël qui est une fine lectrice de Jean-Jacques Rousseau, de Voltaire et de Montesquieu.

III.1.6 Promesse et acte performatif

La parole est un acte de discours rendu indispensable pour communiquer, comme pour convaincre les foules. Il n'est plus surprenant que les écrivains s'appuient sur cette base pour persuader et communiquer les émotions au lecteur. Dans cette perspective Paul Ricœur fait le constat :

I. A. Richards emprunte sa définition de la rhétorique à un des derniers grands traités du XVIII^e siècle anglais, celui de l'archevêque Whateley : la rhétorique, déclare celui-ci, est [une discipline philosophique visant la maîtrise des lois fondamentales de l'usage du

langage.]⁷¹⁸ On le voit, l'amplitude de la rhétorique grecque est restituée par chacun des éléments de cette définition.⁷¹⁹

Mme de Staël fait de la parole, à travers la rhétorique et l'éloquence dans ses discours un instrument efficace de communication. L'engagement à défendre le faible répond aux maximes que l'on identifie chez le philosophe Emmanuel Kant. Les maximes sont pour lui un ensemble de régularité de comportement pris comme règle d'universalisation éthique de vie pour l'homme. Pour le philosophe, ce sont des devoirs. Paul Ricœur relève à cet effet de la conception kantienne d'universalisation les normes qui suivent :

Ces devoirs ne sont pas déduits, au sens logique du terme, mais dérivés, dans la mesure où ce qu'on pourrait appeler les propositions de sens issues de la pratique quotidienne – supporter l'insulte sans en tirer vengeance, résister à la tentation de se suicider par dégoût de la vie, ne pas céder aux attraits d'une fausse promesse, développer ses talents plutôt que de céder à la paresse, porter secours à autrui, etc.- satisfont l'épreuve d'universalisation. La pluralité des devoirs résulte du fait que c'est à la pluralité des maximes, répondant elles-mêmes à une diversité de situations, que la règle formelle est appliquée. Une certaine productivité du jugement moral est ici portée au jour.⁷²⁰

Les prescriptions ici soulignées garantissent les critères d'universalisation des maximes de l'éthique du comportement de l'homme en société. Ce passage souligne dans le même temps deux éléments qui nous interpellent pour cette partie de notre étude. Il y a en effet le fait de « porter secours à autrui » et les attraits de la promesse. L'œuvre de Mme de Staël met en valeur le consentement de ses personnages surtout dans leur volonté de porter secours aux autres par l'entremise de la parole qui sous-tend des promesses d'accomplissement. Dans la même perspective, l'acte de langage peut valoir de manière voilée une promesse d'accomplissement. Une simple déclaration en apparence peut vouloir dire je ferai pour ceci ou cela. Cet aspect s'illustre dans la diégèse de *Delphine* où l'héroïne émet un acte de langage performatif prometteur en disant qu'elle va attendre Léonce dans une autre vie. Elle déclare alors :

Léonce, laisse-moi te précéder dans ce monde inconnu qui m'attend. Oui, peut-être ai-je épuisé sur cette terre toutes les douleurs que je méritais, et ne trouverai-je qu'indulgence auprès du Tout-Puissant ? S'il est ainsi, je demanderai de revenir, quand il sera temps, auprès de ton lit de mort, sans regretter la vie ; l'être le plus malheureux ne voit

⁷¹⁸ WHATELEY I.A, *The Philosophy of Rhetoric*, Oxford University Press, 1936. 1971.

⁷¹⁹ RICOEUR Paul, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1975.p.100.

⁷²⁰ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1990.p.306.

pas approcher sans terreur cet inconcevable moment, dont la jeunesse et l'amour écartaient si doucement l'idée. Je me contemple avec une sorte de pitié : ces yeux éteints qui t'exprimaient autrefois tant de tendresse, ces traits abattus, ces mains déjà sans couleur.⁷²¹

La promesse donne une idée précise de l'action à accomplir par celui qui la fait. Dans cette perspective, tenir sa parole relève de l'effort à accomplir un devoir que l'on n'aurait peut-être pas la capacité en temps normal d'accomplir. Mais en plus, cela amène l'homme à prendre des dispositions supplémentaires tels que les efforts et le dépassement de soi. Il y a dans la promesse formulée à l'égard d'autrui autant de considération pour cet autre que pour l'estime qu'on peut avoir de soi en s'obligeant par un acte performatif à tenir cette parole. Les actes de langage tenus par Corinne à l'égard d'Oswald, puis par Delphine à l'endroit de Léonce les mettent en position confortable vis-à-vis de leur conscience. L'humanité est une fin en soi par cet acte qui engage un pacte d'abord sous le regard du tribunal de sa propre conscience puis sur l'autre. Prenons en considération cet énoncé argumentatif de Delphine sur ce qu'elle attend du monde. Elle déclare : « La morale et la religion du cœur ont servi d'appui à des hommes qui avaient à parcourir une carrière bien plus difficile que la mienne : ces guides me suffiront. »⁷²². Les guides morale et religieux suffisent pour que les héroïnes tiennent leur promesse. Cela dit, les idéaux de la personne qui engage sa parole précèdent, en fait, le devoir performatif qu'on a acquis envers autrui. On voit, en réalité, dans l'énoncé précédent émis par Delphine une promesse sous-tendue à dimension performative qui émane de sa sensibilité amoureuse. Mettre sa volonté de réaliser quelque chose pour quelqu'un au service de la préservation de son honneur met la personne en situation de réaliser une prouesse pour préserver ce qui le rend égal à l'autre.

L'enjeu de l'œuvre littéraire est de disposer une pragmatique discursive qui dévoile les intentions avouées ou latentes de l'auteure, mais aussi les mouvements du siècle. Dans cette perspective, l'œuvre de Mme de Staël met en lumière les préoccupations sociales de son époque. On peut se lancer à prélever, pour les mettre en évidence dans cette démonstration, les thèmes du pacte social comme c'est le cas de la solidarité ou de l'amour. Les actes de langages, par le biais de la promesse, de la proposition mettent à l'épreuve l'intégrité du personnage comme on le constate dans l'univers diégétique de Mme de Staël. Cette épreuve consiste à tenir sa promesse vaille que vaille en dépit des difficultés rencontrées.

⁷²¹ STAEL Mme de, *Delphine II*, Présenté et annoté par Béatrice DIDIER, Paris, GF Flammarion, 2000. p. 357.

⁷²² STAEL Mme de, *Delphine I*, *Ibid.* p. 71.

La promesse, sous la forme de la parole donnée, ponctue l'œuvre de Mme de Staël à travers les personnages comme un prédicat de la moralité du personnage. La promesse tend à mettre en valeur la réciprocité et l'intégrité dans les rapports que les hommes entretiennent entre eux. *Corinne ou l'Italie*, *Delphine*, *Trois nouvelles* et l'œuvre théâtrale de Mme de Staël font usage de la parole donnée comme un motif d'engagement et de réciprocité entre les hommes. Cette volonté de faire le bien répond à l'attente humaniste de faire du bien à l'homme que Paul Ricoeur constate chez Emmanuel Kant et reprend dans *Soi-même comme un autre*. Il considère nécessaire de « traiter l'humanité dans sa propre personne et dans celle d'autrui comme une fin en soi et non pas seulement comme un moyen. »⁷²³

III.1.7 Le Suicide comme don de soi.

L'homme est guidé par l'instinct naturel de survie qui l'amène à se préserver de tous les types de danger susceptible de porter atteinte à sa vie. Les œuvres de Mme de Staël mettent en scène cette dimension thématique. Le besoin de survie mêle à l'existence douloureuse des personnages des confrontations constantes. Pourtant par réciprocité, la conscience que nous entretenons de notre instinct de survie nous conduit à considérer de la même manière l'autre, cet être semblable à nous qui existe à côté de nous à travers ce que nous savons de nous-mêmes et qui se prévaut des mêmes instincts que nous. La raison nous entraîne à concevoir que l'expression de la bonté et de disponibilité consolide et affermit les liens et nous rachète auprès de l'être suprême. Cette croyance comme l'image vive du sacrifice suprême du fils de Dieu habite les consciences. Cette disposition conduit à concevoir qu'on peut s'offrir pour préserver autrui lorsque celui-ci est en danger. S'offrir par le symbole suprême du sacrifice, ce don de soi considéré honorable pour les hommes sera mis en valeur dans le récit de *Corinne ou l'Italie*.

Le suicide dans ce sens remplit le principe de disponibilité mis en avant par l'entraide. *Corinne ou l'Italie*, met en scène une femme qui professe à travers ses actions la foi en une idéologie qui se préoccupe d'autrui. Par son action, elle met en valeur de manière efficiente les visées des Lumières, de l'Humanisme et des croyances religieuses chrétiennes :

⁷²³ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, *Ibid.* p. 305.

Une autre vie ! une autre vie ! voilà mon espoir ; mais telle est la force de celle-ci, qu'on cherche dans le ciel les mêmes sentiments qui ont occupé sur la terre. On peint dans les mythologies du nord les ombres des chasseurs poursuivant les ombres des cerfs dans les nuages ; mais de quel droit disons-nous que ce sont des ombres ? où est-elle la réalité ? Il n'y a de sûr que la peine ; il n'y a qu'elle qui tienne impitoyablement ce qu'elle promet.⁷²⁴

L'énoncé de Corinne traduit dès l'entame de son acte de langage une insistance à demander une autre vie que celle qu'elle mène par une insistance anaphorique : « Une autre vie ! une autre vie ! »⁷²⁵ Ce propos traduit le mal être qui accompagne l'existence des femmes dans un siècle répressif. Les écrits de Mme de Staël ne manquent pas de condamner l'oppression systématique faite aux femmes et aux gens de petite condition pour tout écart de conduite comme c'est le cas des critiques acerbes faites à Corinne pour sa vie artistique qui est contraire aux attentes de la société. Par cet énoncé se lit l'exaspération d'une femme, d'une intellectuelle qui prend par le biais du texte le devoir de dénoncer le sort réservé à ceux qui cherchent à vivre dans l'honneur et l'expression des droits. Les actions de Corinne portent des espoirs enfouis dans une volonté manifeste de changer les mœurs, de changer et réformer la société. Elle dénonce par le suicide un désaccord fondamental contre une justice inhumaine. Elle remet en question notamment l'idée partagée dans les sociétés soumises aux idéologies religieuses de remettre leur bonheur à la vie promise au paradis à ceux qui s'approchent d'un respect scrupuleux des lois religieuses.

La suite du propos de Corinne rend compte d'une décision ; celle de prendre pour réalité la promesse des mythes du nord que l'on décrit comme des ombres. Elle explique à partir d'un rapprochement entre son envie de croire à une existence meilleure et la mauvaise condition de son existence que ce qu'on présente comme des ombres lui paraissent plus acceptables que la condition à laquelle elle est soumise. Cette reconnaissance la conduit à dépérir et à se laisser mourir volontairement. Le suicide se présente comme une sorte de réponse à un traitement injuste. C'est ce qu'estime Delphine en défendant Léonce dans le roman éponyme. Face à son impuissance à faire entendre raison quant au jugement rendu par la justice sociale, Delphine suit son amant comme pour subir elle aussi sa sentence. Elle s'offre à la même sentence que son amant.

On trouve dans l'expression des affects chez les personnages de Mme de Staël un lien de déterminisme des actes. La force sentimentale par laquelle se laissent guider Corinne,

⁷²⁴ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p 524.

⁷²⁵ *Op. Cit.* p. 524.

Delphine, Mirza est le lien de compréhension de l'origine du suicide. En effet, l'amour dont Corinne fait montre pour Oswald paraît être un sentiment supérieur d'adéquation de soi à autrui qui unit deux personnes sous le même sceau : l'amour. Ce sentiment est si intense que son échec frustre au point d'être destructeur pour les deux protagonistes. A travers les actions qu'elle déploie, Corinne met en avant une dynamique qui sous-tend sa passion amoureuse pour Oswald. La figure du philosophe paraît incontournable au moment de mener une critique interprétative des affects.

Ecrire les perspectives des Lumières dans une société romanesque du XVIII^e siècle c'est comme écrire des idéologies en confrontations ; c'est écrire notamment un caractère irrégulier, comme le dit Dominique Maingueneau c'est écrire de la paratopie. Le suicide est le symbole du soulèvement, de l'opposition, de la contestation. Dans *Corinne ou l'Italie*, l'héroïne Corinne se laisse dépérir sous le coup de son émotion parce qu'elle se sent trahie par Oswald. L'échec de son aveu, la trahison de son amour ont suffi pour infliger des douleurs au cœur de cette femme, cette artiste comparée aux nymphes, aux muses. Mais mêmes les divinités à travers les contes et légendes vivent d'amour. Corinne ressent le poignard mortel, planté dans son cœur. Les tourments de la passion sont mortels même pour une femme dotée d'une raison incomparable et des talents reconnus dans toute l'Italie. On peut alors constater qu'il n'y a dans le monde aucun motif d'épanouissement pour les femmes. Le récit des derniers jours de Corinne montre que l'héroïne se laisse aller à sa fin pour ne pas déranger le bonheur de Lucile, cette sœur perdue à cause de son exil qu'elle aime pourtant énormément. Elle s'émeut de son bonheur et comprend que son existence est un motif d'instabilité supplémentaire pour le mariage de sa sœur bien aimée. Son humanité la conforte dans sa conduite, elle doit se laisser dépérir afin qu'Oswald ne soit pas partagé entre celle qu'affectionne son cœur et celle qu'il a épousé sous le coup d'une triste émotion. A travers les fragments de pensées de Corinne, on lit qu'elle se voit déjà mourir avant l'heure à cause de son chagrin :

C'est dommage : j'étais né avec quelque talent ; je mourrai sans que l'on ait aucune idée de moi, bien que je sois célèbre. Si j'avais été heureuse, si la fièvre du cœur ne m'avait pas dévorée, j'aurais contemplé de très haut la destinée humaine, j'y aurais découvert des rapports inconnus avec la nature et le ciel ; mais la serre du malheur me tient ; comment penser librement, quand elle se fait sentir chaque fois qu'on essaie de respirer ? ⁷²⁶

⁷²⁶ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 521.

L'orientation narrative est donnée par la forte tonalité pathétique qui évoque clairement la mort de Corinne. C'est la douleur de l'émotion et le sentiment de vie inaccomplie qui rongent le cœur de Corinne. Elle évoque en quelques lignes toute son existence avec un regard triste qui remonte à sa naissance. Elle est née avec du talent, mais ne marquera pas la société, elle a déjà songé à sa fin dès cet instant ; sa conclusion se trouve d'ailleurs à l'entame de l'énoncé : « je mourrai »⁷²⁷. Elle prédit sa mort. Son point de vue sur son existence se révèle dès l'introduction de cette séquence narrative qui semble déjà mettre en évidence une conclusion négative par la proposition indépendante : « C'est dommage. »⁷²⁸ Le champ lexical du pathétique qui suit conforte l'idée d'une mort précipitée de Corinne : « mort »⁷²⁹, « dévorer », « malheur »⁷³⁰. L'acte de langage de Corinne porte, en fait, son intention suicidaire.

Le suicide se manifeste comme un acte d'opposition dans *Delphine*. Delphine ne se laisse pas conduire par le sort, elle prend les devants, elle ingère un poison pour se donner la mort. Cet acte est censé porter le discrédit sur un jugement trop sévère à l'encontre de Léonce qui est condamné à mort pour avoir, dans le feu de l'action, défendu son ami sous la menace d'hommes en armes. Elle apprécie l'acte héroïque de Léonce avec raison. En homme de justice ne pouvait pas accepter que l'on porte atteinte à un ami devant lui sans qu'il ne réagisse même au péril de sa vie. Léonce montre de la bravoure et de la justice dans cet acte. On ne peut pas condamner à mort celui qui prend, par bravoure, le risque de périr pour sauver une vie. Cet acte qui mérite en fait une médaille est notamment apprécié par les soldats chargés de la sentence. Comme celui qui doit périr est un homme bon, ils hésitent.

⁷²⁷ *Op. Cit.* p. 521.

⁷²⁸ *Op. Cit.* p. 521.

⁷²⁹ *Op. Cit.* p. 521.

⁷³⁰ *Op. Cit.* p. 521.

III.1.8 La confession.

L'œuvre de Mme de Staël utilise à des degrés divers l'argumentation de l'aveu et de la confession pour se défaire de la souillure du péché. Les héros chez Mme de Staël tentent toujours de mettre en valeur cette *Règle d'Or*⁷³¹ qui consiste à ne pas faire à autrui ce qu'on n'aimerait pas qu'il nous fasse. La narration utilise le témoignage afin de porter à l'attention du destinataire le niveau de conscience de l'émetteur. La façon dont l'auteure utilise la confession n'est pas sans rappeler au lecteur la confession religieuse qui s'exerce. La pratique de la confidence tend à porter au jugement d'autrui les actions d'un individu sur des critères moraux, juridiques, cléricaux. Dans *Philosophie de la volonté*, Paul Ricœur consacre une partie intitulée *La Symbolique du mal* et une sous-partie intitulée *le Péché* à mettre en évidence le travail de la symbolique du mal sur la conscience de l'homme. Cette œuvre traduit notamment l'influence des croyances anthropologiques et de la culpabilité sur le besoin de se racheter par des actions salvatrices. Il appuie sa réflexion sur un passage de la Bible qui conforte le sentiment de culpabilité chez les croyants :

Par la colère nous sommes consumés,
Par la fureur nous épouvantés.
Tu as mis nos torts devant toi,
Nos secrets sous l'éclat de ta Face.
Sous ton courroux nos jours déclinent,
Nous consumons nos années comme un soupir (Psaume 90, 7-10).⁷³²

Mme de Staël traduit au mieux les caractères d'un personnage en l'illustrant par plus de scènes. Paul Ricœur souligne en partant du liminaire théorique d'Aristote *La Poétique* pour montrer que les caractères d'un personnage se révèle par le fait de la multiplicité des péripéties discursives. Dans l'œuvre de Mme de Staël, les différentes phases de péripéties mettent en avant la conscience de l'impureté qui est cause du péché par l'aveu de la culpabilité et de la souillure qui se présente au niveau sémantico-stylistique de l'œuvre. Le roman *Corinne*

⁷³¹ La Règle d'or que Paul Ricœur énonce déjà dans *Soi-même comme un autre*, est une manière pour chacun de laisser communiquer son humanisme avec l'humanisme d'autrui.

⁷³² RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté*, 2, *Finitude et culpabilité*, Idem. p. 283.

A travers le souci du péché, le philosophe veut démontrer dans *Philosophie de la volonté* comment la symbolique du mal par le biais du péché active chez l'homme une conscience de la recherche du bien pour accéder à la complétude du bonheur dans le paradis. La recherche du bien est un processus de rachat.

ou l'Italie est une illustration de la conscience de la faute commise envers autrui qui engage implicitement la souillure. Cette souillure se lave par la pratique du culte comme on peut le constater Corinne décide de se retirer dans un couvent afin de se rapprocher de Dieu et dans le même temps de faire pénitence. Par une séquence narrative, l'on peut saisir les topiques de cette repentance :

Les voix, parfaitement exercées à ce chant antique et pur, partent d'une tribune au commencement de la voûte ; on ne voit point ceux qui chantent ; la musique semble planer dans les airs ; à chaque instant la chute du jour rend la chapelle plus sombre : ce n'était plus cette musique voluptueuse et passionnée qu'Oswald et Corinne avaient entendue huit jours auparavant ; c'était une musique toute religieuse qui conseillait le renoncement à la terre. Corinne se jeta à genoux devant la grille et resta plongée dans la plus profonde méditation ; Oswald lui-même disparut à ses yeux.⁷³³

Un poids semble peser sur Corinne dans cet extrait, ce poids la conduit à admirer le monde transcendant de la spiritualité par la repentance. La responsabilité du péché la conduit à chercher l'exemption de la sanction des pécheurs qu'est l'enfer. Elle remet en cause ses envies récentes, sa passion naissante ; pour cela sa repentance traduit l'éthique de la conscience. La préoccupation de son devenir au-delà de l'existence immanente devient une préoccupation qui la conduit à ignorer Oswald dans ce moment de concentration. La confession est un acte symbolique de témoignage de sa moralité par un aveu de la faute ou des fautes commises. La confession est un aspect de la culture catholique et chrétienne des personnages dans les fictions de Mme de Staël⁷³⁴.

Corinne et Delphine se retirent toutes deux dans des couvents. Le processus remplit toujours le critère de la reconnaissance du péché et du besoin de se laver par la confession. Ainsi, on lit dans *Corinne ou l'Italie* que Corinne se sent souillée par le péché de l'amour qu'elle a pour Léonce. Il faut alors se confier au prêtre et accomplir une pénitence. Par cet acte les héroïnes accomplissent le sacrement du catholicisme, celui de la confession.

⁷³³ SSTAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 266.

⁷³⁴ Ce caractère transparaît notamment dans l'œuvre théâtrale de Marivaux intitulée *L'île des esclaves*. Faisant l'étude critique de cette œuvre André Blanc estime en effet que cette pièce est d'inspiration :

[...] toute chrétienne d'inspiration ». « Il faut que les maîtres reconnaissent ouvertement leurs péchés, qu'ils s'en repentent du fond du cœur. [...] On retrouve ici l'aveu exact des fautes, qui caractérise le sacrement sous son aspect traditionnel, entraîne l'indulgence et permet l'absolution.⁷³⁴

La confession est un acte de repentance. Il faut en effet saisir la force de persuasion des religions pour comprendre ce qui amène la personne à l'accomplissement des aveux et de la confession dans les écrits de Mme de Staël. L'auteur avoue en substance la portée de sa foi à travers cet acte par lequel il se soumet aux lois de l'idéologie qu'il accepte de *ipso facto*. La totalité de l'œuvre démontre avec attention et régularité les actes de confession sous des plans divers. La confession entre amoureux, la confession de foi dans le moment de peine à un ami ou une amie, les récits mettent en valeur ces types de confession dans des moments en adéquation avec un contexte. L'aveu témoigne du scrupule que la personne révèle dans les actes qu'il pose⁷³⁵.

La confession transmet comme information à travers la religion que le mal porte spirituellement préjudice à celui qui commet cet acte dans sa quête de l'au-delà. Vivre dans la vérité, vivre sans rien cacher à qui que ce soit libère de tout jugement de la conscience. La loi dans ce sens est bien connue : « La vérité libère ». Par l'aveu, par cette soumission, Corinne elle exerce un mouvement de purification envers l'« Être-Suprême » pour être enfin soulagée et pardonnée du fardeau de ses péchés. En effet, elle a péché en pensée en tombant sous le charme, en dévoilant son amour, en exprimant le désir d'unir sa vie à celle d'Oswald. De ce fait elle porte le poids de la souillure symbolique qui justifie son besoin de se racheter et d'accomplir un sacerdoce existentiel, le schéma structurel souillure et rachat est décrit à travers *Philosophie de la volonté*⁷³⁶ de Paul Ricœur.

Son acte de soumission volontaire l'introduit de nouveau dans les grâces bienfaites de Dieu, dans la béatitude de l'« Être-Divin ». On voit s'exprimer par le fait de cette repentance la reconnaissance de la souillure qui porte que porte l'être qui s'écarte des lois divines dans ce contexte. L'aveu, dans cette perspective, la réconcilie avec la loi. A travers l'œuvre *Philosophie de la volonté*, Paul Ricœur décortique le lien relationnel qu'il y a entre l'homme et Dieu : « [...] le cœur de la relation Dieu-homme est une instruction concernant le faire ; même si cette instruction est plus que loi, elle s'inscrit dans un contexte volontariste : Dieu est éthique et le lien de l'homme à Dieu est un lien d'obéissance à instruction. »⁷³⁷ Ce lien

⁷³⁵ Les héros chez Mme de Staël sont en fait des sujets actifs des idéologies des Lumières, de l'Humanisme et des religions dont on remarque toujours la résilience dans les diégèses.

⁷³⁶ Dans *Philosophie de la Volonté* sous-titré *Finitude et Culpabilité*, Paul Ricœur établit le lien qu'il y a entre l'acception par le croyant de la souillure du péché et comment cette reconnaissance le conduit à une existence sacerdotale consentie mais sans obligation parce que Dieu offre par ses lois une éthique pensée et honnête qui inspire les lois et les cultures.

⁷³⁷ RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté, 2, Finitude et Culpabilité*, Paris, Points, Coll. « Essais », 2009. Pp. 335-336. [1960].

fonde le scrupule moral que l'on voit pratiquer les héros comme Corinne, Delphine, Oswald, Léonce à travers leurs actions. Cependant, le philosophe reconnaît que l'instruction divine n'aliène pas la volonté du croyant pour qu'ils obéissent sans réflexion à son autorité :

La conscience scrupuleuse, parce qu'elle est hétéronome jusqu'au bout, est heureuse ; elle trouve son bonheur à faire intégralement ce qui est à ses yeux l'instruction de Dieu ici et maintenant ; elle est dépendante, mais non aliénée ; car elle n'est pas « hors de soi », mais « chez elle », lorsque son hétéronomie est conséquente et consentie.⁷³⁸

La confession n'est pas simplement un moment d'énonciation d'un locuteur dirigé vers une entité spirituelle, mais se présente notamment comme un moment d'ouverture intime entre deux personnes. La schématisation du discours de Corinne pour Oswald est une confession intime de ses sentiments pour Oswald qui présente des éléments de pragmatiques discursives tels que les thèmes de l'amour, de la solidarité, de l'altruisme ; la relation de l'émetteur au récepteur qui est une relation amoureuse les met en lien de confession intime. L'acte de confession fonde un principe de vie harmonieuse dans la mesure où la confession s'assimile par le partage du secret à une purgation de la conscience et de la faute par le sujet. Mme de Staël, par la voix du narrateur extradiégétique reconnaît l'intérêt porté au questionnement sur l'existence car il conduit à l'action ; elle estime dans cette optique : « C'est un sujet inépuisable de réflexion que les différentes combinaisons de la destinée humaine sur la terre. »⁷³⁹

La destinée humaine sur terre, celle de Corinne et d'Oswald s'inscrit comme une réponse idéologique par l'action qu'ils consentent aux lois de la morale et de la religion. Le niveau sémantico-stylistique de l'œuvre dans ce sens remplit les conditions d'orientation interprétative de l'atmosphère du thème religieux. Le paysage religieux conforte la conscience morale des personnages qui est marquée par le chapitre de la Semaine sainte de l'œuvre par la repentance et l'aveu des péchés de Corinne au couvent. Dans la croyance religieuse, l'acte confessionnel est un moment régulier de la vie du croyant soumis à la conscience du péché que relève Paul Ricœur comme instance de volonté de la vie sacerdotale du croyant.

Dans les scènes qui évoquent le passage de Corinne et Oswald dans les couvents au *Livre X*, on lit dans le discours rapporté d'un personnage dans la scène du couvent la conscience de la faute qui justifie la nécessité de la confession pour se laver du péché. La narration

⁷³⁸ RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté, 2, Finitude et Culpabilité*, Op. Cit, p. 336.

⁷³⁹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 256.

rapporte : « Nous espérons seulement qu'à l'instant de la mort nos péchés n'auront pas excédé nos pénitences. »⁷⁴⁰ La crainte de la morte guide la repentance car elle constitue la sanction pénale du jugement divin. Cette réception de l'idéologie religieuse jalonne l'univers du texte dans lequel on retient une attestation déclarative du narrateur « Les habitants du midi craignant beaucoup la mort, l'on s'étonne d'y trouver des institutions qui la rappellent à ce point ; mais il est dans la nature d'aimer à se livrer à l'idée même que l'on redoute. »⁷⁴¹ Les représentations des monuments, des choses, des arts rappellent aux hommes leurs croyances. Elles guident tant la narration que la vie de la société que : « [...] les époques du jour et de la nuit sont ainsi religieusement désignées »⁷⁴².

C'est aussi l'une des origines constructives des actions des personnages de Mme de Staël que sont Corinne, Oswald, Léonce, Delphine, Agar, Geneviève de Brabant. De ce fait, Corinne exerce par son geste en implorant le pardon de Dieu un fait de rachat spirituel. Même le ciel est rendu messager de cette recherche de pardon : « [...] ce même ciel implore pour nous la miséricorde de la divinité. »⁷⁴³

⁷⁴⁰ *Op. Cit.* p. 256.

⁷⁴¹ *Op. Cit.* p. 257.

⁷⁴² *Ibid.* p. 258.

⁷⁴³ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Op. Cit.* p. 270.

III.2 CHAPITRE II : LES PREDICATS ETHIQUES ET LUMIERES.

III.2.1 L'action d'assistance et représentation du monde.

Le royaume de la fiction tel que le déploie Mme de Staël représente une métaphore vive. La société de fiction que Mme de Staël présente à la lecture révèle pour autant des mesures codifiées de vie en société. Elle offre notamment à la lecture une structuration sociale qui assimile les hommes à produire des prédicats comportementaux en fonction des liens entretenus. Les principes d'unité familiale et sociale portent un caractère au cœur de la narration ; le champ lexical de la famille dans cette perspective sous-tend régulièrement le discours des personnages en rappelant ce qu'ils sont les uns pour les autres. Ce lien favorise un attachement intime. Ce qui conduit parfois l'action des personnages à considérer leur lien parental à autrui.

Lucile en apprenant par sa mère que sa sœur vivait encore, et qu'elle était en Italie, avait eu le plus grand désir d'interroger lord Nelvil à son sujet ; mais lady Edgermond le lui avait interdit, et Lucile s'était soumise, selon sa coutume, sans demander le motif de cet ordre. Le matin du jour du mariage, l'image de Corinne se retraça dans le cœur de d'Oswald plus vivement que jamais, et il fut effrayé lui-même de l'impression qu'il en recevait. Mais il adressa ses prières à son père ; il lui dit au fond de son cœur que c'était pour lui, que c'était pour obtenir sa bénédiction dans le ciel que, qu'il accomplissait sa volonté sur terre.⁷⁴⁴

Les hommes se sentent concernés par le sort de leur parent ou de leur hôte de sorte qu'ils compatissent à son malheur dans certains cas de figure. A l'intérieur de la communauté, l'on se doit une assistance mutuelle. Les savoirs rendent le cœur des héros plus prompts à endosser la douleur des hommes. L'humanisme dans cette perspective enseigne que la seule religion qui soit parmi les hommes est celle de l'amour. Cette relation parfois verticale, entre parents et enfants conduit Mme de Vernon à abuser de la confiance que Delphine plaçait en elle pour marier sa fille à Léonce aux dépens de Delphine. Cette même relation de parent à enfant rend malheureux Oswald qui se voit interdire une relation avec Delphine. Le respect dans ce contexte difficile entre parents et enfants devient une action symbolique de respect à l'autorité.

⁷⁴⁴ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 532.

Ce respect met en évidence un discours de la conscience soumis aux violences de la loi culturelle.

Les héros de Mme de Staël sont pénétrés de l'esprit des lois et des normes qui concourent au respect et à l'amour d'autrui. Toute la loi de l'éthique réside dans l'amour que l'on porte à autrui. Éprouver au plus profond de soi cet amour indéfectible pour l'autre apparaît comme une loi irréversible pour Corinne, Delphine, Mirza, Agar qui tour à tour vont s'exposer pour défendre une sœur, une cousine, un ami, un enfant. Ainsi à travers la sémantique du roman *Corinne ou l'Italie*, Mme de Staël utilise un vocabulaire de la préoccupation de l'autre, du lien social, de la bienveillance dont l'héroïne fait montre. Elle compatit aux douleurs du récit de l'expérience d'Oswald comme l'ayant elle-même vécue. Elle s'apitoie sur son sort comme si le malheur tourmentait sa propre chair par l'évocation du récit. Dans le récit, Corinne entretient un discours moral qui sous-tend son appréciation du monde. Sa conduite est soumise à une idéologie morale qui répond à la justice des hommes et de la religion. Comment observe-t-elle ces prédicats éthiques ?

Elle commence effectivement par préserver autrui des inconvénients de ses besoins. Certains aphorismes dans le texte attestent de la volonté narrative de mettre en évidence les prédicats éthiques ; c'est le cas lorsqu'elle évoque l'aura de la vertu sur les rapports entre les hommes « [...] on dirait que l'âme des justes donne, comme les fleurs, plus de parfum vers le soir. »⁷⁴⁵ On s'émeut bien davantage du sort des membres de sa famille et de ses proches. Les arts, les religions, les enseignements que la société donne aux hommes sont porteurs de cette dimension symbolique de sorte qu'ils produisent à travers les actions de leur existence ces éléments de culture partagée. Le sens donné aux éléments symboliques appartient à tous. Paul Ricoeur souligne cet aspect de réception culturelle dans *Temps et récit* :

Pour l'anthropologue et le sociologue, le terme symbole met d'emblée l'accent sur le caractère public de l'articulation signifiante. Selon le mot de Clifford Geert, « la culture est publique parce que la signification l'est ». J'adopte volontiers cette première caractérisation qui marque bien que le symbolisme n'est pas dans l'esprit, n'est pas une opération psychologique destinée à guider l'action, mais une signification incorporée à l'action et déchiffable sur elle par les autres acteurs du jeu social.⁷⁴⁶

Pris sous l'angle du symbolisme, l'action revêt une signification symbolique soutenue par l'argumentation narrative des personnages. En effet, l'œuvre montre au lecteur à travers des

⁷⁴⁵ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 316.

⁷⁴⁶ RICOEUR Paul, *Temps et récit*, 1. *L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, coll. « Essai ». p. 114.

éléments symboliques le respect du lien social et du lien familial. Selon le rapport vertical ou horizontal qu'on peut avoir, il s'établit un rapport d'amour, d'amitié, de bienveillance entre les protagonistes. Respecter ses parents et respecter leur mémoire revêt un caractère éthique mis en lumière par Corinne, puis par Oswald dans *Corinne ou l'Italie*. Des parents de Corinne, il ne reste que son père M. Edgermond. On évoque pourtant sa mère décédée. Malgré son absence, elle influence les actions de Corinne par l'héritage culturel italien qu'elle lui lègue. Elle comprend bien vite en Angleterre que la culture pose problème à sa belle-mère. Le respect de l'autorité parentale même dans des conditions extrêmes est pris pour un principe d'ordre socio-culturel. Cet acte est apprécié pour sa bonne morale.

Corinne se soumet à cette autorité violente. Le respect et l'amour filial participe d'une dimension de l'éthique sociale que Paul Ricœur nomme dans *Soi-même comme un autre* : « la vie bonne » ; cela résonne chez Aristote avec ce qu'il appelle « la vraie vie ». En fait, le respect revêt l'expression active d'une volonté de coopérer et vivre en harmonie avec l'autorité. Corinne garde avec respect le souvenir de ses parents. De plus, elle respecte la demande de Mme Edgermond de plus porter son nom de famille afin de ne pas jeter le discrédit et la honte sur la famille. Cela apparaît d'ailleurs à travers les scènes de l'entrée d'Oswald en Italie, puis de Corinne au Capitole. Son ouvrage ne porte que son patronyme : « Corinne ». De nombreuses rumeurs circulent mêmes sur son identité.

Mais la raison de cet usage est donnée plus loin dans la diégèse par Corinne dans une lettre qu'elle adresse à Oswald qui se questionne sur les raisons de cette discrétion filiale. D'abord, elle avoue avec émotion que cette résolution n'émane pas d'elle : « [...] je n'aurais jamais renoncé ni à mon nom ni à mon existence, même pour retrouver dans mon ancienne patrie. »⁷⁴⁷ Par la suite, une analèpse narrative retrace les conditions qui fondent l'obligation de cette situation puisqu'elle obéit à la volonté de Mme Edgermond :

Vous avez vingt-et-un an, miss Edgermond ainsi la fortune de votre mère et celle que votre père vous a laissée sont à vous. Vous êtes donc la maitresse de vous conduire comme vous le voudrez ; mais si vous prenez un parti qui vous déshonore dans l'opinion, vous devez à votre famille de changer de nom et de vous faire passer pour morte.⁷⁴⁸

Le vœu condamnable de Mme Edgermond scelle le sort de Corinne qui vit depuis sans identité à cause de la condamnation de sa belle-mère. On voit que le destin des personnages se

⁷⁴⁷ STAEEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 380.

⁷⁴⁸ STAEEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 382.

décider sur les recommandations parentales quelle que soit l'oppression psychologique que cela implique.

La conscience d'une éthique sociale évolue concomitamment avec l'histoire d'une communauté de normes. Parler d'éthique revient à attribuer aux hommes les capacités de juger par ses facultés cognitives du caractère moral ou immoral de ses actes. Par le transfert que cette notion de jugement de principe qui s'opère par l'autorité de l'éthique sous le contrôle de l'homme et non plus par la soumission au jugement religieux, l'éthique est un écho aux Lumières. On voit à travers le siècle, les mouvements qui favorisent le jugement par soi de ses actes par l'instruction pour se donner la faculté de juger. Juger bien et juger mieux s'opère par la relation de l'homme à l'éducation. Tous ces principes viennent battre en brèche la préséance de l'église dans la société. L'œuvre de Mme de Staël sous-tend en effet la volonté d'ériger l'expression de l'éthique, l'expression du cœur humain au-dessus de toutes les orientations déistes. On voit poindre ainsi chez le héros naissant sous la plume de Mme de Staël, comme c'est le cas dans *Corinne ou l'Italie*, la capacité de juger, de se laisser aller à exprimer un jugement impliquant son action sans y laisser interférer de primer abord les lois religieuses.

La communauté se fonde sur l'éthique afin de ne pas sombrer dans le désordre. On constate que l'œuvre aborde la thématique du secours à autrui. Dans la société, les hommes se doivent entraide.⁷⁴⁹ Le récit démontre le thème de la solidarité par la séquence qui met Oswald en situation de venir en aide à Mme de d'Arbigny qui se trouve en danger de mort en pleine Révolution française. Oswald a des amis en France durant cette période, le comte Raymond et sa sœur Mme d'Arbigny. Pendant la crise sociale, Raymond est tué par les révolutionnaires et sa sœur a dû fuir, elle écrit alors à Oswald pour lui demande son secours de toute urgence. Pendant la Révolution et les troubles populaires, bien qu'il soit dangereux pour un Anglais de se trouver dans Paris, il court au secours de cette femme en danger qui ne peut compter que sur lui parce qu'elle appartient à la noblesse et qu'elle est soupçonnée de trahison. La connaissance du danger qu'il court pour sauver cette femme alors qu'il est en sécurité dans son pays ne l'empêche pas de d'aller en toute hâte dans le tourbillon de violence qui consume Paris pour la sauver. La narration révèle l'empressement d'Oswald dans cette lettre adressée à Corinne :

⁷⁴⁹ C'est pour cette raison que Chantal Cabé dans son article intitulé *Coopérer pour survivre*, publié dans le magazine *Le Monde* estime : « Plus que les autres grands singes, les humains ont besoin du groupe pour exister durablement. Les voilà donc obligés d'être coopératifs et solidaires s'ils veulent survivre. » CABE Chantal, *Coopérer pour survivre*, in le magazine *Le Monde*, *L'Histoire de l'homme, Une aventure de 7 millions d'années. Et après ?* M 08954, 2020.p.3.

Un matin elle arriva chez moi, pâle, échevelée, et se jeta dans mes bras en me suppliant de la protéger : elle paraissait mourir de frayeur. A peine pus-je comprendre, à travers son émotion, que l'ordre était venu de l'arrêter, comme sœur du comte Raymond, et qu'il fallait que je lui trouvasse un asile pour la dérober à ceux qui la poursuivaient. A cette époque même, des femmes avaient péri, et toutes les erreurs paraissaient naturelles. Je la menai chez un négociant qui m'était dévoué ; je l'y cachai, je crus la sauver, et M. de Maltigues et moi nous avions seuls le secret de sa retraite. Comment dans cette situation ne pas s'intéresser vivement au sort d'une femme ! Comment se séparer d'une personne proscrite !⁷⁵⁰

Cette analepse narrative explique le jugement d'Oswald pour reconnaître dans la situation qui se présente le devoir moral d'aider une personne, une femme en péril. L'action que l'on accomplit pour servir et aider autrui est l'expression en action d'une conviction. L'action qu'Oswald accomplit représente la compassion, l'assistance, l'éthique de la conscience. On constate déjà dans les péripéties de l'œuvre que c'est un homme qui croit en un Être-Suprême qui a donné aux hommes des lois à suivre. En plus des lois divines, il connaît les devoirs d'un citoyen en sa qualité d'officier. Aider dans ce sens semble à ses yeux être un devoir dont il ne peut se détourner d'où ces questions rhétoriques en fin d'énoncé : « Comment dans cette situation ne pas s'intéresser vivement au sort d'une femme ! Comment se séparer d'une personne proscrite ! »⁷⁵¹ L'implication d'Oswald pour aider cette femme met en lumière le caractère empathique d'un héros conscient de sa capacité à accomplir et changer cette situation.

III.2.2 Moralité de la société diégétique et sémantique discursive.

Le discours littéraire doit être interprété à travers une herméneutique. En effet, la sémantique structurale de l'œuvre de Mme de Staël révèle un discours qui propage une idéologie de l'honnêteté morale. La littérature est considérée par Mme de Staël comme une institution qui doit favoriser l'éducation de la vertu chez les hommes par le respect des normes éthiques religieuses, sociales et culturelles. L'œuvre de Mme de Staël ne manque pas dans cette perspective de mettre en évidence des séquences argumentatives qui déclinent les arguments

⁷⁵⁰ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique, 1985. pp. 322-323.

⁷⁵¹ *Op. Cit.* p. 323.

d'une conscience morale de la société de fiction qu'elle porte à l'attention des lecteurs. A travers l'orientation épistémologique *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, l'on peut déjà lire l'intention de l'auteure d'impulser dans la littérature une dimension morale. Elle déclare à cet effet :

Il vaudrait mieux rendre plus profond encore l'abîme qui sépare le vice de la vertu, réunir l'amour des lumières à celui de la morale, attirer à elle tout ce qu'il y a d'élevé parmi les hommes, afin de livrer le crime à tous les genres de honte, d'ignorance et d'avilissement ; mais quelle que soit l'opinion qu'on ait adoptée sur ces conquêtes du temps, sur cet empire indéfini de la raison, il me semble qu'il est un argument qui convient également à toutes les manières de voir.⁷⁵²

La morale concourt à la perfectibilité de l'être humain, elle est le chemin tracé par une éthique publique : celle de la société des hommes et des normes. Le vice et la vertu sont les deux bornes sur lesquelles est jugée la conduite des personnages. De là résulte la proposition initiale du personnage d'accentuer la profondeur entre ces deux pôles de telle sorte qu'elles soient plus visibles, plus perceptibles aux hommes et qu'ils puissent mieux juger de leur conduite sociale. Il faut alors jeter la honte et l'indignité sur l'immoralité ; il faut condamner au plus haut degré le mal afin que le bien nous apparaisse en opposition. L'œuvre littéraire expose par des séquences explicatives et argumentatives la volonté d'affirmer leur morale.

L'œuvre de Mme de Staël s'ouvre sous un jour nouveau grâce aux théories structurales de Paul Ricœur. Le contexte social peut dans une certaine attente favoriser une interprétation, c'est ce que Hans-Georg Gadamer appelle « la chose du texte », l'intérêt sémantique apparent. Quant à Paul Ricœur, il voit l'intérêt mis en lumière par le texte narratif « le monde du texte ». Le discours littéraire porte le signe intradiscursif et extradiscursif d'un engagement idéologique. En effet, on lit dans l'œuvre de Mme de Staël une confluence d'influences idéologiques. Les Lumières mises en exergue par un ensemble de thématiques innovantes irradiant le texte par la volonté de l'auteur de changer son monde. On voit poindre alors dans le monde du texte à travers l'action phénoménologiques des héros Corinne, Delphine, Oswald, Léonce une résurgence de l'intérêt religieux mais aussi moral pour appuyer l'origine de prises de décision. En effet, on lit avant les actions les méditations des personnages sur la portée de leur action. Ces signes de jugement de la conscience apparaissent comme le tribunal de prise de décision du héros sur la résolution à prendre.

⁷⁵² STAEL Madame de, *De la littérature*, *Ibid.* p. 407.

A travers le personnage Corinne dans *Corinne ou l'Italie*, ce personnage se soumet à la pragmatique morale de la religion dont on retient le commandement qui prescrit d'être saint comme l'Être Suprême. Le comportement présenté en société résulte d'une formation des croyances de l'individu par des structures sociales. En effet Corinne est une lettrée, une croyante et présente une connaissance anthropologique approfondie des peuples européens à la manière dont elle parle des caractères des Italiens et des Anglais. On voit à travers les développements des péripéties des personnages Corinne ou Delphine se mêler des idéologies convergentes pour se mettre à la disposition des autres. La religion sinon la foi en un « Être-Suprême »⁷⁵³, cette périphrase revient souvent dans le discours des personnages pour marquer leur ancrage dans cette idéologie, appuyé par le vocabulaire religieux qui le sous-tend. Par le biais de cette conviction se manifeste un comportement mis en évidence par des actions bienveillantes.

L'expression de la moralité sociale sous-tend ces comportements sociaux aux principes moraux fondateurs d'une éthique sociale. Une place est donnée à cette notion en raison des structures discursives récurrentes évoquées dans les diégèses de *Corinne ou l'Italie*, de *Delphine* ou de l'œuvre théâtrale complète par les pièces *Agar dans le désert*, *La Sunamite* comme des motifs persuasifs d'orientation de la morale. Corinne, Delphine, Agar, la sunamite tiennent toutes un discours intérieur ou extérieur qui laisse transparaître une conscience morale qui prend le dessus dans leur rapport au monde pour guider effectivement leur résolution à poser des actions. La condition morale qui conduit une action est dans la perspective de cette action sa raison pratique d'agir parce qu'elle remplit en effet un critère moral. Paul Ricoeur reconnaît à travers les théories de l'action dans l'univers du texte que l'action répond chez le sujet à une critériologie dont celui du raisonnement pratique. Ainsi, met-il en évidence cette explication des théories de l'action :

Mon point de départ, je le prends dans ce qu'on appelle aujourd'hui – dans les pays de langue anglaise principalement- *théorie de l'action*. Dans un deuxième temps, je lui chercherai des parallèles dans des champs d'investigation différents mais connexe.

Au niveau de la théorie de l'action, le concept de raison pratique s'identifie aux conditions d'intelligibilité de l'action sensée, en entendant par action sensée celle dont un agent peut rendre compte – *logon didinai* – à un autre ou à lui-même, de telle sorte que celui qui reçoit ce compte rendu l'accepte comme intelligible.⁷⁵⁴

⁷⁵³ STAEL Mme de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p.93

⁷⁵⁴ RICOEUR Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, Coll. « Essais », 1986. p. 265.

La morale s'exerce par la capacité que les personnages ont de pouvoir apporter des jugements sur des situations apportés par les différentes péripéties diégétiques. Dans la diégèse de *Delphine*, Mme de Staël met en évidence la dimension morale qu'ont ses héros Delphine et Léonce de porter un jugement mettant de ce fait en lumière leur propre moralité. Le corps social met en exergue ses convictions en lien avec son imaginaire culturel et religieux. Cette source de transcendance spirituelle est un gage certain de bonnes mœurs dans la mesure où le rapport au divin implique le respect des lois. Dans cet élan, Delphine, dans le roman éponyme voit en Mlle d'Albémar, cette femme retirée du monde, profondément religieuse, une personne de bonne moralité munie d'un jugement critique exempt de recherche d'intérêt dans le monde.

Dans la romance critiquée par la société que Delphine entretient avec Léonce, elle décide de laisser Mlle d'Albémar comme seule juge pour apporter un raisonnement critique mais surtout pour savoir à travers son jugement si cette relation doit continuer ou s'arrêter. Delphine justifie le gage moral qu'elle attribue à Mlle d'Albémar en ces mots : « Quand j'ai choisi pour arbitre l'âme la plus honnête et la plus pure, n'en ai-je pas assez fait, que peut-on exiger de plus ? »⁷⁵⁵ L'œuvre de Mme de Staël révèle une sémantique abondante sur la morale quand elle ne le fait pas valoir par l'accomplissement d'une action édifiante. La conscience de la justice, du devoir, des lois, de la culture concoure à la formation d'une morale à même de donner à l'homme une conscience éthique. La morale confère les capacités de considérer les situations soumises à l'examen de sa conscience pour y porter des jugements de valeurs acceptable pour tous. La société donne la voie à cette morale au point que chacune puisse tenir un jugement tel que l'autre puisse l'accepter comme juste, dans ce sens, le personnage M. de Serbellane dans le roman *Delphine* estime que dans le monde :

[...] il faut respecter la morale publique qui le défend ; elle est souvent inconséquente, cette morale, soit dans ses austérités, soit dans ses indulgences, néanmoins telle qu'elle est, il ne faut pas la braver, car elle tient à quelques vertus dans l'opinion de ceux qui l'adoptent ; [...].⁷⁵⁶

La société émet en effet des lois auxquelles l'homme doit se soumettre par devoir social, par principe éthique de conscience, et par respect culturel porté au fruit du pacte social. L'univers des textes de Mme de Staël *Corinne ou l'Italie*, *Delphine* et *Trois nouvelles* montre des sociétés qui fondent un imaginaire moral. Le lexique religieux abondamment évoqué, puis l'affirmation d'une identité religieuse des cultes chrétien catholique et anglican pour Corinne

⁷⁵⁵ STAEL Madame de, *Delphine II*, Ibid. p. 25.

⁷⁵⁶ STAEL Madame de, *Delphine I*, Ibid. p. 276.

et Oswald dans *Corinne ou l'Italie* apporte l'affirmation d'une morale religieuse dans l'œuvre de Mme de Staël. La narration du roman *Corinne ou l'Italie* fait de la religion la source de l'amour d'autrui qui sert de considération morale :

L'homme le plus vulgaire, lorsqu'il prie, lorsqu'il souffre et qu'il espère dans le ciel, cet homme, dans ce moment, a quelque chose en lui qui s'exprimerait comme Milton, comme Homère, ou comme Le Tasse, si l'éducation lui avait appris à revêtir de parole ses pensées. Il n'y a que deux classes d'hommes distinctes sur terre, celle qui sent l'enthousiasme, et celle qui le méprise ; toutes les autres différences sont le travail de la société. Celui-là n'a pas de mots pour ses sentiments. Celui-ci sait ce qu'il faut dire pour cacher le vide de son cœur. Mais la source qui jaillit du rocher même, à la voix du ciel, cette source est le vrai talent, la vraie religion, le véritable amour.⁷⁵⁷

L'inclination de l'homme vers l'entité divine élève son être et le rend aussi digne de sagesse que les esprits éclairés, il devient à l'impression de la narration aussi sage que Milton, Homère et Le Tasse. Mme de Staël estime qu'aimer son prochain est une morale qui tient dans l'esprit humain d'une résilience céleste. Le siècle des Lumières est celui qui érige le bien-être social sur la capacité de chacun à apprendre à partir des structures sociales, l'église, l'école, le droit, la culture, des sources de la morale. Ces éléments qui participent à construire une identité morale sont nommément évoqués dans les textes de Mme de Staël. La prière et la croyance expriment à elles deux chez l'homme pratiquant sa foi le désir de vivre au-delà de la mort charnelle. La conscience du devoir dans l'œuvre de *Corinne ou l'Italie* est une conscience close, elle conduit irréversiblement l'homme à une existence éthique. L'existence et le rapport de Corinne au monde répondent aux prescriptions de sa foi. Paul Ricœur dans *Philosophie de la volonté* exprime à travers l'action d'une personne accomplie que cette action est recevable éthiquement à partir du jugement d'une autre personne : « Être « juste », c'est être justifié par un Autre ; plus précisément c'est être « déclaré » juste, être compté comme juste. »⁷⁵⁸

⁷⁵⁷ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 272.

⁷⁵⁸ RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté*, 2, *Finitude et culpabilité*, Paris, Points, Coll. « Essais », p. 357.

III.2.3 Altruisme, récits et intertexte chrétien.

Entraide, assistance, mais encore sacerdoce sont autant de mots et même d'idées qui fondent les principes des religions et paradoxalement de l'humanisme des Lumières. Se donner à l'extrême, s'offrir jusqu'à représenter les résiliences sacrificielles⁷⁵⁹ pour sauver les hommes appartient à la culture socio-anthropologique de Mme de Staël qu'elle applique comme horizon de réception actionnel de ses personnages à travers ces œuvres de fiction. L'altruisme construit le caractère honorable du personnage. Combien de fois les héros portent-ils la charge et le fardeau de la douleur des autres sans pour autant se soucier d'eux-mêmes ? Parler d'altruisme chez Mme de Staël, c'est en effet mettre en valeur les actes par lesquels les personnages se consacrent aux autres de façon désintéressée. Paul Ricœur conclut après ses observations que la culture littéraire française tire les sources de son imaginaire humaniste de plusieurs cultures. Dans ce sens il déclare : « Il n'en est pas moins vrai que notre culture est l'héritière de plusieurs traditions narratives : hébraïque et chrétienne, mais aussi celtique, germanique, islandaise, slave. »⁷⁶⁰

Les indices textuels de jugements des personnages révèlent en effet leurs idéaux. Elle estime que faire le bien est un idéal satisfaisant pour l'existence. C'est dans cette perspective que l'on conçoit chez Delphine que l'assistance est pour les personnes nobles, les personnes de haut rang un devoir moral.

Croyez-moi, ma chère sœur, [...] on est heureux de consacrer sa vie et sa mort au bien des autres ; que signifieraient nos engagements, nos sacrifices, s'ils n'avaient pas pour but de secourir les misérables ? La prière est un doux moment, mais c'est quand on a fait beaucoup de bien aux hommes que l'on jouit de s'en entretenir avec Dieu ; la piété se renouvelle par la vertu, les exercices religieux sont la récompense et non le but de notre vie. Nous mettons de bonnes actions faites sur la terre entre le ciel et nous ; c'est alors seulement que la protection divine se fait sentir au fond de notre cœur. » Voilà, ma chère Louise, ce qui peut être utile dans l'état religieux ; voilà le genre de vie que je veux adopter, que je veux suivre. ⁷⁶¹

⁷⁵⁹ L'altruiste se fonde sur l'imaginaire mythique du sacrifice que Paul Ricœur construit théoriquement dans *La Métaphore vive* puis dans *Temps et Récit*. Le mythe reste vivant parce qu'il demeure comme élément de culture transmis à travers les croyances.

⁷⁶⁰ RICOEUR Paul, *Temps et récit, 1. L'intrigue et le récit historique*, Paris, Ed. Seuil, coll. « Points Essais », 1983. p. 133.

⁷⁶¹ STAEL Madame de, *Delphine II*, Ibid. p. 254.

Delphine ouvre son cœur à sa belle-sœur, dans le contexte de la confiance qui est ici marquée par : « Croyez-moi, ma chère sœur, ». Elle explique à cette occasion ce qui la conduit à adopter une attitude sociale humaniste, elle se reconforte du bien qu'elle procure et apporte son soutien aux autres. Ce sacerdoce consiste à combattre le mal ontologique de la société. Elle commence par la formulation d'un argument qui d'emblée sous-tend l'humanisme de son action : « ...on est heureux de consacrer sa vie et sa mort au bien des autres ; » Le cœur s'apaise du bien qu'il fait aux hommes sans attendre une promesse de récompense idéologique comme celle du paradis. La bienveillance que sous-tend cette énonciation de Delphine met en lumière qu'elle se départit de la croyance religieuse pour faire le bien. Ce n'est donc pas par obligation religieuse qu'elle fait du bien, mais par compassion.

L'altruisme se fonde sur des intentions qui portent la personne à agir en conséquence de sa volonté d'aider, d'assister et de secourir autrui. Claude Obadia dans la revue *Le Philosophe* émet un article intitulé *L'action morale, ou l'idée d'une force de l'idée* écrit : « De toute évidence, l'homme, doué de conscience, agit au présent en visant le futur. Nous n'agissons jamais que par anticipation, dans un but précis et animé par des intentions que nous appréhendons comme les raisons mêmes de l'action. »⁷⁶² La loi morale qui habite la conscience de l'homme comme son amour pour autrui le conduit à agir par empathie pour cette autre que lui. L'homme, par la conscience de ses capacités, se sent dans, cette perspective, investi du devoir d'assister et même de porter, puisqu'il le peut, le sort de l'autre. On lit dans la volonté d'aider que Mme de Staël trace dans son roman *Corinne ou l'Italie*, une archéologie de la morale. Agir par altruisme sous-entend deux choses corrélatives, d'abord que le personnage le fait par le biais de sa conscience, puis qu'il le fait pour assister autrui pour lui venir au secours d'une manière quelconque au monde.

Le XVIII^e siècle éveille chez l'homme un sentiment nouveau d'assistance à l'autre, à son alter-ego sans s'inscrire nécessairement dans le respect scrupuleux des lois religieuses. Par cette volonté manifeste de comportement social de mettre en avant l'humanisme des hommes sans se référer aux croyances religieuses, les textes de Mme de Staël mettent en action l'idéologie des Lumières. Ce mouvement de pensée prend la place d'une matrice de l'action sociale qui conduit l'homme à assister dans l'honneur son prochain tout en ignorant son intérêt personnel. Dans cette perspective, les actions portées pour aider, pour assister concourent à un communautarisme harmonieux de la bienveillance de chacun mise bout à bout. En effet,

⁷⁶² OBADIA Claude, *L'action morale, ou l'idée d'une force de l'idée* in la revue *Le Philosophe*, *L'action*, N° 29, 2007, p. 54.

l'œuvre, du moins, *Corinne ou l'Italie*, *Delphine*, puis *Trois nouvelles*, mettent en évidence des idées et représentations du XVIII^e siècle. A travers *Soi-même comme un autre*, Paul Ricoeur présente la pensée sociale qui met en avant un comportement altruiste : « N'est « bien » que ce qui sert la cité, « mal » que ce qui lui nuit ; n'est « juste » que le bon citoyen et la « justice » ne régit que l'art de gouverner et d'être gouverné. »⁷⁶³

La société a forgé les comportements des femmes des hommes de sorte qu'ils agissent en mettant en action les valeurs de bien et de justice. Mme de Staël met en avant ces caractères humanistes comme principe d'un raisonnement éthique qui fonde la volonté d'agir de ses personnages. On voit à travers l'action de ses héros une illustration des pensées philosophiques humanistes. Corinne apparaît par son exposition à la critique véhémente d'une société anglaise figée dans le conformisme culturel comme la femme de conviction qui fait montre de raison pratique pour détourner sur elle les problèmes de ses amis. L'empathie qu'elle exprime au vu des souffrances des autres le montre, mais en plus en défendant l'opprimé contre son propre sort contre sa paix dans la société l'érige en femme altruiste. Sacrifier sa passion pour Oswald au bénéfice de Lucile révèle son altruisme.

Corinne ou l'Italie démontre la passion qui lie les deux héros jusqu'au moment où Oswald décide de rentrer en Angleterre réparer un tort causé à Corinne par sa belle-mère Mme Edgermond qui l'a privée de l'usage de son nom en société. L'éthique morale qui fonde le jugement de valeurs pour conduire à reconnaître le bien du mal s'exprime dans le sacrifice de Corinne lorsqu'elle sacrifie son amour pour Oswald, pour faire le bien de Lucile, sa demi-sœur. *Delphine*, illustre le fait de porter sur lui le sort d'ouvrier de l'altruisme. L'expression du devoir de M. de Serbellane exprime ce don de soi : « J'ai fait imprudemment le malheur d'une innocente personne, je dois lui consacrer ma vie, quand cette vie peut lui faire quelque bien. »⁷⁶⁴ La passion amoureuse est un motif d'attachement émotionnel qui donne au cœur des raisons de s'offrir soi-même comme on offre un présent, de se mettre à la disposition de l'autre et même de souffrir tous les tourments. M. de Serbellane exprime cette volonté de prendre sur lui les critiques du monde pour couvrir la personne qu'il aime, cette femme qu'il a maladroitement compromise par sa fréquentation assidue. Mme de Staël aborde la satisfaction morale qui résulte du don de soi dans *De la littérature* : « Il fallait ce sentiment, qui fait trouver le bonheur dans

⁷⁶³ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, Coll. « Points Essais », p. 284.

⁷⁶⁴ STAEL Mme de, *Delphine I*, Ibid. p. 277.

le sacrifice de soi-même ». ⁷⁶⁵ L'action immanente est la continuité de transition de l'idéologie reçue par la culture et de sa mise en pratique par la volonté d'agir de l'homme.

Cette réception de l'idéologie humaniste s'illustre notamment dans une autre œuvre de Mme de Staël. *Les réflexions sur le procès de la reine par une femme* présentent par l'engagement de Mme de Staël à défendre Marie-Antoinette des risques importants. Sa position de femme dans la société, sa faiblesse au vu des critiques ne freinent pas pourtant son sens du devoir. La République tente de balayer sur son passage tout ce qui peut rester de souvenir de la royauté et de ces inégalités. Mme de Staël a dans cette période hostile échappée de peu à un lynchage populaire. Cette volonté de défendre la reine au risque d'attirer sur elle les foudres de la Révolution est mue par un désir humaniste dont Monique Cottret tire cette conclusion dans cette introduction à l'édition des *Presses du Languedoc* :

Dès 92, Mme de Staël pressent le danger qui menace la famille royale. Avec une générosité exemplaire et une bonne volonté sans cesse repoussée, elle échafaude des plans pour réussir ce qui a échoué à Varennes. La cour se méfie d'elle. Pourtant elle utilise l'ambassade de Suède pour protéger des royalistes compromis, ou favoriser leur évasion. Malmenée alors qu'elle tente ouvertement de quitter Paris en septembre 1792, elle réussit finalement, non sans panache, à prendre la route de l'exil : Coppet, l'Angleterre puis à nouveau la Suisse la verront tour à tour. ⁷⁶⁶

Elle éprouve de la compassion pour cette femme dont le sort dès 1792 lui paraît évident. Elle veut sauver une mère de la peine capitale, même si elle n'a pas joui d'une proximité avec Marie-Antoinette. En vertu de son humanisme, lorsqu'elle publie cet ouvrage pour tenter de convaincre les révolutionnaires que soit graciée la reine. Sa volonté d'exprimer l'amour du prochain et la préservation de la vie humaine chère aux humanistes révolutionnaires qui voient à travers cette œuvre une résilience royaliste. Elle tente d'accabler les révolutionnaires en leur demandant de démontrer la culpabilité de la reine. Dans l'optique de cette défense, elle réclame des faits :

Dites, vous qui l'accusez, dites quel est le sang, quels sont les pleurs qu'elle n'a jamais fait couler ? Dans ces anciennes prisons que vous avez ouvertes, avez-vous trouvé une seule victime qui accusât Marie-Antoinette de son sort ? Aucune reine pendant le temps de

⁷⁶⁵ STAEL Mme de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Paris, GF Flammarion, 1991.p. 164.

⁷⁶⁶ COTTRET Monique, in Introduction au *Réflexions sur le procès de la reine par une femme* par STAEL Mme de, Languedoc, Max Chaleil Editeur – Presses du Languedoc, Présenté par COTTRET Monique, 1994. p. 12.

sa toute puissance ne s'est vue calomniée aussi publiquement, et plus on était certain qu'elle ne voulait point punir plus on multipliait les offenses.⁷⁶⁷

A travers cet énoncé, Mme de Staël prend appui sur deux principaux arguments afin de démontrer l'innocence de Marie –Antoinette quant aux charges qui pèsent contre elle. En effet, elle considère que la reine n'a jamais fait couler le sang de quelqu'un par son droit de sanction sur les hommes. Puis elle estime aussi que la condamnée n'a jamais privé de liberté quiconque tant qu'elle fut reine. Elle argue par la suite que cet élan de bonté royale s'est retourné contre elle parce que cela a accru les calomnies sur sa personne.

III.2.4 L'énigme de la réputation dans la société romanesque staélienne.

Se conformer aux croyances de la société, se soumettre aux pratiques culturelles et pratiquer le culte de la majorité est gage pour l'individu d'obtenir la caution d'une bonne réputation au sein de la communauté. La production des récits chez Mme de Staël illustre les mécanismes sociaux qui conduisent le personnage à se conformer à la pensée dominante. Dans cette perspective, Mme de Staël débat dans ses récits de la question sociale de la réputation comme un attribut des individus au cœur de l'acceptation sociale. Ainsi, selon que les individus sauvegardent ou compromettent leur réputation, ils s'exposent au respect sinon au rejet de la société qui émet des jugements de valeur. La société que Mme de Staël transcrit porte en effet les traces de la volonté sociale de demeurer une société de mœurs inébranlables face aux besoins humains d'épanouissement et de vivre guidés par des instincts sensoriels au lieu des lois. *Corinne ou l'Italie* et *Delphine* expriment un pathétique lié à l'oppression des personnages :

En présence du soleil et des sphères étoilées, on n'a besoin que de s'aimer et de se sentir digne l'un de l'autre. Mais la société, la société ! comme elle rend le cœur dur et l'esprit frivole ! comme elle fait vivre pour ce que l'on dit de vous ! Si les hommes se rencontraient un jour, dégagés chacun de l'influence de tous, quel air pur entrerait dans l'âme ! que d'idées nouvelles, que de sentiments vrais la rafraichiraient !⁷⁶⁸

⁷⁶⁷ STAEL Madame de, *Réflexions sur le procès de la reine par une femme*, Présenté par Monique Cottret, Languedoc, Presses du Languedoc, Max Chaleil éditeur, 1994.pp. 13-14.

⁷⁶⁸ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 522.

Cet énoncé montre l'élan critique grandissant du XVIII^e siècle contre une société qui cantonne la conduite des hommes et qui se montre extrêmement critique et répréhensive envers les comportements jugés déviants ou hors normes.⁷⁶⁹ En effet, la société de valeurs à laquelle se confronte Mme de Staël porte une grande estime aux valeurs et à l'image plutôt qu'à l'épanouissement des êtres. Le ton du narrateur est marqué par le mode conditionnel que révèle l'idéal mais aussi l'inexistence de ce qu'elle présente.

L'image qu'on a de soi et l'image que les autres se font de nous est un sujet de préoccupation constant. Les personnages émettent régulièrement des craintes sur l'interprétation de leur action. Ils façonnent une apparence, une conduite, un comportement pour plaire à autrui. Ils se donnent parfois des contraintes extrêmes pour plaire aux autres. Le discours de Mme de Staël, dans cette perspective, présente une forme de violence conformiste exercée pour plaire contre son gré et attirer l'attention bienveillante de la communauté. Le regard de l'autre, de cette société nommée dans l'univers du texte « le monde », « la société », pèse et influence comme une police morale qui contraint à modifier l'expression comportementale pour plaire au regard d'autrui.

Cette société de restriction, ce monde normatif valorise plus la réputation que le bonheur au sein de la communauté. A travers *Corinne ou l'Italie*, on lit les jugements de valeurs portés sur Corinne de manière dévalorisante par des indices textuels restrictifs : « Il n'est pas bon qu'une femme ; » ; « La gloire n'est pas associé au destin des femmes » ; « ceci n'est bon pour des femmes de notre condition ».⁷⁷⁰ L'écriture de la réputation, de la renommée, pèse sur le faible qui se voit victimisé par les tenants de l'ordre communautaire. Dans les sociétés humaines, les sociétés qui s'attachent aux valeurs, la réputation se révèle être un instrument de domination. On voit sur le personnage Corinne que la réputation sociale porte un facteur limitant pour l'épanouissement et le développement personnel.

Il est dit dans le roman *Delphine* : « La première accusation fait perdre à une femme la pureté parfaite de sa réputation. »⁷⁷¹. Toutefois, l'œuvre de Mme de Staël montre à quel point ce voile est fragile pour les femmes qui sont livrées aux accusations fortuites pour un égarement. Ce fait touche les personnages Delphine, Corinne, Léonce, Oswald, Mme d'Arténas et Mme de Lebensei pour les écarter symboliquement comme des personnes souillées. Ainsi, la réputation

⁷⁶⁹ *Les cahiers Staëliens* montrent dans cette perspective les critiques de l'époque sur Mme de Staël en raison notamment de sa liberté d'expression et d'agir.

⁷⁷⁰ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 126.

⁷⁷¹ STAEL Madame de, *Delphine II*, *Ibid.* p.15.

est une condition d'intégrité de la personne qui s'oppose à un jugement dévalorisant émis par la société. On lit dans l'œuvre de Mme de Staël en effet un regard et une opinion constante sur la conduite.

La critique de la réputation permet d'émettre quelques jugements de principes éthiques sur la personne pour son rapport à la société et à ses semblables dans la mesure où Mme de Staël peint des personnages critiqués à causes de leur rapport hors du commun avec les autres. En effet, on voit Delphine soutenir Mme Récamier alors qu'elle est mise à l'écart du groupe dans un salon qu'elle fréquente. Dans cette circonstance d'une violence émotionnelle terrible, Delphine décide d'aller contre tous et de soutenir par la conversation cette femme jugée indigne pour sa conduite. L'œuvre de Mme de Staël montre les jugements appréciatifs et dépréciatifs.

Se faire une réputation appréciée par la société, c'est notamment accepter et appliquer les lois de la communauté. La lettre de Léonce à M. de Lebensei témoigne de l'importance de la réputation :

J'ai reconnu en vous, monsieur, dans les divers rapports que nous avons eus ensemble, un esprit si ferme et si sage, que je veux m'en remettre à vos lumières dans une circonstance, où mon âme est trop agitée pour se servir de guide à elle-même. Un de mes amis m'a écrit à Andély que la réputation de madame d'Albémar était indignement attaquée, et c'est à ma passion pour elle, aux fautes sans nombre que cette passion m'a fait commettre, que je dois attribuer son malheur et le mien. J'espérais savoir de vous le nom de l'infâme qui avait calomnié mon amie, je ne vous ai pas trouvé, je suis revenu à Paris, et je n'ai eu que trop tôt la douleur d'apprendre qu'un vieillard était l'auteur de cette insigne lâcheté : je l'avais offensé il y a quelques mois, vous le savez, et le misérable s'en est vengé sur madame d'Albémar. [...]

Je n'ai pas encore vu madame d'Albémar, il me semblait que je ne pouvais retourner vers elle qu'après avoir réparé de quelques manières l'affront dont je suis la première cause. Oh ! je vous en conjure, si vous en connaissez un moyen, dites-le-moi, je dois-je laisser sans défenseur une âme innocente qui n'a que moi pour appui ? ⁷⁷²

Dans *Delphine*, Léonce a offensé un homme qui n'a pas manqué dans la société d'exposer l'affection des deux jeunes personnages. Dans sa volonté vengeresse, il a calomnié Delphine et l'a exposée au rejet dépréciatif de la société. Cette attitude est inacceptable pour Léonce qui connaît l'intégrité de Delphine pour la fréquenter régulièrement. Par devoir de

⁷⁷² STAEL Madame de, *Delphine II*, *Ibid.* pp. 55-56-57.

conscience, il atteste à M. de Lebensei : « c'est à ma passion pour elle, aux fautes sans nombre que cette passion m'a fait commettre, que je dois attribuer son malheur ».⁷⁷³ La demande de Léonce à M. de Lebensei sous-tend le témoignage de l'intégrité de la réputation de Delphine.

Léonce voit en Delphine la volonté de respecter sa réputation, c'est pour cette raison qu'il la défend des calomnies. On remarque à travers *Delphine*, comme Corinne ou l'Italie que l'intention sociale de faire de la réputation une valeur devant conduire à faire le bien devient un instrument qui se retourne contre l'homme. On salit la réputation de Delphine, comme celle de Corinne ou Geneviève de Brabant pour les discréditer. Les rumeurs tentent de déconstruire l'image d'intégrité.

Dans sa mise en pratique à travers les diégèses analysées de Mme de Staël, elle oppresse les libertés. Le respect des lois religieuses observées autant par Corinne que par Delphine inscrit ces personnages dans une métaphore vive agissante par la crainte de la condamnation du groupe. Une femme dans cette société n'a que sa réputation pour se faire respecter, celle qui sort de la conduite normative s'expose aux violences de la déchéance que le monde proclame sur le sort des femmes. *Corinne ou l'Italie*, *Delphine*, *Geneviève de Brabant* démontrent l'obligation formelle pour les femmes de se conformer à la culture sociale de leur communauté par convenance pour ne pas être salies par des rumeurs compromettantes.

III.2.5 Critique, exclusion et rejet : une humanité punitive.

Delphine, illustre comment la communauté émet un discours critique face à un comportement qui ne se soumet pas aux normes. On peut voir, en effet, à travers le niveau sémantique du discours littéraire un vocabulaire de la répression faite aux femmes qui conduisent leur existence comme *Delphine* avec un élan assuré de liberté. Matilde, une jeune femme conforme aux normes de conduite de la société pense devoir émettre des conseils sous un ton ferme à Delphine :

Mon zèle est peut-être indiscret, la religion ne nous oblige point à nous mêler de la conduite des autres ; mais la reconnaissance que je vais vous devoir m'inspire un nouveau

⁷⁷³ *Op. Cit.* p. 57.

désir de vous appeler au salut. Vous le dites vous-mêmes, vous n'êtes pas heureuse : c'est un avertissement du ciel. Pourquoi n'êtes-vous pas heureuse ? Vous êtes jeune, riche, jolie ; vous avez un esprit dont la supériorité et le charme ne sont pas contestés ; vous êtes bonne et généreuses : savez-vous ce qui vous afflige ? C'est l'incertitude de votre croyance ; et, s'il faut tout vous dire, c'est que vous sentez aussi que cette indépendance d'opinion et de conduite qui donne à votre conversation peut-être plus de grâce et de piquant, commence déjà à faire dire du mal de vous, et nuira sûrement tôt ou tard à votre existence dans le monde.⁷⁷⁴

L'énoncé montre que Matilde ne tolère pas la manière de vivre de Delphine. Elle critique sa liberté non commune. Cet énoncé montre qu'on peut émettre des critiques sur la vie d'autrui quand elle heurte les convenances connues. Toutefois, on en parle entre acteur de la société et émet des jugements dans le cadre feutré des salons. Dans le roman épistolaire *Delphine*, Mme de Staël met en exergue la subtilité vicieuse de la société de répression qui condamne les femmes.

Les actes de discours sont le socle de la communication entre les agents qui se revoient réciproquement des énoncés. Toutefois, dire, sinon énoncer, ne coïncide pas toujours avec le principe de dire vrai. En cela l'éloquence à montrer les multiples visages qu'elle peut revêtir dans le but d'émouvoir, de flatter ou de communiquer. Dans ce sens les propos tenus et qui ne sont pas tenus entrent dans la classe des paroles mensongères. Cette pratique est un phénomène social dans la mesure où l'homme se reconnaît dans la pratique de la fausse promesse.

Traiter autrui seulement comme un moyen, c'est déjà commencer à lui faire violence. A cet égard, la fausse promesse est une figure du mal de violence dans l'usage du langage, au plan de l'interlocution (ou de la communication).⁷⁷⁵

La calomnie est présentée dans l'œuvre de Mme de Staël comme un traitement infligé pour soumettre, sinon pour écarter, un individu de la communauté par un acte de jugement sur la personne. On voit pointer contre les personnes de Corinne, de Delphine, un jugement porté en raison de leur liberté de penser et d'agir, pour un comportement hors norme comme il se révèle dans les deux romans. Puisque l'œuvre littéraire est un réquisitoire contre les violences d'une époque, un débat ouvert, l'auteure montre à travers le personnage central Corinne comment se met en place au sein d'une communauté restreinte le traitement accordé à une femme d'esprit.

⁷⁷⁴ STAEL Madame de, *Delphine I*, présente annoté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 2000. Pp. 66-67.

⁷⁷⁵ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1990.p.309.

La société présente ainsi dans chaque communauté des gardiens des lois comme des gardiens de l'ordre. Dans cette perspective, le personnage de Matilde Vernon délivre des actes de discours illustrés par ses jugements rigoureux essentiellement guidés par l'ordre religieux comme une garante d'une conduite respectueuse des lois divines dans la société. La communauté va se montrer à travers l'univers du récit *Delphine* répressive à l'égard des actes hors des normes. C'est dans cet ordre d'intentions qu'on lit à travers le témoignage de Mme de Lebensei à son mari au sujet de Delphine qui présente une conduite peu commune dans la société :

Une femme de mes amies m'a assuré qu'on commençait à dire assez de mal d'elle dans le monde ; on a rencontré Léonce une fois revenant très tard de Bellerive ; les visites qu'il y faisait chaque soir sont connues ; la chaleur avec laquelle il a pris la défense de Delphine, lorsqu'elle s'est dévouée si généreusement pour nous, a donné de la consistance aux soupçons vagues qui existaient déjà. On se souvient encore des bruits qui ont été répandus sur monsieur de Serbellane, et quoique la noble démarche de madame d'Ervin, avant de prendre le voile, les ait fortement démentis, tu sais bien que dans un pays où l'on n'écoute point la réponse, une justification ne sert presque à rien. ⁷⁷⁶

Cet énoncé montre que la conduite de Delphine et les égards de Léonce à son endroit posent un problème d'éthique sociale au regard de la communauté qui estime opportun de les réprimer. En effet, Léonce est un homme de bonne famille marié à Matilde de Vernon et Delphine une veuve dont on ne souhaite que la compagnie innocente pour le reste de son existence. Cette critique passe par un lexique qui dénote du soupçon et de l'accusation comme le montre la séquence : « les visites qu'il y faisait chaque soir sont connues ; la chaleur avec laquelle il a pris la défense de Delphine, lorsqu'elle s'est dévouée si généreusement pour nous, a donné de la consistance aux soupçons vagues qui existaient déjà. »⁷⁷⁷ La conduite qui sort du cadre platonique éveille les soupçons de leur milieu comme le montre cet extrait du texte et particulièrement de la chute symbolique par les accusations portées contre eux. Ainsi, cette critique porte une intention tribulaire de la culture et des schémas religieux de la punition. Comme l'héroïne, Mme d'Artenas et Mme de Lebensei sont critiquées pour leur conduite ne respectant pas l'habitus social au sens de Pierre Bourdieu comme pratique régulière au sein du groupe social. Il en résulte que ces femmes ne fréquentent plus la société parce qu'elles en sont implicitement exclues.

⁷⁷⁶ STAEL Madame de, *Delphine II*, Ibid. p. 15.

⁷⁷⁷ *Op. Cit.* p. 15

Ces trois femmes mettent en lumière une conduite de l'écart qui est toutefois loin d'être immorale et parfois justifiable. Delphine en tant que jeune veuve est portée à reconstruire son existence amoureuse. Mais en recevant dans la nuit M. de Valorbe puis Léonce, elle s'expose à la critique de la société qui ne manque pas de lui faire savoir en émettant des rumeurs de légèreté sur sa vie intime. Evidemment quand on fait savoir que les visites effectuées nuitamment par Léonce sont connues, c'est pour lui signifier qu'elle a commis une erreur. Bien que son acte soit marqué de bienveillance, elle ne s'est pas préoccupée de la norme. En effet, lorsqu'elle s'absente de la société, on fait courir des rumeurs sur elle. Ces critiques sont rendues publiques pour l'isoler et créer un sentiment punitif par une exclusion sociale.

La critique s'élève au XVIII^e siècle sous la conception kantienne comme une faculté de bien orienter sa pensée. Donc la critique peut être une orientation introspective qui consiste à juger de l'acceptabilité de ses actes. Ainsi, le jugement qui précède une action phénoménologique sinon post-actionnelle est soumise à une analyse critique qui permet d'apprécier la qualité éthique humaniste de cette action. La vie artistique dans cette perspective qui ne devait pas relever des compétences des femmes exposait la femme qui menait une vie artistique aux vives critiques de la société. Dans *Corinne ou l'Italie* pourtant, Mme de Staël présente cette transgression culturelle et met notamment en scène les jugements relatifs au jugement porté sur Corinne. Par le personnage de M. Edgermond, l'homme porte une critique prenant en compte la réception culturelle de la société anglaise :

- Une telle femme n'es pas faite pour vivre dans le pays de Galles, reprit M. Edgermond : croyez-moi, mon cher Oswald, il n'y a que les Anglais pour l'Angleterre ; il ne m'appartient pas de vous donner des conseils, et je n'ai pas besoin de vous assurer que je ne dirai pas un mot de ce que j'ai vu ; mais, tout aimable qu'est Corinne, je pense comme Thomas Walpole, que fait-on de cela à la maison ? Et la maison est tout chez nous, vous le savez, tout pour les femmes du moins. Vous représentez-vous vote belle italienne restant seule pendant que vous chasserez, ou que vous irez au parlement, et quittant au dessert pour aller préparer le thé quand vous sortirez de table ? Cher Oswald, nos femmes ont des vertus domestiques que vous ne trouverez nulle part. ⁷⁷⁸

Les valeurs sociales établissent rigoureusement les conduites à tenir au risque de se compromettre. La vie artistique de Corinne bien qu'admirable en Italie ne convient pas pour les mœurs sociales anglaises pour qui les femmes expriment à elles seules la chaleur des foyers. Bien que M. Edgermond soit inquiet de tomber sous l'influent charme de Corinne, il ne dresse

⁷⁷⁸ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 204.

pas moins une critique de sa conduite en tant que femme souvent en compagnie d'hommes. Cela ne convient pas à la culture anglaise, estime M. Edgermond. L'éthique comportementale porte une valeur absolue de la conduite à tenir. Ce faisant, M. Edgermond dresse une critique qui est fonction sa réception de la culture anglaise. La liberté d'exister, la liberté d'expression artistique, ces qualités révélées par une femme n'appartient aux habitudes de la société anglaise dont M. Edgermond se fait le chantre dans cet extrait pour justifier sa déclaration : « Une telle femme n'est pas faite pour vivre dans le pays de Galles, ». ⁷⁷⁹ Son assertion fait autorité dans le cœur d'Oswald parce qu'elle est suivie d'un argument *ad hominem* en évoquant le parlementaire anglais Thomas Walpole qui était un législateur anglais : « [...] que fait-on de cela à la maison ? » ⁷⁸⁰ Cette question rhétorique sous-tend la condition de la femme qui est réduit au déterminant « cela » pour désigner un objet. Une femme dans cette perspective qui sort du cadre de serviabilité dérange. Il estime que la vie artistique de Corinne ferait d'elle une épouse inconstante et provoquerait un drame conjugal parce qu'elle attise les convoitises des hommes.

III.2.6 L'altruisme : actant pragmatique.

L'altruisme oriente de nombreuses actions dans l'univers diégétique, il doit être éclairci et mis en rapport avec les personnages de Mme de Staël pour une essence éthique de l'action. L'altruisme est la disposition sensible, consciente et volontaire d'une personne à s'intéresser d'abord à autrui puis à lui apporter son aide parce que le sujet se mettant à disposition se considère capable de changer des choses. Il est utile de relever notamment trois points saillants de ce terme : le fait de faire passer son intérêt en second, la philanthropie, l'humanisme. A travers l'altruisme, on retrouve un actant narratif qui sous-tend l'orientation des personnages qui le mettent en valeur. Cette bonté extrême qu'exprime les cœurs nobles, les cœurs qui s'inspirent du modèle christique comme de la vertu par le respect des lois chez Corinne et Delphine dans les romans de Mme de Staël façonne l'amplitude sentimentale de l'œuvre de fiction. Cette expression d'humanité et d'altruisme est une idée de la spiritualité, c'est une vie inspirée d'un imaginaire social par les personnages. S'offrir à l'extrême au point

⁷⁷⁹ *Op. Cit.* p. 204.

⁷⁸⁰ *Op. Cit.* p. 204.

de donner tout ce qu'on possède et même de donner sa propre vie telles sont les actions que Corinne, Delphine, Léonce, Oswald, Agar, Geneviève accomplissent dans *Corinne ou l'Italie*, *Delphine* et le théâtre de famille de Mme de Staël. Le problème mis en évidence par Mme de Staël dans cette perspective est la vie sociale et les mœurs du citoyen.

L'altruisme est une qualité existentielle qui prend en considération l'évolution du symbole du sacerdoce chrétien, de la coopération des forces au sein de la communauté. Cette condition de vie répond au principe énoncé par Paul Ricoeur dans *Soi-même comme un autre* par le « Règle d'Or ». L'évocation religieuse au niveau sémantique dans *Corinne ou l'Italie*, *Delphine*, *Agar dans le désert*, *La Sunamite*, puis la pratique du culte religieux par des personnages participent de la mise en évidence des principes de protection d'autrui que Paul Ricoeur a nommé la « Règle d'Or ». Cette doctrine fait comprendre à l'individu son devoir socio-culturel d'apporter son assistance, et se mettre à la disposition de quelqu'un. Paul Ricoeur retrace l'origine de cette loi éthico-humaniste dans le Talmud :

Or que dit la Règle d'Or ? Lisons-la chez Hillel, le maître juif de Saint Paul (Talmud de Babylone, Shabbat, p.31.a) : « Ne fais pas à ton prochain ce que tu détesterais qu'il te fait. C'est ici la loi tout entière ; le reste est commentaire. » La même formule se lit dans l'Évangile : « Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le semblablement pour eux » (Lc6,31).⁷⁸¹

L'interprétation de la personne « identifiante » pour traduire sa capacité à aider dans l'œuvre de Mme de Staël participe de la compréhension de la fin du « je peux faire » dans son interaction avec autrui. La personne est un instrument de l'expression de la grandeur de Dieu à travers le discours littéraire sinon l'instrument de l'idéologie des Lumières. La personne identifiante emplit les conditions d'expression de la sensibilité humaniste. La qualité existentielle d'« être-pour-la mort » définit les perspectives d'action en ce qu'elles prennent pour gage la foi et le besoin d'y croire.

La soumission religieuse des personnages chez Mme de Staël révèle la conscience de la mort et de la nécessité de paraître juste aux yeux de l'Être-Suprême. Paul Ricoeur démontre dans ses travaux, notamment *Philosophie de la volonté* que l'action bienveillante sinon humaniste tient pour fondement soit l'idée religieuse du sacerdoce existentiel en faisant à autrui ce qu'on veut pour soi ; elle est aussi le résultat marquant d'une conscience humaniste par la considération d'autrui comme son alter-ego ; l'action faite en faveur de quelqu'un prend aussi

⁷⁸¹ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Op. Cit. p.254.

pour gage le devoir d'assistance sociale qui est un fondement du contrat social pour fonder une société fondée sur l'assistance mutuelle. Dans un ouvrage intitulé *Le Pouvoir des fictions*⁷⁸², le philosophe Jeremy Bentham décrit comment l'on parvient à gouverner les hommes en leur offrant quelque chose de fictif auquel ils vont croire et reposer leurs attentes d'une vie meilleure. L'ordre des coutumes anthropologiques ne donne aucune place privilégiée à la femme. Celle-ci trouve avec l'image subliminale de la Vierge Marie, mère du Christ, un respect symbolique sans précédent qui les épargne du péché. Par ce fait se construit l'image de la femme-mère, bienveillante et altruiste qui sacrifie son existence pour et son bonheur pour celui de son époux et de ses enfants.

Le sacrifice de la femme et de la femme-mère revient incessamment dans l'œuvre de Mme de Staël par diverses mises en scène. Elle est garante de la morale comme le montre les personnages Delphine, Corinne, Geneviève, mais notamment Matilde de Vernon, personnage perfide du récit *Delphine* qui présente un discours chrétien. En effet, un discours moral prévient de leur conscience à travers des arguments tirés de la religion chrétienne.

L'altruisme est une valeur du siècle mise en avant comme un motif de perfectionnement de l'homme. Dans cette perspective, en 1756 Charles-Auguste Vandermonde suggère que : « Puisque l'on est parvenu à perfectionner la race des chevaux, des chiens, des chats, des peuples, des pigeons, des serins, pourquoi ne ferait-on aucune tentative sur l'espèce humaine ? ». ⁷⁸³ Ainsi les Lumières doivent-elles apporter à travers des réflexions diverses des sources réflexives capables de faire évoluer l'homme et la communauté. L'œuvre littéraire est le support qui permet à l'auteure de soutenir face à la société un point de vue réprimé de la condition féminine. Mme de Staël montre que le bonheur tel qu'il se présente sous le thème de l'amour ne se trouve pas qu'en soi mais se trouve dans un rapport affectif, intime et sincère avec autrui. C'est notamment le cas de l'amitié.

L'altruisme, cette façon héroïque d'assumer le sort d'autrui se ressent dès que l'homme se met dans l'empathie du ressenti de la douleur d'autrui. Faire abstraction du besoin de son corps, identifiant de l'être pour éprouver la douleur d'autrui est le chemin de l'éthique humaniste. C'est à travers cette considération des affects que Paul Ricœur traite dans *Soi-même comme un autre* d'une sémantique discursive sans actions phénoménologiques qui met déjà en

⁷⁸² BENTHAM Jérémy, *Le pouvoir des fictions*, Présenté par Christian Laval, Paris, Presses Universitaire de France, coll. « Philosophies », 1994.

⁷⁸³ VONDERMONDE Charles-Auguste, *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, 1756, Paris, Classiques Garnier, 2015, cité in *Philosophie Magazine*, les Lumières, Hors-série, N° 32, p. 24.

lumière la considération affective. On voit en effet dans *Corinne ou l'Italie* et *Delphine* les sanglots qu'un personnage peut éprouver pour la douleur d'un autre. Ainsi, quand dans le récit de *Delphine*, Léonce s'émeut et s'afflige de la douleur de Delphine, quand elle est malade, ce ressenti émotionnel est déjà l'expression fondamentale d'une affection pour autrui sans mettre en avant une action. Sa préoccupation est telle qu'on dit qu'il pourrait s'évanouir si on disait que Delphine risque la mort.

Eprouver dans sa chair la douleur d'autrui remplit déjà les conditions de mise à disposition de ses forces pour secourir. Cette attitude répond au triple questionnement éthique pour savoir pour « qui » fait-on cet acte ? Pourquoi le fait-on ? Dans quel but ? La religion inscrit dans l'organisation sociale une attention pour l'autre. Dans cette perspective, Mme de Staël estime que : « [...] la religion donne aux malheureux qui marchent au supplice un ami pour les consoler. ».⁷⁸⁴

III.2.7 La vertu : principe spirituel d'humanité.

La noblesse, la bravoure, les actes, la réussite des héros sont des éléments discursifs qui au sein de l'œuvre doivent façonner l'envie du lecteur de s'inspirer de ce parcours dans son existence. Mme de Staël oriente son œuvre théorique et littéraire notamment dans cette perspective. Ce projet, en effet, se révèle dès *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Façonner l'esprit vertueux devient un élément de structure littéraire qui attire l'attention des écrivains et des théoriciens au siècle des Lumières.

Mme de Staël met en scène la bonté et le partage dans *Delphine*. Partager révèle la considération qu'on porte d'autrui et montre de la part de celui qui donne une conscience humaniste. Ce mouvement revient dans les œuvres de Mme de Staël et met en exergue l'éthique du héros. Cette conscience trouve plusieurs points d'origine. L'auteur illustre par un bienfait social un acte volontaire et une démonstration de la vertu. Dans *Delphine*, cette volonté de servir montre l'altruisme de Delphine par le sacrifice d'une partie de sa fortune.

⁷⁸⁴ STAEL Mme de, *Delphine II*, *ibid.* p. 326.

L'héroïne met en scène les prédicats d'une action éthique en la faisant bonne et moralement juste. La détermination de l'action est prise par une volonté bienveillante de Delphine pour venir en aide. On peut dans cette perspective trouver dans cet énoncé l'intention morale du sujet pensant « Je ». A travers le pronom se présente « Je » se présente la personne identifiante qui assume la responsabilité de manière volontaire. Delphine mandate ainsi son « moi » à faire le bien à Matilde de Vernon sans autre intention que de faire du bien.

En dehors de la bonté, la vertu s'illustre notamment par l'élévation du cœur qui accomplit le pardon de la faute commise. En pardonnant une malveillance, l'homme s'élève, il domine son instinct. En effet, la loi comme la religion condamnent la vengeance. Mais encore, l'on conçoit comme un versant de la vertu, le respect de ces lois. C'est pour cela qu'on voit Delphine pardonner à Mme de Vernon de l'avoir abusée pour marier sa fille. La sémantique du discours démontre à travers une nostalgie bienveillante le soulagement de Delphine de pouvoir se réconcilier avec cette femme qui l'a pourtant trahie. On lit dans cette bienveillance un ensemble d'intentionnalité présents dans les postulats de Paul Ricœur. Il estime à travers l'œuvre *Philosophie de la volonté* :

Le thème du « pardon » est lui-même un symbole très riche, de même nature que celui de la colère de Dieu, et dont le sens s'élabore en liaison avec ce dernier ; le pardon est comme l'oubli ou le renoncement à la colère ; il prend souvent la forme imagée d'un « repentir de Dieu » (Exode 32, 14), comme si Dieu changeait sa propre voie, son propre dessein à l'égard des hommes ; cette mutation imagée en Dieu est pleine de sens ; elle veut dire que le devenir nouveau, imprimé au rapport de l'homme à Dieu, à son origine en Dieu, est d'initiative divine ; ⁷⁸⁵

Le propos de Paul Ricœur sous-entend que la vertu, par l'entremise du pardon, est un cheminement d'élévation de l'homme qui se lie à Dieu. L'existence est une perspective finie qui sert à mettre l'être dans la perspective infinie de la symbiose avec sa croyance. Cela justifie en quelque sorte l'œuvre de la vertu dans l'existence. La logique du discours fait des personnages cités des personnages vertueux parce qu'ils se rapprochent de Dieu en pardonnant. La vertu est ainsi une sous-unité du niveau supérieur qu'est le volontaire dans la mesure où elle est accomplie sous l'effet d'une conscience volontaire. Les arguments cités par les personnages mettent dans ce sens, en lumière ce caractère d'élévation.

⁷⁸⁵ RICEUR Paul, *Philosophie de la volonté*, *Ibid.* pp. 284-285.

On le voit, Mme de Staël écrit le pardon à la manière d'un attribut spirituel, un acte de reconnaissance fondamental d'un cœur pur. Ce caractère est d'autant plus marquant qu'il contraste avec les caractères opposés de Mme Edgermond dans *Corinne ou l'Italie* et de Mme de Vernon dans *Delphine*. Même un personnage vivant dans une atmosphère de paix cléricale sait exprimer sa méfiance ; en effet, Mlle d'Albémar, la belle-sœur de Delphine cultive la vertu religieuse au sein d'un couvent. Pourtant, elle reconnaît que certaines personnes sont habitées par le vice, le mal, le mensonge. Les réunions de la société sont des moments où se manifeste cette violence sociale.

Prendre l'être humain avec la considération d'un égal et l'amour qu'on porte revient à travers les actions de Corinne, Delphine, Oswald, Léonce, etc. Ils démontrent la force d'un cœur à la hauteur de Dieu. De ce fait, ils respectent les lois morales. Ils sont en effet encouragés par l'esprit des Lumières, la raison pratique et la faculté de juger en mettant en exergue la dialectique de l'esprit. L'absolue vérité de la conscience devient pour les personnages le guide à suivre dans l'intention d'une action de résolution.

La vertu dans les fictions de Mme de Staël, c'est notamment de porter de l'intérêt à autrui comme le ciel, déclarent-ils, porte attention aux destins des hommes affaiblis par le sort, des hommes dans le besoin d'une aide quelconque ; des hommes soumis à la tentation de l'évasion des devoirs pour l'usage des plaisirs moralement condamnables. L'homme vertueux, comme c'est le cas d'Oswald, puis de Corinne, fait passer ses désirs après ceux des autres. Il voit comme un devoir impérieux le fait de faire profiter aux hommes le plaisir de l'existence. Dans cette optique, Corinne illustre de belle manière son effacement existentiel pour accorder à autrui les plaisirs de sa présence artistique. Elle offre des spectacles, elle offre ses talents à l'appréciation, elle fait jouir les autres de ses talents jusqu'à l'épuisement, elle veut offrir le sourire et la joie de vivre ; c'est la vertu d'être une muse.

Le bien se met à l'œuvre à travers l'action d'Oswald. La narration le dévoile lorsqu'elle mentionne l'extrême bonté d'Oswald :

Quand il fallut se séparer, tout l'équipage se pressait autour d'Oswald pour prendre congé de lui ; ils le remerciaient tous de mille petits services qu'il leur avait rendus dans la traversée, et dont il ne se souvenait plus. Une fois c'était un enfant dont il s'était occupé longtemps ; plus souvent un vieillard dont il avait soutenu les pas, quand le vent agitait le vaisseau. Une telle absence de personnalité ne s'était peut-être jamais rencontrée ; sa journée

se passait sans qu'il en prît aucun moment pour lui-même ; il l'abandonnait aux autres par mélancolie et par bienveillance.⁷⁸⁶

Ce trait de l'expression de la vertu montre l'acceptation par l'homme des principes anthropologiques d'une existence spirituelle hors de l'existence physique. C'est de cette conscience que naît la ferveur et la conviction intime de l'homme de cultiver une vie spirituelle prompte à la bonté et à l'éthique des valeurs. L'énoncé présente de multiples moments de serviabilités d'Oswald afin de témoigner de sa bienveillance coutumière, par une accumulation de personnes servies : « un enfant », « un vieillard », « les matelots ».

La vertu s'inspire de l'admiration et de la sublimation que les hommes ont pour leur imaginaire culturel et religieux. La communauté chrétienne comme c'est le cas dans l'univers des récits de Mme de Staël admire l'image subliminale du Christ ; mais aussi des mythes helléniques tels que Prométhée, Persée, Ulysse. Ce sublime est un idéal qui oriente l'homme vers la perfection. La vertu tend dans cette optique à rendre l'homme meilleur, à lui faire observer avec intérêt les règles qui s'insèrent dans l'idéal social voulu par la société. Mme de Staël montre par ses œuvres que la vertu qui s'illustre par l'assistance, par le respect des lois, des droits et principes devient une structure importante du discours diégétique. La vertu se lit dans le caractère des personnages Corinne, Delphine, Léonce, Oswald, Agar, Geneviève par l'intervention active du personnage par une volonté traduite dans l'acte d'agir dans l'expression de la bonté. Exprimer la vertu c'est mettre sous l'appréciation du jugement des hommes, des lois et de la morale son action bienveillante à l'égard du quelqu'un.

III.2.8 Liberté de pensée et liberté d'action chez Corinne et Delphine.

Les aspirations idéalistes de l'éthique à l'humanité se traduisent par la libre expression de la pensée et de l'action. Penser des archétypes sociaux et mettre en valeur sa lecture de la société caractérise l'œuvre de Mme de Staël. Paul Ricœur, dans *Du texte à l'action* estime que l'on se rend compte à la suite de nos lectures que l'action provient d'une origine métaphorique rendue possible par une conviction de la conscience du bien. Il estime dans ce sens que : « Ce qui est à interpréter, dans un texte, c'est une position du monde, le projet d'un

⁷⁸⁶ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 31.

monde que je pourrais habiter et où je pourrais projeter mes possibles les plus propres. »⁷⁸⁷. Les actions des personnages Corinne, Delphine, Mirza, Geneviève, Agar peuvent être analysées effectivement en fonction de leur statut propositionnel dans l'univers du récit. Ces actions s'opposent, sinon rencontrent des pratiques contraires mettant ainsi en évidence un conflit idéologiques. Ainsi, l'action porte le caractère éthique de celui qui la pose.

Au niveau de *Corinne ou l'Italie*, l'on perçoit que l'action phénoménologique du personnage est marquée par une critériologie de verbe d'action tels que :

Hier je vous ai entendu dire que vous n'aviez point encore voyagé dans Rome, que vous ne connaissiez ni les chefs-d'œuvres de nos beaux-arts, ni les ruines antiques qui nous apprennent l'histoire par l'imagination et le sentiment ; et j'ai conçu l'idée d'oser me proposer pour guide dans ces courses à travers les siècles. ⁷⁸⁸

On lit par cette proposition l'expression d'une liberté prise sur sa personne de service sans rien ne lui soit demandé ni imposé. Elle se montre seule décisionnaire de son action comme le démontre l'usage du pronom « je » suivi du verbe « oser » qui caractérise la proposition subordonnée complétive sous-tend qu'elle prend et commande son sort pour faire le bien d'Oswald. Cette phrase implique le suivi d'action pour laquelle Corinne incite le mouvement par sa proposition. Alors se lit la liberté d'agir du personnage féminin qui sous-tend l'idée des Lumières. Sa liberté d'agir est par un sentiment de devoir faire le bien qu'elle exprime d'ailleurs : « Ha ! si j'ai le pouvoir de vous faire quelque bien, reprit Corinne, vous ne devez pas croire que jamais j'y renonce. »⁷⁸⁹.

L'œuvre de Mme de Staël dévoile un discours à contre-courant de la société et de la culture du début du XVIII^e siècle qui est marquée par un respect des classes et des positions de genre. Mme de Staël permet d'introduire dans la pensée sociale par la liberté d'engagement des femmes. Toutefois, cela n'est pas sans conséquence. Dans le roman *Delphine*, Mme de Lenbensei témoigne de la liberté de penser et d'agir à travers les jalons d'une répercussion de genre :

Ah ! de quelles douloureuses pensées n'ai-je pas été occupée en revenant chez moi ; vous le voyez, il n'existe aucun moyen pour une femme de s'affranchir des peines

⁷⁸⁷ RICOEUR Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1986.p.58.

⁷⁸⁸ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 91.

⁷⁸⁹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 93.

causées par l'injustice de l'opinion. Delphine, l'indépendante Delphine, elle-même en est atteinte, et ne peut se résoudre à nous le conter.⁷⁹⁰

Les personnages héroïques professent une liberté de ton et de jugement mis en avant par un argumentaire idéologique propre aux Lumières. Penser et agir sont des thèmes qui entretiennent un lien de corrélation dans l'univers des diégèses de Mme de Staël au même titre que l'idéologie oriente l'agir de l'homme. Le philosophe Paul Ricœur explique comment la pensée, une réflexion appuyée et portée en estime sous le nom d'idéologie oriente l'action dans *Du texte à l'action*. C'est par exemple le cas de la triple intention qui fonde la vertu : les Lumières, l'Humanisme, et L'Éthique. En effet, l'agir est orienté par la capacité de mettre en pratique sa raison pour agir de telle sorte que cette analyse propose une action. En vertu de la capacité de raisonner des personnages dans l'univers du texte chez Mme de Staël, l'action phénoménologique du personnage illustre la continuité d'une idéologie, d'une manière de penser commune à un groupe. L'orientation idéologique des principes éthiques des personnages dans cet ordre d'idées est tributaire des croyances socio-anthropologiques de la société. En effet, la religion se pose comme l'un des facteurs importants de l'orientation de la pensée libérée dans la mesure où elle peut être interprétée, reçue par le croyant pour enfin agir en accord avec son jugement et sa réception de la loi religieuse.

Hormis la religion, la société émet des textes fondamentaux pour éveiller à la raison des peuples. Les Lumières comme mouvement idéologique mises en avant dans les textes de Kant, de Condorcet, de Montesquieu ou de Rousseau fondent une nouvelle vision de la pensée et de l'action. De ce point de vue, la liberté de penser qui précède la liberté d'agir dans la mesure où elles sont corrélationnelles ne se trouve pas en dehors des textes mais dans les textes fondamentaux des Lumières. L'action menée par Delphine, ou l'action suivie par Corinne pour assister un ami ou apporter son assistance à une personne malade résulte d'un jugement et d'une capacité analytique. Ainsi, dans *Corinne ou l'Italie* on voit le protagoniste principal apporter son assistance curative à Léonce par nécessité mais aussi par la liberté qu'elle se donne d'agir en âme et conscience.

L'auteure illustre le personnage avec le caractère émotionnel du volontaire pour mettre en évidence à travers la conviction de ses actions l'idée des Lumières, celle qui consiste à agir par jugement de principe. Dans ce fait, Mme de Staël illustre dans ses *Écrits sur la littérature* :

⁷⁹⁰ STAEL Mme de, *Delphine II*, *Ibid.* p. 54.

Parmi les divers développements de l'esprit humain, c'est la littérature philosophique, c'est l'éloquence et le raisonnement que je considère comme la véritable garantie de la liberté. Les sciences et les arts sont une partie très importante des travaux intellectuels ; mais leurs découvertes, mais leurs succès n'exercent point une influence immédiate sur cette opinion publique qui décide de la destinée des nations. ⁷⁹¹

La qualité qu'a l'homme de pouvoir s'instruire et de conduire sa raison avec parcimonie attire l'intérêt de l'auteure à travers cet énoncé. Elle traduit par le développement de l'esprit humain la raison, la faculté de juger et l'esprit critique du siècle des Lumières. En vertu de l'évolution qu'apportent les savoirs, la littérature doit être un instrument capable de concourir à la formation de la société. La formation garantit à l'homme de se libérer des fers de la société, du joug des oppressions abusives et des dogmes absolutistes. Ce passage traduit l'idée des Lumières parce qu'il met en évidence le travail nécessaire de l'éducation et non du dogmatisme pour créer une société qui évolue, qui crée et innove.

Mme de Staël soulève trois points saillants de source de la liberté de l'esprit humain qui façonne la liberté de penser et d'agir. La faculté de raisonner est évoquée et revient dans ses écrits comme élément métatextuel puisqu'il est aussi une source de développement de l'esprit humain évoqué déjà dès le XVII^e siècle par Descartes et suivi par Emmanuel Kant à travers les lignes de son ouvrage *Critique de la faculté de juger*. Cet idéal jalonne l'œuvre de Mme de Staël en impliquant le lecteur à juger de la grandeur des actes des personnages.

III.2.9 Imagologie de la femme : sensibilité et lyrisme humaniste et révolte.

La question du genre se ressent dans l'œuvre de Mme de Staël comme une éventuelle source de conflit. Les femmes sont évoquées aux antipodes des attentes de la société de fiction présentée. En effet, l'on voit deux genres de femmes se faire face dans l'œuvre de Mme de Staël. La première catégorie est bien entendu celle qui fait sienne les dogmes sociaux et les accepte en les appliquant même dans leur extrême sévérité. Ce sont Matilde, Sophie et Mme. Edgermond. Elles présentent même de la morale par ce respect des normes. L'auteure dit de la morale : « Je n'entends comme par moralité que l'exacte observation des règles établies : hors

⁷⁹¹ STAEL Mme de, *Ecrits sur la littérature, Anthologie*, Présentée et annotée par Eric Bordas, Paris, Ed. Librairie Générale Française, 2006. p. 50.

de là, je ne comprends que des qualités mal employées, qui méritent tout au plus de la pitié. »⁷⁹²
Or, cette morale n'est pas la justice puisqu'elle ne donne pas la liberté à chacun de s'exprimer selon sa sensibilité, comme le montre dans *Delphine* la scène de rejet social d'une femme.

La nature aussi est cruelle. Cette figure que j'avais, elle va se flétrir ; et c'est en vain alors que j'éprouverais les affections les plus tendres ; des yeux éteints ne peindraient plus mon âme, n'attendraient plus pour ma prière.

Il y a des peines en moi que je n'exprimerai jamais, pas même en écrivant ; je n'en ai pas la force : l'amour seul pourrait sonder ces abîmes.

Que les hommes sont heureux d'aller à la guerre d'exposer leur vie, de se livrer à l'enthousiasme de l'honneur et du danger ! Mais il n'y a rien au dehors qui soulage les femmes ; leur existence, immobile en présence du malheur, est un bien long supplice !⁷⁹³

La femme se résigne à exister sous le diktat, dans le silence de l'attente, dans l'attente d'une vie meilleure dans l'au-delà. Elle ne voit plus que la cruauté dans le monde qui l'entoure : « La nature aussi est cruelle. »⁷⁹⁴ Son sentiment est la résignation, elle se sent vaincue par le destin assigné aux femmes. L'amour qui aurait pu la soulager des disgrâces sociales, Oswald le lui a pris pour l'offrir à Lucile. Elle remet son bonheur à plus tard et se fait garante du bonheur de sa famille. Les plaintes présentées dans le discours de Mme de Staël expriment le mal être des femmes. Le pathétique du discours féministe se lit à travers les témoignages des femmes dans *Corinne ou l'Italie*, *Delphine*, les nouvelles et les pièces de théâtre par Pauline de Gercourt, Mirza, Geneviève, Matilde.

Le deuxième groupe de femmes est celui qui transgresse les règles par une conduite révoltée, qui pense autrement les normes conçues pour catégoriser la femme ; ce sont Corinne, Delphine, Mirza, Pauline de Gercourt, Sapho, etc. Cette dimension scripturale est le contre-pied que les Lumières offrent à la société de conservatrice du XVIII^e siècle. La qualité maternelle n'incombe pas à ces femmes bien qu'elles puissent l'assumer et en présentent l'envie.

Mme de Staël brise la coutume et distille des arguments valables pour reconsidérer la femme par son rapport réflexif et social dans l'univers de la fiction. En effet, dans *Corinne ou l'Italie*, le lecteur s'étonne comme Oswald de la destinée artistique et intellectuelle d'une femme ; Corinne. En faisant de Corinne une oratrice de talent, Mme de Staël l'associe aux

⁷⁹² STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 459.

⁷⁹³ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Ibid. p. 522.

⁷⁹⁴ *Op. Cit.* p. 522.

formes mythiques de la création. La parole dans la croyance chrétienne est la source de création du monde, elle est divine. L'art de la parole apporte autant de respect, d'admiration et de souveraineté de l'image de Corinne et Sapho. Corinne relate l'histoire de l'humanité tout en plaçant Rome au centre de sa prestation. Elle révèle la grandeur de cette civilisation qui a tant apporté à l'humanité.

L'esprit analytique de la femme est mainte fois mis à l'épreuve dans *Delphine*. Les actions des personnages féminins mis en relation entretiennent un rapport dialogique qui révèlent au-delà du récit une idéologie d'ensemble établie dans l'œuvre du personnage : son humanisme. L'imagologie de la femme est revisitée par une action menée dans la douceur. Les actions de femmes mêlent le droit et l'éveil à la sensibilité. Le discours de la conscience porte un jugement sur cet être dit faible. Il procède d'une préoccupation constante de l'autre, de l'alter ego comme devoir impérieux.

La représentation féminine s'aborde avec la difficulté d'être soi et le malheur de se sentir différente au monde car le monde est celui de la culture vue par l'autorité des hommes. La société lui offre un schéma comportemental, des habitudes à suivre durant toute son existence. On lit dans *Delphine*, des réprimandes de Matilde de Vernon envers Delphine pour les libertés qu'elle affiche en société. Elle ne se destine sous le regard de la société qu'à une existence d'épouse accomplie, c'est ce que révèle en substance le message de Mme. Edgermond dans *Corinne ou l'Italie* :

- Si la fille de mon époux, reprit lady Edgermond, était une personne indifférente à ses devoirs comme à sa considération, je ne lui souhaiterais sûrement pas du mal, mais je serais bien aise de n'en jamais entendre parler. – Et si cette fille abandonnée par vous, madame, reprit Oswald avec chaleur, était la femme du monde la plus justement célèbre par ses admirables talents en tout genre, la dédaigneriez-vous tous ? – Egalement, reprit lady Edgermond, je ne fais aucun cas des talents qui détournent une femme de ces véritables devoirs. Il y a des actrices, des musiciens, des artistes enfin pour amuser le monde ; mais pour des femmes de notre rang, la seule destinée convenable, c'est de se consacrer à son époux et de bien élever ses enfants.⁷⁹⁵

On lit tout le dédain exprimé pour cette femme qui va contre son destin. Le talent n'est pas une chose pour les femmes assure-t-elle sans pour autant convaincre Oswald qui voit en ces mots des conceptions dépassées. On lit le rejet de l'idée de vie artistique mêlée à l'existence d'une femme. Pour elle, l'art détourne la femme de ses devoirs sociaux, le plaisir de

⁷⁹⁵ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 458.

vivre et l'épanouissement existentiel ne sont pas liés au destin de la femme. Mme de Staël écrit donc une vision évoluée de ce qui peut être notamment la femme dans la société. Il y a en effet un lexique du pathétique qui accompagne régulièrement le discours sur l'existence des femmes. Lord Edgermond évoque dans *Corinne ou l'Italie* les qualités que doivent présenter des femmes : « Vous représentez-vous votre belle Italienne restant seule pendant que vous chasserez, ou que vous irez au parlement, et vous quittant au dessert pour aller préparer le thé quand vous sortirez de table ? »⁷⁹⁶ Cette question pose un doute sur la conduite attendue de cette femme. L'instruction de Corinne laisse apparaître enfin au grand jour l'oppression d'une conscience instruite dans le corps d'une femme. Cette femme, Corinne, mais aussi Delphine et Sapho se sentent emprisonnées dans leur corps, dans leur condition féminine. Elles ont l'impression que cette destinée malheureuse est due au fait qu'elles sont des femmes. Corinne, dans cette perspective, mène une réflexion sur les gens exclus qui donne le ton du mal du siècle. Elle considère que tous les plaisirs et les libertés de l'existence sont dévolus aux hommes.

Le désir de liberté qu'elle exprime dans ses positions en société, à travers ses actes et leurs actes à toutes prend la forme de cette insoumission que réclament les esprits libres et supérieurs. Evoquer l'imagologie revient à mettre au centre de l'évocation narrative ce qui, en réalité, pour l'époque de référence, le XVIII^e siècle reste la marge de la société. La femme exprime l'amour avec distance, elle reconnaît son désir érotique, son désir de l'homme, son désir d'être accompagnée dans la vie, mais s'arrête à la limite du condamnable. L'acte sexuel est proscrit de sa liberté d'être au monde. Bien que la conduite de Delphine s'écarte des conventions, elle demeure néanmoins convenable dans la mesure où elle ne commet aucun acte directement irréprochable et cependant elle est conduite au suicide.

Avec la dénonciation de la situation de la femme, Mme de Staël pose les jalons d'un féminisme dont elle est souvent l'actrice oubliée. Le XVIII^e siècle est aussi l'époque d'Olympe de Gouges qui rédigea en 1791 la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*. Cet ouvrage conventionnel est refusé par l'Assemblée législative le 28 octobre 1791. Mais il laisse des traces dans la conscience populaire puisqu'il permet aux femmes d'oser se penser égales aux hommes en droit et devoirs. La conception idéologique d'être femme en société connaît un tournant émancipateur au XVIII^e siècle. Cela se voit dans l'œuvre de Mme de Staël par le fait récurrent de mettre une femme en position d'héroïne dans ses fictions et en opposition à la société. Dans cette lancée, Olympe de Gouges va écrire dans sa *Déclaration des droits de la*

⁷⁹⁶ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Ibid.* p. 204.

femme et de la citoyenne : « La femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits. »⁷⁹⁷
Cette déclaration témoigne de la raison émancipatrice de la société, notamment de la femme. L'autonomie financière et l'héroïsme dont font montre les femmes que sont Corinne, Delphine, Sapho révèlent la volonté qui irradie une partie de la société de faire de la femme l'égale de l'homme.

Compte tenu du rôle important que prennent les écrits de fictions pour soutenir les causes sociales, Mme de Staël s'est élevée pour représenter ce monde dans ses facettes oppressives à l'encontre des femmes. Elle présente en effet à travers les destins croisés des différents personnages, Corinne, Delphine, Sapho, Agar, Geneviève, les multiples obstacles associés aux destins des femmes.

Dans *Delphine et Corinne ou l'Italie*, l'auteure présente deux femmes distinguées à la fois par la condition sociale et aussi par leur instruction et leur raisonnement. Toutefois, ces qualités intrinsèques ne suffisent pas au bonheur de ces femmes. Ainsi, les récits de Mme de Staël ont-ils souvent présenté une soumission de la femme aux valeurs sociales qui sont tributaires de la culture sociale de l'auteure. Les femmes veulent des droits, le droit au divorce, que Delphine soutient par une séquence argumentative ; elles veulent le droit de choisir leur existence, elles manifestent le désir d'exercer une vie artistique et d'exprimer leur talent.

C'est en vertu de ce besoin que s'élève dans le tumulte, en dépit de l'admiration de toute l'Italie, la critique à l'encontre du personnage Corinne. On exprime dans un autre ordre d'idées, le droit pour une veuve, c'est le cas de Delphine, de refaire sa vie amoureuse et conjugale auprès d'un homme qu'elle aime et qu'elle choisit après le décès de son premier époux sans craindre de devoir finir son existence dans un couvent. *Delphine* décrit comme une condamnation sociale le fait pour Thérèse de rejoindre un couvent pour y finir ses jours alors qu'elle pourrait se marier avec M. de Valorbe qu'elle aime.

⁷⁹⁷ Olympe De Gouges, *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, cité par Raphael Einthoven in *Philosophie Magazine*, Hors-série N° 32, p. 48.

III.2.10 La mort vertueuse dans l'œuvre de Madame de Staël.

Nous remarquons l'usage singulier dans ses écrits de la topique de la mort. En effet, Mme de Staël évoque à travers la mort une volonté d'élévation qui vient couronner le parcours des personnages. La mort remplit les conditions d'une élévation spirituelle. L'instinct prédominant de toutes les formes de vie est la survie à travers la foi. L'élaboration du discours narratif est une construction pour le narrateur qui lui permet de faire des choix de mots, de rôles, de personnages dont l'amplitude interprétative suscite des interrogations chez le lecteur.

L'œuvre de Mme de Staël nous offre à cet effet l'occasion d'interroger les dimensions multiples de l'évocation de la finitude. Les drames chez Mme de Staël nous donnent à voir le parcours purificateur des femmes vouées à la mort. Mme de Staël fait usage des Lumières en inversant l'usage courant du schéma de la mort qu'on retrouve dans les œuvres classiques. Il ne s'agit plus du chevalier qui trouve la mort pour sa bien-aimée mais de la femme vertueuse qui offre sa vie pour son homme. Nous notons aussi que la sanction mortelle frappe des femmes toujours innocentes, et le lecteur témoin de cette violence s'en émeut autant qu'il s'en indigné. La mort pointe à l'horizon existentiel de presque toutes les héroïnes de son œuvre. Cette construction victimaire est un choix narratif qui s'explique par le contexte socio-historique des femmes au siècle des Lumières.

L'histoire de l'humanité comme celle des religions fait la part belle aux hommes au détriment du rôle des femmes qui sont les grandes oubliées. C'est sur la base de ces croyances que s'exerce la volonté de sanctification des femmes en pointant la mort vertueuse comme couronnement de la situation finale des récits de Mme de Staël. En effet, l'on observe de nombreuses qualités morales et des valeurs chrétiennes chez ces femmes. A travers le personnage Delphine se donne à voir la disponibilité pour autrui. La disposition de cette femme à la disponibilité est un prédicat d'humanité soulevé par le philosophe Paul Ricœur à travers son œuvre *Soi-même comme un autre*⁷⁹⁸. Aussi, remarque-t-on que cette femme de valeur ne juge personne en dépit de leur faute. Plus encore, elle fait preuve de magnanimité comme le recommandent les lois chrétiennes. On pense ainsi, aux écrits bibliques par rapport aux référents de l'auteure et du lecteur. Paul Ricœur à travers son écrit *La Métaphore vive*⁷⁹⁹ postule

⁷⁹⁸ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1990.

⁷⁹⁹ RICOEUR Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1997.

que lors de la lecture d'une œuvre certains caractères isolés retiennent l'attention du lecteur qui se fait une référence mentale par rapport à son référent déjà acquis.

Delphine est effectivement une jeune veuve très pieuse qui fréquente assidûment les lieux de prière « couvent »⁸⁰⁰, « église »⁸⁰¹. Ce roman épistolaire de Mme de Staël présente la mort de Delphine sous les traits de l'amour le plus altruiste. Les circonstances de la mort de Delphine donne plus l'impression d'être une offrande faite à l'être bien-aimé qu'un vulgaire suicide. Cet acte d'offrande répond à la demande de son bien-aimé qui dans les circonstances de sa mort l'invite en ces mots : « - Delphine, suis-moi, pauvre Delphine, n'essaie pas de la vie sans la main qui te conduisait. »⁸⁰². La sémantique de la mort alors irradie le récit. Ce motif revient parfois sans toutefois êtreindre une victime mais plutôt par évocation narrative. C'est le cas de mort que l'auteure illustre notamment dans *Geneviève de Brabant*⁸⁰³.

La sémantique des textes de Mme de Staël nous semble être un énoncé métaphorique dans la mesure où il met en relation des personnages avec des caractéristiques mythiques comme la mort, la foi, la sainteté. Dans cette perspective, Paul Ricoeur souligne ces rapprochements de l'imagination dans son œuvre : *Du texte à l'action*⁸⁰⁴. Afin de saisir le sens d'un récit, il estime que :

L'acte de compréhension qui correspondrait dans ce domaine à la compétence à suivre une histoire consiste à ressaisir le dynamisme sémantique en vertu duquel, dans un énoncé métaphorique, une nouvelle pertinence sémantique émerge des ruines de l'impertinence sémantique telle qu'elle apparaît pour une lecture littérale de la phrase. Comprendre, c'est donc faire ou refaire l'opération discursive porteuse de l'innovation sémantique. Or, à cette compréhension par laquelle l'auteur « fait » la métaphore, se superpose une explication savante qui prend un tout autre point de départ que le dynamisme de la phrase et récuse l'irréductibilité des unités de discours par rapport aux signes appartenant au système de la langue⁸⁰⁵.

Ainsi, l'activité de lire un récit conduit le lecteur à capter des éléments du discours qui font surgir une nouvelle dimension latente au sein du récit que le lecteur met en valeur à

⁸⁰⁰ STAEL Madame de, *Delphine II*, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, Flammarion, 2000.p.

⁸⁰¹ STAEL Madame de, *Delphine II*, *Idem.* p. 49.

⁸⁰² STAEL Madame de, *Delphine II*, *Ibid.* p.323-324.

⁸⁰³ STAEL Madame de, *Œuvres complètes, Geneviève de Brabant*, Consulté sur BNF Gallica. Le 08/08/2017.

⁸⁰⁴ RICOEUR Paul, *Du texte à l'action*, Essais d'herméneutique II, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1986.

⁸⁰⁵ RICOEUR Paul, *Du texte à l'action*, Essais d'herméneutique II, *Idem.* pp.25-26.

partir de sa volonté de saisir le motif du récit. C'est dans ce sens que dans l'œuvre de Mme de Staël, à travers le récit dénonciateur de la condition féminine au XVIII^e siècle, d'autres éléments du discours, ceux-ci isolés font émerger une nouvelle interprétation à l'œuvre. Mme de Staël, laisse transparaître un peu sa foi en filigrane de son œuvre. Gilbert Durant dans ses *Structures anthropologiques de l'imaginaire*⁸⁰⁶ démontre la puissance que la religion exerce sur l'imaginaire des individus. Il déclare en substance que : « L'incessant échange qui existe au niveau de l'imaginaire entre les pulsions subjectives et assimilatrices et les intimations objectives émanant du milieu cosmique et social. »⁸⁰⁷ En effet, sachant qu'il existe au sein des communautés humaines une volonté de former un imaginaire collectif, la création imaginaire est un socle fédérateur de des mythes communs.

En faisant de la mort un motif créateur de vertu, Mme de Staël met de façon sous-jacente en relief les qualités vertueuses de ses héroïnes. Lorsqu'on étudie la pièce de théâtre intitulée *La Sunamite*, on va s'intéresser à l'évocation de la mort de Sémida, l'un des personnages principaux. En fait, cette fille a trouvé grâce aux yeux de Dieu parce qu'elle respecte les principes religieux. Dans ce sens, la mort de Sémida n'est pas une sanction mais serait plutôt une libération du joug de sa mère qui veut la lier au péché de la luxure et de la concupiscence. Dans la même perspective, l'évocation de la mort dans *Corinne ou l'Italie*⁸⁰⁸ fait l'éloge des qualités humaines et spirituelles de Corinne. Considérons dans cette optique ce passage de l'œuvre où Corinne rend l'âme :

Elle fit demander un prêtre respectable en qui elle avait une grande confiance et s'entretint longtemps avec lui. Lucile se rendit auprès d'elle ; la douleur d'Oswald l'avait tellement émue, qu'elle se jeta elle-même aux pieds de sa sœur pour la conjurer de le recevoir. Corinne s'y refusa, sans qu'aucun ressentiment en fût la cause. – Je lui pardonne, dit-elle, d'avoir déchiré mon cœur ; les hommes ne savent pas le mal qu'ils font et la société leur persuade que c'est un jeu de remplir une âme de bonheur, et d'y faire ensuite succéder le désespoir. Mais au moment de mourir, Dieu m'a fait la grâce de retrouver du calme, et je sens que la vue d'Oswald remplirait mon âme de sentiments qui ne s'accordent point avec les angoisses de la mort. La religion seule a des secrets pour ce terrible passage. Je pardonne à celui que j'ai tant aimé, continua-t-elle d'une voix affaiblie ; qu'il vive heureux avec vous.

⁸⁰⁶ DURAND Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, 1969, Paris, Dunod, coll. « Psycho sup », 1992.

⁸⁰⁷ DURAND Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, *Idem.* p. 38.

⁸⁰⁸ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Présenté et annoté par Simone Balayé, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1985.

Mais quand le temps viendra qu'à son tour il sera prêt à quitter la vie, qu'il se souvienne alors de la pauvre Corinne. Elle veillera sur lui, si Dieu le permet, on ne cesse point d'aimer, quand ce sentiment est assez fort pour couter la vie.⁸⁰⁹

Cet énoncé révélateur de l'œuvre de Mme de Staël couronne l'horizon de mort qui plane sur Corinne. Au seuil de la mort, on constate que le narrateur irradie le discours par le lexique de l'appartenance religieuse. L'usage de cette sémantique spécifique conforte la dimension transcendante de l'œuvre de Mme de Staël. On peut remarquer que toutes les intentions de Corinne convergent vers Dieu au moment de mourir, elle fait le choix de renoncer à rencontrer Oswald qu'elle aime pourtant et pour qui elle meurt pour honorer Dieu en s'entretenant avec un prêtre. Sa fin est marquée par la solennité des aveux : « Je vais disparaître... »⁸¹⁰, « mort »⁸¹¹, « tombeaux »⁸¹².

La mort appartient à une sphère de pensée entrant dans l'élévation spirituelle, doctrine phénoménologique qui conduit l'action de l'héroïne dans la diégèse. La mort revêt dans l'œuvre de Mme de Staël une dimension métaphorique ; c'est en effet un parcours sinon un processus par lequel l'on se rend méritant aux yeux que celui qu'elle nomme par des périphrases « l'être suprême »⁸¹³. Pour l'auteure la vie ne vaut pas la peine d'être vécue sans l'être qu'on aime. Ainsi, offrir sa vie pour l'être qu'on désire est l'offrande ultime qu'on puisse faire pour élever son âme. Mme de Staël illustre cette observation par la déclaration de Mirza : « Moi je ne tiens à une personne sur la terre ; je puis en disparaître sans laisser de vide dans un cœur, qui sente que je n'existe plus. »⁸¹⁴ L'échec de l'objectif amoureux devient une justification narrative au souhait des personnages de s'en aller. Le lexique de la mort se présente dès lors avec profusion.

Dans cette perspective le narrateur dans *Adélaïde et Théodore* décrit la mort de l'héroïne :

Elle parla encore quelque temps sans faiblesse et sans attendrissement. Dieu, la mort, l'avenir furent l'objet de ses réflexions profondes ; mais rien de sensible ne lui échappa, jusqu'au moment où ses idées se brouillèrent : alors le nom de Théodore, celui de sa mère,

⁸⁰⁹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, *Idem*.p.585.

⁸¹⁰ *Ibid.* p. 584.

⁸¹¹ *Ibid.* p. 584.

⁸¹² *Ibid.* p. 584.

⁸¹³ *Ibid.* p. 236.

⁸¹⁴ STAEL Madame de, *Mirza ou Lettre d'un voyageur in Trois Nouvelles*, 1795, Présenté et annoté par Martine Reid, Paris, Gallimard, 2009.p.36.

de son enfant, de son amie, errèrent sans cesse sur ses lèvres ; et dans peu d'heures elle expira comme une personne que la mort délivre.⁸¹⁵

La mort est la consécration d'un parcours terrestre réussi empreint des préceptes culturels et religieux. Toutefois, la mort n'est pas que vertueuse.

Conclusion partielle :

Cette dernière partie de notre étude que nous avons intitulée « La conscience de l'altérité en œuvre » mêle au moins trois dimensions de l'herméneutique dans la perspective des études de Paul Ricœur. Dans un premier temps à travers cette formulation se lit une reconnaissance en l'autre d'après les travaux de Paul Ricœur contenus *Soi-même comme un autre* par lesquels les désirs d'autrui sont les mêmes que les nôtres. Les structures sociales telles que les lois, les religions, les cultures anthropologiques s'appuient sur ces conceptions du respect d'autrui pour laisser entendre à l'homme l'intérêt de porter une attention à l'autre pour le bien commun. La structure idéologique de la pensée à travers l'œuvre de Mme de Staël construit les conditions d'orientation des actes des personnages dans la fiction.

Nous avons découvert par la construction de l'action narrative un schéma structurel qui façonne l'imaginaire du personnage en amont jusqu'à sa conviction à poser un acte phénoménologique. On a lu effectivement l'action dans les perspectives d'une orientation par les travaux de Paul Ricœur. En effet, il s'est intéressé aux sources motrices de l'action phénoménologique chez l'homme à travers *Soi-même comme un autre*, *Philosophie de la volonté*, *Amour et Justice*, *Du texte à l'action*. Celles-ci trouvent des points d'ancrage dans les croyances idéologiques, les religions, les mouvements sociaux, les lois, la morale. On voit à cet effet, dans l'œuvre de Mme de Staël que l'action se fonde sur cette justice de la conscience et de la justice sociale.

L'œuvre de Mme de Staël a souvent décrit les attentes et les espoirs des femmes. Elle a abordé des thématiques naissantes pour le XVIII^e siècle comme c'est le cas du divorce qu'elle

⁸¹⁵ STAEL Madame de, *Adélaïde et Théodore*, in *Trois nouvelles*, *Idem*. p.74.

illustre dans *Delphine*. Les réalités sociales et culturelles qui s'offrent alors aux femmes sont déshumanisantes. Certaines épousent cette destinée avec rigueur, tandis que pour d'autres l'existence prend le pas d'un exil intérieur continu. On a lu par le biais des éléments linguistiques la préoccupation des héroïnes de Mme de Staël pour l'être dans le monde.

C'est dans cette perspective que les travaux de Paul Ricœur fondent une herméneutique de l'action sur un triptyque usité en littérature : la psychologie, la sociologie et l'anthropologie. Le philosophe a en effet émis une structure qui nous a servi de base pour situer l'œuvre de Mme de Staël dans notre époque. Par son œuvre majeure *Philosophie de la volonté* qui est d'abord son travail de thèse, le philosophe et herméneute montre à partir des travaux de Schleimacher, de Dilthey et de Heidegger que la volonté tient une base idéologique apportée par les croyances des structures sociales que peuvent être la religion et la culture. La transcription narrative des prédicats éthiques se lisent continuellement dans les intentions de mettre en lumière les thèmes du « bon » et du « bien ». Par le biais des personnages, c'est la pensée de Mme de Staël qui se donne à voir ; c'est l'amour humaniste celui que l'on donne aux hommes, à chaque être par bienveillance. Elle a montré de l'intérêt pour les mœurs et la formation de l'esprit social. C'est une continuité des réflexions, de Jean-Jacques Rousseau que l'on perçoit dans ses topiques argumentatives.

Au terme de notre cheminement qui a porté sur les fondements qui mettent en pratique l'éthique humaniste, on retrouve trois origines remarquables qui influencent la volonté phénoménologique de l'homme. A travers les fictions de Mme de Staël que nous avons évoquées, on constate que les référentiels éthiques que l'on met en pratique viennent de trois mouvements de réflexion : l'humanisme, les lois, la religion. La justice dans l'univers diégétique de Mme de Staël se mêle à la charité. Dans cette dernière partie, on a vu l'amour et la justice assumer des fins bienveillantes en se tournant vers autrui. Toute l'intelligence narrative sert à la promotion des élans éthiques au sein des communautés sociales afin qu'émerge le bonheur individuel tant recherché par les personnages de Mme de Staël. A travers les orientations de l'éthique humaniste disposée par la narration permet de dégager des structures que l'œuvre de Mme de Staël révèle sous l'assaut des théories de l'éthique que Paul Ricœur soulève dans son œuvre.

On a en effet lu une influence des institutions sociales bien que l'œuvre mette en évidence les caractères conscients du volontaire et de l'involontaire que Paul Ricœur soutient dans *Philosophie de la volonté*. Les actes qui s'inscrivent dans l'intention de soutenir une

conviction idéologique, et c'est le cas de l'éthique, de l'humanisme, de la foi religieuse contribuent activement aux actes volontaires. Cette dernière partie de notre parcours réflexif sur l'œuvre de Mme de Staël permet de démontrer à travers l'expression de la bienveillance, la conscience du soi performatif qui doit faire émerger une empathie coopérative. La force des idéologies marque le discours littéraire chez Mme de Staël comme on le voit par les mouvements de foi religieuse qui impliquent la recherche de l'éternité chez l'homme. En effet, on a lu à travers les mouvements de soumission à Dieu des personnages Corinne, Oswald, Delphine, Léonce, Sémida, Agar, Geneviève, etc, une construction narrative par la foi de l'éthique qui agit pour la construction de « la vie bonne », la « vraie vie ». L'intention de faire le bien qui est un prédicat de l'éthique au même titre que la soumission aux principes moraux de l'obligation oriente les actions des personnages héroïques.

CONCLUSION GENERALE :

Notre postulat, appuyé par l'histoire littéraire, est qu'un fondement idéologie sous-tend la réflexion et la pratique discursive de Mme de Staël. Cette observation entre dans la perspective conceptuelle des actes accomplis sous l'observation du prédicat « Volontaire » de la « visée éthique » de Paul Ricoeur qui peut servir de critère interprétatif à l'œuvre de Mme de Staël. L'engagement social et la vie de l'auteure sont considérés au titre des outils de compréhension. Dès sa biographie, de sa naissance à sa vie artistique, en passant par ses opinions, l'étude de Mme de Staël peut accueillir ces hypothèses. On perçoit dans son œuvre la sensibilité d'une idéologue du XVIII^e siècle.⁸¹⁶ Dans sa biographie de Mme de Staël, Ghislain de Diesbach dresse un portrait de cette femme dont l'œuvre laisse transparaître le besoin de vivre ou de survivre :

Chez cette femme extraordinaire, qui se définira comme « vive et triste », apparaît très tôt l'inquiétude d'être au monde, l'angoisse de savoir que la vie est un songe, la mort la seule réalité. L'incertitude de la condition humaine, et sa fragilité, sont deux thèmes qui reviennent fréquemment dans ses romans comme dans ses lettres et font d'elle un précurseur des romantiques français. Ce leitmotiv, qui incline à la mélancolie, incite l'action, autant pour s'étourdir que pour échapper au néant par la création artistique : [Il y a un grand avantage dans le mouvement, confie-t-elle en 1795 à François de Pange. Ce n'est pas tant le plaisir qu'il donne que les réflexions qu'il écarte.]⁸¹⁷

L'homme des Lumières porte le mandat de la raison pour agir de telle sorte que l'accomplissement de son action porte un degré d'acceptation raisonnable. L'individu veut être porteur de savoirs qu'il veut partager avec le but d'apporter des améliorations. Les recherches amorcées par les hommes ont créé un monde qui s'appuie à l'aube du XVIII^e siècle sur un raisonnement pratique, voire des expérimentations scientifiques au détriment des spéculations amorcées sur des bases religieuses. Peu à peu s'établit dans la conscience sociale un besoin légitime d'évoluer. Témoin de ces différents changements de régimes et de cette histoire tumultueuse, Mme de Staël a fait de son œuvre littéraire un miroir de son époque. La violence sociale faite aux couches précaires de la société suscite sa volonté de marquer sa réflexion d'humanité. Elle met sans cesse en lumière les caractères d'une humanité coopérative et marquée par l'empathie. Actrice de premier plan de la période impériale, Mme de Staël prend conscience de son rôle de veilleur des consciences. C'est à travers son œuvre que s'expriment ses opinions socio-politiques. Dans cette perspective, elle estime que :

⁸¹⁶ Paul Ricoeur trace la généalogie du concept d'idéologie en partant des Idéologues, courant de pensée du XVIII^e siècle jusqu'au XX^e siècle avec l'usage de l'idéologie Marxiste.

⁸¹⁷ De DIESBACH Ghislain, *Madame de Staël*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1997. [1983].

La littérature ne puise ses beautés durables que dans la morale la plus délicate. Les hommes peuvent abandonner leurs actions au vice, mais jamais leur jugement. Il n'est donné à aucun poète, quel que soit son talent, de faire sortir un effet tragique d'une situation qui admettrait en principe une immortalité.⁸¹⁸

Ecrire les effets de la conscience morale de l'homme est un souci pour l'écrivain et se présente comme une source de création littéraire qui doit servir à éveiller la société à l'humanisme. La beauté littéraire, estime-t-elle, puise dans le souci de former une attitude qui prenne soin de l'homme. Alors la conscience du devoir conduit à agir. Ce postulat répond à la thèse de Paul Ricoeur sur le principe de l'action volontaire qui procède de la conviction que le « volontaire » est conduit par le besoin de changer quelque chose par idéologie. Jean-Jacques Rousseau partage cette opinion et déclare que : « Il n'y a point de bonheur sans courage, ni de vertu sans combat. »⁸¹⁹ C'est en vertu de cette observation que Mme de Staël considère que la beauté intemporelle de la littérature s'accomplit dans l'expression de la morale et des lois universelles. Même celui qui a un comportement vicieux ne perd pas la capacité d'apprécier le bien, et de juger de la morale. Morale et beauté sont des valeurs contrastées qui se rejoignent pour former un monde meilleur. L'immoralité frappe la conscience, elle provoque le rejet de la volonté bienveillante de l'homme des Lumières. Ce sont les Lumières qui sous-tendent cette volonté de penser la société par soi plutôt que par des réflexions religieuses non rationnelles. Mme de Staël estime nécessaire de répandre les Lumières : « Il vaut mieux pour le genre humain que les Lumières soient généralement répandues. Mais l'émulation de ceux qui les possèdent est plus grande lorsqu'elles sont concentrées. »⁸²⁰

La conscience des Lumières dans l'œuvre de Mme de Staël s'est notamment révélée par les positions prises et défendues par les personnages de premier plan. Dans *Corinne ou l'Italie*, l'auteure dit sous la plume de Corinne : « - Je ne crois pas que le cœur soit ainsi fait, que l'on éprouve toujours ou point d'amour, ou la passion la plus invincible. »⁸²¹ En pensant leur existence et leur rapport au monde, on voit les personnages sortir de leur état de minorité. On lit à travers *Corinne ou l'Italie*, *Delphine*, *Trois nouvelles* et l'œuvre théâtrale que penser son rapport au sein de la communauté et les rapports d'influence entre les personnages est un

⁸¹⁸ STAEL Mme de, *Ecrits sur la littérature, Anthologie*, Présentée et annoté par Eric Bordas, Paris, Librairie Générale Française, 2006. p. 37.

⁸¹⁹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1762, Paris, Ed.GF Flammarion, 1972. p. 321.

⁸²⁰ STAEL Madame de, *De la littérature*, Présenté et annoté par Gégard Gengembre et Jean Goldzink, Paris, GF Flammarion. 1991. p. 102.

⁸²¹ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, présenté et annoté par Simone Balaye, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1985. Pp 94.

sujet de préoccupation constante. Ce rapport est l'origine d'une oppression sociale des jugements de valeurs portés sur des personnages qui pensent et agissent librement. En revanche, c'est déjà à travers les jugements réflexifs qu'on lit l'éthique humaniste des personnages par leur volonté de se mettre en avant et défendre les autres. Les Lumières apparaissent alors comme un mouvement idéologique qui incite activement l'homme à sortir de sa minorité par la mise en pratique de sa raison, telle qu'elle est, entre autres, soutenue par Emmanuel Kant à travers ses trois monuments théoriques : *Critique de la raison pure*, *Critique de la faculté de juger* et *Critique de la raison pratique*.

On met ainsi en valeur l'autonomie de décision de l'homme qui doit le conduire à mener son existence par ses jugements. Cette volonté de s'émanciper de la pensée sociale se révèle dans l'œuvre de Mme Staël comme un mouvement de rupture. Dans cette perspective, lire l'éthique à l'humanité dans l'œuvre de Mme de Staël nous a permis de montrer comment le discours est jalonné par une volonté de mettre en marche le souci de laisser à l'être la possibilité de s'épanouir dans une communauté organisée autour de la solidarité sociale. Dès le roman épistolaire *Delphine*, le constat est saisissant : l'auteure fait de son œuvre une démonstration du besoin d'exister pour une visée plus importante que la satisfaction personnelle. Mme de Staël a montré qu'écrire est une arme qui met en action l'énergie déployée par les personnages dans cet univers de fiction.

Nous avons lu la prescription de l'éthique à l'humanité comme un mouvement en action tributaire d'un apprentissage social. Hors des structures sociales, l'on ne peut vivre sans apprendre, ni mettre en pratique l'essence de l'humanisme qui différencie l'homme de l'animal. L'exploration de l'œuvre de Mme de Staël à travers cette optique ricœurienne a démontré par un ensemble de significations que l'action accomplie participe à l'expression des sentiments, à une volonté, à une intention idéologique et à des convictions. Notre recherche de thèse a démontré par le mouvement d'une éthique à l'humanité qu'elle sous-tend une norme de sollicitude qui met respectivement les hommes en situation dialogique. Les personnages de Mme de Staël, *Delphine*, *Corinne*, *Agar*, *Geneviève*, *Léonce* et *Oswald* mettent en pratique la sollicitude.

Celle-ci s'exprime notamment à travers la notion de « *pouvoir-faire* » dont le personnage est conscient. Que dit Paul Ricœur à propos du « *pouvoir-faire* » ? « Nous avons appelé pouvoir-faire, ou puissance d'agir, la capacité qu'a un agent de se constituer en auteur

de son action, avec toutes les difficultés et apories adjacentes »⁸²², affirme-t-il. En tant qu'herméneute de l'œuvre d'Emmanuel Kant, il tire des maximes des réflexions du philosophe des Lumières pour travailler sur les raisons de la considération d'autrui. En ce sens, il reprend cette maxime : « Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir en même temps comme principe d'une législation universelle. »⁸²³ La bonne conduite est celle qui, considérée par une autre personne, devient acceptable. C'est en cela que l'on reconnaît un acte juste comme le montrent les personnages de Mme de Staël.

L'univers diégétique de l'œuvre de Mme de Staël incite le lecteur à porter un regard sensible sur les malheurs d'autrui. Les traits de ses héros portent les facettes de l'innocence, de la droiture et de l'empathie. Ces attributs sont le signe de sa volonté de créer des personnages tels que les lecteurs reçoivent avec intérêt les symboles dont l'imaginaire socio-anthropologique se rapproche des mythes connus. Elle déclare dans *Corinne ou l'Italie* : « Les païens ont toujours aimé les images symboliques. Il semble en effet que ce langage convient mieux à la religion que la parole. »⁸²⁴

Le texte cache en effet une multitude de sens qu'il revient au lecteur de saisir. Dans la fiction de Mme de Staël, nous sommes remontés au sens intentionnel de la narration, à travers des outils de la sensibilité éthico-humaniste que dégagent les textes. Nous sommes allés bien au-delà des sentiments, pour découvrir à partir de la condition sensible de l'être une condition d'existence évolutive de l'éthique humaniste mise en rapport avec la conscience de l'homme par des structures sociales. Les travaux sortis de « l'école phénoménologique-herméneutique » de Paul Ricoeur viennent en appui à cette recherche que nous avons travaillée à partir d'un corpus de fiction staëlienne, comprenant *Corinne ou l'Italie*, *Delphine*, les nouvelles de jeunesse éditées dans *Trois nouvelles* et ses pièces de théâtres reliées dans *Œuvres complètes* de Mme de Staël. Par le biais de ces œuvres se met en valeur une phénoménologie de l'action résultant de l'idéologie humaniste.

A travers ces textes de Mme de Staël, nous avons mis en évidence que l'auteure conduit ces personnages principaux à accomplir des actions dont le sens métaphorique trouve leur explication dans l'idéologie répandue dans l'univers du récit auquel ils sont soumis. Les idéologies issues des Lumières, de l'humanisme sont des motifs qui structurent son discours

⁸²² RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1990.p.256.

⁸²³ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Idem. p. 258.

⁸²⁴ STAEL Madame de, *Corinne ou l'Italie*, Paris, Gallimard, Ed. Simone Balayé, Coll. « Folio classique », 1985. p.96.

littéraire. Parallèlement, la philosophie de Paul Ricoeur fondée sur des sources diverses du savoir nous a permis de faire une lecture inspirée des principes qui fondent sa notion d'éthique. En effet, en partant de son ouvrage majeur *Philosophie de la volonté*, l'on se rend compte que les actions des personnages sont soumises à une analyse de la situation de vie en rapport avec les autres dans le monde. Dans cette perspective, l'accomplissement de l'action remplit une critériologie qui met en scène les circonstances, les intentions, les motifs.

L'orientation amenée par Paul Ricoeur, qui s'est intéressé aux recherches des idéologues du XVIII^e siècle, nous offre une vision novatrice de cette œuvre littéraire à travers la captation de la sensibilité de la raison et de l'eschatologie des sociétés. C'est dans cette perspective que Paul Ricoeur admet : « Action et agent appartiennent à un même schème conceptuel, lequel contient des notions telles que circonstances, motifs, délibération, motion volontaire ou involontaire, passivité, contrainte, résultats voulus, etc. »⁸²⁵

Aussi l'action phénoménologique du héros sous la plume de Mme de Staël paraît-elle le surgissement nécessaire pour rompre le mal de l'injustice. On a pu voir au niveau narratif des œuvres de Mme de Staël une revendication légitime du droit d'aimer et d'épouser la personne aimée. Dans *Corinne ou l'Italie* entre Corinne et Oswald, puis dans *Delphine* entre Léonce et Delphine. Lier son existence à une personne qu'on n'aime pas est un emprisonnement existentiel. Comme le montre le destin contrarié de Thérèse d'Ervin mariée à quatorze ans à un homme qui en avait vingt de plus qu'elle et qu'elle n'aimait pas. Dans la diégèse de ce roman, c'est cette liberté de vivre heureuse que Delphine apporte volontairement à Thérèse d'Ervin par son assistance afin qu'elle rompe un mariage qui l'emprisonne depuis son adolescence.

L'œuvre suggère un autre sens que le sens apparent et descriptif du discours littéraire, Paul Ricoeur le démontre à travers *La Métaphore vive* :

J'ai essayé de montrer dans *La Métaphore vive* que la capacité de référence du langage n'était pas épuisée par le discours descriptif et que les œuvres poétiques se rapportaient au monde selon un régime référentiel propre, celui de la référence métaphorique. Cette thèse couvre tous les usages non descriptifs du langage, donc tous les textes poétiques, qu'ils soient lyriques ou narratifs.⁸²⁶

⁸²⁵ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, Coll. « Points Essais », 1990.p. 72.

⁸²⁶ RICEOUR Paul, *Temps et récit, 1, L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1983. p. 150.

Cette explication se fait dans la septième étude de *La Métaphore vive*.

Le niveau sémantico-stylistique suggère ainsi, pour justifier des études diverses et amplifiées, un discours latent dans le discours apparent.

Enfin, l'œuvre de Mme de Staël met en scène des actions, elles-mêmes soumises aux prédicats de la phénoménologie des actes volontaires ou involontaires. Dans *Philosophie de la volonté*, Paul Ricoeur estime que toute volonté est volonté de quelque chose et entraîne une action soumise à la conscience de pouvoir changer le présent par l'action phénoménologique. Le volontaire et l'involontaire sont les deux pôles qui orientent l'action de l'homme à travers une visée idéologique. C'est ce que nous voyons les personnages de l'œuvre de Mme de Staël accomplir par leurs actions. L'œuvre apporte un message dont chaque phrase porte les signifiants sémiotiques. Ces deux pôles décrivent un ensemble structural programmatique que nous avons successivement mis en lumière. Le volontaire soumis à la conscience est un tout qui englobe des prédicats d'une éthique humaniste. Dans cette perspective, on peut entrevoir une hiérarchisation des structures de construction de l'univers romanesque que Mme de Staël décrit tout au long de ses fictions.

Corinne ou l'Italie, Delphine, Trois nouvelles, ainsi que l'œuvre théâtrale⁸²⁷ nous ont amené à mettre en exergue la visée du volontaire par l'accomplissement actionnelle de l'idéologie humaniste et l'exhortation à l'évolution des Lumières que présente l'argumentaire des personnages.

L'univers diégétique a montré un lien entre les sources de spiritualité que sont la culture, la religion et même le droit et le rapport au fondement d'une conscience éthique. Le croisement des œuvres de Mme Staël et des théories de Paul Ricoeur nous a laissé entrevoir comme une connivence dans la mesure où le philosophe puise dans les structures sociales comme c'est le cas des croyances, notamment de la religion et des lois pour former des éléments structuraux capable d'ouvrir une herméneutique interprétative de l'œuvre littéraire. On voit dans l'œuvre de Mme de Staël la volonté de croire aux lois et aux religions, le fondement d'une éthique humaniste qui oriente l'agir phénoménologiques des personnages. On lit ainsi les idéologies religieuses, celle des lois, celle de la morale et celle de la culture, notamment artistique dans les œuvres de Mme de Staël. Dans ce sens, les pages de *Corinne ou l'Italie* nous ont paru être un paysage qui entretient la verticalité sublime des héros comme des êtres divins anoblis par la caution humaniste de leurs actions. Nous avons souvent fait tout au long de notre analyse, à travers l'usage de l'herméneutique, au mythe judéo-chrétien pour expliquer ces

⁸²⁷ Nous faisons allusion au théâtre d'éducation réuni dans une œuvre complète.

symbolismes narratifs. Mais pour quelles raisons ? Paul Ricoeur répond que : « A partir de cette adoption d'un mythe, l'appropriation de tous a été possible, du moins jusqu'à un certain point. ».⁸²⁸ Le philosophe soutient aussi à travers la notion de mythe le mimétisme actionnel de l'homme :

On entendra ici par mythe ce que l'histoire des religions y discerne aujourd'hui, non point une fausse explication par le moyen d'images et de fables, mais un récit traditionnel, portant sur des événements arrivés à l'origine des temps et destiné à fonder l'action rituelle des hommes d'aujourd'hui et de manière générale à instituer toutes les formes d'action et de pensée par lesquelles l'homme se comprend lui-même dans son monde.⁸²⁹

La description des caractères dans l'œuvre de Mme de Staël met en évidence les orientations de Paul Ricoeur sur les motifs d'un comportement éthique dans l'action phénoménologique. En vertu de l'apport des fictions sur l'imaginaire moral de la société, le philosophe soutient que : « [...] raconter, a-t-on observé, c'est développer un espace imaginaire pour des expériences de pensée où le jugement moral s'exerce sur un mode hypothétique. »⁸³⁰ Par cette phrase, Paul Ricoeur veut remettre dans le contexte de construction idéologique les actes sociaux qui s'illustrent par ailleurs dans l'œuvre de Mme de Staël. L'œuvre de Mme de Staël participe en effet à une intention, celle de construire par la vie bonne un achèvement éthique des personnages. C'est dans ce sens que l'on peut toujours constater que l'intention des personnages de premier plan est de faire le bien tout en surmontant des obstacles érigés dans la sphère sociale.

Le monde de fiction que Mme de Staël déploie joue un rôle qui est celui de pérenniser et déployer une forme d'humanisme de l'époque des Lumières. En effet, l'œuvre de Mme de Staël trace par ses écrits théoriques et de fictions, un parcours remarqué empreint d'une éthique humaniste dont la manifestation dans le discours des personnages et celui du narrateur sont marqués par une source eschatologique. Dans cette perspective, la base discursive est religieuse bien que le discours littéraire soit marqué par une évolution idéologique marquée par les thèmes des Lumières. Les textes qui organisent la vie en société ont inspiré les caractères sociaux. L'époque de Mme de Staël s'inscrit encore dans cette volonté de bâtir sur des relations sur une société fondée sur la coopération des forces.

⁸²⁸ RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté, 2, Finitudes et culpabilité*, Paris, Points, coll. « Essais, p.574.

⁸²⁹ RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté*, Ibid. p. 207.

⁸³⁰ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Ibid. p. 200.

Nous sous sommes efforcés de lire à travers les actions ce qui manifeste le règne de la conscience et de la considération d'autrui. Dans cette dernière, voir l'autre comme soi et le considérer avec intérêt sont les motifs scripturaux qui tissent l'œuvre de Mme de Staël. C'est un personnage qui transcende même sa condition féminine et tient devant les hommes des réflexions autant qu'elle montre du talent dans les arts. Un tel personnage s'élève notamment par l'éthique humaniste qui sous-tend l'ensemble de son parcours actantiel. Elle entre en scène dans la diégèse par le biais d'un couronnement qui magnifie non pas la femme mais l'expression des talents, des savoirs.

L'humanité résulte en effet d'une éducation, d'une formation et d'un accompagnement structurel fourni par la société. Le siècle des Lumières a fait de la morale publique et des mœurs sociales un cheval de bataille. L'idéologie humaniste des Lumières est partiellement tributaire de l'hypothèse de Jean-Jacques Rousseau concernant un éventuel contrat social entre les hommes. Comme le contrat d'« Alliance » religieuse que les croyants contractent avec leur divinité et auquel ils se soumettent par volonté, les hommes peuvent contracter une alliance sociale qui garantit l'harmonie sans plus être nécessairement croyants.

L'œuvre de Mme de Staël foisonne d'arguments tenus par les personnages qui révèlent à travers des énoncés explicatifs leurs motivations. Toutefois, comment parvient-on à cerner dans l'action du personnage les raisons de sa motivation ? Pour Paul Ricoeur qui a émis les théories de l'éthique sur lesquelles nous nous sommes appuyés, il faut pouvoir répondre à la question du « pourquoi » qui soutient l'intention de l'action du personnage. Dans l'œuvre *Soi-même comme un autre*, la considération d'autrui conduit le sujet agissant.

Pour mettre en évidence la motivation de l'homme, un questionnement doit émerger de l'intention : « La thèse centrale s'énonce en effet dans ces termes : « Qu'est-ce qui distingue les actions qui sont intentionnelles de celles qui ne le sont pas ? La réponse que je suggère est que ce sont les actions auxquelles s'applique un certain sens de la question pourquoi ? ».⁸³¹ Pourquoi, *Delphine*, Mme d'Albémar se fait un plaisir d'assister Matilde pour organiser son mariage ? Pourquoi, par la suite, Delphine aide Mme d'Ervin à sortir de la condition précaire de son existence ? Pourquoi, *Corinne ou l'Italie*, Oswald décide-t-il d'aider le comte d'Erfeuil à se rendre en Italie ? Pourquoi risque-t-il sa vie pour sauver des malades d'un hôpital en feu ? Des mouvements idéologiques sont des points de jonctions entre ces actions. Conscience

⁸³¹ RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », p. 87.

éthique et humanisme sous-tendent le besoin d'assister les autres. Ceci montre qu'un ensemble de signes dans le discours littéraire soutient une idée éthique hors des considérations religieuses.

L'œuvre met Corinne en situation de bonté et d'un don de soi extrême tels qu'elle se laisse mourir par amour. Par l'amour qu'on doit à autrui, on revient au caractère performatif d'un ordre suprême qui rend possible cette demande par l'amour entre les hommes. Nous avons mis en lumière la dimension sociale des convictions pour soutenir et porter l'individu à soutenir son prochain par une action désintéressée, à présenter une figure de héros qui agit par éthique, par humanisme pour former les mœurs par l'exemple. Le héros est porteur de conscience, d'une empathie pour le destin d'autrui. Les personnages Corinne et Oswald sont tous les deux des figures héroïques qui présentent dans notre étude la dimension éthique des héros, telle que le dépeint Paul Ricoeur dans *Soi-même comme un autre*.

La pensée eschatologique qui irradie l'œuvre de Mme de Staël se révèle par la discussion qui met en exergue les points de vue entre Delphine et Matilde. Le point de vue eschatologique de la société est donné par le philosophe Jean Hering dans l'œuvre *Le Royaume de Dieu et sa venue*⁸³² que Paul Ricoeur présente pour une source de l'action bienveillante du croyant. À partir de ce texte, l'on comprend que le croyant estime qu'il y a un monde idéal. Mais l'entrée dans ce monde est précédée d'un jugement que doit évaluer l'acceptabilité de la conduite qui se donne à lire. Bien que celle-ci soit lisible dans les textes, Delphine professe une conduite qui permet d'apprécier la grandeur d'une volonté de mettre l'égalité des êtres humains au centre des rapports sociaux. On retient dans cette lignée la rigueur avec laquelle Matilde tente de confiner Delphine dans la conduite que la société attend fermement d'une femme en lui prodiguant des conseils.

Les Lumières apparaissent à l'économie de notre étude comme une articulation importante d'une construction de l'éthique à l'humanité. Faire le bien et considérer l'autre comme son alter-ego n'appartient plus simplement du concept religieux d'expiation de la faute originelle mais de l'évolution de l'esprit humain. Faire du bien à autrui répond en société au respect des lois qui organisent et protègent la vie.⁸³³ La raison pure exercée dans la société a été de faire des communautés humaines des lieux où règne la force collective au lieu de la force du plus fort sur le plus faible. Le « soi » au sens où le conçoit Paul Ricoeur comme individu

⁸³² HERING Jean, *Le Royaume de Dieu et sa venue*, 1937, Nouvelle édition revue et augmentée, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1959.

⁸³³ L'évolution des consciences inspire est le motif de l'ouvrage de Nicolas de Condorcet intitulé *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*.

conscient peut « se mandater en accord avec ses croyances pour apporter une action de résolution ». Les diégèses de l’auteure auxquelles sont soumis les principes de l’éthique humaniste révèlent des actions du « soi mandaté ». Le soi qui se porte intentionnellement volontaire pour accomplir un acte commandé par l’empathie qu’il ressent pour assister une personne, voilà ce qu’est le « soi mandaté » que Paul Ricœur évoque dans son ouvrage *Philosophie de la volonté*.⁸³⁴

Cette déclinaison de l’éthique se présente comme par son intention bienveillante comme le bras phénoménologique de l’éthique et se lit dans la conscience des personnages de Mme de Staël. Le discours de la conscience a souvent été marqué par la probité des personnages. On a pu lire des témoignages concordant dans ce sens sur l’honnêteté des personnages et des preuves qui fondent la trame des diégèses de *Corinne ou l’Italie* et *Delphine*.

Deux mouvements idéologiques majeurs accompagnent l’œuvre de Mme de Staël : les Lumières et l’éthique qui découle de l’humanisme. Dans cette perspective, Mme de Staël offre une œuvre qui prend pour source d’inspiration les motifs de la création éthiques des hommes.

Notre souci d’apporter un regard interprétatif neuf a été accompagné par l’orientation herméneutique de Paul Ricœur qui justifie son point de vue :

L’écriture, en effet, ouvre des ressources originales au discours, tel que nous l’avons défini dans les premières pages de cet essai, d’abord en l’identifiant à la phrase (quelqu’un dit quelque chose sur quelque chose à quelqu’un), puis en le caractérisant par la composition des suites de phrases en forme de récit, de poème ou d’essai. Grâce à l’écriture, le discours acquiert une triple autonomie sémantique : par rapport à l’intention du locuteur, à la réception par l’auditoire primitif, aux circonstances économiques, sociales, culturelles de sa production. C’est en ce sens que l’écrit s’arrache aux limites du dialogue face à face et devient la condition du devenir-texte du discours. Il revient à l’herméneutique d’explorer les implications de ce devenir-texte pour le travail de l’interprétation.⁸³⁵

La religion, les mœurs et les lois sont les trois motifs du contour qui façonnent l’intérêt éthique de l’œuvre de Mme de Staël. En effet, l’auteur considère nécessaire de faire du texte de fiction un instrument éducatif. Sa composition met en évidence la sensibilité, l’affectivité et l’empathie des personnages. Cette réception du discours a été rendu possible par une récurrence effective des actes de langages qui mettent en lumière l’action empathique. Toutefois, l’action conduite sous le coup de l’empathie a démontré tout de même qu’elle résulte

⁸³⁴ Ricœur Paul, *Philosophie de la volonté2, Finitude et Culpabilité*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2009.

⁸³⁵ RICOEUR Paul, *Du texte à l’action, Essais d’herméneutique II*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1986, p.35.

de considérations sociales et culturelles. Mme de Staël fait remarquer que l'appréciation des chefs-d'œuvre de la littérature fait apprécier la vertu :

Le goût se forme sans doute par la lecture de tous les chefs-d'œuvre, déjà connus, dans notre littérature ; mais nous nous y accoutumons dès l'enfance ; chacun de nous est frappé de leurs beautés à des époques différentes, et reçoit isolément l'impression qu'elles doivent produire. ⁸³⁶

Le raisonnement et la faculté de juger de Corinne et Delphine présentent autrement le principe du « soi mandaté » qui est une appellation de la conscience par sa propre liberté de décision. Ce principe volontaire de la personne résulte d'une acception de jouer un rôle décisif dans la vie de quelqu'un comme on a pu le voir lorsque Corinne veut servir à Oswald de guide, on lorsque qu'elle veut faire le bonheur de qu'un d'autre comme c'est le cas de Lucile en s'écartant de la vie d'Oswald. Il y a dans cette expression altruiste l'acceptation de se mettre à la disposition de l'autre et de le servir. Mme de Staël a traité l'éthique humaniste de sorte que l'on voit dans la liberté de Corinne un argument pour laisser plus de liberté à tous dans la société. La beauté de l'art exprimée par Corinne, la justesse des prises de positions sont des arguments à charge dans le procès contre le comportement excessif de son temps. La pensée bienveillante des personnages structure l'œuvre de Mme de Staël.

La conduite sociale a fait l'objet de notre attention pour soutenir l'idée d'une éthique sociale. Paul Ricœur dans son œuvre *Philosophie de la volonté*⁸³⁷ assimile dans cette perspective la volonté assimilatrice du comportement qui conduit l'action des personnages chez Mme de Staël aux figures mythiques de Prométhée et Jésus-Christ.

L'esthétique humaniste a été le motif par lequel Mme de Staël nous a conduits à apprécier la vertu des héros. Cette valeur morale n'est pas sans conséquence morale toutefois avec la vraisemblance du monde sous l'Ancien Régime. Mme de Staël s'est inspirée des points de vue philosophiques de différentes époques, du passé comme du présent, de l'humanisme comme des Lumières pour créer son œuvre. Puisque les écrits disent beaucoup plus qu'ils ne semblent dire, les comportements moraux sous-tendent quelque chose de plus significatif.

La conduite des personnages dans l'univers diégétique est soumise aux règles de bienséances. L'axe des personnages parentaux participe à la censure de la conduite des

⁸³⁶ STAEL Madame de, *De la littérature*, présenté et annoté par Gérard Gengembre et Jean Goldzink, Paris, GF Flammarion, 1991. p. 69.

⁸³⁷ RICOEUR Paul, *Philosophe de la volonté*, 2. *Finitude et Culpabilité*, 1960. Paris, Points, Coll. « Essais », 2009.

personnages. La stricte codification de cet axe de personnages – Mme Edgermond, Mme de Vernon- qui découle de leur regard conservateur soumet les personnages à la violence culturelle. Les personnages de Corinne, Delphine, Oswald et Léonce sont exclus par des calomnies qui portent sur eux un discrédit social. Les récits sont ainsi marqués par la punition. Cette stricte codification est scrutée avec critique et soumet toute personne s'égarant à des critiques ; on voit même des calomnies. On lit la punition dans les récits par le fait de l'exclusion des cercles sociaux pour des comportements non conformes aux mœurs admises. Le champ syntaxique du pathétique qui accompagne ces scènes suscite la pitié du lecteur que l'auteur érige en soutien aux héros.

L'éclat de l'humanisme héroïque prend le dessus sur les différents périples rencontrés par les personnages principaux. Le pardon que Delphine accorde à ceux qui lui ont fait du tort par leurs calomnies s'élève à travers l'acte de bonté assimilateur au modèle christique. Corinne, par sa disposition volontaire à servir autrui, à sacrifier son bonheur pour aider à faire celui de sa sœur Lucile par acceptation d'une idée spirituelle et sociale de partage, exalte le sentiment du partage qui procède du sacrifice. L'œuvre révèle ainsi par son éthique humaniste une somme idéaliste.

La loi naturelle veut que tous les hommes soient libres, a-t-on coutume de penser au XVIII^e siècle. L'œuvre de Mme de Staël dans cette dernière partie a montré l'axiologie des actions pour faire le bien à autrui. Dans le même ordre d'idées, les règles sociales dans les œuvres de fiction de Mme de Staël règlementent la conduite elle-même tributaire de résiliences culturelles. Mais pour que cette société sorte de son dogmatisme établi, il faut l'inciter par l'écrit et la pensée. L'œuvre de cette auteure nous a amenés à voir une nouvelle considération de soi, celle qui se sait capable de coexister avec et pour autrui. L'individu soutenu par l'idéologie humaniste se fait instrument d'une assistance à l'autre. Paul Ricœur estime que la conduite éthique en société est corrélative aux convictions de l'individu dans cette communauté. On peut le constater dans les diégèses de Mme de Staël, les structures sociales, la religion, la culture, l'éducation, les arts, orientent les convictions et la sensibilité des personnages. On lit que l'art pose les jalons de l'œuvre comme une source de savoir et de sensibilité :

Elle est incapable de prendre ses émotions comme matière d'art, de les réaliser directement dans une forme expressive. Elle ne peut que les faire passer dans son esprit, y appliquer sa réflexion, les analyser, les définir, les noter : il faut, pour qu'elle les traduise,

qu'elle en ait fait des idées ; tout, pour elle, son cœur comme le reste, n'est que matière de connaissance. ⁸³⁸

Nous avons souvent fait référence au mythe judéo-chrétien pour expliquer ces symboles narratifs pour des raisons contenues dans les perspectives herméneutiques de notre orientation. Paul Ricoeur déclare que : « A partir de cette adoption d'un mythe, l'appropriation de tous a été possible, du moins jusqu'à un certain point. »⁸³⁹ Le critique Gustave Lanson dresse cette observation que Béatrice Bomel-Rainelli soulève :

Kant lui a offert son postulat du devoir. Mais en femme qu'elle reste toujours, l'impératif catégorique ne peut rester en elle à l'état de commandement intérieur, abstrait et formel : il faut qu'il se réalise ; et du devoir, Mme de Staël passe à Dieu. [...] Dieu donnait à son esprit l'infini de la science comme à son cœur l'infini de l'amour. ⁸⁴⁰

La religion monothéiste que les personnages de Mme de Staël professent sous-tend un ensemble concret de lois dans lesquelles on lit les principes d'une éthique à l'humanité dans la perspective où elles soutiennent l'intérêt qu'on doit porter à autrui pour s'élever à la dignité du scrupule religieux. Mais le philosophe soutient aussi à travers la notion de mythe qui fonde le mimétisme actionnel de l'homme :

On entendra ici par mythe ce que l'histoire des religions y discerne aujourd'hui, non point une fausse explication par le moyen d'images et de fables, mais un récit traditionnel, portant sur des événements arrivés à l'origine des temps et destiné à fonder l'action rituelle des hommes d'aujourd'hui et de manière générale à instituer toutes les formes d'action et de pensée par lesquelles l'homme se comprend lui-même dans son monde. ⁸⁴¹

Nous avons construit notre réflexion autour de l'écho convergent que l'humanisme des Lumières a mis en scène dans l'œuvre de Mme de Staël en faisant de l'identification du personnage sublimé par la raison le porteur des idéaux de cette époque. Ce sont entre autres les personnages de Corinne, Delphine, Sapho, Léonce et Oswald qui sont les porteurs symboliques de ces idéaux. Dans ces œuvres, la façon dont le sujet porteur d'une identité, d'un corps et des caractères présente une conscience bienveillante rend lisible les postulats de Paul Ricoeur sur la

⁸³⁸ LANSON Gustave, *Histoire de la littérature française*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1986, p.865.

⁸³⁹ RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté*, 2, *Finitude et Culpabilité*, Paris, Points, coll. « Essais », 574.

⁸⁴⁰ LANSON Gustave cité par Béatrice Bomel-Rainelli in *Sentimentalité et intellectualité : Le paradoxe de Madame de Staël dans les manuels d'histoire littéraire*, *Les Cahiers staëliens*, No 53, Paris, Champion, 2002.p.120.

⁸⁴¹ RICOEUR Paul, *Philosophie de la volonté*, 2, *Finitude et culpabilité*, Paris, Points, Coll. « Essais », 207.

considération d'autrui par le bonheur qu'on veut soi-même obtenir.⁸⁴² En effet, le philosophe n'a eu de cesse de démontrer par des origines diverses que l'éthique fonde l'esprit de solidarité sociale.

La lecture favorise une seconde naissance, c'est le but recherché de l'auteur à travers son œuvre pour éveiller à l'humanisme. Mme de Staël forge la conscience par des modes de conduite à suivre comme exemple parce que l'homme majeur est celui qui met en pratique sa capacité d'analyser et de juger pour élever sa conscience. Au-delà d'offrir une fiction, l'intention subliminale est d'offrir alors un instrument de transformation. En effet, lire *Corinne ou l'Italie*, *Delphine*, *Trois Nouvelles* et l'œuvre théâtrale nous a mis en face de nombreux phénomènes qui touchent la sensibilité du lecteur pour comprendre l'objectif recherché par l'auteur.

Face aux conflits actuels, face à la montée dans le monde des extrémismes, une œuvre devrait nous apporter encore des réflexions sur la nécessité d'observer des principes éthiques. C'est un principe littéraire que le langage ne s'illustre pas essentiellement à débattre des choses qui décorent la réalité mais s'engage à prendre utilement des positions. Dans cette perspective Roland Barthes souligne que : « Un second principe, particulièrement important en ce qui concerne la littérature, c'est que le langage ne peut être considéré comme un simple instrument, utilitaire ou décoratif, de la pensée. »⁸⁴³ Le discours littéraire à travers l'œuvre établit une médiation qui permet à l'auteur de permettre un message à la société.

⁸⁴² C'est le projet de *l'œuvre Soi-même comme un autre* dans lequel Paul Ricoeur pose les jalons de la bienveillance sociale.

⁸⁴³ BARTHES Roland, *Le bruissement de la langue*, Essais critiques IV, 1984. Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2015. p.23.

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

CORPUS PRIMAIRE :

STAEL Madame de, *Corinne ou de l'Italie*, 1807, Présenté et annoté par Simone Balaye, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classiques », 2000.

STAEL Madame de, *Delphine*, 1802, Présenté et annoté par Béatrice Didier, Paris, GF Flammarion, 1991. (2 vol).

STAEL Madame de, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, 1800, Présenté et annoté par Gérard Gengembre et Jean Goldzink, Paris, J.M. Minard, 1959.

STAEL Madame de, *Considération sur la révolution française*, (2 vol), Paris, Charpentier, 1881.

STAEL Madame de, *De l'Allemagne*, 1813-1814, Paris, (2 vol), Garnier-Flammarion, 1968.

STAEL Madame de, *Dix années d'exil*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1966.

STAEL Madame de, *Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*, 1788, Paris, Tallandier, 1983.

STAEL Madame de, *De l'influence des passions sur le bonheur de l'individu et des nations*, 1796, Paris, Librairie générale française, 2000.

STAEL Madame de, *Épîtres sur Naples*, 1804, Paris, Librairie générale française, 2000.

STAEL Madame de, *Geneviève de brabant*, 1808, Paris, Librairie générale française, 2000.

STAEL Madame de, *La Sunamite*, 1808, Paris, Librairie générale, 2000.

STAEL Madame de, *Réflexions sur le procès de la reine par une femme*, 1793, présenté et annoté par Monique Cottret, Les Éditions de Paris, 2006.

STAEL Madame de, *Trois nouvelles*, Présenté par Martine Reid, Paris, Gallimard, 2009.

STAEL Madame de, *Correspondance générale, tome I Première partie, Lettres de jeunesse, Première partie 1777-Aout 1788*. Texte établi et présenté par Béatrice W. JASINSKI. Ed. Jean-Jacques Pauvert, 1962.

STAEL Madame de, *Lettre à Ribbing*, Paris, Ed. Simone Balayé, Gallimard, coll. « Blanche », 1960.

STAEL Madame de, *Journaux intimes*, Ed. Michel Braud, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2012.

OUVRAGES CRITIQUES :

ARISTOTE, De l'interprétation, *Catégories. De l'interprétation : Organon I et II*, Paris, éd. Vrin, trad. Tricot, 2000.

BACHELARD Gaston, *Poétique de la rêverie*, Paris, P.U.F., 1960.

BARTHES Roland, *Le bruissement de la langue*, Essais critiques IV, 1984. Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2015.

BENTHAM Jérémie, *Le pouvoir des fictions*, Paris,

BORDAS Eric, *Madame de Staël, Ecrits sur la littérature*, Anthologie, Paris, Librairie Générale de France, 2006.

BULTMANN Rudolf, *Origine et sens de la typologie considérée comme méthode herméneutique*, Paris, Trad. par Marc B. de Launay. in: Philosophie, 1994.

CERCEL Larisa, *Übersetzung und Hermeneutik / Traduction et herméneutique*, Bucarest, Zeta Books, 2009.

CONDILLAC, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746, Paris, Galilée, 1973.

COUDREUSE Anne, *Le goût des larmes au XVIIIe siècle*, Paris, Presses Universitaire de France, 1999.

COUTEL Charles, *Politique de Condorcet*, Paris, Payot et Rivages, 1996.

DESCARTES René, *Discours de la méthode*, 1637, Ed. Frédéric de Buzon, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1991.

DE CERTEAU Michel, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1995.

DUPART Dominique, *Le Lyrisme démocratique ou la naissance de l'éloquence romantique chez Lamartine, 1834-1849*. Paris, Honoré Champion, 2012.

- DE TANOÛARN Guillaume, D'URANCE Michel, *Dieu ou l'éthique ? Dialogue sur l'essentiel*, Paris, L'Harmattan, 2012.
- DOSSE François, *Paul Ricœur, le sens d'une vie*, 1997, Paris, La Découverte, 2008.
- D'URANCE Michel, *Jalons pour une éthique rebelle*, Paris, Aléthéia, 2005.
- DURAND Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, 1969, Paris, Dunod, Coll. « Psycho Sup ». 1992.
- DURAND Gilbert, *L'imagination symbolique*, Presses Universitaires de France, Collection Quadrige Grands textes, Paris, 2003,
- DURAND Sophie, *Histoire littéraire du XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, 2014.
- Ehrard Jean, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIIIe siècle*, 1963, Tome I, Paris, Ecole Pratique des Hautes Etudes, 1963.
- FARRUGIA Francis, *La Construction de l'homme social. Essai sur la démocratie disciplinaire*, Paris, Syllepse, 2005.
- FIASSE Gaëlle, *L'autre et l'amitié chez Aristote et Paul Ricœur. Analyses éthiques et ontologiques*, Louvain, Peeters, Éditions de l'Institut supérieur de Philosophie, 2006.
- FIASSE Gaëlle, *Paul Ricœur. De l'homme faillible à l'homme capable*, Paris, Presses universitaires de France, 2007.
- FIASSE Gaëlle, *Paul Ricœur, lecteur d'Aristote, dans : Ethique à Nicomaque VIII-IX*, Paris, éd. Guy Samama, Ellipses. 2001.
- FARRUGIA Francis, *Archéologie du pacte social. Des fondements éthiques et sociopolitiques de la société moderne*, Paris, L'Harmattan, coll. Logiques sociales, 1994.
- FOUCAULT Michel, *L'herméneutique du sujet*, Paris, Seuil, 2001.
- FOUCAULT Michel, *L'herméneutique du sujet*, Paris, Seuil, 2001.
- FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité 3: Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984.
- GADAMER Hans-Georg, *Le problème de la conscience historique*, 1936, Paris, Seuil, Coll. « Traces écrites », 1998.
- GADAMER Hans-Georg, *L'art de comprendre. Herméneutique et tradition philosophique*, traduction par Marianna Simon, Paris, Aubier Montaigne, 1982.
- GREISCH Jean, *Paul Ricœur : l'itinérance du sens*, Grenoble, Jérôme Million, 2001.
- GRONDIN Jean, *L'universalité de l'herméneutique*, Paris, Epiméthée, P.U.F, 1993
- GRONDIN Jean, *L'herméneutique*, Paris, PUF, Coll. « Que sais-je ? », 2006.
- GUSDORF Georges, *Les origines de l'herméneutique*, Paris, P.U.F. Coll. « Les Sciences humaines et la pensée occidentale », 1988.

- GENETTE Gérard, *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1983.
- HERING Jean, *Le Royaume de Dieu et sa venue*, 1937, Nouvelle édition revue et augmentée, Neuchâtel-Paris, Delachaux et Niestlé, 1959.
- HUME David, *Essais moraux, littéraire et politiques*, 1740, Paris ; Presses Universitaires de France, 2001.
- JAUSS Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1990.
- JAUSS Hans Robert, *Pour une herméneutique littéraire*, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque des idées », 1988.
- JERVOLINO Domenico, *Paul Ricœur : Une herméneutique de la condition humaine*, Paris, Ellipses, 2002.
- JOHANN Michel, *Paul Ricœur. Une philosophie de l'agir humain*, Paris, éditions du Cerf, coll. « Passages », 2006.
- KANT Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, 1785, Paris Gallimard, 2007.
- KANT Emmanuel, *Critique de la raison pratique*, Paris, Flammarion, 2003.
- KANT Emmanuel, *Critique de la raison pure*, 1781, Ed. Ferdinand Alquié, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1990.
- KANT Emmanuel, *Qu'est –ce que les Lumières ?*, 1724, Présentation et traduction Alain Renaut, Paris, GF Flammarion, coll. « Philo », 2020.
- LACAN Jacques, *Écrits*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 1966.
- LEVINAS Emmanuel, *Éthique comme philosophie première*. Paris, Éditions Payot & Rivages, 1998.
- LECOURT Dominique, *Contre la peur. De la science à l'éthique une aventure infinie*, 1990, Paris, rééd. PUF, 1999.
- LEROY Christian, *La poésie en prose française du XVIIe siècle à nos jours*, Paris, Honoré-Champion, 2001.
- Leuba Jean-Louis, *Fondements de l'éthique chrétienne*. Sous la direction de Jean-Louis Leuba. Les Éditions du Cerf. 1995.
- MASSE Raymond, Les limites d'une approche essentialiste des ethnoéthiques: pour un relativisme éthique critique, Anthropologie et sociétés, 2000.
- MAINGUENEAU Dominique, *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*, Paris, Armand Colin, coll. « U linguistique, 2010.
- MISRAHI Robert, *Qu'est-ce que l'éthique ?*, Paris, Armand Colin, 1997
- MONGIN Olivier, *Paul Ricœur*, Paris, Seuil, 1994.

MAROT Patrick, *Histoire de la littérature française du XIXe siècle*, Paris, Honoré-Champion, 2001.

MICHON Pascal, *Poétique d'une anti-anthropologie. L'herméneutique de Gadamer*, Paris, Vrin, 2000.

MONTAIGNE Michel de, *Les Essais*, 1588, Présentation par Claude PINGANAUD, Paris, Ed. Aléa, 2002.

NIETZSCHE Friedrich, *La généalogie de la morale*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essai », 1987.

POCHE Fred, *Politique de la fragilité. Éthique, dignité et luttes sociales*, Paris, Cerf, 2004.

QUINCHE Florence, *La délibération éthique. Contribution du dialogisme et de la logique des Questions*, Paris, Kimé, coll. « philosophie contemporaine », 2005.

RICHARD, Jean-Pierre, *Paysage de Chateaubriand*, Paris, Seuil, Coll. « Pierre vives », 1964

RICŒUR Paul, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Seuil, Coll. « L'Ordre philosophique », 1965.

RICŒUR Paul, *Le conflit des interprétations*, Paris, Seuil, Coll. « Esprit », 1969.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du Contrat social*, 1762,

RICHARD Jean-Pierre, *Littérature et sensation*, Paris, Seuil, coll. « Pierres vives », 1954.

RICHARD Jean- Pierre, *Microlectures*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1979.

RICHARD Jean-Pierre, *Pages Paysages, Microlectures II*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1984.

RICŒUR Paul, DUFRENNE Mikel, *Karl Jaspers et la philosophie dans l'existence*, Paris, Le Seuil, 1947.

ROUVIERE Jean-Marc, *L'homme surpris, vers une phénoménologie de la morale*, Paris, L'Harmattan, Coll. « Ouverture philosophique », 2013.

SARTRE Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1996.

SPINOZA, *Éthique*, 1677, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1994.

THOMASSET Alain, *Paul Ricœur : une poétique de la morale*, Leuven, Peters, BETL, 1996.

VILLEMURE René, *Qu'est-ce que l'éthique ?*, Bulletins réflexifs de l'Institut québécois d'éthique appliquée.

VOLTAIRE, *Les Lettres philosophiques, ou Les lettres anglaises*, 1734, Edition Frédéric Deloffre, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1998.

CORPUS SUR L'ŒUVRE DE MADAME DE STAEL :

BALAYE Simone, *Lettres à Ribbing*, Paris, Gallimard, 1960.

BALAYE Simone, *Les Carnets de voyages de Mme de Staël*, contenant « Le Séjour en Angleterre, 1813-1814 », Genève, Librairie Droz, 1971.

BALAYE Simone, *Madame de Staël : Lumières et liberté*, Paris, Klincksieck, 1979.

BALAYE Simone, *Madame de Staël, Ecrire, lutter, vivre*, Genève, Droz, 1994.

BLENNERHASSET Lady, *Madame de Staël et son temps*, (3 vol), Paris, Louis Westhauser, 1890.

BONALD Vicomte de, *Observations sur l'ouvrage de Mme de Staël : Considérations sur la révolution française etc.* Paris, 1818.

CONDORCET Nicholas de, *Correspondance de Voltaire*, 1752, Lettre 2449, in *Œuvres Complètes de Voltaire*, Tome 37, Paris, GF Garnier, 2016.

CONDORCET Nicolas de, *Rapport sur l'instruction publique*, 1792, cité in *Politique de Condorcet*, présenté par Charles Coutel, Paris, Payot et Rivages, 1996.

COUSIN d'AVALON, *Staëllania, ou recueil d'anecdotes, bons mots, maximes, pensées et réflexions de Madame la baronne de Staël-Holstein*, Paris, Librairie Politique, 1820.

DE DIESBACH Ghislain, *Madame de Staël*, Paris, Librairie Académie Perrin, 1983.

DE MARITENS Allart, *Lettre sur les ouvrages de Mme de Staël*, Paris, 1824.

ESCARPIT Robert, *L'Angleterre dans l'œuvre de Madame de Staël*, Paris, Didier, 1954.

FABRE Jean, *Lumières et romantisme*, Paris, C Klincksieck, 1963.

FROSBERG and NIXON, *Madame de Staël and freedom today*, New York, Astra Books, 1963.

GAUTIER Paul, *Madame de Staël et Napoléon*, Paris, Plon, 1921.

GUILLEMIN Henri, *Madame de Staël, Benjamin Constant et Napoléon*, Paris, Plon, 1959.

GUILLEMIN Henri, *Madame de Staël et Napoléon ou Germaine et le caïd ingrat*, Bienne, 1966.

LUPPE Robert de, *Les Idées littéraires de Madame de Staël et l'héritage des lumières*, Paris, J. Vrin, 1969.

MALEYSSIE Comte de, *Observations sur l'ouvrage de Madame de Staël intitulé : Considérations sur la révolution française etc*, Paris, 1822.

MASSON Nicole, *Histoire de la littérature française du XVIIIe siècle*, Paris, Honoré Champion, 2003.

VONDERMONDE Charles-Auguste, *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, 1756, Paris, Classiques Garnier, 2015.

ETUDES DIVERSES :

ARGENSON Marquis de, *Une amie de Mme de Staël*, *Revue de France*, 1^{er} juin 1927.

BALAYE Simone, *Corinne et la presse parisienne de 1807*, in *Approches des Lumières, mélanges offerts à Jean Fabre*, Paris, Klincksieck, 1974.

Béatrice Bomel-Rainelli, *Sentimentalité et intellectualité : Le paradoxe de Madame de Staël dans les manuels d'histoire littéraire*, In *Cahiers Staëliens*, Madame de Staël et le Groupe de Coppet, Paris, Honoré Champion, N^o 53-2002.

BRUNETIERE Ferdinand, *Les Romans de Mme de Staël*, *Revue des Deux mondes*, tome 99, pp.682-697.

BURNAND Léonard, *Mme de Staël et Napoléon : mythes et réalités d'un duel*, dans Léonard BURNAND, Stéphanie GENAND, Doris JAKUBEC, Dusan SIDJANSKI, *Germaine de Staël, retour d'exil*, Genève, Ed. Zoé, 2015.

BERTAUT Jean, *Madame de Staël et l'Angleterre* (Mercure de France n° 452 ? 16 juillet 1917).

BIOVES (A), *Madame de Staël, Narbonne et leurs amis à Jupiter Hall* (Nouvelle revue, 1931, série 3, tome 22- juillet-aout 1931).

BRUNETIERE Ferdinand, *les Romans de Mme de Staël* (Revue des Deux mondes, tome 99, pp. 682-697).

DE STAEL, *Napoléon et l'indépendance italienne* (Revue des sciences humaines, janvier 1969).

DE STAEL, *Napoléon et la mission de l'écrivain*, (Europe avril mai 1969).

DIDIER Béatrice, *Corinne et les mythes* in *La Revue Romantisme*, Société des études romantiques, *Madame de Staël, Corinne ou l'Italie, L'âme se mêle à tout*, Actes de colloque, Paris, Sedes, 1999.

PLAGNOL-DIEVAL Marie-Emmanuelle, *Réécriture romanesque sur les scènes privées : l'exemple de la Marianne de Mme de Montesson*, in *French Studies of the Eighteenth and Nineteenth Centuries*, Réécritures, 1700-1820.

TORANIAN Valérie, *L'Ecrivain face au pouvoir, Céline nouvelle polémique*, in *Revue des Deux mondes*, mai 2017.

OUVRAGES METHODOLOGIQUES

CASSIRER Ernst, *La Philosophie des Lumières*, Paris, Fayard, 1990.

CIORANESCU Alexandre, *Bibliographie de la littérature française du XVIIIe siècle (I)*, Paris, Editions du Centre Nationale de la Recherche Scientifique, 1969.

CONLON Pierre, *Le Siècle des Lumières*, Bibliographie chronologique, 1788, (tome XXXIII), Genève, DROZ, 2009.

FOUCAULT Michel, *L'herméneutique du sujet*, Paris, Seuil, 2001.

GADAMER Hans-Georg, *L'art de comprendre. Herméneutique et tradition philosophique*, Paris, traduction par Marianna Simon, Aubier Montaigne, 1982.

GADAMER Hans-Georg, *Vérité et méthode*, Édition intégrale revue. et complétée, Éditions Le Seuil, Paris, 1996.

JAUSS Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 1990.

JAUSS Hans Robert, *Pour une herméneutique littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1988.

PAINE Thomas, *Le Siècle de la raison*, 1794, trad. Et prés. par Bernard Vincent, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1989.

RICŒUR Paul, *Philosophie de la volonté*, 2, Finitude et Culpabilité, Préface de Jean Greisch, Paris, Points, coll. « Points Essais », 2009.

RICŒUR Paul, *Histoire et Vérité*, 3^e édition, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2001.

RICŒUR Paul, *Le Conflit des interprétations, Essais d'herméneutique I*, Paris, Seuil, coll. « L'Ordre philosophique », 1969.

RICŒUR Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1998.

RICŒUR Paul, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1997.

RICŒUR Paul, *De l'interprétation, Essai sur Freud*, 1965, Paris, Seuil, Coll. « L'Ordre philosophique », 1995.

RICŒUR Paul, *Temps et récit, t.1 : L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1983.

RICŒUR Paul, *Temps et récit, t.2 : La Configuration dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1991.

RICŒUR Paul, *Temps et récit, t.3 : Le Temps raconté*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1991.

RICŒUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1996.

RICŒUR Paul, *Lecture 1, Autour du politique*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1999.

RICŒUR Paul, *Lecture 2, La Contrée des philosophes*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1999.

RICŒUR Paul, *Lecture 3, Aux frontières de la philosophie*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2006.

RICŒUR Paul, *L'Idéologie et l'Utopie*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2005.

RICŒUR Paul, *Penser la Bible*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2003.

RICŒUR Paul, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2003.

RICŒUR Paul, *Vivant jusqu'à la mort*, Paris, Seuil, coll. « La couleur des idées », 2007.

RICŒUR Paul, *Éthique et responsabilité*, Paris, La Baconnière, 1995.

ROKEACH Milton, *The nature of human values*, New-York, The University of Michigan, The Free Press, 1973.

THESES SUR L'AUTEUR :

MANSOUR Adila, *La Justice politique et la société idéale dans l'œuvre de William Godwin (1756-1836) et de Madame De Staël (1766-1817)*. Thèse soutenue en 2010 à l'Université de Toulouse II, le Mirail sous la direction de Mansour André.

TRIBOUILLARD Stéphanie, *Le Tombeau de Madame de Staël (1817-150) : les discours du premier XIXe siècle français*. Thèse soutenue en 2005 à l'Université de Caen sous la direction de Gérard Gengembre.

NASI Virginie, *Madame de Staël : Le romantisme au féminin*. Thèse en préparation à l'université de Montpellier 3 sous la direction de TRAIRES Dominique.

MAGAZINES ET REVUES :

Dix-huitième siècle, Voyager, explorer, N° 22, Paris, Presses Universitaires de France, 1990.

Dix-huitième siècle, La nature, N° 45, Paris, La Découverte, 2021.

Dix-huitième siècle, Femmes des Lumières, N° 36, Paris, Presses Universitaires de France, 2004.

Dix-huitième siècle, Se retirer du monde, N° 48, Paris, La Découverte, 2016.

Dix-huitième siècle, Les lieux de l'art, N° 50, Paris, La Découverte, 2018.

Le Magazine littéraire, Le siècle des Lumières, un art de vivre et de penser, N° 450, 2006,

Philosophie Magazine, les Lumières, Face au retour de l'obscurantisme, Hors-série, N° 32, Paris, Philo Editions, 2017.